

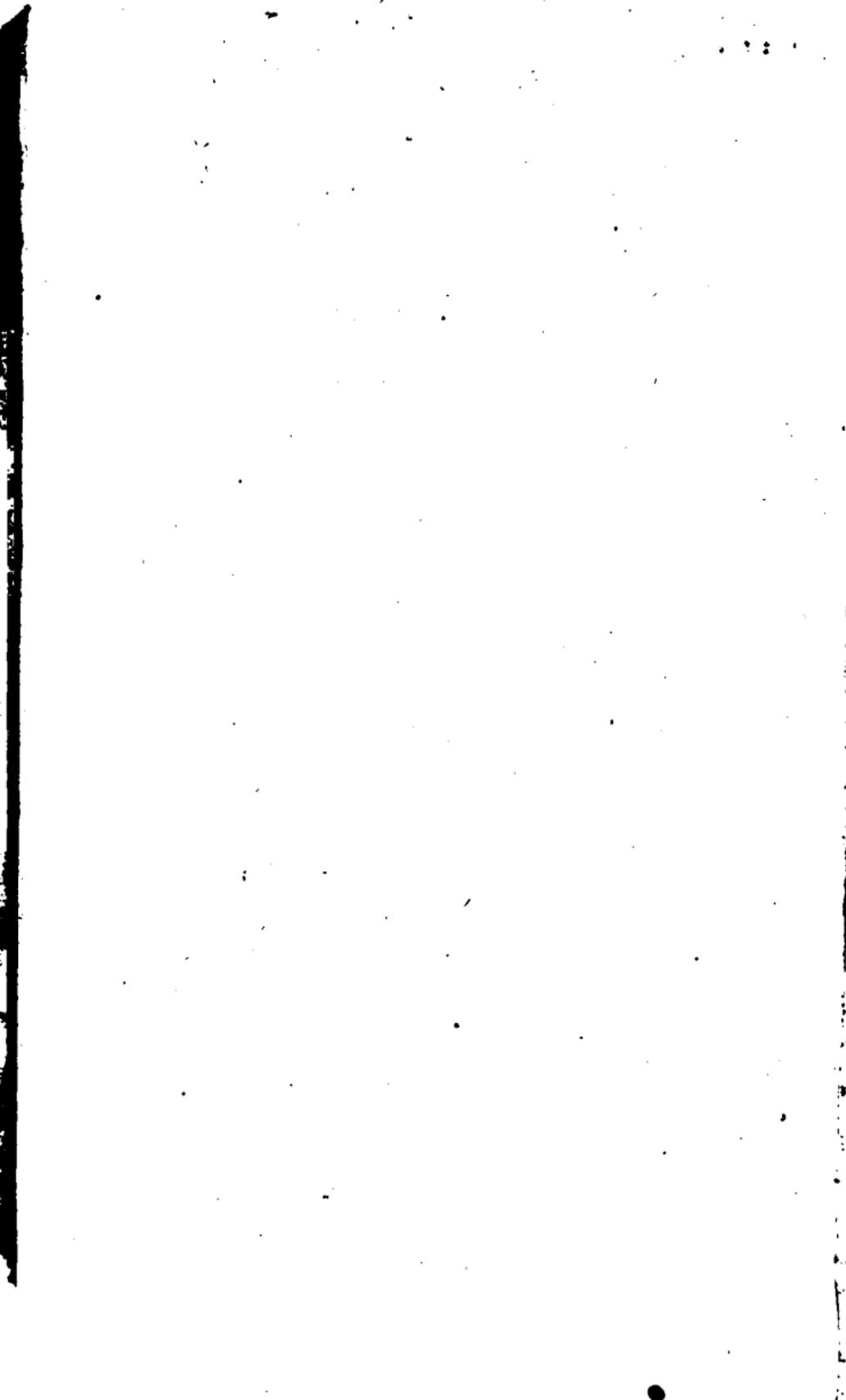
Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

~~1111~~
A.M. 6. David Counciler sur Cheval Blanc



LES
EPISTRES
DE
SENEQUE.

NOUVELLE TRADUCTION.

Par feu M^r PINTREL.

Revue & imprimée par les soins de Mr
DE LA FONTAINE.

TOME II. LL 138



12 ①
est

A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, dans la
grande Salle du Palais, du côté de la
Cour des Aydes, à l'Écu de France.

M. DC LXXXV.

Avec Privilège du Roy.

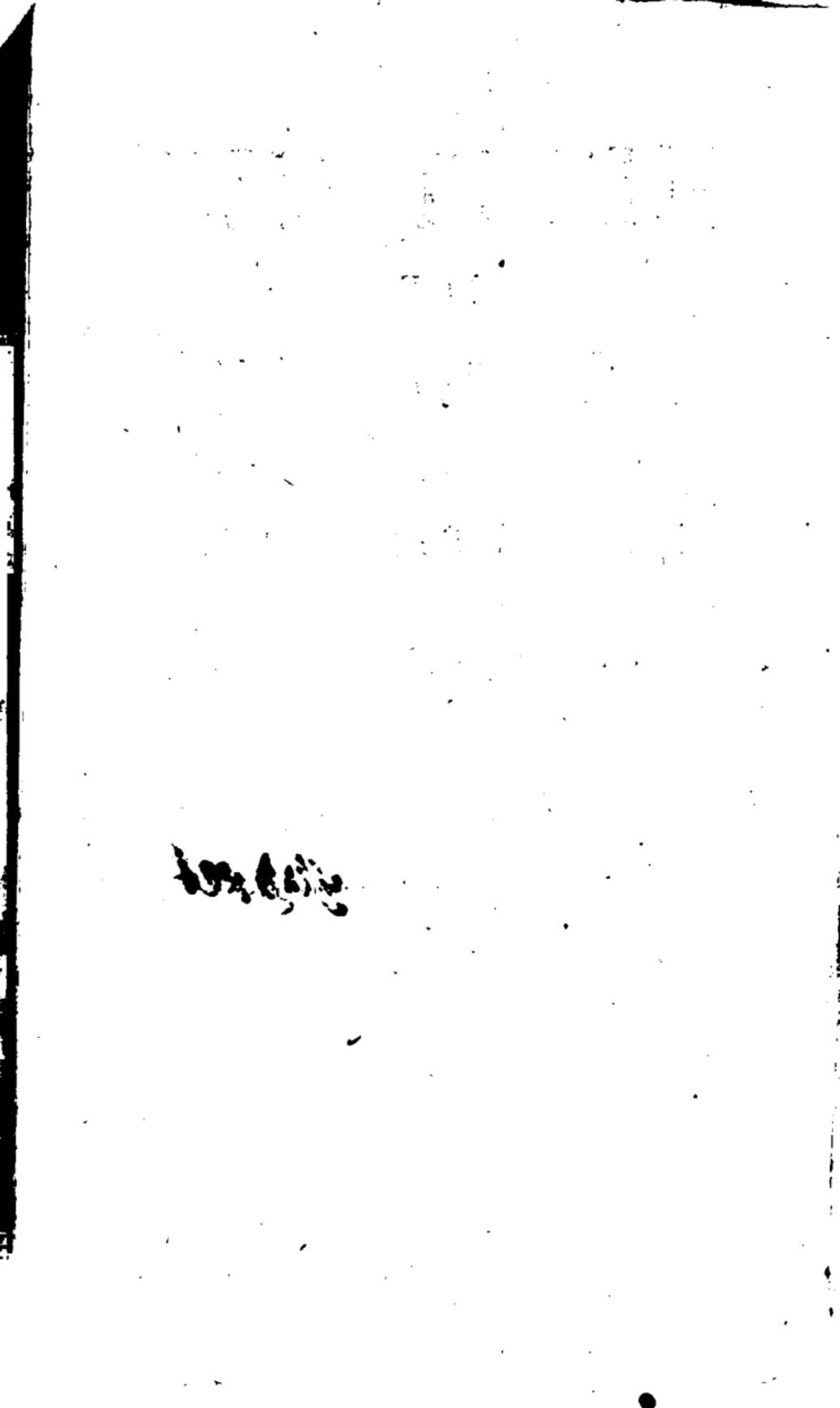




TABLE DES EPISTRES
DE SENEQUE.

EPIST. LXXXII. **Q**ue l'on ne
peut con-
server le repos sans le secours de
la Philosophie. Que la vertu rend
glorieuses les choses qui sont indi-
ferentes. Que les argumens des
Sophistes sont propres pour sur-
prendre & non pas pour persua-
der. page 1.

EPIST. LXXXIII. Que Dieu con-
noît toute chose, & qu'il est pre-
sent dans nostre ame. Description
de l'yvrogerie & de ses dé-
faits. 17

EPIST. LXXXIV. Que pour bien
étudier il faut lire, puis re-
cueillir, puis nous former un esprit
de tout cela. Il faut digerer ce
que nous avons leu de mesme que

T A B L E.

- ce que nous avons mangé, si nous
voulons qu'il nous profite. 31.*
- EPIST. LXXXV.** *Il prouve que la
vertu seule peut rendre la vie heu-
reuse. Que le Sage doit estre
exempt de toute sorte de pas-
sions. 38.*
- EPIST. LXXXVI.** *Loüange de Sci-
pion avec la description de sa mai-
son de campagne. Il compare les
bains des Anciens avec ceux de
son temps. La maniere de trans-
planter les arbres & la vigne. 58.*
- EPIST. LXXXVII.** *Que l'on doit
estimer un homme par son merite
& non par sa fortune. Il prouve
encore par de nouvelles raisons
que la vertu suffit pour rendre la
vie heureuse. 68.*
- EPIST. LXXXVIII.** *Que les Arts
liberaux ne peuvent faire un hom-
me de bien, & que sans eux on
peut acquerir la sagesse. 88.*
- EPIST. LXXXIX.** *Quelle diffe-
rence il y a entre la Sagesse & la
Philosophie. Plusieurs definitions*

T A B L E.

*de la Sagesse. Plusieurs divisions
& subdivisions de la Philo-
sophie.* 110

EPIST. xc. *Que la Philosophie a
estably la pieté & la Justice. Les
premiers hommes vivoient en
communauté de biens : Et les
Sages estoient les Roys de ce
temps-là. Il combat l'opinion de
Possidonius qui attribué à la phi-
losophie l'invention des Arts mé-
chaniques.* 122

EPIST. xci. *Il deplore l'incendie
de la Ville de Lyon. Qu'il faut
se soumettre à la Loy du mon-
de.* 148

EPIST. xcii. *Que la felicité de
l'homme consiste dans la raison,
quand celle-cy est parfaite. Que
le souverain bon-heur est inca-
pable d'accroissement & de de-
chet.* 160

EPIST. xciii. *Qu'on a toujours
assez veu quand on a acquis la
Sagesse.* 179

EPIST. xciv. *Si les instructions*

T A B L E:

generales de la Philosophie valent mieux que les preceptes particuliers pour la conduite de la vie. De la force des Sentences, & de la necessité des Loix. 186

EPIST. xcV. *Que les preceptes seuls, sans les maximes generales de la Philosophie, ne peuvent rendre la vie heureuse. La Medecine a multiplié les remedes, à mesure que l'intemperance a multiplié les maladies.* 223

EPIST. xcvi. *Il ne faut pas seulement obeir, mais encore consentir à la volonté de Dieu. La vie de l'homme est une guerre continue.* 261

EPIST. xcviI. *Que les Siecles passez n'estoient pas moins vitiens que ceux qui leur ont succédé. Le crime peut bien estre hors de peril, mais non pas hors d'aprehension.* 264

EPIST. xcviII. *L'Ame est plus puissante que la fortune, & se fait une vie heureuse ou miserable,*

EPISTRE.

On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'on en a reçüe. 272

EPIST. xcix. *Il reproche à un de ses amis le peu de constance qu'il a témoigné dans la mort de son Fils en bas âge; Et montre par de solides raisons que l'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions.* 281

EPIST. c. *Il parle des Livres de Fabianus & des différentes manieres d'écrire de son temps.* 296

EPIST. ci. *Qu'il est ridicule de faire de longs projets, veu l'incertitude & la brieveté de nostre vie. Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, & considerer chaque jour, comme s'il estoit une vie entiere.* 304

EPIST. cii. *Si la reputation qui nous suit après la mort est un bien. Quelques discours touchant l'immortalité de l'Ame.* 312

EPIST. ciii. *Qu'un homme à*
à iiij

T A B L E.

*tous momens a sujet de se desier
d'un autre homme. Qu'il ne faut
point se prevaloir du nom de la
Philosophie, ny s'eloigner des
côutumes qui sont receuës.* 327

EPIST. CIV. *Que c'est une mar-
que de bonté de vouloir bien con-
server sa vie pour la consideration
de ses amis. Les voyages amusent
les hommes, & ne les changent
pas. Pour se maintenir en liberté,
il faut mépriser les voluptez &
les richesses.* 330

EPIST. CV. *Pour vivre en seureté,
il faut éviter l'éclat, & ne faire
mal à personne.* 348

EPIST. CVI. *Si le bien est un
Corps. Nous avons pour les scien-
ces, la mesme avidité que pour
toutes les autres choses.* 352

EPIST. CVII. *Les disgraces pre-
venuës sont moins sensibles. Il
faut suivre sans murmure les or-
dres de Dieu.* 357

EPIST. CVIII. *Que la Philoso-
phie s'aprend aussi bien dans la*

T A B L E.

conuersation que dans les Livres.

Qu'il faut rapporter toute nostre lecture à la vie heureuse. 363

EPIST. CIX. *Si le Sage est utile au Sage. Qu'il faut negliger la subtilité des questions inutiles, pour s'attacher à l'estude de la vertu. 383*

EPIST. CX. *Que le plus grand mal-heur d'un homme est de n'auoir point la paix avec soy-mesme. Que nous craignons, sans examiner ce que nous craignons. 392*

EPIST. CXI. *De la difference qui se trouue entre un Sophiste, & un veritable Philosophe. 402*

EPIST. CXII. *Qu'il est mal aisé de redresser & de corriger les longues & les mauvaises habitudes. 405*

EPIST. CXIII. *Si les vertus sont des estres animez. Il faut cultiver la vertu sans en esperer de recompense. 407*

EPIST. CXIV. *Le langage des hommes a d'ordinaire du rapport*

TABLE.

- à leurs mœurs. Le corps estant affoibly par les delices, devient incapable de l'usage des plaisirs.* 422
- EPIST. CXV.** *Que le discours est le miroir de l'ame. Que l'ame d'un homme de bien a des beautez surprenantes. Que l'on a donné trop de credit à l'or & à l'argent.* 436
- EPIST. CXVI.** *S'il vaut mieux avoir des passions foibles que de n'en avoir point du tout.* 447
- EPIST. CXVII.** *Si la Sagesse est un bien, & si ce n'est pas un bien d'estre Sage. Que l'on a grand tort de perdre du temps en des questions inutiles, veu que la vie est si courte.* 452
- EPIST. CXVIII.** *Qu'il est plus honnestes & plus seur de ne rien demander à la Fortune. La definition du bien, & en quoy il consiste.* 469
- EPIST. CXIX.** *Pour devenir bien-tost riche, il faut emprunter de soy-mesme. Le necessaire est touz*

TABLE.

- jours prest , mais le superflu est difficile a recouvrer. 478*
- EPIST. CXX.** *Comment nous est venue la premiere connoissance du bien , & de ce qui est honneste. Que l'homme n'est presque jamais égal , & pareil à soy-mesme. 485*
- EPIST. CXXI.** *Si tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle. 498*
- EPIST. CXXII.** *Il raille de ces gens qui font du jour la nuit , & marque la cause d'où procede ce dérèglement. 510*
- EPIST. CXXIII.** *Qu'il n'y a rien de facheux , quand on le sçait prendre avec patience. Les discours des libertins sont plus dangereux que le chant de Syrenes. 520*
- EPIST. CXXIV.** *Si nous connoissons le bien par le sentiment ou par l'entendement. Le bien ne se rencontre que dans un sujet qui a de la raison. 529*

Fin de la Table du Tome second.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 17. Juillet 1681. Signé D'ALENCE'. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé *les Epistres de Senegue*, pendant l'espace de six années entieres, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer. Et deffenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité; & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ou debiter ledit Livre, sans le consentement de l'Exposant, à peine de mil livres d'amende, & autres peines portées plus au long par ledit Privilege.

Enregistré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de cette ville de Paris, le 24. Juillet 1681.

Signé ANGOT.
Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le premier Aoust 1681,

LES

vertu. La meilleure partie de vous mesme est en seureté. Je sçay bien que la fortune peut encore vous faire injure ; mais l'importance est que vous ne sçauriez plus vous en faire. Suivez vostre chemin , & continuez cette vie douce que vous avez commencée : pourveu qu'il n'y ait point de mollesse ; car jaymerois mieux estre mal ; prenez ce mot de mal au sens que le peuple a accoustumé de luy donner, c'est à dire vivre avec incommodité & avec peine. Quand on parle de la vie des personnes que l'on n'ayme pas , on dit d'ordinaire , il vit mollement , pour dire , il ne vault rien : car l'esprit s'affoiblit insensiblement dans le repos & se relasche dans l'oysiveté. Ne seroit il pas plus honneste à un homme de cœur de s'endurcir à la fatigue ? outre que ces delicats apprehendent toujors la mort, quoy que leur vie en ait toute la ressemblance ; mais il y a grande difference de se reposer, ou de s'ensevelir. Vous me direz : ne vault il pas mieux se reposer de quelque maniere que ce soit que d'estre continuellement agité par le tracas des affaires ? Il est égale-

ment dangereux que les nerfs se retirent ou qu'ils se relaschent; & l'on est aussi bien mort quand on est estouffé par les parfums que quand on est trainé dans la fange.

Le repos sans l'estude est une espece de mort, qui met un homme tout vivant au tombeau. Car enfin de quoy sert-il de se retirer puisque nos inquietudes passent les mers avec nous? Quel antre y a-t-il de si reculé où la crainte de la mort ne trouue entrée? Quelle vie si seure & si tranquille qui ne soit troublée par la douleur? En quelque lieu que tu te caches, les maux de la vie humaine viendront te donner l'allarme; car il y a bien des choses autour de nous qui nous seduisent ou qui nous traversent. Il y en a bien au dedans, qui se soulevent au milieu mesme de la solitude. Il nous faut munir de Philosophie: c'est un rempart que la fortune avec toutes ses machines ne scauroit abatre. Un homme en quittant les affaires, se met hors de toute sorte d'atteinte; son élévation le garentit, & il voit tomber sous ses pieds les traits qu'on luy décoche. La fortune n'a pas les mains si longues que

nous pensons, elle n'attrape que ceux qui s'approchent trop pres d'elle. Retirons nous en donc le plus loing que nous pourrons ; mais nous avons besoin pour cela de la connoissance de nous mesmes & de celle de la nature. Il faut sçavoir où nous devons aller, d'où nous sommes sortis, ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce que l'on doit rechercher, ce que l'on doit éviter ; quelle est cette raison qui fait le discernement des choses qui sont à desirer où à fuir, qui sçait adoucir la crainte & moderer la cupidité.

Il y en a qui se vantent de venir à bout de tout cela sans le secours de la Philosophie, mais quand ils sont mis à l'espreuve par quelque disgrâce, ils sont contraints d'avouïer leur foiblesse, mais trop tard. Quand le bourreau leur prend la main, quand la mort se presente à eux, il n'y a plus de constance ny de fermeté. On leur pourroit dire, il vous estoit bien ayse de deffier le mal tandis qu'il estoit loing de vous. Voicy cete douleur que vous disiez qui estoit si facile à supporter, voicy cete mort contre laquelle vous parliez avec tant de cour-

rage ; on entend claquer les foüets, on voit reluire le coutelas.

*C'est à ce coup qu'il faut estre sans
peur,
Et faire voir de la force & du cœur.*

Ce sera par une continuelle meditation que vous acquèrez cette fermeté, ce sera par l'exercice de l'esprit, & non point par le choix des parolles, ce sera enfin par une preparation serieuse à la mort. Ne vous imaginez pas que ces vaines subtilitez par lesquelles on prouve que la mort n'est point un mal, vous puissent rendre plus resolu. Je ne scaurois, mon cher Lucile, m'empescher en cet endroit de rire des sottises des Grecs que je n'ay pas encore oubliées, quoy que je les improuve extremement : voicy l'argument que fit Zenon. Il n'y a point de mal qui soit glorieux : or est il que la mort est glorieuse, partant la mort n'est point un mal. Vous m'avez fait grand plaisir ; je ne crains plus rien : apres cela je suis prest de mettre la teste sur le bloc. Mais enfin, ne voulez vous pas parler plus serieu-

sement? Pretendez-vous faire rire un homme qui s'en va mourir? En verité je ne vous scaurois dire qui seroit le plus impertinent, ou celuy qui penseroit oster la crainte de la mort par un tel argument, ou celuy qui en cherchoit la solution, comme s'il en valoit la peine. Le mesme Zenon fait encore un argument opposé à celuy-cy, qu'il tire de ce que nous mettons la mort entre les choses indifferentes, que les Grecs appellent *ἀδιάφορα*. Il n'y a point, dit-il, de chose indifferente qui soit glorieuse, mais la mort est glorieuse, la mort donc n'est pas indifferente. Vous vøyez bien la surprise de cet argument. La mort de soy n'est pas glorieuse, mais il est glorieux de mourir avec constance. Et quand il dit qu'il n'y a point de chose indifferente qui soit glorieuse, je l'accorde; mais je dis en mesme temps que rien n'est glorieux qu'il n'agisse sur les choses indifferentes; & voicy comment: j'appelle choses indifferentes celles qui ne sont ny bonnes ny mauvaises, comme la maladie, la douleur, la pauvreté, l'exil, la mort: rien de tout cela n'est glorieux de soy,

mais il n'y a rien qui le soit sans cela. On ne louë point la pauvreté, mais celuy qui ne plie point, & qui ne se laisse point abatre sous la pauvreté. On ne louë pas la pas la pauvreté, mais celuy qui ne s'en afflige pas. On ne louë point la douleur, mais celuy de qui elle ne scauroit rien arracher. On ne louë point la mort, mais celuy de qui elle a retiré l'ame sans l'avoit troublée.

Toutes ces choses là d'elles-mêmes ne sont ny honnestes ny glorieuses, mais la vertu les rend telles quand elle en fait le sujet de ses exercices. Elles sont en lieu mitoyen, il depend de la vertu ou du vice de les tirer d'un costé ou de l'autre. La mort qui fut glorieuse en Caton fut vilaine & honteuse en Brutus; je parle de ce Brutus, lequel à dessein d'esloigner la mort se retira pour décharger son ventre. Mais comme on l'eut rappelé, & qu'on luy eut commandé de tendre le cou: Que ne puis je vivre, dit-il, aussi aisément que je le tendray. Peu s'en falut qu'il n'y ajoutast, quand ce seroit sous An-

toine. Qu'elle folie de vouloir fuir quand on ne peut plus reculer ! O que cet homme là meritoit qu'on l'abandonnast à une vie infame ! Mais je commençois à vous dire : supposé que la mort ne soit ny un bien ny un mal, Caton toures fois la rendit glorieuse, & Brutus deshonneſte. Tout ce qui n'a point d'éclat de ſoy meſme devient beau quand il plaiſt à la vertu de ſ'y joindre. Nous difons qu'une chambre eſt claire, & cependant elle eſt obſcure quand il eſt nuit, le jour luy donne la clarté, la nuit la luy dérobe. Ainſi toutes les choſes que nous appellons indifferentes, comme les richesses, la ſanté, la beauté, les ſceptres, & au contraire la mort, l'exil, la maladie, les douleurs, & tout ce que nous craignons plus ou moins, reçoit le nom de bien ou de mal ſuivant l'usage qu'en fait la vertu ou le vice. Un fer de ſoy meſme n'eſt ny chaud ny froid, il s'échauffe ſ'il eſt mis dans le fourneau, il ſe refroidit ſ'il eſt plongé dans l'eau : la mort eſt honneſte par le moyen de ce qui eſt honneſte, c'eſt à dire de la vertu, &

d'une ame qui méprise tout ce qui est hors de soy,

Il y a encore, mon cher Lucile, de grandes distinctions à faire entre les choses que nous appellons indifferentes. Car la mort n'est pas indifferente comme il l'est de porter les cheveux courts ou longs. Elle est du nombre des choses qui ne sont point mauvaises, mais qui en ont toutes les apparences. Nous avons un amour de nous mesme, & un desir de conserver nostre estre, que la nature a gravé dans le fond de nos cœurs; nous en apprehendons la destruction, parce qu'il semble qu'elle nous ravit beaucoup de biens, & qu'elle nous prive des commoditez auxquelles nous étions accoustumez. Ce qui nous donne encore de l'horreur de la mort est que nous connoissons les lieux où nous habitons, & que l'on ne scauroit nous rien dire de ceux où nous devons aller. Or, nous concevons aysement de l'aversion de ce qui nous est inconnu; il y faut ajouter cette apprehension naturelle que nous avons des tenebres où nous croyons que la mort nous doit

conduire. De sorte qu'encore que la mort soit indifferente de soy, elle n'est pas toutes fois du nombre des choses que l'on peut facilement mespriser. Il faut accoustumer l'esprit par un long exercice à souffrir les approches & son arrivée. Certainement on devroit mespriser la mort plus qu'on ne fait, mais l'on nous en fait trop accroire. Tous les beaux esprits ont pris a tasche de la décrier, ils en ont fait des portraits affreux, & nous ont laissé des descriptions terribles de ces prisons infernales, & de ces pays toujours couverts de tenebres, où cette infame portier.

*Couché parmi des os, en des cavernes
sombres,
Par d'éternels aboys épouvente les om-
bres.*

Mais quand on nous feroit voir que ce ne sont que fables, & que les morts n'ont plus rien à craindre, nous ne serions pas encore en repos, car nous craignons autant d'estre dans les lieux souterrains, que de n'estre plus. N'est-ce donc pas une action glorieuse, &

qui demande toute la force de l'esprit humain, de mourir sans crainte & sans regret parmy tant de fausses persuasion dont nous sommes prevenus de longue main ? Mais on ne l'entreprendra jamais, si l'on croit que la mort soit un mal : on le pourra faire, si l'on estime que ce soit une chose indifferente. Nostre nature ne se porte pas volontiers à ce qui luy paroist rude & fascheux, elle ne s'en approche que lentement & à regret. Or une action qui est forcée ne peut estre glorieuse puisque la vertu ne fait rien par contrainte. Joint que pour faire quelque chose d'honneste il est besoin d'y apporter toute la presence & l'application de son esprit, sans y avoir la moindre repugnance. Mais quand on va trouver le mal, c'est pour en prevenir un plus grand, ou pour obtenir un bien qui merite qu'on l'achete de quelque incommodité. En cette conjoncture l'on se trouve partagé entre des sentimens contraires ; l'un nous porte à l'execution de ce que nous avons arresté, l'autre nous en retire en nous representant les difficultes & les dangers qu'il y a, de sorte

que nous demeurons en suspens. Où cela se rencontre , il ne faut plus pretendre de gloire , car la vertu commence & acheve d'un mesme train ce qu'elle à une fois resolu , la difficulté ne l'embarasse jamais , on peut hardiment luy dire.

*Ne cede point aux maux , vâ contre eux ne crain rien,
Suy ton sort en tous lieux , il te conduira bien.*

Nous n'irons point contre les maux si nous croyons que ce soient des maux en effet, il faut donc nous defaire de cette pensée qui est capable de ralentir nostre ardeur, & de nous faire hesiter lorsqu'il faut marcher à grand pas. Les Stoiciens veulent que l'argument de Zenon soit veritable, & que celuy qu'on luy oppose soit faux. Pour moy je ne reduis point cette matiere à la chicane de la dialectique, ny a ces subtilitez si fort décriées. Au contraire je serois d'avis que l'on exterminast toutes ces sortes d'argumens qui font accorder autre chose que l'on ne croit, par des demandes qui

donnent à connoître à celui qu'on interroge, qu'on le veut surprendre. Il faut procéder plus sincèrement pour trouver la vérité, & plus vigoureusement pour chasser la crainte. Si je voulois demesler & éclaircir tout ce qu'ils ont embarrassé, ce seroit pour persuader, & non pas pour tromper personne. Comment voulez-vous qu'un general exhorte des troupes qui vont combattre & sacrifier leur vie pour le salut de leurs femmes & de leurs enfans ? Je vous donne l'exemple des Fabiens qui se chargerent dans leur maison de toute la guerre de la République. Je vous propose encore ces braves Lacedemoniens qui furent mis pour deffendre le passage des Thermopyles sans esperance de vaincre ny de pouvoit eschaper, il étoit assuré qu'ils y mourroient. Que leur eussiez vous dit pour les animer à recevoir sur leurs bras les ruines qui devoient accabler toute leur nation, & abandonner plustôt leur vie que leur poste ? vous leur eussiez dit peut estre, qu'une chose mauvaise, n'est point glorieuse, que la mort est glorieuse, & partant que la mort n'est

point mauvaise. O la belle harangue !
Après cela , y a t-il personne qui crai-
gne de passer au travers des ennemis,
& qui ne veuille mourir en combat-
tant ? Mais Leonidas leur parla bien
avec une autre force. Dînez , dit-il,
mes compagnons , comme si vous de-
viez souper en l'autre monde. Ils n'en
mangerent pas moins viste , la viande
ne leur tomba point des mains , & ne
leur demeura point entre les dents ;
ils allerent gayement à ce dîner & à
ce souper. Que dites vous de ce Ca-
pitaine Romain, lequel envoyant des
soldats au travers de l'armée enne-
mie pour se saisir d'un poste avanta-
geux, leur parla de la sorte. Il faut al-
ler là mes compagnons , il n'est pas si
nécessaire de revenir.

Vous voyez comme les paroles de
la vertu sont simples & absolues. Où
est l'homme que nos subtilitez ayent
rendu plus ferme & plus courageux ?
Elles amollissent le cœur , elles le res-
ferent & le ravalent à des bagatelles
espineuses , lorsqu'il faut luy donner
le large & le porter à quelque chose
de grand. Ce n'est point à trois cens
Soldats , mais c'est à tout le mon-

de qu'il faut ôter la crainte de la mort. Comment vous y prendrez-vous? comment ferez-vous voir que la mort n'est pas un mal? renverferez-vous une opinion qui a des siècles pour garands, & qui s'insinue dez l'enfance? Quel remède y trouverez-vous? Que direz-vous à la foiblesse des hommes? Par quels raisonnemens pourrez vous les échauffer, en sorte qu'ils se jettent au milieu des périls? Par quelle éloquence détruirez-vous cette crainte qui est si universelle? par quelle force d'esprit pourrez vous convertir tous les peuples de la terre qui sont persuadés du contraire de ce que vous dites? vous ajustez des paroles ambiguës, & vous me voulez attraper par la conséquence de plusieurs petites demandes. Songez qu'il faut de fortes armes pour abatre de grands monstres. Ce fut en vain que l'on attaqua à coups de dards & de frondes ce cruel Serpent qui infectoit toute l'Afrique, & que les légions Romaines appréhendoient plus que les ennemis mesmes. Le Serpent Python estoit invulnérable: & par ce que la dureté de sa peau qui respon-

doit à l'enorme grandeur de son corps repoussoit le fer, & tout ce qu'on luy jettoit, il falut des meules pour l'assommer; & vous dardez des festus contre la mort? vous attendez un lion avec une alesne? Ce que vous dites a de la pointe veritablement, mais un epy en a davantage. Enfin, il y a des choses si deliées quelles n'ont point de force, & qu'on ne peut s'en servir.





EPISTRE LXXXIII.

Que Dieu connoit toute chose, & qu'il est present dans nostre ame.

Description de l'yvrognerie & de ses defauts.

Vous voulez que je vous rende conte de ce que je fais tous les jours & toute la journée. Vous avez bonne opinion de moy, si vous croyez que je ne fais rien que je voulusse vous cacher. Il est vray qu'il faut regler nostre vie, comme si tout le monde la regardoit, & nos pensées comme si l'on pouvoit penetrer au fond de nostre cœur, & on le peut aussi. Car, que sert-il de se dérober à la connoissance des hommes puisque Dieu connoist toutes choses, qu'il est present dans nostre ame, & qu'il se trouve au milieu de nos pensées ? Je dis qu'il s'y trouve, parce qu'il s'en retire quelque fois. Je satisferay donc

à ce que vous desirez , & vous écri-
 ray volontiers ce que je fais , & de
 la maniere que je le fais. A ce dessein,
 je veux m'observer en toutes mes ac-
 tions , & qui plus est en faire la re-
 veüe tous les soirs. Ce qui nous perd,
 c'est que personne ne fait reflexion sur
 sa vie. Nous pensons quelque fois à ce
 que nous voulons faire , mais jamais
 à ce que nous avons fait. Et toutes
 fois le conseil de l'avenir se doit tirer
 de la consideration du passé. Tout ce
 je vous puis dire pour le present, c'est
 que la journée a esté entierement à
 moy. On ne m'en a rien dérobé , je
 l'ay passée tantost dans le lit , tantost
 dans la lecture , je n'en ay guieres em-
 ployé à l'exercice du corps. Cela, gra-
 ces à ma viellese , ne me coute pas
 beaucoup, car je suis las des que je me
 suis un peu remué ; mais quoy , les
 plus forts finissent ainsi leurs exer-
 cices.

Voulez vous sçavoir qui sont mes
 compagnons ? jen'en ay qu'un , c'est
 Earinus qui est le plus aymable en-
 fant du monde cõme vous le sca-
 vez. Mais il va bien-tost changer ;
 j'en cherche déjà quelqu'un qui soit

un peu plus jeune. Il dit que nous avons l'un & l'autre une mesme maladie, car les dents luy tombent, & à moy aussi. j'ay peine à l'atteindre quand il court, & dans peu de jours je ne pourray plus le suivre : voyez ce que fait l'exercice quand il est continué, deux personnes qui tiennent des chemins opposez se trouvent en peu de temps bien éloignées, il monte en mesme temps que je descens, & vous sçavez que l'un se fait bien plus viste que l'autre, je me trompe, car en l'aage où ie suis on tombe plustost qu'on ne descend. Voulez vous sçavoir ce qui est arrivé de nostre combat d'aujourd'huy, c'est ce qui n'arrive guieres à deux coureurs. Nous nous sommes trouvez en mesme temps au bout de la carriere. Apres m'estre ainsi exercé, ou pour mieux dire lassé, ie me suis mis dans l'eau froide, car ie l'appelle ainsi quand elle n'est guieres chaude. Moy qui estois autrefois un si grand baigneur, qui le premier iour de Janvier me iettois dans les canaux pleins d'eau, & qui commençois l'année par me plonger dans la fontaine nommée la Vierge,

aussi bien que par lire, écrite, & dire quelque chose de nouveau, ie me suis premierement reduit a l'eau du Tibre, & depuis à celle de la cavette que ie laisse tiedir au Soleil quand ie me sens fort & que ie ne fais point de façon, ce qui approche assez de la chaleur du bain. Je mange ensuite du pain sec, & disne sans table. Apres un tel repas il n'est pas besoin de laver les mains. Je dors fort peu, vous sçavez ma coûtume, mon somme est fort court, ie ne fais que reposer, & ie me contente d'estre quelque temps sans veiller. Quelque fois ie connois bien que j'ay dormy, quelque fois il me le semble. Voicy les cris du Cirque qui s'élevent tout d'un coup, & qui viennent fraper mes oreilles. Ils ne me font point perdre ma pensée, ils ne la divertissent pas seulement; ie supporte facilement le bruit; ces voix confuses ne me touchent non plus que font les vagues qui s'entre choquent, les arbres qui sont battus du vent, ny toute autre chose qui fait du bruit sans sçavoir ce qu'elle fait.

Mais ie vous veux dire à quoy ie pensois, ie continuois une reflexion

que ie fis hier. A quoy ont songé ces Anciens qui estoient si sages, de nous avoir laissé dans les suiets les plus importants des preuves si foibles & si obscures ; qu'encore qu'elles soient fondées sur la verité, elles ont neantmoins toutes les apparences du mensonge ? Zenon grand personnage & l'Auteur de cette sainte & courageuse secte, voulant nous détourner de l'ivrognerie, & prouver qu'un homme de bien ne s'en yvre point, fait cet argumēt. Personne ne confie son secret à un yvrogne ; mais on le confie à un homme de bien, partant un homme de bien n'est point yvrogne. Voyez comme on peut tourner en ridicule cet argument par un autre semblable, car il suffit d'en produire un entre plusieurs : personne ne dit son secret à un homme qui dort, on le dit à un homme de bien, par consequent un homme de bien ne dort point. Possidonius deffend la cause de nostre Zenon, & n'allegue qu'un seul moyen lequel à mon avis n'est pas recevable. Il dit que le mot d'ivrogne se prend en deux façons, l'une quand un homme est plein de vin, & qu'il a perdu le iu-

gement, l'autre quand il a coustume de s'enyvrer, & qu'il est suiet à ce vice; que Zenon entend parler de ce dernier qui a coustume de s'enyvrer, & non pas de cet autre qui est yvre en effet: car on se garderoit bien de luy dire un secret que le vin luy feroit reveler. Ce que ie maintiens faux; Car cette premiere proposition ne se peut entendre que de celuy qui est yvre, & non de celuy qui le doit estre. Et vous m'avouerez qu'il y a une grande difference entre un homme qui est yvre & un yvrogne. Il se peut faire que celuy qui est yvre ne l'a jamais esté, & n'est pas suiet à cette imperfection, & que l'yvrogne n'est pas souvent yvre. C'est pourquoy i'entens ce mot d'yvre par la chose qu'il signifie d'ordinaire, avec d'autant plus de raison qu'il est employé par un homme tres exact, & qui examine ce que valent les paroles. De plus, si Zenon l'a entendu de la sorte, & s'il a voulu que nous l'entendissions comme luy, on peut dire qu'il a voulu tromper tout le monde par l'ambiguité des mots, ce qui ne se doit pas faire quand on recherche la verité. Mais ie veux

qu'il l'ait entendu dans le sens que luy donne Possidonius, la consequence que l'on en tire est fausse, sçavoir que l'on ne confie point un secret à un homme qui a coustume de s'enyvrer. Songez à combien de Soldats qui n'étoient pas fort sobres, un General, un Marechal de camp, & un Capitaine ont donné des ordres, qu'il faloit tenir secrets.

Dans la conjuration qui fut faite contre C. Cæsar, j'entens celuy qui se rendit maistre de la Republique après avoir défait Pompée, on s'en fia autant à Tillius Cimber qu'à C. Cassius. Celuy-cy toute sa vie n'avoit ^{N^o 2.} bû que de l'eau, & Tillius Cimber estoit fort sujet au vin & grand parleur: dequoy il prit occasion de dire en se raillant luy mesme, comment supporterois-je un maistre, moy qui ne puis supporter le vin? Que chacun r'appelle maintenant en sa memoire ceux qui sont connus pour avoir sçeu garder le secret, & n'avoit pas sçu garder le vin: je n'en veux rapporter qu'un seul exemple qui se presente à mon esprit, afin que la memoire ne s'en perde pas. (Car il est bon de se four-

nir de grands exemples pour la conduite de sa vie, afin de ne les aller pas toujours chercher dans l'Antiquité.) Depuis que L. Piso fut fait Gouverneur de Rome, pour avoir bû deux jours entiers, il s'y accoutuma si bien qu'il passoit à la table la meilleure partie de la nuit, & dormoit jusques à midy, car il n'estoit pas jour chez luy avant cette heure. Il s'acquitoit neantmoins fort exactement de sa charge. Auguste luy donna aussi des ordres secrets quand il l'honora du commandement de la Thrace, laquelle il reduisit entierement. Tibere ensuite allant en la Campanie & laissant les affaires de la ville en un estat qui luy donnoit de l'inquietude & du chagrin; parce qu'à mon avis il s'estoit bien trouvé de l'yvrognerie de Piso, donna le gouvernement de Rome à Cossus homme sage & moderé, mais qui s'abandonnoit tellement au vin, qu'estant un jour venu au Senat au sortir d'un festin, il se mit a dormir si profondement qu'il falut le reporter chez luy, sans le pouvoir éveiller. Tibere ne laissa pas de luy écrire plusieurs billets de sa main, desquels il ne se fioit pas

pas à ses plus fideles Ministres, & l'on ne dit point qu'il ait jamais revelé le secret d'aucune affaire, soit publique ou particuliere. Laissons donc crier tous ces gens qui disent ; que l'esprit n'est pas maistre de soy lors que le vin luy commande ; Que comme le vin qui bout dans les tonneaux rompt souvent les cercles & tire en haut par la chaleur tout ce qui estoit au fond, ainsi quand il vient à bouillir dans les hommes, il en tire & met en évidence ce qu'il y avoit de plus caché ; en un mot que ceux qui sont pleins de vin ne scauroient retenu leurs viandes ny leurs secrets, & qu'ils découvrent aussi bien leurs affaires que celles d'autrui. Bien que cela se voye assez ordinairement, il nous arrive souvent aussi de prendre conseil en des occasions importantes, des personnes que nous sçavons qui aiment à boire.

Ainsi ce qu'on allegue pour la defence de Zenon, qui dit que l'on ne confie point un secret à un homme qui a coustume de s'enyvrer, n'est pas fondé sur la verité. Ne vaudroit il pas mieux blasmer ouvertement l'ivrognerie, & découvrir tous ses defauts?

Les gens du cōmun s'en peuvent donner de garde ; a plus forte raison une personne vertueuse & sage qui se contente d'appaiser sa soif, & qui dans une occasion de réjouissance que l'on pousse un peu trop loin, sçait s'arrêter où il faut pour conserver sa raison. Nous verrons apres si le Sage peut estre troublé par l'exces du vin, & reduit à faire ce que les autres font quand ils sont yvres: cependant qu'est il besoin de Syllogismes pour nous prouver qu'un homme de bien ne doit pas s'enyvrer ? Dites seulement qu'il est honteux d'en prendre plus qu'on n'en scauroit garder, & de ne pas sçavoir la mesure de son estomach ; que dans l'yvresse on fait des choses qui font rougir de honte quand elle est passée. Dites qu'elle n'est autre chose qu'une fureur volontaire. N'est il pas vray que si l'yvresse duroit plusieurs jours, vous ne douteriez pas que ce ne fust une veritable fureur ? Rapportez l'exemple d'Alexandre de Macedoine qui tua Clitus son plus cher & plus Fidele serviteur dans la chaleur de la débauche, & qui se voulut tuer luy-mesme apres avoir re-

connu l'enormité de son crime, comme certainement il le devoit faire. Il n'y a point de défaut que l'yvresse ne découvre, & qu'elle n'augmente, parce qu'elle chasse la honte qui s'oppose à tous les mauvais desseins. Il y en a plus qui s'abstiennent des choses défendues par honte que par délibération. Quand une fois la chaleur du vin s'est emparée de l'esprit, elle pousse dehors tout ce qu'il y avoit de mauvais, car l'yvresse ne fait pas le vice, mais elle le découvre. C'est alors que le voluptueux donne à ses sens tout ce qu'ils luy demandent, sans attendre la commodité du lieu, ny garder aucune bienséance, & que l'impudique publie & vante ses ordures. C'est alors que l'indiscret ne sauroit contenir, ny sa langue, ny ses mains, que l'insolent devient plus fier, le cruel plus violent, & l'envieux plus malin. Enfin, c'est alors que tous les vices éclatent & se manifestent ouvertement. Ajoutez à cela que l'on ne se connoît plus, que l'on ne parle qu'en beguayant, que l'on a les yeux égarés, les pieds chancelans, la teste embarrassée, & que l'on croit voir tourner

la chambre comme si quelque tourbillon faisoit mouvoir la maison. Quand le vin bout & fait gonfler les intestins, il produit des douleurs d'estomach & des coliques, & toutes fois il est plus supportable quand il agit, que lors qu'il est corrompu par le dormir; car en la place de l'vyresse, il demeure des cruditez & un degoust general de toutes choses.

Representez vous combien de desordres a causez l'vyrognerie quand elle s'est renduë publique. Elle a livré des Nations hardies & belliqueuses entre les mains de leurs ennemis; elle a ouvert les portes des Villes qui s'estoient courageusement defenduës durant plusieurs années; elle a réduit sous le pouvoir d'autruy des Peuples opiniastres, & passionnement jaloux de leur liberté, elle a domté sans coup ferir des gens que l'on n'avoit pû forcer en donnant des batailles. Alexandre de qui je parlois tout à l'heure, apres tant de voyages, tant de combats, & tant de fleuves inconnus, & de mers passées malgré les incommoditez & de plusieurs hyvers, revint sain & fauf, mais l'exces

de boire , & cette fatale coupe d'Her-
cule le mirent au tombeau. Quelle
gloire y-a t-il d'avoir un ventre qui
tient beaucoup ? Apres que tu auras
emporté la palme . & que tes com-
pagnons dormans où vomissans par
terre ne pourront plus te faire raison,
quand tu seras demeuré seul sur tes
pieds ayant surmonté tous les autres
par une generosité magnifique, & que
l'on avouera qu'il ny en avoit point
qui pût porter tant de vin que toy, sera
t'il pas vray qu'un tonneau en porte
encore davantage ? Quelle chose a per-
du Marc-Antoine (grand personnage
d'ailleurs & bel esprit) que l'yvrogne-
rie , & l'amour de Cleopatre qui n'é-
toit pas moins dangereux que l'amour
du vin ? Il luy fit prendre les mœurs &
les imperfections estrangeres , luy mit
les armes à la main contre la Repu-
blique , le rendit inferieur à ses enne-
mis , & si cruel , qu'encore qu'on luy
apportast sur sa table les restes des
principaux de Rome , & que parmy
les viandes qu'on luy seruoit avec une
magnificence Royale , il reconnust le
visage & les mains de ceux qu'il avoit
proscrits , tout plein de vin qu'il

estoit, il ne laissoit pas d'estre alteré de sang. Quand il auroit commis à jeun une action si barbare, il n'auroit pas laissé d'y apporter tout ce qui la pouvoit rendre insupportable; à plus forte raison estant faite en ce malheureux estat où la cruauté se mesle ordinairement, par ce que le vin altere & trouble l'esprit. Comme les longues maladies debilitent les yeux, en sorte qu'ils ne peuvent plus supporter le moindre rayon de Soleil, aussi l'ivrognerie affoiblit tellement nostre raison, que n'estant pas à nous le plus souvent, les vices qui se sont enracinez durant cette frénésie, conservent leur force apres que celle du vin qui les a produits est dissipée.

Dites donc ce qu'il faut dire pour montrer que le sage ne doit point s'en yvrer, faites voir la difformité & les incommoditez de ce vice par ses effets, & non par vos raisonnemens, ce qui est tres-facile. Prouvez que toutes ces choses que nous appellons voluptez sont des supplices quand elles ont passé les bornes de la raison. Car si vous pretendez nous faire accroire que le Sage peut s'en yvrer sans se

brouïller ny perdre sa contenance ordinaire, il vous sera permis de dire qu'il peut encore prendre du poison sans mourir, de l'Opium sans dormir, & de l'ellebore sans devoyement : mais si les pieds chancelent, si la langue s'entre coupe que sert-il de soutenir qu'il est yvre en quelque façon, & qu'en quelque façon il ne l'est pas ?

~~~~~

#### EPISTRE LXXXIV.

*Que pour bien étudier il faut lire,  
puis recueillir, puis nous former  
un esprit de tout cela.*

*Il faut digerer ce que nous avons  
leu de même que ce que nous  
avons mangé, si nous voulons  
qu'il nous profite.*

**I**E crois que ces petits voyages que je fais pour réveiller ma paresse, sont propres aussi pour ma santé & pour mes études. Pour ma santé, vous le voyez, car l'amour

des lettres m'ayant fait negligier les exercices du corps , je ne puis plus en prendre sans le ministration d'autrui. Pour mes estudes , je vais vous le dire. J'ay quitté la lecture : je croy pourtant qu'elle m'est necessaire, premierement pour ne me pas croire entierement dans mes opinions , & puis afin qu'ayant veu ce que les autres ont inventé j'en puisse juger , & inventer quelque chose à mon tour; d'ailleurs la lecture nourrit l'esprit , & quand il est fatigué de l'estude, la lecture le delasse par l'estude mesme. Mais il ne faut pas toujourns escrire, ny toujourns lire, le premier seroit ennuyeux, & espuiseroit nos forces , & le dernier les relascheroit. Il faut les prendre alternativement , & temperer l'un par l'autre, en sorte que la plume fasse un corps de ce que la lecture a recüilly en divers endroits. Nous devons imiter en cela les abeilles qui volent de tous costez pour succer sur les fleurs ; ce qui est propre à faire leur miel, puis elles le rapportent dans leurs ruches , & le rangent par rayons , & comme dit nostre Virgile.

*Elles sucent le miel , volant de fleur  
en fleur ,  
Et mettent par rayons cette douce li-  
queur.*

On ne sçait pas bien si le suc qu'elles ont tiré des fleurs devient miel incontinent apres, où si c'est le mélange & la propriété de leur haleine qui le fait passer en cette nature. Il y en a qui tiennent qu'elles n'ont pas l'adresse de faire le miel, mais seulement de l'amasser. On dit qu'aux Indes il se trouve du miel dans les feuilles des Roseaux, soit qu'il procede de la rosée, ou d'une humeur douce & grasse qui nourrit cette plante; que nous avons des herbes qui ont la mesme vertu, mais qui est plus resserrée, laquelle ce petit animal sçait attirer par l'instinct & par la propriété de sa nature. D'autres sont d'avis qu'elles confisent les plus delicates parties qu'elles ont tirées des feuilles & des fleurs, & les changent en miel par une disposition qui leur est naturelle, & qui comme un levain unit & lie ensemble des choses toutes differentes,

Mais pour ne nous point égarer de nostre sujet , nous devons , dis-je , imiter les abeilles , & mettre separément ce que nous avons recueilly de diverses lectures ( car il se conservera mieux estant ainsi separé , ) puis confondre ces sucz differens , & leur donner par nostre industrie un goust composé de tout cela , en sorte que bien qu'on s'apperçoive de ce qui a esté pris ailleurs , on voye bien toutesfois que ce n'est pas la mesme chose. C'est ce que fait tous les jours la nature dans nostre corps , les alimens que nous avons pris ne sont qu'une charge incommode tant qu'ils demeurent entiers & conservent leurs qualitez dans nostre estomach ; mais si tost qu'ils sont alterez & changez par la chaleur naturelle , ils deviennent nostre sang & nous donnent de la vigueur. Faisons la mesme chose de ce qui sert à la nourriture de nostre esprit. Ne permettons pas qu'il demeure en son entier , parce qu'il ne seroit pas à nous , mais ayons soin de le macher & de le digerer ; Autrement il ne passera point dans nostre ame , & demeurera seulement dans

nostre memoire. Embrassons ces beaux sentimens, formons en les nôtres, afin que de plusieurs choses il ne s'en fasse qu'une seule, comme de plusieurs nombres il ne s'en fait qu'un lors que diverses petites sommes sont jointes ensemble. Mais cachons avec industrie ce que nous avons emprunté, & ne faisons paroistre que ce qui est à nous. Si l'on reconnoit dans vos ouvrages quelques traits d'un Auteur que vous estimiez particulièrement, que ce soit une ressemblance de fils & non pas de portrait, car un portrait est une chose morte.

Quoy donc, ne connoistra-on pas de qui j'imite le stile, de qui je prens les pensées, & la façon d'argumenter? Je croy mesme que l'on ne s'apercevra pas si c'est d'un habile homme, car il n'a pas imprimé sa marque à toutes les choses qu'il a tirées des uns & des autres, ensorte qu'elles soient toujours conformes. Vous sçavez combien il y a de voix en un chœur de musique, & toutesfois elles ne forment toutes ensemble qu'un son, l'une est haute, l'autre basse, & l'autre moyenne, il y a des hommes &

des femmes, on y melle des flustes, on peut bien entendre toutes les voix ensemble, mais on ne les scauroit distinguer, je parle de ces chœurs de musique qui estoient connus à nos Antiens Philosophes, car il y a aujourd'huy plus de Chantres dans nos banquets, qu'il n'y avoit autres fois de Spectateurs dans les Theatres. Quand toutes les avenues sont bordées de chanteurs, que le bas du Theatre est environné de Trompettes, & que les Galeries retentissent de flutes, de hault bois, & de toute sorte d'instrumens, il se fait une agreable symphonie de tous ces tons differens. Je veux que nous mettions nostre ame dans une semblable disposition, qu'elle ait beaucoup de connoissances, de preceptes, & d'exemples, des siecles passez, & que tout cela conspire à une mesme fin. Mais comment cela se pourra t'il faire, me direz-vous; en veillant continuellement sur nostre conduite, & ne faisant rien que par le conseil de la raison. Elle vous dira; laissez ces choses apres quoy tout le monde court; laissez les richesses, avec le danger qu'il y a de les perdre, & la peine qu'il se trouve à les conserver;

laissez les voluptez du corps & de l'esprit, elles ne font qu'amollir & énerver, laissez l'ambition, ce n'est qu'enflure, que vanité & que fumée. Elle n'a point de bornes; ceux qui la devancent luy sont une occasion de chagrin, & ceux qui la suivent d'ombre. Elle est tourmentée de deux envies, car vous sçavez quelle misere c'est d'estre envieux, & d'estre envié.

Voyez vous les maisons des grands, & leurs portes où l'on se bat pour estre des premiers à leur lever? Il faut souffrir beaucoup d'indignitez pour y entrer, & plus encore quand on y est entré. Fuyez ces grands escaliers & ces vestibules élevez & suspendus, vous ne sçauriez marcher en assurance en des lieux si haults & si glissans. Retirez-vous plustost vers la sagesse pour obtenir des biens qui sont aussi amples que tranquilles: ceux qui éclatent aux yeux des hommes & qui ne sont grands que par la comparaison des choses les plus basses, ne s'acquierent qu'avec peine & difficulté, car le chemin qui conduit aux honneurs est aspre & raboteux, mais si vous voulez monter sur cette émi-



sans mentir, j'ay honte de me presenter à un combat que j'entreprends pour l'interest des Dieux & des hommes, n'estant armé que d'une pointe d'eguille. Celuy qui est prudent est aussi temperant, qui est temperant est constant, qui est constant est sans trouble, qui est sans trouble est sans tristesse, qui est sans tristesse est heureux, par consequent l'homme prudent est heureux, & la prudence suffit pour establir la felicité de la vie. Quelques Peripateticiens pour répondre à cet argument disent que ces mots de constant, sans trouble, & sans tristesse, se doivent entendre quand on se trouble rarement & peu, non pas jamais, comme pareillement quand on n'est point sujet à la tristesse, & qu'on ne s'y abandonne pas trop fort, car ce ne seroit pas estre homme que d'estre exempt de tristesse; que le Sage n'est point abbatu par la tristesse, mais qu'il en est touché. Ils alleguent encore d'autres raisons conformes à l'opinion de leur secte qui n'oste point les passions, mais qui les modere. Dites moy quel avantage auroit le Sage d'estre un peu plus fort que ceux qui

sont les plus imbecilles, plus gay que les plus tristes, plus moderé que les plus dissolus, & plus elevé que les plus abjets? Comme si un bon coureur admiroit sa vitesse en se comparant aux infirmes & aux boiteux, & non à cette Amazone qui au rapport de Virgile.

*Eust couru sur les eaux, couru sur les  
moissons,  
Sans plier les épis, ny mouïller les  
talons.*

La vitesse doit estre considerée en elle mesme, & non par rapport à ceux qui sont lents. Direz - vous qu'un homme se porte bien quand il n'a que peu de fièvre? pour n'estre pas fort malade, on ne peut pas dire qu'on soit en santé. Le Sage, disent-ils, est sans trouble, comme nous disons de certains fruits qu'ils sont sans noyau, quoy qu'ils en ayent en effet, mais à cause qu'ils l'ont plus petit que les autres. Ce qui est faux, car je ne pretens pas que ce soit un retranchement de quelques deffauts qui arrivent à l'homme de bien, mais une exemption de tous les vices, il n'en faut ny

petits ny grands: car s'il y en a de petits, ils croistront, & cependant ils incommoderont; une grande cataracte perd entierement la veüe, une petite ne laisse pas de la troubler. Si vous admettez quelques passions dans le Sage, la raison se trouvant trop foible sera sans doute entraînée par leur violence, veu que vous luy donnez à combattre, non pas une seule passion, mais une troupe de passions jointes ensemble. Un nombre de gens quoy que foibles vient à bout de l'homme le plus fort. Il ayme l'argent, mais sans empressement; il a de l'ambition, mais elle n'est pas violente; il se met en cholere, mais il s'appaise bien-tost; il est inconstant & variable, mais il ne change pas de volonté à tous momens; il ayme les femmes, mais il n'en perd pas la raison. En verité, il vaut mieux avoir un vice tout entier que d'avoir un peu de tous les vices.

D'ailleurs, il ne faut pas considerer si la passion est forte, car en quelque degré qu'elle soit, elle ne se laisse point conduire, elle ne reçoit point de conseil, non plus que les animaux, soit sauvages ou domestiques, qui de leur

nature s'ont incapables d'écouter la raison. Les Tygres & les Lyons ne perdent jamais leur ferocité naturelle, ils la quittent quelque fois pour la reprendre lors que vous y penserez le moins. Jamais les vices ne s'appriivoient de bonne foy, car enfin si la raison l'emporte, ils ne prendront point racine, mais s'il l'ont prise malgré elle, il est certain qu'ils la conserveront de mesme. Il est plus aysé de les empescher de naistre que de les empescher de croistre. Cette mediocrité dans les passions est donc fausse, inutile, & aussi ridicule que si nous disions qu'il ne faut estre que mediocrement fou, ou mediocrement malade. Ce temperament n'appartient qu'à la vertu, le vice en est incapable, on fera donc mieux de l'arracher que de le vouloir reigler. Croyez vous que dans ces vices inveterez que nous appellons les maladies del'ame, comme l'avarice, la ctuauté, la fureur, & l'impieté, il y ait quelque moderation? Il n'y en a pas davantage dans les passions, puisque de celles-cy on passe jusques aux autres. De plus si vous donnez entrée à la tristesse, à la crain-

te, à la convoitise, & aux autres déreiglemens, vous n'aurez plus de pouvoir sur eux. Pourquoi ? Parce que les objets qui les excitent sont hors de vous & les font croistre à proportion de leur grandeur: ainsi la crainte sera plus grande si l'on en regarde le sujet plus attentivement ou de plus pres; le desir plus ardent, plus la chose pretendue paroistra grande & magnifique. Si nous ne pouvons empêcher qu'il n'y ait des passions au dedans de nous, nous ne pourrons pas aussi empêcher qu'elles ne s'y fortifient; leur ayant permis d'y prendre naissance, il faudra souffrir qu'elles y reçoivent de l'accroissement selon la grandeur des causes qui les auront produites. Joint qu'encore qu'elles soient petites au commencement, elles ne manqueront point de s'estendre avec le temps, le naturel des choses mauvaises estant de ne point garder de mesure. Les maladies, pour petites qu'elles soient en leur commencement, ne laissent pas de devenir grandes dans la suite: quelque fois mesme il ne faut qu'un leger acces de fièvre pour abatre un corps mal disposé.

Mais quelle fantaisie de s'imaginer que nous puissions donner des bornes à des choses dont le commencement est hors de nostre pouvoir? Auray-je plus de force pour procurer leur fin que je n'en ay eu pour empescher leur naissance, s'il est vray qu'il est plus ayle d'exclure une personne qui veut entrer, que de la faire sortir quand elle est une fois entrée?

Il y en a qui se servent de cette distinction; un homme peut estre temperant & prudent par la disposition de son ame, qui ne le sera pas toutes-fois par l'evenement, car il ne sentira point d'émotion, de tristesse, ny de crainte au dedans, mais il y surviendra au dehors des sujets qui luy causeront du trouble & du chagrin. C'est ce qu'on appelle n'estre pas emporté, mais s'emporter quelque fois; ou plustost n'avoir pas le vice de la timidité, mais en avoir la passion. Si vous admettez cette passion, la peur frequente degenerere en timidité, & la cholere trouvant entrée dans vôtre ame renversera bientôt l'inclination que vous aviez à la paix & à la douceur. Et puis si l'on n'est point exempt de la peur, & que

l'on considère encore ce qui vient du dehors, quand il sera question de passer au travers des feux & des dards pour la défense de la patrie, des loix & de la liberté, le corps s'avancera lentement, mais l'esprit songera à la retraite, qui est une sorte de dissention où le Sage ne tombe jamais.

Il faut encore prendre garde de ne pas confondre deux choses que l'on doit prouver séparément; la première, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste, la seconde que la vertu seule peut rendre la vie heureuse. S'il est vray qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste, tout le monde demeure d'accord que la vertu suffit d'elle mesme pour vivre heureusement. Mais quoy que la vertu seule puisse rendre l'homme heureux, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait point d'autre bien que ce qui est honneste. Xenocrate, & Speusippetienent qu'il n'y a que la vertu qui puisse produire la félicité, mais ils ne demeurent pas d'accord qu'il n'y ait point d'autre bien que ce qui est honneste. Epicure dit aussi que celui qui possède la vertu est heureux, mais que cela

seul ne suffit pas pour vivre heureusement ; car il y faut joindre la volupté qui procede de la vertu , & qui n'est pas la vertu mesme ; distinction bien inepte à mon avis ; car le même Auteur dit ailleurs qu'il n'y a point de vertu qui ne soit accompagnée de quelque plaisir Ainsi la vertu suffit d'elle-mesme puis qu'elle est toujours jointe au plaisir , & qu'elle n'est point sans luy , quand mesme elle est toute seule. Or , c'est une absurdité de dire que l'on sera heureux en possédant seulement la vertu , mais que l'on ne le sera pas entierement. Je ne voy pas comme cela se peut faire , car la felicité est un bien parfait à qui l'on ne peut rien ajoûter. Cela estant , la felicité doit aussi estre parfaite & accomplie.

S'il est vray qu'il n'ya rien de plus grand ny de meilleur que la vie des Dieux, la vie heureuse estant toute divine , il s'ensuit qu'elle est au point le plus éminent où elle puisse monter. Davantage , si la vie heureuse n'a besoin de rien , & que toute vie qui est heureuse soit parfaite , elle sera en mesme temps heureuse, & parfaitement

heureuse. Pouvez vous douter que la vie heureuse ne soit le souverain bien? Elle est donc souverainement heureuse puis qu'elle est le souverain bien. Comme on ne peut rien ajouter au comble d'une mesure, car il n'y a rien au delà, on ne peut aussi rien ajouter à la vie heureuse. qui est un comble de tous les biens. Que si vous faites l'un plus heureux que l'autre, vous mettez une infinité de degrez dans le souverain bien, quoy qu'il n'y ait rien qui soit au dessus de luy. Et si l'un est moins heureux que l'autre, il s'ensuit que le premier souhaitera de passer dans un estat plus heureux que le sien; & cependant un homme heureux ne trouve rien de préférable à sa condition. Prenez quel party vous voudrez, il est également incroyable qu'il y ait rien dans le monde qu'un homme heureux aymast mieux estre que ce qu'il est, où qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il possède. Car d'autant plus qu'il a de connoissance, il se portera avec plus d'ardeur à la conquête d'un bien qu'il estimera plus grand que tous les autres: Mais comment peut estre heureux ce-

luy qui fait encore des souhaits, mesme qui en doit faire, je vous veux dire d où vient cette erreur.

On ne sçait pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non pas sa grandeur, qui la met dans un estat le plus avantageux qu'il y ait. De là vient qu'il est indifférent qu'elle soit longue ou courte, large ou estroite, répandue en plusieurs endroits, ou resserée dans un petit coin de terre. Quand on l'estime par le nombre, la mesure, & les parties, on luy oste ce qu'elle a de plus excellent, qui consiste en sa plénitude. La fin, par exemple, de manger & de boire, est le rassasiement. Mais celuy cy mange plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiez. L'un boit plus, l'autre moins, qu'importe puis qu'ils n'ont plus de soif ny l'un ny l'autre. Celuy cy a plus vécu que celuy-là, il n'importe pas, puisque la différence de leurs années n'a pas empêché que l'un ne se soit rendu heureux aussi bien que l'autre. Celuy que tu appelles moins heureux, n'est pas heureux en effet, car cet estat ne souffre point de diminution, comme il ne reçoit point  
d'ac-

d'accroissement. Qui est constant est sans crainte ; qui est sans crainte est sans tristesse ; qui est sans tristesse est heureux. C'est l'argument ordinaire de nos Stoïciens. Voicy comme l'on tasche d'y répondre.

On dit que nous faisons passer pour Maxime indubitable une proposition qui est fausse ou du moins controversée, sçavoir que l'homme constant est sans crainte. Quoy donc, disent-ils, l'homme constant ne craindra point les maux qui vont tomber sur sa teste ? Cela n'appartient qu'à un fœu & à un insensé. Il pourra bié moderer sa crainte, mais non pas s'en exempter. Ceux qui raisonnent de la sorte, retombent toujourns dans le mesme abus, & prennent les defauts quand ils sont petits ou moindres que d'autres pour des vertus, car celuy qui craint plus rarement & moins que les autres n'est pas sans defaut, mais il en souffre moins de peine. Ouy, mais j'estime fort celuy qui ne craint point le mal qui le menasse de pres. Vous avez raison si c'est un mal en effet ; mais s'il sçait que ce n'est point un mal, & qu'on ne doit nommer ainsi que ce qui est deshon-

nesté, il doit regarder le peril avec assurance, & mépriser tout ce que les autres craignent. Au contraire, s'il n'appartient qu'à un fou de ne point craindre le mal, il est vray de dire que l'on aura d'autant plus de crainte qu'on aura plus de jugement. Mais selon vostre opinion, ( dira quelqu'un ) l'homme constant se doit exposer aux perils. Nullement, il les évitera, mais il ne les apprehendera point, la precaution luy est permise, & non pas la peur. Quoy ne craindra-t-il point la mort, les chaînes, les feux, & toutes les insultes de la fortune? Point du tout, car il scait bien que toutes ces choses ne sont point des maux en effet, mais seulement en apparence. Il les regarde comme de vaines frayeurs de l'esprit humain. Representez luy la captivité, les fouets, les liens, la pauvreté, la contorsion des membres, soit par supplice ou par maladie, & tout ce que vous scauriez figurer de plus affreux; il mettra tout cela au nombre des terreurs paniques qui ne font peur qu'aux esprits foibles & timides. Apres tout pouvez vous reputed mal, ce que nous embrassons

quelque fois volontairement? Voulez vous sçavoir ce que c'est que mal? C'est de ceder aux accidens qui portent le nom de maux, & leur soumettre sa liberté, pour laquelle on doit tout souffrir. Mais il ne faut plus parler de liberté si nous ne méprisons toutes ces choses qui nous rendent esclaves. On ne seroit pas si fort en doute des devoirs d'un homme courageux si l'on sçavoit ce que c'est que magnanimité. C'en est pas une temerité inconsidérée, un fol amour des perils, & un desir des choses que tout le monde craint, mais c'est un juste discernement de ce qui est mal. & de ce qui ne l'est pas. La magnanimité a grand soin de sa conservation, & ne laisse pas de souffrir doucement les choses qui ne sont mauvaises qu'en apparence. Quoy si l'on presente le cousteau à la gorge d'un homme courageux, si on le taille tantost en un endroit, tantost en un autre, s'il voit ses boyaux à nud dans son ventre tout ouvert, si pour luy rendre les tourmens plus sensibles on les redouble par intervalles, si l'on fait couler le sang tout chaud sur ses playes quand elles sont dessei-

chées, direz vous que cet homme-là est sans crainte & sans douleur ? J'avouë qu'il n'est pas sans douleur, parce que la vertu n'oste point le sentiment, mais il est sans crainte & regarde froidement & de haut en bas les playes qu'on luy a faites. Sçavez-vous en quel estat est son esprit ; en celuy où il estoit lors qu'il exhortoit l'un de ses amis à prendre patience dans sa maladie. Enfin, ce qui est mal est nuisible, ce qui est nuisible nous rend plus mauvais, la douleur & la pauvreté ne nous rendent pas plus mauvais, par consequent ce ne sont point des maux. On répond que la première proposition est fausse, car ce qui est nuisible à une chose ne la rend pas toujours plus mauvaise. Par exemple, la tempeste & l'orage sont nuisibles à un Pilote, & toutes fois elles ne le rendent pas plus mauvais. Quelques Stoiciens repliquent que la tempeste & l'orage rendent le Pilote plus mauvais en ce qu'elles rompent ses desseins & l'empeschent de tenir la route qu'il s'estoit proposée. Il n'est pas pour cela plus mauvais Pilote, mais seulement plus mal heureux ouvrier ; à quoy le

Philosophe Peripateticien fait cette repartie : la pauvreté, la douleur, & les autres choses semblables rendront le Sage plus mauvais, car sans luy oster la vertu elles se contenteront d'en empescher les opérations. Cela seroit bon si les conditions du Pilote & du Sage n'estoient pas différentes: Car celuy-cy dans la conduite de sa vie se propose de faire bien tout ce qu'il doit faire, & non pas de venir à bout de tout ce qu'il voudra faire. mais le Pilote a resolu d'amener son navire au port. Les Arts sont des Ministres qui doivent faire ce qu'il promettent; la sagesse est leur maistresse & leur souveraine, les Arts servent à la vie, la sagesse les gouverne.

Pour moy, je voudrois répondre autrement, & dire que la tempeste ne diminuë rien de l'Art du Pilote, ny de l'exercice qu'il en fait; qu'il ne s'est pas engagé à rendre vostre voyage heureux, mais à vous bien servir & à gouverner le vaisseau selon les reigles de son Art, enquoy son adresse paroist davantage lorsqu'il trouve plus d'obstacles & d'accidens fascheux. Un Pilote qui peut dire : Neptune tu ne

feras jamais perir ce vaisseau que tout droit, sçait bien son mestier; la tempeste n'empesche pas qu'il ne fasse son devoir, mais elle en arreste le succès. Quoy, direz vous, ce qui éloigne le Pilote du port, qui rend ses effort inutiles, qui le renvoye d'où il est venu, qui le retarde, & qui demaste son vaisseau ne luy est-il point nuisible? Ouy bien en qualité de voyageur, mais non pas en qualité Pilote, & bien loing d'estre nuisible à son Art, cela le relève & luy donne de l'éclat, car tout le monde est Pilote quand la mer est bonne ( dit le proverbe, ) ce sont des incommoditez qui regardent la navigation & non celuy qui en est le chef en tant que chef: un Pilote a deux qualitez, l'une de passager, qui luy est commune avec tous ceux qui sont embarquez dans le mesme vaisseau, l'autre de Pilote, qui luy est particuliere. La tempeste l'incommode en qualité de passager & non pas de Pilote. De plus, le mestier de Pilote est le bien de tous ceux qu'il conduit, comme la science du Medecin est le bien de tous ceux qu'il traite. La sagesse est un bien commun,

elle n'est pas moins à ceux qui l'écou-  
tent qu'à celui qui la possède. Je veux  
qu'on puisse dire que la tempeste nuie  
au Pilote parce qu'elle l'empêche de  
rendre le service qu'il a promis. Mais  
la pauvreté, la douleur, & les autres  
bourasques de la vie ne nuisent point  
au sage, parce qu'elles ne l'empêchent  
point d'agir, sinon au regard d'autrui.  
Il est toujours occupé en luy mê-  
me; & principalement quand la for-  
tune le vient choquer. C'est le pro-  
pre office de la Sagesse qu'il exerce  
alors comme un bien qui luy est com-  
mun avec le reste des hommes. Il ne  
laisse pas d'estre utile aux autres quoy  
qu'il soit necessiteux; car si dans cet  
estat il n'enseigne pas comme il  
faut gouverner une Republique; il  
montre au moins par son exemple  
comme il faut se gouverner dans la  
pauvreté; son employ s'estend à tous  
les sujets de la vie; il n'y a rien dans  
le monde qui ne soit de sa jurisdiction,  
car il agit sur cela mesme qui l'empê-  
ched'agir ailleurs. Il est propre à tous  
événemens; il sçait menager les bons  
& surmonter les mauvais; & comme  
il n'a que la vertu pour objet, il ne

considere point la matiere qui luy doit servir d'exercice, soit prosperité, soit adversité. Delà vient que la pauvreté, la douleur, & tout ce qui jette ordinairement les ignorans dans la consternation n'interdit point ses fonctions. Pensez vous que les maux l'incommodent ? Nullement, il sçait les mettre en œuvre. Phidias sçavoit faire des statues de bronze aussi bien que d'yvoire. Si vous luy eussiez présenté du marbre ou quelque autre matiere plus commune, il en eust fait tout ce qui s'en pouvoit faire de meilleur. Le Sage tout de mesme fera connoistre sa vertu en quelque condition qu'il se trouve, dans les richesses ou dans la pauvreté, dans son pays, ou en exil, capitaine ou soldat, sain ou malade; en un mot il fera quelque chose de bon de telle fortune que vous luy donnerez. Il y a des gens qui sçavent si bien domter les animaux les plus terribles & les plus cruels, qu'après leur avoir fait perdre leur ferocité naturelle, ils se les rendent encore familiers, & les font loger avec eux. Vous verrez le maistre d'un lion luy mettre la main dans la gueule, le gou-

verneur d'un tigre le baiser diverses fois, un basteleur Ethiopien commander à un éléphant de se mettre à genoux, & de marcher sur la corde. Le Sage sçait de mesme apprivoiser les maux; car aussi tost que la douleur, la pauvreté, l'ignominie, la prison, l'exil, & toutes les autres choses qui nous font horreur sont tombées entre ses mains, elles deviennent legeres & supportables.





## EPISTRE LXXVI.

*Loüange de Scipion avec la description de sa maison de campagne.*

*Il compare les bains des Antiens avec ceux de son temps.*

*La maniere de transplanter les arbres & la vigne.*

**I**E vous écris de la maison de Scipion l'Affriquain, apres avoir adoré son ombre au pied de l'Autel sous lequel je croy que ce grand personnage est enterré. Pour son ame je suis persuadé qu'elle est retournée au ciel d'où elle estoit venuë, non point pour avoir commandé de grandes armées, ( car Cambyse le furieux, de qui la temerité fut si heureuse, a fait la mesme chose ) mais pour son insigne moderation, & pour sa pieté qui éclata davantage quand il se retira de sa patrie, que lorsqu'il la deffendit. Puisqu'il faut que Scipion sorte de

Rome , afin que la liberté y demeure sans ombrage , je veux , dit-il , obeir aux loix , je ne pretens point de privilege contre mes Concitoyens , je suis bien aysé que ma patrie jouisse du bien que je luy ay procuré. J'ay esté la cause de sa liberté , j'en seray encore l'exemple. Je m'en vay puisque ma présence & ma grandeur luy sont suspectes. Qui n'admireroit une ame si eslevée ? Il se bannit volontairement , & par ce moyen déchargea la ville d'un fardeau qui l'incommodoit , car les choses estoient venuës a ce point , qu'il falloit que la liberté l'emportast sur Scipion , ou Scipion sur la liberté : l'un ny l'autre n'estoit juste , c'est pourquoy il se soumit aux loix , & se retira à Litterne afin de faire voir que la Republique chassoit celui là mesme qui avoit chassé Annibal.

J'ay veu cette maison qui est bastie de pierre de taille , flanquée de deux tours , & accompagnée d'un bois fermé de murs. Il y a une Cisterne sous les bastimens & sous les jardins qui pourroit fournir une armée , une estuve fort étroite & mal éclairée comme

on les faisoit au temps passé, car nos Anciens ne croyoient pas qu'elles peussent estre chaudes si elles n'estoient obscures. Je prens plaisir à considerer la maniere de vivre de Scipion par rapport à la nostre d'aujourd'huy. Je dis: c'est en ce coin-là que ce grand Capitaine qui fut autres fois la terreur de Carthage, à qui Rome est obligée de n'avoir esté prise qu'une fois, se venoit laver au retour de la charuë, car il labouroit la terre comme on faisoit en ce temps-là. Il demouroit sous cette chetive couverture, il marchoit sur ce pavé si mal propre: qui se contenteroit maintenant de telles estuves ? On se croit miserable & mal ajusté, si dans les parois des lieux où l'on se baigne l'on ne voit éclater des pieces de marbre d'Alexandrie marquetées d'une pierre de Numidie & taillées en rond; si l'on ne voit regner à l'entour une ceinture d'autres pierres de diverses couleurs artistement travaillées, qui font une espeece de peinture; si la voute n'est cachée sous le verre; si les cuvettes où l'on entre après avoir bien sué n'ont le bord de pierre Thasienne que l'on ne voyoit autres-fois que dans

les Temples ; & si les robinets qui versent l'eau ne sont d'argent. Je ne parle encore que des estuves du peuple, que sera-ce quand je viendray à celle des affranchis, que je diray combien il y a de statues, combien de colonnes qui ne porrent rien, & qui sont posées seulement pour l'ornement & pour la magnificence ? Quelle quantité d'eaux tombent d'un degré sur l'autre en guise de cascades, avec un bruit surprenant ? Nous sommes venus à ce point de delicateffe que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres precieuses. Dans ces bains de Scipion, au lieu de fenestre, il n'y a que des fentes taillées dans le mur pour recevoir le jour sans affoiblir le bastiment. Mais a present si les estuves ne sont ouvertes & disposées de maniere qu'elles ayent le Soleil toute la journée, si l'on ne se haste en se lavant, & si de la cuvette l'on ne void à découvert la campagne & la mer, l'on dit que ce sont des tanieres ou des grottes. Ainsi les choses qui ont attiré les yeux & l'admiration de tout le monde, au temps qu'elles ont esté faites,

ne passent plus que pour des antiquailles quand il plaist au luxe d'inventer quelque nouveauté, & d'abolir ce qu'il avoit introduit. Autresfois, il y avoit peu de bains, & l'on n'y voyoit aucun ornement, car à quoy bon enrichir une chose qui ne doit coûter qu'un liard ? qui a esté inventée pour la santé & non pour le plaisir ? On n'y versoit pas de l'eau nouvelle, & celle qui estoit chaude n'y sourdoit pas d'une fontaine. On ne se soucioit pas aussi qu'elle fust si claire par ce qu'elle ne servoit que pour dégrasser. Mais, ô Dieux! qu'il y avoit de plaisir d'entrer dans ces bains obscurs qui n'estoient enduits que de plâtre, sachant que Caton, Fabius Maximus, ou quelque un des Cornéliens y avoit trempé la main pour en regler la chaleur. Car alors les *Ædiles* de quelque maison qu'ils fussent, avoient charge d'entrer dans ces lieux publics, afin de les faire tenir nettement, & de donner à l'eau une température commode & salubre, non pas comme celle d'aujourd'huy qui est tellement chaude que pour punir une esclave qui auroit fait quelque mauvaise action, ce seroit assez de le jeter dedàs.

Pour moy je ne sçauois plus distinguer si le bain est chaud, où s'il brule. Cependant, nos delicats se raillent de la simplicité grossiere de Scipion qui ne sçauoit pas éclairer ses estuves par de grands chassis de verre, se rostir au grand jour, & faire la digestion dans le bain. O le pauvre homme, disent ils, il ne sçauoit pas vivre. Il est vray qu'il se lauoit, quelquesfois dans de l'eau trouble, qui n'estoit que de la bouë quand il auoit plû un peu fort; il n'attendoit pas qu'elle fust reposée; cela luy estoit presque indifferrent, car il y venoit pour ôter la crasse de la sueur, & non pas celle des parfums. Ne croyez-vous pas que ces Messieurs disent encore: Pour moy, je ne porte point d'envie à Scipion, c'estoit en effet une vie de banny que de prendre le bain de la sorte; encore afin que vous le sachiez, il ne le prenoit pas tous les jours, car au rapport de ceux qui ont écrit des mœurs & coustumes de nos Anciens, ils lauoient tous les jours leurs bras & leurs jambes pour les nettoyer de l'ordure qu'ils auoient contractée dans le travail, mais pour le reste du

corps, ils ne le lavoient qu'une fois la semaine. Quelqu'un pourra dire en cet endroit, ils estoient donc bien sales ? Que pensez vous qu'ils sentissent ? Ils sentoient l'homme, la poussiere, & le fer. Depuis que les bains sont si propres, les hommes sont devenus plus sales. Aussi quand Horace veut représenter un infame qui se plonge en toutes sortes de delices, que dit il ? Ruffille sent le musc. Si Ruffille vivoit aujourd'huy, & qu'il n'eust point d'autre parfum, il vaudroit autant qu'il sentist la bouë, & on le confondroit asseurement avec ce vilain Gorgonius que le mesme Horace luy oppose. Ce n'est plus rien de prendre du parfum si on ne le renouvelle deux ou trois fois le jour, de peur qu'il ne se dissipe à l'air. Que direz-vous qu'ils s'en glorifient comme s'ils estoient nez tout parfumez.

Si cet entretien vous semble trop melancholique, prenez-vous en au village où je suis. J'y ay appris d'Ægialus qui est maintenant le maistre de cette maison, & fort intelligent dans le mesnage, qu'un arbre si vieux qu'il soit se peut transplanter. C'est un se-

cret qu'il est nécessaire de sçavoir, pour nous autres vieillards qui ne plantons jamais d'Oliviers que pour l'utilité d'autrui. Je puis dire que j'ay veu des vergers d'arbres fruitiers de trois ou quatre ans ainsi transplantez rapporter des fruits l'Automne suivant, vous trouverez aussi du couvert sous cet arbre.

*Dont l'ombre est réservée aux arrièrs-neveux.*

Comme parle Virgile, qui a dit bien des choses avec plus de grace que de verité, & a eu plus de soin de divertir le Lecteur que d'instruire le laboureur. J'en passeray plusieurs exemples pour m'arrester à celuy que j'ay esté obligé de condamner aujourd'huy.

*Il faut semer en Mars la fève & le sain foin.*

*Si vous voulez du mil, prenez le mesme soin,*

Voyez s'il a raison de dire qu'il faut semer en même têmes les fèves & le mil, & en la saison du Printêms. Nous sômes sur la fin du mois de Juin, & ce pendant j'ay veu en mesme jour ceuillir

des fèves & semer du mil.

Je reviens à nos Oliviers que j'ay veu transplanter en deux façons. On prend la tige des arbres déjà grands, on leur coupe les branches à un pied près du tronc avec les racines, dont on ne laisse que la crosse, laquelle on trempe dans du fumier bien pourry, puis on la met dans la fosse. Après cela, on jette de la terre par dessus, on la presse, on la foule en marchant à l'entour, car il n'y a rien de meilleur, à ce qu'ils disent, pour empescher que le froid & le vent n'y entrent, & que l'arbre ne soit ébranlé. Par ce moyen les racines venant à naistre, prennent terre à leur ayle, autrement la moindre agitation seroit capable de les arracher estant encore toutes tendres, & ne se pouvant maintenir d'elles-mesmes. Mais on racle un peu de la crosse avant que de la recouvrir, parce que de ces endroits qui ont esté ainsi écorchez, il en sort de nouvelles racines. Au reste il ne faut pas que la tige sorte plus de trois ou quatre pieds hors de terre, afin que l'arbre pousse d'enbas, & qu'il ne demeure point sec & stetry, cōme sont les vieux

Oliviers. L'autre maniere de transplanter, c'est de prendre des fions un peu forts qui n'ayent pas l'écorce dure, comme sont ceux des jeunes arbres, & les planter ainsi que je viens de dire. Ils ne viennent pas si viste, mais le bois n'en est jamais ridé ny galeux, parce qu'il procede d'un plan tout nouveau.

J'ay veu encore transplanter une vieille vigne. Il faut s'il est possible conserver jusques aux moindres cheveux de ses racines quand on les arrache, puis la coucher & l'estendre au large, afin que le corps mesme jette des racines. J'en voy qui ont esté plantées en Février, & mesmes apres la fin de Mars, qui sont si bien reprises qu'elles se sont déjà liées au delà de leur Ormeau. Mais on dit que tous ces arbres à haute tige veulent estre arrosez d'eau de cisternne. Si ce la est bon, nous avons la pluye à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre davantage, de peur que comme *Ægialus* m'a donnée occasion de le contredire, je ne vous donne aussi matiere de disputer contre moy.



## EPISTRE LXXXVII.

*Que l'on doit estimer un homme  
par son merite & non par sa  
fortune.*

*Il prouve encore par de nouvelles  
raisons que la vertu suffit pour  
rendre la vie heureuse.*

**I**'Ay fait n'aufrage avant que d'estre  
embarqué. Je ne vous diray point  
comment cela est arrivé, de peur que  
vous ne le mettiez au rang des para-  
doxes Stoiques. Ce n'est pas qu'il y  
en ait un seul qui soit faux ny si estran-  
ge qu'il paroist d'abord comme je  
vous le feray voir quand il vous plai-  
ra, & peut estre quand il ne vous  
plaira pas. Cependant sçachez que  
j'ay appris en mon voyage que nous  
avons beaucoup de choses superflües,  
& que nous pourrions facilement  
mépriser par la raison, puisque nous  
les perdons quelques-fois sans nous  
en appercevoir. Il y a déjà deux jours

que nous demeurons ensemble Maxime & moy , avec toutes les satisfactions possibles , n'ayant de serviteurs que ce qu'un coche en a pû emmener , ny d'equipage que ce que nous avons apporté sut nous. Mon matelas est à terre , & moy sur mon matelas. De deux manteaux , l'un sert de couverture, & l'autre de court-pointe. Il n'y a rien à retrancher de nostre disner, il est prest en moins d'une heure. Mais comme je ne suis jamais sans figues , non plus que sans tablettes, elles me servent de viande, quand j'ay du pain , & de pain quand je n'ay point de viande. Elles me rament chaque jour l'an nouveau , lequel je tasche de me rendre heureux & favorable par de bonnes pensées & par l'estude de cette fermeté qui n'est jamais plus grande que lors qu'elle s'est dépouillée des choses estrangeres , qu'elle s'est renduë tranquille en bannissant la crainte , & riche en estouffant la convoitise,

Je suis venu dans un carrosse de village : les mules ne vivent que de ce qu'elles trouvent par les chemins ; le muletier est nuds pieds, & pourtant

ce n'est pas à cause de l'été. J'ay peine à me résoudre d'avoïer que ce soit mon carosse, j'ay encore de la honte de bien faire, car je rougis malgré moy quand je rencontre quelque train plus propre que le mien. C'est un témoignage certain que je ne suis pas encore bien affermy dans les sentimens que j'approuve. & que je revere. Qui est honteux d'avoir un meschant carosse, seroit glorieux s'il en avoit un bon. Je ne suis pas encore bien avant, puisque je n'ose pas faire voir ma frugalité, & que je me mets en peine de ce que diront les passans, bien loin de crier à tous les hommes; vous estes des foux, vous vous trompez, vous admirez des choses superflues, & vous n'estimez personne par son propre merite. Vous sçavez bien conter ce qu'un homme a vaillant, si vous voulez prester de l'argent ou faire plaisir à quelqu'un ( car on ne le fait pas sans y avoir bien pensé ) vous dites, il a beaucoup de biens, mais il doit beaucoup; il a une belle maison, mais il l'a achetée de l'argent d'autrui; il ny a personne qui ait un train plus leste, mais il n'acquitte point ses

debtes ; il ne luy resteroit rien s'il avoit payé ses creanciers. Vous devriez en user ainsi dans tout le reste, & considerer ce que chacun a de bien qui luy soit propre. Vous croyez que cet homme est riche, parce qu'il a de la vaiselle d'or qui le suit quand il va en campagne, parce qu'il fait labourer en toutes les Provinces, parce qu'il a un gros registre de rentes, & qu'il possede plus de terre aupres de Rome, qu'il n'en faudroit pour attirer l'envie dans les deserts de la Pouille. Apres que vous aurez tout dit, il est pauvre, hé pourquoy? parce qu'il doit. Combien? demanderez-vous. Tout ce qu'il a. Si ce n'est que vous pretendiez qu'il y ait difference de devoir à un homme, où à la fortune, Que luy servent ses mules si grasses & toutes pareilles? Que luy servent ses carosses dorez?

*Les chevaux sont couverts de houffes  
d'écarlatte,*

*Où l'or semé de fleurs & de perles  
éclatte,*

*Ils ont des colliers d'or sous la gorge  
pendans,*

*Et des mors d'or massif qui sonnent  
sous leurs dents.*

Tout cela ne rend point le maistre, ny les chevaux meilleurs. Caton le Censeur ( de qui la naissance ne fut pas moins avantageuse au Peuple Romain que celle de Scipion, l'un ayant combattu contre ses vices, & l'autre contre ses ennemis ) montoit ordinairement sur un hongre, & y attachoit un sac où estoient ses besognes. Qu'il y auroit eude plaisir a le voir rencontrer quelqu'un de nos fanfarons qui marchent à grand équipage avec des coureurs & des barbes qui font voler la poussiere de tous costez ! Il est sans doute qu'on auroit trouvé celuy-cy plus propre & mieux accompagné que Caton ; mais avec tout ce bel appareil, vous auriez peut estre veu un homme endebté de telle sorte qu'il auroit songé à prendre party parmy les Gladiateurs. Il estoit bien glorieux à ce siecle-là qu'un General qui avoit eu les honneurs du triomphe, & la dignité de Censeur, & ce qui est plus que tout cela qu'un Caton se contentast de moitié d'un cheval,

cheval, car sa valise qui estoit derriere la selle occupoit l'autre moitié. Sans mentir ne prefereriez vous pas ce cheval là que Caton pansoit luy mesme à tous les Guildins, les barbes & les haquenées ? Je voy bien que ce sujet m'emporteroit trop loin si je ne m'arrestois moy-mesme, apres vous avoir dit que celuy qui a inventé ce nom de train, s'est bien douté qu'il deviendroit un jour si embarrassant qu'il le faudroit trainer comme l'on fait aujourd'huy.

Je veux maintenant vous apporter encore quelques argumens, par lesquels nous prouvons que la vertu suffit pour rendre la vie heureuse. Ce qui est bon, fait les hommes bons, car ce qu'il y a de bon dans la musique fait les bons musiciens ; les choses forçuites ne font point l'homme bon ; Par consequent, elles ne sont pas bonnes. Les Peripateticiens répondent que la premiere proposition est fausse, car ce qui est bon ne fait pas toujours les hommes bons. Il peut y avoir dans la musique quelque chose de bon, comme la corde, la flûte, ou quelque autre instrument propre à l'harmonie ; mais rien

de tout cela ne fait le Musicien. Nous leur repliquons, qu'ils n'entendent pas ces mots *rendre bon le musicien* ; car ce n'est pas l'instrument qui opere cet effet, mais c'est l'art mesme, auquel s'il se rencontre quelque chose de bon, il fera sans doute le musicien. Je m'en vais vous l'esclaircir encore davantage. Ce qui est bon en l'art de la musique se dit en deux façons, l'une quant il sert à l'action du musicien, l'autre quand il sert à son art. La corde, la flute & les autres instrumens regardent l'action & non point l'art, car sans cela le musicien ne laisse pas de sçavoir la musique, mais peut-être qu'il ne s'en pourroit pas servir. Il n'en va pas de mesme dans l'homme, car tout ce qui luy est bon le doit estre pareillement à sa vie. Ce qui peut arriver au dernier de tous les hommes ne peut estre estimé bien; Les richesses peuvent arriver à un homme qui fait un trafic infame, & à un bourreau, elles ne sont donc pas des biens. Cela est encore faux, répondent-ils. Car dans l'art de Grammairien, de Medecin, & de Pilote, nous voyons que les biens tombent entre les mains de gens du

plus bas estage. Je l'avouë, mais ces arts ne font point profession de magnanimité, ils ne relevent pas l'esprit, & ne luy inspirent pas le mépris de tout ce qui est fortuit & qui dépend du hazard. La vertu au contraire rehausse l'estat de l'homme, & le met au dessus de ce que tout le monde adore, il n'a point de desir ny de crainte pour toutes ces choses à qui l'opinion a donné le nom des biens, ou de maux.

Chelidon un des mignons de Cleopatre possédoit de grands biens. En ces derniers temps Natalis, de qui la langue n'estoit pas moins sale que dangereuse, eut beaucoup de successions durant sa vie, & beaucoup d'heritiers apres sa mort. Quoy donc, fustce luy qui deshónora les richesses, ou les richesses qui le deshónorerent? Il est vray qu'elles tó bent quelque fois entre les mains de certaines personnes comme un écu dans la bouë. La vertu est d'un ordre supérieur, son estime est fondée sur sa propre valeur. Elle ne prendra jamais pour des biens les richesses, de quelque maniere qu'elles luy arrivent. Or la profession de Medecin, ou de Pilote ne descend pas l'esti-

me & l'admiration des richesses , aussi peut on sans estre homme de bien embrasser ces conditions, comme on prendroit celle de cuisinier. Mais vous ne direz pas que ce soit un homme du cōmun qui possede une chose qui n'est pas commune. Nous sommes d'ordinaire tels que ce que nous possedons. Le panier ne vaut que cē qu'il contient , on le donne mesme par dessus. Le prix d'un sac n'est pas le sac , mais le compte de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux qui sont si opulens , ils ne sont que des accessoirs de leurs richesses. D'où vient pensez vous la grandeur du Sage ? De la grandeur de son ame. Il est donc vray que ce qui peut arriver aux personnes les plus viles, ne doit pas estre appellé bien. Aussi ne diray-je jamais que l'indolence soit un bien , puisqu'elle se rencontre dans la puce & dans la cigale. Je ne diray pas encore que ce soit un bien d'être toujourns en repos & de n'avoir rien qui nous fasche. Y a t-il rien au monde qui soit plus en repos qu'un ver ? Voulez vous sçavoir ce qui fait un homme sage , c'est ce qui le fait un Dieu. Car il faut demeurer d'ac-

cord que c'est quelque chose de divin, de celeste & de magnifique. Le veritable bien ne se rend pas si commun, toutes sortes de personnes n'en sont pas susceptibles.

*Considerez du sol la nature secrette,  
Ce qu'une terre vent, ce que l'autre  
reiette :*

*Ce fond est propre au bled ; cette coste au  
raisin ;*

*L'Herbe profite icy ; là le mil & le  
lin ;*

*Les arbres & les fruits croissent ailleurs  
sans peine :*

*En ces lieux le safran du Mont Tmole  
s'ameine :*

*On doit l'yvoire à l'Inde, aux Sabéens  
l'encens,*

*Aux Calybes le fer.*

Toutes ces choses ont esté distribuées par climats, afin que les besoins reciproques des hommes rendissent le commerce necessaire entre-eux. Le souverain bien a aussi un fonds qui luy est propre, ce n'est pas celuy qui produit l'yvoire & le fer. Mais si vous le voulez sçavoir, c'est l'ame pure & sainte,

laquelle autrement ne seroit pas capable de concevoir un Dieu. Le bien n'est point un effet du mal ; les richesses sont un effet de l'avarice ; par conséquent les richesses ne sont point de véritables biens. Il n'est pas vray, disent-ils , que le bien ne puisse estre un effet du mal , car du larcin & du sacrilege il en vient quelques fois de l'argent , & la raison pourquoy le sacrilege est estimé mauvais , c'est qu'il produit plus de mal que de bien , le profit qu'il apporte estant ordinairement plein d'apprehension , d'inquietude , & de travail d'esprit & de corps. Quiconque dit cela est obligé d'avouër que comme le sacrilege est mauvais à cause qu'il produit beaucoup de maux , de mesme , il est aucunement bon , parce qu'il produit quelque sorte de bien. Mais y a-t-il rien de plus horrible que de mettre le sacrilege , le vol , & l'adultere au nombre des biens ? Et cependant nous nous laissons persuader cette opinion. Combien en voyons nous qui n'ont point de honte de leurs voleries , qui font vanité de leurs adulteres ? Car on met en justice les petits sacrileges , on porte les

grands en triomphe. De plus si le sacrilege est aucunement bon, il sera pareillement honneste, & l'on pourra dire que nous aurons fait une bonne action, ce qui ne peut entrer en la pensée du plus scelerat. Par consequent le bien ne peut estre un effet du mal; car si, comme ils disent, le sacrilege n'est mauvais qu'à cause qu'il apporte beaucoup de mal, remettez-luy la peine, promettez luy l'impunité, rien ne l'empeschera plus d'estre entierement bon, & cependant le plus grand suplice d'un crime se trouve en luy mesme; vous vous trompez si vous croyez qu'un melchant homme ne soit puny que lorsqu'il est dans les fers ou entre les mains du bourreau, il l'est aussi-tost que le crime est commis, & souvent mesme en la commettant.

Vous voyez donc que le bien ne scauroit proceder du mal, non plus qu'une figue d'un Olivier. La plante répond à la semence: ce qui est bon, ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est infame, ce qui est bon ne vient point aussi de ce qui est mauvais, car le bon

& l'honneste sont une mesme chose. Quelques-uns de nostre secte respondent de la sorte. Supposons que l'argent soit bon de quelque part qu'il vienne, neantmoins l'argent qui procede d'un sacrilege, ne tient rien du sacrilege. Cecy vous le fera mieux entendre. Il y a de l'or & une vipere dans un mesme pot : Si vous en ostez l'or, parce qu'il y a une vipere dedans, le pot ne vous donne pas l'or à cause qu'il a une vipere ; mais il vous donne l'or ayant aussi une vipere. C'est ainsi que l'on reçoit du profit du sacrilege, non pas à cause que le sacrilege de soy est infame & criminel, mais parce qu'il contient en soy du profit ; comme dans ce pot, ce qu'il y a de mauvais c'est la vipere, & non pas l'or ; aussi dans le sacrilege c'est le crime, & non pas le profit. A quoy l'on replique que ces deux choses n'ont rien de semblable, car je puis prendre l'or sans la vipere ; mais je ne scaurois faire cet autre profit, sans commettre un sacrilege, parce que l'un est inseparable de l'autre. Ce que nous ne pouvons acquerir sans beaucoup de mal n'est pas bon, nous souffrons beau-

coup de mal pour acquérir des richesses, partant les richesses ne sont pas bonnes. On répond que cette proposition se peut entendre en deux manieres; la premiere que nous souffrons beaucoup de mal pour acquérir des richesses, ce qui arrive aussi lors que nous voulons acquérir la vertu, car un homme qui va estudier en pays estranger peut faire quelque fois naufrage & tomber entre les mains des Corsaires. La seconde maniere, que ce qui ne se peut acquérir sans beaucoup de mal n'est pas bon, est une proposition d'où il ne s'ensuit pas que les richesses ou les voluptez causent absolument le mal; ou bien si les richesses nous y font tomber, bien loin d'être bonnes, elles sont absolument mauvaises, & toutesfois vous vous contentez de dire seulement qu'elles ne sont pas bonnes. Vous avouez encore qu'elles sont de quelque usage, & vous les mettez entre les commoditez de la vie; mais par la même raison elles ne sont plus commodes, puisque par leur moyen nous souffrons tant d'incommoditez. D'autres font encore cette réponse. C'est un abus d'imputer aux

richesses les incommoditez que nous souffrons. Elles ne font mal à personne. S'il nous arrive du mal c'est par nostre imprudence ou par la malice d'antruy. L'épée de foy ne tuë personne, mais elle est seulement l'instrument de celuy qui en veut tuer un autre. Aussi les richesses ne vous font point de mal quoy que l'on vous en fasse à cause de vos richesses.

Possidonius à mon avis a mieux rencontré, quand il a dit que les richesses causent le mal, non parce qu'elles le font, mais parce qu'elles donnent occasion de le faire. Car il y a une cause efficiente ou prochaine du mal, & une autre antecedente & plus éloignée, qui est celle que nous attribuons aux richesses. Elles enflent le courage, elles engendrent l'orgueil, elles attirent l'envie, & nous rendent si deraisonnables que nous affectons quelque fois la reputation d'avoir de l'argent, quoy qu'elle soit dangereuse. Or, le veritable bien doit estre sans deffaut, il est pur, il ne corrompt point l'esprit, il le releve & l'estend, mais il ne l'enfle pas. Le veritable bien donne de l'assurance, les richesses donnent

de l'audace; le véritable bien inspire de la générosité, les richesses inspirent de l'insolence qui n'est qu'une fautive générosité. Vous me direz; de la façon que vous parlez des richesses, bien loin d'être bonnes, il se trouvera qu'elles sont mauvaises: Elles le seroient en effet, si comme j'ay dit, elles produisoient le mal par elles mesmes, si elles avoient en elles une cause efficiente du mal, au lieu qu'elles n'en ont qu'une cause précédente qui ne laisse pas d'émouvoir & d'attirer la convoitise. Les richesses ont une apparence qui ressemble si fort au bien, que la plus part s'y laissent tromper; tout ainsi que la vertu mesme semble enfermer la cause antecedente de l'envie qui ne manque jamais de s'attacher aux sages & aux gens de bien. Mais elle n'a rien en soy qui donne lieu à cette cause; au contraire l'éclat qu'elle jette aux yeux des hommes est capable de les porter à l'amour & à l'admiration de sa beauté. Possidonius dit qu'il faut argumenter de la sorte. Ce qui ne donne à l'ame aucune grandeur, assurance, ny fermeté n'est pas un bien; mais les

richesses, la santé, & choses semblables ne donnent rien de tout cela, elles ne sont donc pas des biens. Il presse encore davantage cet argument, ce qui ne donne à l'ame aucune grandeur assurance, ny fermeté, & qui au contraire luy apporte l'insolence, la vanité, & l'orgueil est mauvais; les choses fortuites font tout cela, elles sont donc mauvaises, & cette raison, dit-il, fait voir que ce ne sont pas mesme des commoditez. La nature des commoditez est différente de celle des biens. Une chose peut-estre appelée commode quand elle est plus utile que fascheuse: mais pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'avoir rien en soy de nuisible, car ce qui est plus utile que nuisible n'est pas bien, mais ce qui est simplement utile. Ainsi les comoditez sont pour toutes sortes de personnes quoy qu'imparfaites & ignorantes, mesme pour les animaux. Ce n'est pas qu'il ne s'y puisse rencontrer de l'incommodité mestée; mais nous appellons une chose commode quand elle est telle en sa plus grande partie; le veritable bien est réservé pour le sage, il n'y doit point

avoir de melleage.

Prenons courage, il n'y a plus qu'un nœud à deslier, mais c'est un nœud Gordien. De ce qui est mauvais, on n'en sçauroit rien faire de bon : plusieurs pauvretez peuvent faire une richesse : partant les richesses ne sont pas bonnes. Cet argument n'est pas avoué de nostre secte. Il est de la fabrique des Peripatericiens qui le proposent & y respondent en mesme temps. Possidonius dit que ce Sophisme qui a tant fait de bruit dans les Ecoles de Dialectique est ainsi refuté par Antipater. Ce mot de pauvrete ne dit rien de positif, mais plustost quelque chose de negatif, que les Grecs appellent *σέπτις* ; ainsi ce nom luy est donné, non pour avoir, mais pour n'avoir pas, c'est pourquoy comme de plusieurs vuides on ne sçauroit rien remplir, vous ne sçauriez aussi faire un homme riche de plusieurs pauvretez, il faut quelque chose de plus réel & de plus solide. Vous prenez, dit-il, la pauvrete autrement qu'il ne faut. La pauvrete ne consiste point à avoir peu de chose, mais à n'avoir pas beaucoup de choses. On n'est pas pauvre

de ce que l'on a , mais de ce que l'on n'a pas. Je me ferois mieux entendre si *ἀντιπάτερ* , estoit un mot latin. C'est ainsi que l'appelle Antipater. Pour moy je voudrois dire qu'estre pauvre c'est posseder peu de chose. Nous examinerons quelque jour que nous serons bien de loisir , quelle est la substance des richesses & de la pauvreté. Nous verrons alors s'il ne vaudroit pas mieux adoucir la rigueur de la pauvreté & abattre l'orgueil des richesses , que de disputer du nom comme si la chose estoit déjà jugée.

Posons le cas que nous soyons appellez à une assemblée où l'on propose une loy pour exterminer les richesses , oserons nous produire de tels argumens , soit pour l'affirmative , soit pour la negative ? ou plustost ne forcerons nous point par ces belles raisons-cy le peuple Romain , d'honorer & d'embrasser la pauvreté , comme ayant esté le fondement & la cause principale de son Empire ? De se délier des richesses , & de se souvenir qu'il les a trouvées chez les Peuples qu'il a vaincus ; Qu'elles ont introduit les brigues , les corruptions

& les seditions dans cette ville au paravant si sainte & si retenüe; Que le luxe déploye avec trop de faste, le butin que l'on a fait sur les Nations Estrangeres; Que si un peuple seul a pû dépouiller toutes les Nations, il sera plus aysé à toutes les Nations de dépouiller un seul peuple; C'est ainsi qu'il faut persuader les esprits, c'est par de bonnes raisons qu'il faut combattre le vice, & non par des argumens captieux. Si nous ne pouvons parler genereusement, au moins parlons clairement.





## EPISTRE LXXXVIII.

*Que les Arts liberaux ne peuvent  
faire un homme de bien , & que  
sans eux on peut acquerir la  
sagesse.*

**V**ous desirez savoir ce qui me semble des Arts liberaux , je ne puis estimer ny mettre au rang des bonnes choses une profession qui n'a pour objet que le gain & l'argent. C'est un mestier de gens qui se donnent à loüage , & qui peut servir à preparer l'esprit , pourveu qu'il ne l'arrete pas ; car il ne s'y faut appliquer qu'autant de temps que l'on n'est point capable de plus grandes choses. Ce sont des essais , non point des ouvrages. Vous voyez bien qu'on les a nommez Arts liberaux , parce qu'ils conviennent à un homme libre , mais il n'y a qu'un Art qu'on doit appeller liberal & qui fasse l'homme libre , c'est l'étude de la sagesse , laquelle étude est si relevée & si genereuse , que toutes les autres occupations sont basses & pueri-

les en cōparaison. En effet pouvez vous croire qu'il y ait quelque chose de bon dans ces exercices dont vous sçavez que les maistres sont des infames & des scelerats ? Nous ne devrions point les apprendre , mais il seroit à souhaiter de les avoir appris. On demande quelquefois si les Arts liberaux peuvent faire un homme de bien. Loin de le faire , ils ne le pretendent pas seulement , & c'est une chose dont ils ne se mettent point en peine. La grammairie s'attache à la diction ; quand elle se veut esgayer, elle passe à l'Histoire ; elle étend ses bornes au plus loing quand elle va jusques à la poésie. Qu'y a t'il en tout cela qui enseigne le chemin de la vertu ? Le compte des syllabes , le choix des mots , la tradition des fables , & la mesure des vers , sont-ce des remedes contre la crainte , l'avarice & l'impudicité ? Venons maintenant à la Geometrie, & à la Musique , vous ny trouverez point de reigles pour vous empescher de desirer ou de craindre. Et cependant qui ne sçait cela ne sçait rien. Il faut voir si leurs Professeurs enseignent la vertu, ou non. S'ils ne l'enseignent

pas, ils n'ont garde de la donner, s'ils l'enseignent, ce sont des Philosophes.

Si vous voulez sçavoir que ce n'est pas pour la vertu qu'ils tiennent école, remarquez combien leurs leçons sont différentes entr'elles, ce qui n'arriveroit pas s'ils enseignoient une mesme chose. Ils tascheront possible de vous persuader que leur Homere estoit Philosophe, mais avec des raisons qui vous feront connoistre qu'il ne l'estoit pas. Car tantost ils le font Stoïcien, méprisant les voluptez, n'estimant que la vertu, & la preferant à l'immortalité; tantost Epicurien, louant le bonheur d'un Peuple qui jouissant de la paix passe sa vie parmy les chansons & les festins; tantost Peripateticien, établissant trois sortes de biens; tantost Academique, croyant qu'il n'y a rien de certain. On voit par là qu'il n'estoit d'aucun secte, puisqu'il tenoit les opinions de toutes les sectes qui sont entierement contraires. Accordons leur puisqu'ils le veulent qu'Homere ait esté Philosophe, mais il estoit sage avant qu'il se mélast de faire des vers. Il faut donc

apprendre les choses qui l'ont rendu sage. Il m'importe aussi peu de sçavoir qui estoit le plus vieux d'Homere ou d'Hesiodé, que si Hecube estoit plus jeune qu'Heleine, & pourquoy son visage se passa si viste. A quoy sert je vous prie de rechercher l'aage de Patrocle & d'Achille ? Vous avez plus de soin de sçavoir où Ulysse fut si long temps égaré, que de mettre fin à vos égaremens. Je n'ay pas le loisir d'entendre si ce fut entre l'Italie & la Sicile, ou si la tempeste le jetta en des pays inconnus, car il n'y a pas d'apparence qu'il fust si long-temps vagabond dans un si petit espace. La tempeste de nos passions nous tourmente tous les jours, nostre malice nous engage dans toutes les disgraces d'Ulisse. Nous n'avons point faite de beautez qui sollicitent nos yeux, nous n'avons que trop d'ennemis. D'un costé nous voyons des monstres affreux & affamez du sang humain. De l'autre nous entendons des douceurs qui charment nos oreilles. Plus loing nous voyons des naufrages & des malheurs differens. Enseignez-moy comme je dois aymer ma patrie, ma femme & mon

pere , & m'exposer à tous les perils pour m'acquiter d'un devoir si honneste. Aquoy bon vous enquerit si Penelope fut impudique ? Si elle trompa les hommes de son temps ? Si elle se doutoit bien qu'Ulysse n'étoit pas loin avant qu'elle le reconnût ? Enseignez-moy ce que c'est que la pudicité , les avantages qu'elle apporte, si elle consiste dans le corps ou dans l'esprit.

Je passe à la musique. Vous m'apprenez comme des voix hautes & des voix basses s'accordent ensemble , comme des cordes qui ont des sons tous differens font une belle harmonie ; faites plustost que je sçache accorder mes passions & reduire la bizarrerie de mes volontez. Vous me montrez quels sont les tons lugubres ; apprenez-moy plustost à ne pas jeter un soupir dans les plus grandes adversitez. La Geometrie enseigne à mesurer de grands fonds de terre ; qu'elle m'apprenne seulement à mesurer ce qu'il m'en faut pour vivre. L'Arithmetique m'apprend à compter , & à prester la main à l'avarice ; qu'elle m'apprenne plustost que que tous ces comptes ne servent à rien :

Que pour avoir des biens qui lassent ceux qui tiennent-registre, on n'en est pas plus heureux, que nous avons beaucoup de superflu, & que nous serions malheureux si nous estions obligez, de compter nous mesmes tout le bien que nous avons. Que me sert de sçavoir diviser un champ en petites parties, si je ne sçay pas le partager avec mon frere? Que me sert de sçavoir reduire promptement tous les pieds d'un morceau de terre, & d'y comprendre les fractions & le redondant de la toise, si je m'attriste pour peu qu'un voisin puissant empiete sur mon heritage? Vous m'enseignez comme j'éviteray de perdre un seul pied de terre, & moy je veux apprendre à perdre la piece entiere sans me fâcher. On me prend, direz vous, un heritage qui vient de mon pere & de mon grand-pere. Sçavez vous qui le possedoit avant vostre pere & vostre grand-pere? Pouvez-vous dire, non pas à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Vous direz, de qui Fermier? C'est de vostre heritier si vous estes assez heu-

reux pour le luy laisser. Les Jurisconsultes disent que l'on ne peut prescrire par une longue jouissance ce qui est public ; ce que vous possédez est public, il est commun à tout le genre humain. O la belle science ! Vous sçavez mesurer les choses rondes & reduire au quarré toute sorte de figures ; Vous connoissez la distance qui est entre les Estoilles ; Il n'y a rien dont vous ne puissiez prendre la mesure ; si vous estes si bon Geometre, mesurez un peu l'esprit de l'homme. Dites nous combien il est grand où combien il est petit. Vous sçavez quelle est la ligne droite ; A quoy bon cela si vous ne connoissez la droiture des actions de la vie. Il est temps que je m'adresse à ceux qui se vantent de connoistre tous les mouvemens du Ciel.

*Où Saturne commence & finit sa carrière,*

*Quels tours Mercure fait dans sa course legere.*

Que me servira de sçavoir cela ?  
 Pour me donner de l'inquietude  
 Quand Saturne & Mars se trouveront

opposez, ou quand Mercure en son couchant sera regardé de Saturne ? J'ayme mieux apprendre qu'en quel que endroit qu'ils soient, ils sont toujours favorables & ne changent point de nature, que le destin les fait rouler incessamment, & les fait retourner en de certaines saisons par un ordre qui est immuable & éternel; Qu'ils font agir les causes naturelles, ou qu'ils font connoître leurs effets. Mais soit qu'ils produisent tout ce qui arrive dans le monde, de quoy me servira la connoissance d'une chose qu'il m'est impossible de changer ? Soit qu'ils l'annoncent seulement, que gagneray-je de prévoir ce que je ne puis éviter ? Que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas, il faut qu'il arrive.

*Observe le concher pour n'estre point seduit*

*Par la serenité d'une trompeuse nuit.*

Voilà une excellente precaution pour n'estre pas surpris. Mais le lendemain ne pourra-t-il pas vous tromper, puisque nous sommes trompez

quand il nous arrive quelque chose que nous n'attendions pas? Pour moy, je ne sçay point ce qui arrivera, mais je sçay bien ce qui peut arriver. Je ne me flatte de rien, j'attend tout. Si la fortune m'en quitte quelque chose, je le prens en gré. Quand j'ay une heure de trêve je suis trompé, encore ne le suis je pas. Car comme je sçay que tout peut arriver, je sçay aussi que tout peut n'arriver pas. l'espere le bien, estant prest de recevoir le mal.

Au reste il faut que vous m'excusiez si j'abandonne l'opinion commune, ne pouvant mettre au nombre des Arts liberaux, les Peintres, les Sculpteurs, les Tailleurs de marbres, ny les autres ministres du luxe & de la profusion. l'en exclus aussi les Lutteurs & tous les exercices qui sentent l'huile & la poussiere, autrement il y faudroit encore admettre les parfumeurs, les cuisiniers, & tous ces gens de qui l'industrie n'est occupée que pour nos plaisirs. Car dites-moy je vous prie, qui a t-il de liberal ( pour user de ce mot ) dans ce qui peut servir à ces gourmands qui se font vomir à jeun, de qui le corps est aussi gras & poly  
que

que l'esprit est maigre & enrouillé ? Croyons nous que ce soient là des occupations honnestes pour la jeunesse d'aujourd'huy ? Veü que nos Ancestres ne faisoient rien enseigner à leurs enfans , qu'il ne falüst apprendre debout , comme de lancer le javelot , monter à cheval , escrimer du bâton , tirer des armes ; mais aucune de toutes ces choses n'est capable d'enseigner & d'entretenir la vertu. Car à quoy sert il de bien manier un cheval , d'en sçavoir regler les allures , si on se laisse emporter à des passions effrenées ? A quoy sert-il de vaincre tous ses compagnons à la lutte ou à coups de main , si on se laisse surmonter à la cholere ? Quoy donc, est-ce que les Arts liberaux ne nous profitent de rien ? Ils sont bons à d'autres choses, mais ils ne cōtribuent rien à la vertu. Ces mestiers mesmes qui consistent au travail manuel sont inutiles à son régatd , quoy qu'ils apportent beaucoup de commoditez à la vie. Pourquoi donc faisons nous apprendre les Arts liberaux à nos enfans ? Ce n'est pas que ces mesmes Arts puissent donner la vertu , mais ils

preparent l'ame à la recevoir. Comme la premiere connoissance qu'on leur donne de l'Alphabet ne leur enseigne pas les Arts liberaux, mais les dispose à les pouvoir apprendre, ainsi les Arts liberaux n'enseignent pas la vertu, mais ils rendent l'esprit capable de l'acquérir.

Il y a des Arts de quatre fortes, dit Possidonius, les uns sont mechaniques & vulgaires, les autres pour le plaisir; il y en a pour l'instruction de la jeunesse, & enfin de liberaux, les mechaniques appartiennent aux artisans qui travaillent pour les besoins & les commoditez de la vie, & où l'on ne recherche ny l'honneur ny l'éclat. Les Arts destinés pour le plaisir n'ont pour objet que la satisfaction des yeux & des oreilles. Vous pouvez mettre en ce rang ces Ingenieurs qui font sortir & marcher des corps artificiels, qui élevent doucement des Sieges en l'air, & qui vous donnent d'autres plaisirs surprenans, en vous faisant voir tantost des choses jointes ensemble qui se separent, d'autres qui estoient separées qui s'approchent & se joignent, & d'autres encor qui estant plus élevés

baissent petit à petit & se retirent en elles-mesmes. Cela frappe les yeux du peuple qui admire tout ce qu'il voit de nouveau, parce qu'il n'en connoist pas la cause. Les Arts qui regardent l'instruction de la jeunesse ont quelque chose d'honneste, & sont ceux que les Grecs appellent *εγκυκλιαι* & nous autres liberaux. Mais à vray dire, il n'y a de sciences liberales ou plustost libres que celles qui sont occupées à la vertu. Comme il y a (dit-il) une partie de la Philosophie qui est naturelle, l'autre morale, & l'autre logique ou rationnelle, aussi tous les Arts liberaux pretendent y trouver chacun leur place. Quand on vient aux questions naturelles on s'arreste aux decisions de la Geometrie: Elle est donc une de ses parties puisqu'elle luy aide. Mais on répond qu'il y a bien des choses qui nous aydent, qui pourtant ne sont point parties de nous, & qui, si elles l'estoient, ne pourroient pas nous ayder. La viande ayde au corps de l'homme, & toutes-fois elle n'en fait pas une partie. Nous demurons d'accord que la Geometrie nous rend quelque service, & qu'elle est

necessaire à la Philosophie comme l'est à son égard l'Ouvrier qui luy fournit ses instrumens ; mais comme il n'est point membre de la Geometrie, elle ne l'est pas aussi de la Philosophie. D'ailleurs elles ont chacune leur fin & leurs objets particuliers. Le Philosophe recherche & connoist les principes des choses naturelles. Le Geometre se contente d'en suputer le nombre & d'en prendre la mesure. Le Philosophe sçait dequoy les corps celestes sont composez , leur nature & leurs influences. Le Mathematicien connoit par ses observations, les tours & les retours qu'ils font, leurs elevations, leurs declinaisons, & pourquoy il semble quelque fois qu'ils s'arrestent, quoy que les choses celestes ne s'arrestent jamais. Le Philosophe sçait encore ce qui produit la representation d'un objet dans le miroir. Le Geometre vous dira la distance qu'il y doit avoir entre l'objet & la representation, & de quelle maniere chaque forme de miroir representera son objet. Le Philosophe vous prouvera que le Soleil est grand. Le Mathematicien vous fera connoistre quelle est sa gran-

deur. Mais comme il procède par usage & par routine, il aura besoin que vous luy accordiez quelques principes. Mais une science n'est pas souveraine & absolüe qui n'ait point de fondement que par souffrance. La Philosophie ne demande rien à autrui. Tout son ouvrage est de sa façon. Les Mathematiques sont superficielles, elles bâtissent sur le fond d'autrui, elles empruntent des principes pour aller en avant. Si d'elles mesmes elle pouvoient parvenir à la verité, & comprendre la nature de l'univers, je dirois qu'elles seroient de grande utilité pour examiner les choses celestes, & par là donner à nostre esprit des ouvertures à d'autres connoissances. Mais il n'y a que la science du bien & du mal qui puisse mettre l'ame dans un estat de perfection, & cette science ne se rencontre que dans la Philosophie, car il n'y a qu'elle qui traite du bien & du mal.

Voulez vous parcourir toutes les vertus en détail ? La generosité qui méprise les dangers, & qui affronte ces choses terribles qui abbattent l'esprit des hommes se trouve telle fortifiée par les Arts liberaux ? La foy

sans doute est l'hostesse la plus sainte qui puisse loger dans le cœur humain, car il n'y a point de nécessité ny de profit assez grand pour la corrompre & l'induire à tromper. Brûlez, dit-elle, frapez, tuez si vous voulez, je ne reveleray rien, & plus fortement vous me tourmenterez pour arracher mon secret, plus soigneusement je le garderay. Les Arts liberaux peuvent ils fournir de telles resolutions? la temperance commande sur les voluptez, elle bannit les unes, elle admet les autres, en les reduisant aux termes de la raison. Elle ne s'en approche jamais pour l'amour d'elles mesmes, mais pour une fin plus relevée. Elle sçait que la meilleure reigle qu'il y ait dans l'usage des choses qui nous plaisent, est d'en prendre autant que permet la raison, & non pas selon nostre envie. L'humanité en nous défendant l'avarice & le mépris de nos égaux, nous rend affables & faciles à tout le monde, soit en nos paroles, soit en nos actions, elle prend part dans le mal d'autruy, & de tous les biens qu'elle possède, elle estime principalement celuy d'où elle peut obliger quelqu'un.

Toutes ces belles qualitez viennent  
elles des Arts liberaux ; aussi peu que  
la simplicité, la modestie, la frugalité,  
aussi peu que la clemence qui épargne  
le sang d'autruy comme le sien, &  
qui sçait qu'un homme ne doit point  
estre prodigue de la vie d'un autre  
homme.

Vous me direz, mais puisque vous  
tenez que l'on ne scauroit parvenir à la  
vertu sans les Arts liberaux, comment  
n'avoüez-vous pas qu'ils luy servent  
de quelque chose ? Vous en pouvez  
dire autant du manger, car sans luy  
l'on ne parvient point à la vertu, &  
ependant le manger n'a aucun rap-  
port à la vertu. Le bois ne contribuë  
rien à l'existence d'un Navire, & tou-  
tesfois il ne se fait point de Navire  
sans bois. Ne vous imaginez pas, dis-  
je, qu'une chose sans laquelle on n'en  
scauroit faire une autre ayde à la faire.  
On peut encore dire qu'il est possible  
d'arriver à la sagesse sans les Arts li-  
beraux ; car quoy que l'on doive ap-  
prendre la sagesse, si est-ce qu'on ne  
ne l'apprend point par les Arts libe-  
raux. Pourquoi croiray-je qu'un hom-  
me ne peut estre sage s'il n'est sçavant,

puisque la sagesse ne consiste point dans la science ? Elle donne le fond des choses, & non pas la superficie des paroles. Je doute mesme s'il n'est pas meilleur que la memoire n'ait rien d'ailleurs sur quoy elle se puisse appuyer. La sagesse est ample & spacieuse, il luy faut laisser la place libre. Elle doit traiter des choses divines & humaines, du passé, de l'avenir, de ce qui est éternel, ou perissable, du temps, qui est une matiere dont vous sçavez que l'on fait tant de questions. Car on demande premierement si le temps de soy est quelque chose; s'il a eu quelque chose devant le temps; Si le temps a commencé avec le monde, & parce qu'il y avoit quelque chose devant le monde, si le temps la precede. On fait encore une infinité de questiōs sur le sujet de l'ame, d'où elle est; Quelle elle est; Quand son estre commence; Quand il finit; Si elle passe d'un lieu en un autre; Si elle change de demeure, & prend plusieurs autres formes; Si elle n'est enfermée qu'une fois, & si quand elle est sortie, elle se promene librement par tout l'Univers; Si elle est un corps ou

non ; Ce qu'elle fera quand elle ne pourra plus rien faire par nostre moyen ; Comment elle usera de sa liberté quand elle sera délivrée de cette prison ; Si elle oubliera les choses passées ; Et si elle commencera à se connoistre, lors qu'estant separée du corps, elle se sera retirée dans le ciel. Quelque partie des choses divines & humaines que vous entrepreniez , les matieres qui sont à rechercher & à sçavoir, se trouvent en si grand nombre, qu'elles sont capables de vous lasser. Pour logger à l'ayse tant de choses si grandes, il faut mettre hors de la memoire tout ce qu'il y a d'inutile & de superflu. La vertu ne veut point estre serrée. Il faut que tout le reste sorte, & que la place luy demeure libre.

Vous me direz, on est bien ayse de sçavoir plusieurs choses. Ouy, mais il n'en faut retenir qu'autant qu'on en a besoin. Si vous blâmez une personne qui acheteroit quantité de meubles precieux plustot pour s'en parer que pour s'en servir, que penserez-vous de celuy qui embarasse son esprit de beaucoup de sciences qui luy sont inutiles ? C'est une espece d'intemperance que

de vouloir plus sçavoir qu'il ne faut ; joint que cette forte application aux Arts liberaux ne fait que des importuns, des babillards, des indiscrets, & des presomptueux qui negligent d'apprendre ce qui leur est utile, parce qu'ils ont appris ce qui leur est inutile. On dit que Didimus le Grammairien composa quatre mille volumes, je l'estimerois miserable s'il avoit leû seulement tant de choses inutiles. On dispute dans ces livres, de quel pays estoit Homere ; Qui estoit véritablement la mere d'Aenée ; Si Anacreon ayroit mieux les femmes que le vin ; Si Sapho estoit une abandonnée, & beaucoup d'autres bagatelles qu'il vaudroit mieux avoir oubliées que de les sçavoir : Et puis, dites que la vie est courte. Mais si nous venions à examiner nos Stoiciens, je vous y montrerois bien des choses à retrancher. En verité, il y a bien du temps perdu, & des Auditeurs lassez avant que l'on s'écrie : ô le sçavant homme ! Contentons nous de ce tiltre qui fait moins de bruit, ô l'homme de bien ! En va t'il ainsi ? faut-il que j'aïlle feuilleter les Annales de toutes les Nations ?

Que je recherche qui le premier a fait des vers ? Que je compte l'intervalle qui a esté entre Hesiodé & Homere, quoyque je n'aye point les faste de ces temps là ? Que je regratte sur les corrections d'Aristarque qui censura les poëmes d'autruy ? Que j'use toute ma vie apres des syllables ? demeuray-je toujours dans la poussiere de la Geometrie ? Ay-je tellement oublié ce precepte si salutaire qui nous ordonne d'espargner le temps, que pour sçavoir des choses inutiles, il faille que j'ignore les necessaires ? Apion le Grammairien qui du temps de Caligula se fit porter par toute la Grece & fut honoré du nom d'Homere en plusieurs Villes, disoit qu'Homere apres avoir achevé l'Iliade & l'Odyssée avoit ajouté à son ouvrage un commencement qui comprenoit toute la guerre de Troye. Pour preuve il apportoit le premier vers ou tout expres il avoit mis deux lettres contenant le nombre de ses livres. Quand on veut sçavoir beaucoup de choses, on ne s'empesche pas ayement d'en sçavoir de telles. Voyez maintenant combien de temps les maladies vous emportent,

combien vous en donnez aux affaires publiques & aux domestiques, combien au sommeil, & aux autres necessitez de la vie. Enfin, mesurez la durée de vos jours, vous trouverez qu'elle ne suffit pas pour tant d'occupations, je veux parler des Arts liberaux.

Les Philosophes mesmes combien ont-ils de choses superflues, & éloignées de tout usage ? Ils s'amusent aussi à la distinction des syllables, aux proprietétez des conjonctions & des prepositions, par je ne sçay quelle jalousie qu'ils ont contre les Grammairiens & les Geometres ; de sorte qu'ils ont transporté en leur science tout ce qu'il y avoit de superflu en celle de ces gens-là. De là vient qu'ils sçavent aujourd'huy plus regulierement parler que vivte. Considerez je vous prie combien la trop grande subtilité est pernicieuse, & comme elle est contraire à la verité. Protagoras disoit que l'on peut disputer de toutes choses également de part & d'autre, & de cela mesme si l'on peut disputer de toutes choses. Nausiphanes, que de ce qui semble estre, il n'y a rien dont l'estre soit plus certain que le non estre

Parmenides qu'il n'est rien généralement de tout ce que nous voyons. Zenon Eleates vuide toutes ces difficultez en disant qu'il n'y a rien. Ce sont à peu-pres les opinions des Pirrhoniens, des Megariques, des Eretriques, & des Academiques, qui ont introduit une nouvelle science de ne rien scavoir. Il faut mettre à mon avis toutes ces fatras au rang d'une infinité de choses inutiles qu'enseignent les Arts liberaux. Ceux-cy me donnent une science qui ne me peut de rien servir. Ceux-là m'ostent l'esperance de scavoir jamais rien. Encore vaut-il mieux scavoir des choses inutiles que de ne rien scavoir. Les uns ne nous éclairent pas pour chercher la verité, mais les autres nous crevent les yeux. Si j'en croy Protagoras, il n'y a rien dans le monde que le doute. Si Nausiphanes, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a rien de certain. Si Parmenides, il n'y a qu'une chose. Si Zenon, il n'y a rien du tout. Qu'est-ce donc que nous sommes ? Que sont toutes ces choses qui nous environnent, qui nous nourrissent, & qui nous soutiennent ? Tout ce qui est dans la nature



Bien du rapport à celuy de l'Univers, raviroit tous les hommes en admiration, & leur feroit abandonner ce qui leur semble grand, parce qu'ils ne connoissent pas ce qui l'est en effect. Mais puisque cela ne se peut faire, il nous la faut considerer de la mesme facon que nous contemplons les secrets du monde. Il est certain que l'esprit du Sage en comprend toute l'estendue, & qu'il la penetre avec autant de promptitude que nos yeux découvrent le Ciel. Mais pour nous à qui il faut débrouïller les matieres, & de qui la veüe ne porte pas loing, il est bon de nous montrer chaque chose en détail, n'estant pas capables de les comprendre toutes en gros. Je feray donc ce que vous desirez de moy. Et ie diviseray la Philosophie en parties, non point en morceaux, estant plus utile de la partager en membres que de la couper en des portions si menues : Car ce qui est trop petit est aussi difficile à comprendre que ce qui est trop grand. On divise un peuple par tribus, & une armée par compagnies. Quand une chose est venue à quelque excès de grandeur on la con-

noist mieux estant mise en parties ,  
 pourveu ( comme i'ay dit ) qu'elles ne  
 soient point infinies ny trop petites.  
 Il y a pareil inconvenient à trop divi-  
 ser qu'à ne point diviser , & c'est une  
 espee de confusion que de reduire  
 une chose en poussiere.

Je diray donc premierement , puis-  
 que vous le souhaitez , enquoy la sa-  
 gesse differe de la Philosophie. La sa-  
 gesse est le bien le plus parfait de l'es-  
 prit humain. La Philosophie est l'a-  
 mour & la recherche de la sagesse.  
 Celle cy montre le chemin pour ar-  
 river à l'autre, ce nom de Philosophie  
 montre assez ce que c'est. Quelques  
 uns pour definir la sagesse ont dit que  
 e'est la science des choses divines &  
 humaines ; d'autres que c'est la scien-  
 ce des choses divines & humaines &  
 de leurs causes. Cette addition me sem-  
 ble superflüë, parce que les causes sont  
 parties de ces choses. On luy a donné  
 plusieurs autres definitions , en l'ap-  
 pellant tantost une estude de la vertu,  
 tantost une estude pour la reformation  
 de l'ame , & quelquesfois une recher-  
 che amoureuse de la droite raison.  
 Mais quoy qu'il ensoit, on demeure

comme d'accord qu'il y a différence entre la Philosophie & la sagesse, étant impossible que ce qui desire soit ce qui est désiré. Comme nous faisons distinction de l'avarice & de l'argent, l'une convoitant, & l'autre étant convoité, nous en faisons aussi de la Philosophie & de la sagesse, parce que celle cy est l'effet & la récompense de l'autre, l'une va, l'autre l'attend. La sagesse est-ce que les Grecs appellent *σοφία*. Ce nom estoit autres fois en usage chez les Romains, comme l'est aujourd'huy celuy de Philosophie. Cela se void dans nos anciennes comedies, & sur le tombeau de Dossennus qui porte cette inscription. *Passant arreste toy, & lis la Sophie de Dossennus.* Quelques Stoiciens ont crû qu'encore que la Philosophie soit une estude de la vertu, où l'une recherche, & l'autre est recherchée, toutesfois on ne les pouvoit separer, car il ne peut y avoir de Philosophie sans vertu, ny de vertu sans Philosophie. Si la Philosophie est une estude de la vertu, c'est par le moyen de la vertu: Que si la vertu ne peut estre sans l'amour de soy-mesme, l'a-

mour de la vertu ne peut estre aussi sans la vertu mesme ; ce n'est pas comme ceux qui tirent au blanc , l'archer est en un endroit , & le but en un autre ; ny comme les chemins qui conduisent aux Villes & qui en sont dehors. On arrive à la vertu par la vertu mesme , il est donc vray que la vertu & la Philosophie sont liées ensemble.

La plus part des meilleurs Auteurs, ont divisé la Philosophie en trois parties , Morale, Naturelle , Logique ou rationnelle. La premiere regle la volonté. La seconde recherche les secrets de la nature. Et la troisiéme examine la propriété & la liaison des paroles, avec la forme des argumens pour empêcher que le faux ne passe pour vray. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit trouvé qui luy ont donné plus ou moins de parties. Quelques Peripateticiens en ont ajoûté une quatriéme, qui est la Politique , parce qu'elle demande un exercice particulier , & qu'elle travaille sur une autre matiere. D'autres ont encore ajoûté cette partie que les Grecs appellent Oeconomique , qui consiste en la science de bien gouverner une famille. D'autres enfin ont

voulu mettre a part l'endroit qui traite des divers genres de vie. Mais tout cela se trouve compris dans la Morale. Les Epicuriens n'ont admis que deux parties dans la Philosophie, la Naturelle & la Morale, rejetant par ce moyen la Logique. Mais comme ils se sont veus obligez de distinguer ce qui estoit ambigu, & de découvrir le faux, caché sous l'apparence du vray, ils ont introduit une troisième partie qu'ils appellent du jugement & de la reigle, qui tient lieu de rationnelle. Ils disent toutesfois que ce n'est qu'un surcroist de la naturelle. Les Cyrenaiques ont retranché la naturelle & la rationnelle, & se sont contentez de la morale. Mais à l'exemple des autres ils rétablissent ce qu'ils ont supprimé, car en divisant la morale en cinq parties, il s'en trouve une qui traite de ce qu'il faut fuir ou désirer, une autre des passions, une troisième des actions, une quatrième des causes, & une cinquième des argumens. Les causes appartiennent à la naturelle, les argumens à la Logique ou rationnelle, & les actions à la Morale. Ariston narif de Chio est d'avis que la na-

turelle & la rationnelle sont superflues, mesme contraires. Il n'a laissé que la morale. Encore l'a-t'il estropiée par le retranchement qu'il a fait du traité des advertissemens, disant que c'estoit le fait d'un Pedagogue & non d'un Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre chose qu'un Pedagogue du genre humain.

Puis donc que la Philosophie est divisée en trois, parlons premierement de la morale, laquelle on a encore subdivisée en trois. La premiere qui considere le merite de chaque chose, & qui luy donne ce qui luy appartient, est de grande utilité. Car, qui a-t-il de si necessaire que de mettre le prix à toutes choses? La seconde traite des passions. La troisieme des actions. Car il faut premierement sçavoir ce qu'une chose vaut; secondement la desirer avec ordre & moderation; en troisieme lieu accorder son desir avec son action, de telle sorte que vous ne soyez jamais contraire à vous mesme. Si l'un des trois vient à manquer, tout est en desordre. \* Car à quoy sert de bien sçavoir la valeur de toutes choses, si vous les desirez trop ardamment? Que sert

encore d'avoir réglé ses desirs & de s'être rendu maistre de ses passions, si venant à l'action on prend mal ses mesures, soit pour le temps, le lieu, ou la maniere? Car, ce sont qualitez bien differentes, de connoître le merite des choses, de bien prendre l'occasion, & de moderer son ardeur afin de se porter & ne se pas precipiter dans une entreprise. Tout est bien d'accord quand l'action suit l'affection, laquelle est plus lente où plus vive selon le merite de l'objet que l'on pretend. La Philosophie naturelle se divises en choses corporelles & incorporelles dont il y a encore d'autres degrez; premierement des choses qui engendrent, & puis de celles qui sont engendrées. Or, les elemens sont engendrez, & le traité qui en parle est simple suivant l'opinion de quelques uns, les autres le divisent en la matiere, en la cause qui meut toutes choses, & en elemens. Il reste à vous faire la division de la Philosophie rationnelle ou Logique; Tout discours est continu, ou bien il est entrecoupé d'interrogations & de réponses. On donne au premier le

nom de Rhetorique, & à l'autre celui de Dialectique. La Rhetorique a soin des paroles, de leurs sens, & de leur ordre. La dialectique se divise en paroles & en significations, c'est à dire aux sujets dont on traite, & aux termes dont on les exprime. Il se tire de la un enchaînement de subdivisions qui est ennuyeux, & qui m'oblige de finir en cet endroit.

*Il suffit de toucher les principes des choses.*

Autrement si ie voulois rediviser les parties des parties, i'en ferois un volume entier. Ce n'est pas, mō cher Lucile, que ie veuille vous détourner de lire tout cela, pourveu que vous rapportiez ce que vous lirez au reiglement de vos mœurs. Réveillez ce qui est languissant chez vous, remettez ce qui est relasché, domtez ce, qu'il y a de rebelle, & soyez le persecuteur, non seulement de vos passions, mais encore de celles d'autrui. Quand on vous demandera, direz-vous toujours les mesmes choses ? Répondez, que vous les direz aussi long-temps que vous aurez les mesmes défauts. Vous voulez que le remede cesse avant le

mal ; c'est ce qui m'oblige de parler, & parce que vous le trouvez mauvais je continueray. C'est une marque que la medecine a profité lors qu'un corps qui estoit stupefié se plaint aussi-tost qu'on le touche. Je vous donneray de bons avis malgré que vous en ayez. Vous n'aurez pas toujours des flatteurs à vos oreilles, & parce que vous ne voulez pas écouter la verité en particulier, il vous la faut dire en public. Ne cesserez-vous jamais d'estendre les bornes de vostre domaine ? Vn pays qui nourrissoit autres-fois tout un peuple est trop petit pour vous. Vous n'estes pas content de labourer des Provinces entieres, vous voulez encore que les grands fleuves passent sur vos terres, & que des rivieres, qui servent de bornes à des Nations considerables vous appartiennent entierement, depuis leur source jusques à leur emboucheure : Et cela vous sembleroit peu de chose si vos possessions n'environnoient les mers, si vous n'aviez des Receveurs qui cōmandent comme des Roys au delà de l'Adriatique, de l'Ionique, & de l'Ægée ; si vous n'aviez des Isles qui furent autres-fois la

demeure de plusieurs grands Capitaines , dont toutesfois vous ne faites guieres d'estat. Mettez vous au large tant qu'il vous plaira : Que ce qui faisoit autresfois un Royaume ne soit qu'une de vos mestairies : prenez tout ce que vous pourrez , il en restera encore davantage que vous n'en aurez pris.

Je viens maintenant à vous autres qui estendez vostre luxe aussi loing que ceux là font leur avarice. Dites-moy , n'y aura t-il iamais de lac sur lequel vous n'avez quelque maison , ny de riviere qui ne soit bordée de vos chasteaux ? Par tout où il se rencontre des fontaines d'eaux chaudes , vous y faites bastir des maisons de plaisir. Des que la mer vient à se courber & faire coude en quelque endroit , l'envie vous prend d'y bastir ; & ne voulant point d'autre terrain que celuy que fournit l'industrie , vous faites reculer les eaux pour y poser des fondemens. Je veux que l'on voye par tout l'éclat de vos bastimens , tantost sur les montagnes pour découvrir un grand espace de terre & de mer , tantost dans la plaine où vous eslevez

tours à la hauteur des montagnes ;  
Après que vous aurez construit beaucoup de Chasteaux & de grands Palais, vous n'aurez à loger qu'un corps, & encôre bien petit. A quoy servent toutes ces chambres puisque vous ne couchez que dans une seule ? Les lieux où vous n'estes pas ne sont point à vous. Enfin ie m'adresse à vous autres gourmands qui faites fouïller par toutes les mers & les terres pour satisfaire & remplir vôtre ventre, qui faites la guerre à tous les animaux avec des hameçons, des pieges & des filets, sans leur donner nulle trêve, si ce n'est lors que vous en estes dégoûtez. Dites moy combien peu vostre bouche lassée du plaisir gouste-r'elle de toutes ces viandes qui ont passé par tant de mains avant que de vous estre servies ? Combien peu vostre estomach remply de cruditez peut-il recevoir de cette beste que l'on a prise avec tant de peine & de hazard, & de ces huitres qui sont venuës de si loing ? Malheureux qui ne connoissez pas que vous avez plus d'avidité que de ventre. Dites cela aux autres, mon cher Lucile, afin qu'en le disant, vous l'entendiez



sages est preferable à la vie commune: Nous serions plus obligés à la Philosophie qu'aux Dieux, si les Dieux mesmes n'estoient Auteurs de la Philosophie, & n'avoient rendu tout le monde capable de l'acquérir. Car si la chose eust esté vulgaire, & que nous fussions tous nez prudens, la sagesse auroit perdu le plus grand avantage qu'elle ait, je veux dire de n'estre pas du nombre des choses fortuites. Ce qu'elle a d'excellent & de magnifique, c'est qu'elle ne vient point du hazard, que chacun la tient de soy-mesme & n'en est obligé à personne. Qu'y auroit-il tant à admirer dans la Philosophie, si c'estoit une chose qui se pût donner par gratification? Toute son application consiste à trouver la verité des choses divines & humaines. La Justice, la Pieté, la Religion, & toutes les autres vertus qui sont liées & jointes ensemble ne l'abandonnent jamais; c'est elle qui a établi le culte des Dieux, & l'amitié entre les hommes, qui nous a appris que les Dieux sont maistres du monde, & que les hommes y doivent vivre en communauté: Que cela s'est observé

durant quelques siècles, & jusques au temps que l'avarice rompant cette sainte société rendit pauvres ceux-là mesmes qu'elle avoit le plus enrichis. Car ils perdirent la possession des choses, dont ils avoient affecté la propriété. Les premières hommes, & ceux qui leur succederent, n'étant point encore corrompus suivoient simplement la nature : elle leur servoit de conduite & de loy, ils se laissoient gouverner par celuy qu'ils jugeoient le plus homme de bien. Car il est naturel que le commandement passe entre les mains de celuy qui vaut le mieux. Les animaux prennent pour conducteur celuy d'entre eux qui est le plus grand ou le plus fort. Vous ne verrez point un taureau, foible & petit marcher à la teste du troupeau, mais bien celuy qui a le plus grand corps & la plus large encoulure. Entre les Elephans, le plus grand conduit les autres : entre les hommes le meilleur est estimé le plus grand. Ils faisoient choix d'un Gouverneur par les bonnes qualitez de son ame : & ces peuples vivoient heureux & contens, parce que pour estre le plus puissant il

falloit estre le meilleur.

Celuy-là peut tout ce qu'il veut, qui pense qu'il ne peut que ce qu'il doit. C'est pourquoy Possidonius estime que les Sages estoient les Roys de ce temps-là, qu'on appelloit le siecle d'or. Ils empeschoient les violences, & deffendoient les plus foibles de l'oppression des plus forts. Ils persuadoient ou dissuadoient suivant les occasions, & faisoient connoistre ce qui estoit utile ou prejudiciable; ils pourvoyoient par leur prudence aux besoins de ceux qui leur estoient soumis, ils les garentissoient des perils par leur valeur, & par leur liberalité ils les combloient de biens. Ce n'estoit pas regner alors que de commander; c'estoit exercer une charge. Ils ne tournoient jamais leur force contre ceux de qui ils l'avoient receüe. Personne n'avoit intention ny sujet de mal faire, car si l'on scavoit bien commander, l'on scavoit aussi bien obeir, & la plus forte menace que le Prince faisoit à ceux qui n'estoient pas assez soumis, c'estoit de quiter le commandement. Mais apres que le vice s'estant mis en credit eut changé les

Royaumes en tyrannies, on eut besoin de loix, qui furent données par les Sages au commencement. Solon en donna aux Atheniens, & fut mis parmi les Sages de ce temps-là, lesquels au nombre de sept, se faisoient distinguer entre les autres. Si Lycurgue fust venu au mesme siecle, il auroit esté le huitième. Les loix de Zaleucus & de Charondas sont en grande reputation. Ce ne fut pas dans le barreau ny dans les consultations, mais dans l'Echolle silencieuse de Pythagore qu'ils apprirent le droit, pour s'en servir apres au Reglement de la Sicile qui estoit alors florissante, & des Villes que les Grecs tenoient en Italie.

Jusques icy je suis de l'avis de Possidonius. Mais je ne luy scaurois accorder que la Philosophie ait inventé tous ces mestiers qui sont necessaires aux commodités de la vie. C'est faire trop d'honneur aux arts mechaniques. Comme elle vid, dit-il, les premiers hommes espars de tous costez, les uns retirez en des cabanes, & les autres dans les creux de quelque arbre ou de quelque rocher, elle leur apprit à bastir des maisons : Pour moy j'estime

que ces bastimens qui ont tant d'estages qu'une ville en est offusquée sont aussi peu de l'invention de la Philosophie que les viviers & les réservoirs où les poissons sont enfermez & nourris chacun selon leur espee, afin que le luxe y puisse pescher comme dans un port durât l'orage & la tempeste. Quoy la Philosophie a-t-elle enseigné aux hommes à avoir des clefs & des ferrures ? N'estoit-ce pas appeller l'avarice dans le monde ? Pouvez vous croire qu'elle ait introduit ces voutes suspenduës, & si dangereuses, puisqu'il étoit aisé de se retirer en des lieux plus asseurez & bastis par les mains de la nature ? Croyez-moy, ce Siecle si fortuné n'avoit point d'Architectes. L'invention du bois quarré, & de la scie dont on coupe également une poutre est venuë avec le luxe,

*On fendoit autrefois le bois avec des coins.*

On ne faisoit point encore des sales pour les festins, on ne voyoit point amener sur des chariots qui font trébler les ruës, des pins & des sapins pour en faire des lambris dorez. Des pieux

fourchus plantez d'un bout à l'autre soustenoient une cabane couverte de branches & de feuillages fort espais, à qui l'on donnoit de la pente pour faire écouler les eaux des plus grandes pluyes ; ils estoient là de dans en seureté : la liberté estoit logée sous le chaume, comme la servitude l'est aujourd'huy parmy l'or & le marbre. Je ne m'accorde pas encore avec Possidonius en ce qu'il tient que les Sages ont inventé les outils des artisans. Car de cette maniere il pourroit dire encore que ce fut par leur invention.

*Qu'on commençe d'inscr de pieges & de rets,  
Et de placer des chiens sur le bord des forests.*

Ce sont choses que l'industrie des hommes a produites, & non pas la Sagesse. Je ne conviens pas aussi qu'elle ait trouvé le cuivre & le fer pour avoir veu que par l'embrasement d'une forest la terre faisoit couler des veines d'un métal fondu. Tout cela s'est trouvé par les gens qui se méloient de ces mestiers. Il ne me semble pas en-

core que ce soit une question si difficile que l'a dit Possidonius, sçavoir qui a esté le premier en usage des tenailles ou du marteau. C'est quelqu'un qui avoit de l'expérience & de la vivacité, non pas un fort grand genie, qui a inventé l'un & l'autre & généralement toutes les choses qu'il faut chercher le dos courbé & les yeux tournez vers la terre. Le Sage à toujours vécu fort simplement. Vous voyez mesme qu'au siecle où nous sommes il fuit le moindre embarras. Mais dites moy je vous prie lequel admirez vous davantage, ou de Talus qui inventa la scie, où de Diogene *N.B.* qui couchoit plié en deux dans un tonneau, & qui voyant un jeune garçon qui buvoit dans le creux de sa main tira aussi-cost la tasse qu'il portoit dans sa poche & la cassa, disant : je suis bien fou d'avoir porté si long-temps un meuble si superflu. Enfin lequel estimez-vous aujourd'huy le plus sage de celui qui a trouvé le moyen de tirer le safran, & de le faire monter en haut par des tuyaux cachez, d'emplir & vuider des canaux presque en un moment, d'ajuster les lambris des sales de

telle maniere qu'ils prennent quand on veut de nouvelles formes, & que l'on voit changer les planchers autant de fois que les services; ou de celuy qui apprend aux autres & à soy-mesme, que la nature ne nous a rien ordonné de dur ny de difficile, que nous pouvons estre logez sans avoir des tailleurs de marbre, estre vestus sans avoir commerce aux pays d'où viennent les soyes, estre fournis de tout ce qui nous est necessaire, si nous nous contentons de ce que la terre a mis à decouvert; & que par ce moyen nous aurons aussi peu affaire d'un cuisinier que d'un soldat? Certainement ces hommes-là estoient sages, ou fort approchant des sages qui s'embarassoient si peu des necessitez du corps.

Il faut peu de soin pour le necessaire, mais beaucoup de peine pour le delicieux, & le superflu. On n'a pas besoin d'artisans lorsqu'on suit la nature. Elle n'a pas voulu que nous fusions occupez pour les choses qu'elle a rendu necessaires. Elle nous en a pourvus. Ouy; mais quel moyen de supporter le froid quand on est tout nud? Quoy les peaux de tant de bestes

ne sont-elle pas suffisantes pour vous en mettre à couvert ? N'y a-t-il pas des peuples qui se couvrent d'escorces d'arbres, & d'autres qui se font des habits de plumes d'oyseaux ? La plus part des Scythes d'aujourd'huy ne sont-ils pas vestus de fourures de renards & de martes qui sont douces sous la main, & que le vent ne sçauroit percer ? Vous me répondez : nous avons besoin d'ombrages espais pour nous défendre des ardeurs du Soleil. Quoy ces bonnes gens ne faisoient-ils pas des trous en de certains lieux que l'injure du temps ou quelque autre accident a depuis cavez & reduits en grottes ? Quoy ne faisoient-ils pas des clayes d'osier qu'ils enduisoient de terre detrempee, & couvroient de chaume & de fougere où ils passoient l'hyver à leur aise, la pluye s'écoulant par les endroits qui avoient plus de pente ? Quoy ces Affriquains qui sont proche des Syrtes ne demeurent-ils pas sous terre ? Il n'y a point d'autre couvert capable de les garentir de la chaleur qui est extreme, que la terre mesme, & encore toute brûlante. La nature ne nous a pas esté si ennemie qu'ayant

rendu la vie aysée à tous les animaux; elle ait voulu que l'homme seul ne püst vivre sans tant de mestiers & tant d'artifices : elle ne nous a point obligé à tout cela , ny mesme à rechercher avec peine dequoy entretenir nostre vie. Nous avons trouvé toutes choses prestes quand nous sommes venus au monde , mais le degoust de la facilité nous les a rendu toutes difficiles. Les maisons, les vestemens , les viandes , & les autres necessitez du corps, dont nous faisons maintenant nostre principale affaire se rencontroient par tout dans ces premiers siecles , toutes ces choses ne couvroient rien , & se pouvoient recouurer sans beaucoup de peine ; car personne n'en prenoit que selon sa necessité. Nous y avons mis le prix & la cherté qui en rendent l'acquisition difficile. La nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle nous demande ; le lune s'en estant éloigné s'excite contre elle tous les jours , & croissant de siecle en siecle , il preste son industrie pour entretenir les autres vices. Il a comencé à desirer des choses superflues, puis des choses contraires ; à la fin il a

soumis l'ame aux volontez du corps. Tous ces mestiers qui font tant de bruit dans les villes, & qui nous éveillent si matin ne travaillent que pour le service du corps. Ce qu'o ne luy donnoit autresfois que côme à un esclave, on le luy appreste aujourd'hay comme à un Seigneur. C'est ce qui a érigé toutes ces boutiques de Brodeurs, de Parfumeurs, d'Orfèvres, & ces Ecoles de danse & de musique. Ce n'est plus la mode de borner les desirs par la nécessité. C'est estre grossier & miserable de se contenter de ce qui suffit. On ne scauroit croire, mon cher Lucile, cōbien la douceur des paroles a de force pour éloigner les plus grands hommes de la connoissance de la verité. Possidonius l'un de ceux qui à mon avis a le plus merité de la Philosophie, apres avoir décrit comme on tire le fil, comme on le retord, comme la toile se tient en estat par le moyen des poids que l'on y attache, comme le peigne serre la trame qui a passé avec la navette, dit que les Sages ont inventé le mestier de Tisserand, ne se souvenant pas que l'on a trouvé depuis une methode plus subtile.

*Entre deux rangs de fils sur le mestier  
tendus,*

*La navette en courant entrelasse la  
trame,*

*Puis le peigne aussi tost en serre les  
tissus.*

S'il eust veu les toiles de ce temps-cy, dont on fait des voiles si clairs qu'ils ne sçauroient couvrir le corps, ny mesme cacher les nuditez il auroit été bien surpris. Il parle ensuite du labourage, & fait une description élégante des deux premieres façons que l'on donne à la terre pour la rendre meuble, afin que le grain y prenne plus facilement racine, de la semence que l'on y jette, & des mauvaises herbes que l'on arrache; de peur qu'elles n'étouffent le grain. Il est encore d'avis que tout cela vient de l'invention des sages, comme si les laboureurs ne trouvoient pas tous les jours quelque chose de nouveau pour augmenter la fertilité des terres. Apres leur avoir attribué tous ces mestiers, il leur donne encore celuy de Meunier. Car il raconte

comme suivant les traces de la nature, ils ont commencé à faire du pain. Qu'ils ont remarqué que les dents en se rencontrant brisoient par leur dureté les alimens que l'on mettoit dans la bouche, que la langue leur raportoit ce qui s'en estoit échappé, & que tout estant detrempé par la salive, descendoit aysement par la gorge dans l'estomach où il estoit cuit comme dans un pot, & passoit enfin en nostre substance. Que sur ce modele ils mirent deux pierres dures l'une sur l'autre comme sont les dents, & que tournant celie de dessus qui demeuroit fixe, ils briserent les grains qui estoient entre deux; & les reduisirent en farine, ils detremperent cette farine avec del'eau, & en la maniant & retournant plusieurs fois, ils en firent de la paste qu'ils mirent cuire d'abord sous des cendres chaudes, puis sur des briques échauffées, dont ensuite ils s'aviserent de bastir des fours de diverses façons pour leur donner le feu si aspre qu'ils voudroient. Il ne s'en faut guieres qu'il n'ayt fait les sages inventeurs du mestier de savetier. J'avouë que c'est la raison qui a trouvé tout cela, mais non

pas la principale & la sublime raison. Ce sont simplement inventions d'hommes & non de ceux qu'on appelle sages ; de mesme que les vaisseaux qui nous servent à passer les mers & les rivières par le moyen des voiles qui prennent le vent, & du gouvernail qui est attaché derrière & qui en règle le cours. L'exemple en est venu des poissons qui se conduisent par la queue, dont le mouvement les porte promptement de costé & d'autre. Le Sage, dit Possidonius, est auteur de toutes ces inventions ; mais parce qu'elles estoient au dessous de luy, il en a laissé l'exercice à des gens de moindre consideration. Pour moy je tiens que tous ces mestiers n'ont point d'autres inventeurs que ceux-là mesmes qui les ont pratiquez jusques à present. N'a-t'on pas trouvé de nos jours quelque chose de nouveau ; comme l'usage des vitres qui transmettent la lumiere par un corps transparent, les estuves suspendues & les ruyaux enchassez dans les parois pour échauffer également une chambre par haut & par bas. Que diray-je des marbres que l'on voit éclater

dans les temples & dans les maisons. De ces masses de pierre rondes & polies qui forment des portiques capables de mettre à couvert un peuple entier ? De ces notes qui recueillent une harangue , quelque vifte qu'on la puisse prononcer , en sorte que la diligence de la main égale la promptitude de la langue ? ce sont toutes inventions de nos plus malheureux esclaves.

La Sagesse le porte bien plus haut. C'est elle qui dresse les ames , & non pas les mains. Voulez-vous sçavoir de quoy elle se mesle , & ce qu'elle a mis au jour. Ce n'est point la danse , ny le son de la flûte ou de la trompette , non plus que la science des armes & de la guerre. Elle n'entreprend rien quins soit utile , elle porte tout le monde à la paix & à la concorde. Elle ne forge point , dis-je , des outils pour l'usage des artisans. Ce seroit la ravalor bien bas. Vous voyez que c'est elle qui gouverne la vie , & qu'ainsi les mestiers qui servent à la vie relevent de son domaine. Au reste elle se propose la felicité pour objet , elle nous y conduit , elle nous en ouvre le

chemin , elle fait connoistre ce qui est mal en effet , & ce qui ne l'est que par opinion. Elle chasse la vanité , & met en sa place une grandeur solide. Elle montre la difference qu'il y a entre l'illustre & l'orgueilleux , & fait voir ce que c'est du monde & ce qu'elle est elle mesme. Elle enseigne ce qui est des Dieux , des enfers , des laes & des genies , quelle est la nature des ames immortelles qui tiennent le second rang apres les Dieux, leur sejour, leurs occupations, leurs desirs & leurs puissances. Voilà comme l'on est initié pour avoir entrée non dans un mistere particulier, mais dans le temple des Dieux, qui est le monde, duquel elle presente toutes les faces & les images aux yeux de nostre esprit, ceux de nostre corps estant trop foibles pour les contempler. Apres cela, elle revient aux principales choses. Elle parle de cet esprit éternel qui anime l'Univers, & de la vertu des semences qui donne une mesme figure à tout ce qui est d'une mesme espee. En suite elle recherche la nature de l'ame, son origine, son siege, sa durée, & comment elle est répanduë dans les mem-

bres. Des choses corporelles elle passe aux intellectuelles, & fait l'examen de la verité, & de ses conjectures, mesme des doutes qui se presentent touchant la vie & la mort, parce qu'en l'un & en l'autre on a confondu le vray avec le faux.

Le Sage, dis-je, n'a point abandonné, ny delaisié tous les Arts & les mestiers, comme le croit Possidonius; il ne s'y est pas mesme arresté, car auroit-il estimé digne de son invention ce qu'il n'estimoit pas digne d'un perpetuel usage? Il n'auroit pas pris une chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inventa la rouë du potier, sur le tour de laquelle se forme la vaisselle de terre. Et parce que dans Homere il est parlé d'une rouë de potier, il veut que le vers soit faux pour sauver sa fable. Je ne veux pas contester qu'Anacharsis n'en fust l'Auteur; mais si ce fut luy, j'avouë qu'un Sage fut l'inventeur de cette rouë, mais non comme sage, car il y a bien des choses que les Sages font en qualité d'hommes, & non en qualité de sages. Suposons qu'un Sage soit bon coureur, il passera tout le monde à la course, parce

ce qu'il est bon coureur, non parce qu'il est sage. Je voudrois montrer à Possidonius quelque faiseur de verres, qui de son soufflé seul donne à un verre des tours & des façons, que la plus adroite main auroit peine d'imiter, & ce pendant cela s'est trouvé depuis qu'il ne se trouve plus de Sages. Il dit encore que l'on croit que Democrite est l'inventeur des arcades, où plusieurs pierres courbées & penchante en bas se lient ensemble par la clef que l'on met au milieu. Je puis assurer que cela est faux, car il y avoit certainement avant Democrite des ponts & des portes dont le dessus est ordinairement courbé, mais on a oublié de dire que Democrite a trouvé la maniere de polir l'ivoire, de convertir des caillous recuits en Emeraudes, & que par cette methode on donne encore aujourd'huy telle couleur que l'on veut aux pierres qui sont propres à cuire. Je veux que le Sage ait inventé cela, il ne l'a pas fait en qualité de sage, estant certain qu'il fait beaucoup d'ouvrages que des gens sans esprit font aussi bien que luy, & quelques fois avec plus d'adresse & d'expérience.

• Voulez vous sçavoir ce que les sages ont recherché, & ce qu'ils ont mis en lumiere? Premièrement la connoissance de la nature telle qu'elle est dans la verité, ne l'ayant point considerée comme les autres animaux avec des yeux qui ne sçauroient penetrer dans les choses divines. En second lieu, ils ont donné des loix à la vie humaine qu'ils ont estendues generalement à toutes choses. Ils nous ont amenez à la connoissance des Dieux, & à l'obeissance que nous leur devons: ils nous ont appris qu'il faut recevoir tout ce qui arrive comme s'il nous estoit ordonné. Ils nous ont deffendu de deferer aux fausses opinions, nous ont decouvert la juste valeur de chaque chose, ont condamné les voluptez sujettes au repentir, & mis en honneur les biens qui n'apportent jamais de degoust, montrant à tout le monde que c'est une grande prosperité que de n'avoir pas besoin de plaisirs, & une haute puissance que de regner sur soy mesme. Je ne parle point de cette Philosophie qui a chassé les Dieux hors du monde, les Citoyens hors de leur Ville, & qui a attaché la vertu au plaisir;

mais de celle qui ne connoist point d'autre bien que ce qui est honneste, qui ne peut estre corrompuë par les faueurs des hommes non plus que par les presens de la fortune, & de qui le prix & la grandeur consiste à ne pouuoit estre surprise de ces choses que l'on appelle precieuses & grandes. Pour moy je ne scaurois croire que la Philosophie fust en ce siecle grossier, où les mestiers estoient encore cachez, & où l'on ne s'apperceuoit de l'utilité des choses que par l'usage qu'on en faisoit; ny qu'en cet aage fortuné les presens de la nature estoient exposez à tout le monde avant que l'avarice & le luxe eussent rompu la societé des hommes pour les faire courir au pillage, il se rencontra des hommes Sages, quoy qu'ils fissent ce que font les Sages. On ne scauroit mettre la condition des hommes dans un estat plus avantageux qu'elle estoit alors; Et quand Dieu nous permettroit de reformer le monde, & de donner des Loix à toutes les Nations, nous n'en donnerions point d'autres que celles qui s'obseruoient en ce temps-la, où l'on n'auoit pas encore labou-

ré la terre,

*Un homme estoit tenu pour injuste & méchant,*

*S'il plantoit une borne, ou divisoit un champ.*

*Les biens estoient communs, & la terre feconde*

*Donnoit tout à foison dans l'enfance du monde.*

Estoit-il rien de plus heureux que ces hommes-là ? Ils jouissoient en commun des biens de la nature qui leur servoit de mere, & dont la protection suffisoit pour asseurer la possession des richesses pnbliques. Ne puis-je pas dire qu'ils estoient parfaitement riches, puis qu'il ne s'y trouvoit pas un seul pauvre ? Mais l'avarice vint troubler ce bel ordre, & voulant sequestrer & s'approprier quelque chose, elle mit tout en la puissance d'autrui, si bien que d'une vaste estenduë, étant reduite à un petit coin de terre, & ayant tout perdu pour en avoir désiré beaucoup, elle introduisit la pauvreté dans le monde où elle estoit inconnuë auparavant. Quoy que nous faisons aujourd'huy pour reparer cette

perte, que nous joignons une piece de terre à une autre, soit par achapt ou par usurpation sur nostre voisin, que nous donnions à nostre domaine l'estendüe d'une province entiere, & que nous appellions une mestairie le chemin de plusieurs journées que nous faisons sur nos terres, nous ne reviendrons jamais en l'estat où nous estions. Nous avons beaucoup au lieu que nous avons tout. La terre mesme estoit plus fertile quand elle n'estoit point labourée, & se montroit liberale envers des peuples qui ne luy ravissoient jamais rien par injustice. Si la nature produisoit quelque chose en secret, on estoit aussi ayse de le montrer que de l'avoir trouvé. Jamais l'un n'avoit trop, ny l'autre trop peu, parce que tout se partageoit comme entre freres. Le plus fort n'avoit point encore mis la main sur le plus foible. L'Avare n'avoit point caché ce qui pouvoit servir au necessiteux. On avoit autant de soin d'autrui que de soy-mesme. On n'entendoit point le bruit des armes. On ne répandoit point le sang des hommes, & l'on n'en vouloit qu'aux bestes sauvages

vages. Ceux qui s'estoient retirez dans les forests pour se mettre à l'abry du soleil, ou dans des loges couvertes de feüillages pour se parer de l'hiver ou de la pluye, passoient doucement les nuits sans soupirer, & reposoient mollement sur la dure, au lieu que le soucy nous agite incessamment, & nous fait trouver des épines au milieu de nos lits d'écarlate. Ils n'avoient point sur leurs testes des lambris cifelez & dorez; mais estant couchez à découvert, ils voyoient marcher les Estoiles, & rouler doucement cette grande machine, qui est le plus beau spectacle de la nuit. Ils avoient en veüe à toute heure ces grands Palais, & prenoient plaisir à voir des Astres tomber sous l'horison, & d'autres y remonter & se lever de dessous la terre. N'estoit il pas plus avantageux de contempler toutes ces merveilles en pleine campagne, que d'estre renfermez comme nous sommes dans nos maisons peintes & dorées où nous tremblons, & sommes prests de nous enfuir au moindre bruit que fait le plancher ou le bois de quelque tableau? Ils n'avoient pas des maisons spacieuses

comme des villes, mais l'air y passoit librement. Ils prenoient l'ombre sous les arbres & sous les rochers, & se bâtissoient de leurs propres mains des cabanes aupres des fontaines qui couloient sans artifice, au milieu des prez toujours beaux & verts. C'estoient-là des logis tels que la nature les demande, où ils pouvoient demeurer sans crainte, exempts des inquietudes que nos maisons nous donnent aujourd'huy.

Mais bien que leur vie fust innocente, on ne peut pas dire qu'ils fussent Sages, parce que ce nom est affecté au plus grand de tous les emplois qui soient dans le monde. Ce n'est pas que je ne croye que c'estoient de grandes ames, car elles sortoient fraîchement de la main des Dieux, estant certain que le monde en sa jeunesse produisoit les choses meilleures qu'elles n'ont esté depuis. Mais quoy qu'ils eussent la nature plus forte & mieux disposée au travail, leurs esprits pourtant n'estoient pas encore affinez comme ils le sont aujourd'huy; car à proprement parler, la vertu n'est vint entierement un don de nature,

il faut de l'art pour se faire homme de bien. Ces bonnes gens n'alloient point chercher l'or & l'argent, ny les pierres precieuses au fond de la terre, & bien loin de faire mourir un homme de sang froid pour le seul plaisir de la veüe, ils pardonnoient mesme aux animaux. Leurs habits n'estoient point bigarez de diverses couleurs, & l'or n'entroit point dans les ouvrages, car il n'estoit pas encore sorti des mines. Qu'estoient-ils donc ? Ils estoient innocens par l'ignorance du mal. Or, ce sont choses bien differentes de ne vouloir point, ou de ne sçavoir point mal faire: ils n'avoient pas le fond de la justice, de la prudence, de la temperance, & de la force, mais leur vie austere & grossiere avoit quelque chose en l'exterieur qui ressembloit à ces vertus-là. Il ne faut pas s'imaginer que la vertu loge dans une ame, si elle n'est instruite & disposée à la perfection par un exercice continuel. Nous sommes nez sans elle, & ce pendant nous sommes venus pour elle, & le meilleur naturel du monde n'a point de vertu s'il ne la reçoit par l'instruction d'autruy.



## EPISTRE XCI.

*Il deplore l'incendie de la Ville de Lyon.*

*Qu'il faut se soumettre à la Loy du monde.*

**L**iberalis nostre bon amy est fort triste de la nouvelle qu'il a receüe de l'incendie de la Ville de Lyon. Cet accident est capable de toucher une personne qui seroit indifferente ; a plus forte raison un homme qui aime bien son pays. Cela l'oblige d'avoir recours à la constance, dont il s'estoit muni contre les disgraces qu'il avoit jugé luy pouvoir arriver. Mais je ne m'estonne pas qu'il n'ait point prevenu un malheur si inopiné puisqu'il est sans exemple. Car on a bien veu des villes gâtées par le feu, mais non pas entierement détruites & perduës. Dans celles mesmes que l'ennemy veut brûler, le feu n'est jamais si bien allumé qu'il ne s'éteigne en

quelques endroits, & supposé qu'on le rallume, il ne fait point un degast si universel qu'il ne laisse rien au fer à détruire. Les tremblemens de terre ne sont pas pour l'ordinaire si violens qu'ils renversent une ville toute entiere, & l'on n'a jamais veu de si grand incendie qu'il ne laissast de la matiere pour une autre. Une seule nuit a mis par terre une infinité de Palais capables d'embellir autant de villes, & au milieu de la paix, on a veu arriver ce que l'on n'auroit pas apprehendé dans les plus grands desordres de la guerre. Lecroira-t-on? Pendant la paix, & la tranquillité regnant par toute la terre, on demande qu'est devenu Lyon, cette ville que l'on montroit comme l'honneur des Gaules. Dans les malheurs publics, la fortune donne ordinairement le loisir de craindre ce qui doit arriver. Et les grandes choses ne perissent gueres qu'avec quelque espace de temps; mais cet embrasement a fait voir que ce qui estoit le soir une grande ville, le lendemain n'estoit plus rien, car elle s'est perdue en moins de temps que je n'en mets à vous le conter.

Tout cela abat le courage de nostre Liberalis qui dailleurs est assez ferme & resolu. Mais il le faut excuser. Ce qu'on n'attendoit point est plus difficile à supporter ; car la surprise rend les afflictions plus pesantes , & l'on peut dire que le sentiment de la plupart des hommes se mesure à leur estonnement. C'est pourquoy nous devons tous prevoir , & considerer non ce qui arrive d'ordinaire , mais generalement tout ce qui peut arriver. Qu'y a-t-il que la fortune ne puisse oster au plus puissant quand il luy plait ? Y a-t il rien de si éclatant qu'elle ne puisse effacer ? Quelle chose luy est impossible ? Elle ne vient pas toujours par un mesme chemin. Tantost elle nous combat par nos propres mains , tantost se contentant de ses forces , elle nous suscite des disgraces dont nous ne voyons point d'Auteurs ; elle se sert de toutes les occasions , & fait naistre nos douleurs de nos plaisirs mesmes. La Guerre nous vient troubler au milieu de la paix , & le secours que nous avions appellé pour nostre seureté devient le sujet de nostre defiance. Ainsi d'un amy on se fait un enemy, d'un compaignon un aduersaire.

Les beaux jours de l'esté nous produisent des orages qui sont plus à craindre que tous les frimats de l'hiver. Nos biens nous sont enlevez sans qu'aucune personne y touche; & quād il n'y auroit point d'autre sujet, l'exces de nostre felicité devient la cause de nostre ruine. Le plus sobre tombe malade, le plus robuste devient étique. Le plus Innocent est condamné, & le plus solitaire emporté par une sedition. La fortune choisit quelque fois des moyens tout nouveaux pour faire sentir son pouvoir à ceux qui l'avoient oublié. Elle jette par terre en un seul jour des ouvrages que le travail des hommes joint à la faveur du Ciel n'avoit pû esléver que par la succession de plusieurs années. Les malheurs viennent en poste, & celuy qui a dit qu'il ne faut qu'un jour, une heure, ou un moment pour renverser le plus grand Empire du monde; a donné encore trop de temps. Ce seroit quelque consolation pour nostre foiblesse, si les choses pouvoient estre aussi promptement restablies qu'elles sont détruites. Mais aucontraire leur accroissement est lent, & leur ruine est pre-

cipitée. Il n'est rien de public ny mesme de particulier qui demeure toujours en état, les villes ont leurs destinées aussi bien que les hommes. La frayeur nous vient saisir au milieu de la tranquillité, & le mal sans nous avoir menacez nous surprend quelque fois du côté que nous craignons le moins. On voit des Royaumes que les guerres intestines & estrangeres n'avoient pû ruiner, se perdre d'eux mesmes. Combien conterez vous de Villes qui ayent esté long-temps heureuses ? Il faut donc penser que tout peut arriver, & se résoudre à tout souffrir, exils, supplices, maladies, naufrages. Representez vous qu'un malheur peut vous oster vostre patrie, ou vous oster à vostre patrie, peut vous releguer en quelque pays desert, & faire une solitude du lieu mesme où l'on estoit estouffé par la presse. Mettez vous devant les yeux la condition des hommes, & confidez, non les événemens ordinaires, mais ceux qui sont les plus fascheux, afin de ne les pas trouver estranges quand ils se presenteront, & de n'en estre pas surpris ny accablé. Il faut envisager la fortune revestüe de toute sa puissance. Combien de fois a-t-on.

veu des villes dans l'Asie & dans l'Archaye renversées par un seul tremblement de terre ? Combien en Syrie, en Macedoine, & en Cypre ? Enfin combien de fois l'Isle de Paphos s'est elle abismée dans elle mesme ? Il nous vient des avis de villes entierement perdues, & nous qui les recevons, quelle partie pensons nous faire de tout l'Univers ? Tenons donc ferme contre ces accidens, car souvent il arrive que le bruit est plus grand que le mal.

Voilà cette Ville brûlée qui estoit si riche, & qui estoit l'ornement de toute la Province, quoy qu'elle n'occupast qu'une mediocre montagne. Le temps effacera aussi toutes celles qui sont aujourd'huy si fameuses & si magnifiques. Ne voyez-vous pas que les fondemens des plus grandes citez d'Archaye sont entierement ruinez, & qu'il n'est pas resté le moindre vestige qui marque qu'elles ayent autres fois esté ? Ce n'est pas seulement aux ouvrages des hommes que le temps en veut, il abaisse mesme le sommet des montagnes, & abisme sous terre des regions toutes entieres. Il y a des lieux cou-

verts d'eaux qui estoient autres fois bien éloignez de la mer. Le feu a détruit des costeaux, sur lesquels on le voyoit reluire ; il a abaissé, jusqu'au sable du rivage, des hauteurs & des élévations qui rejouissoient les passagers. Puisque les ouvrages de la nature sont ainsi mal traitez, nous ne devons pas nous plaindre de la ruine des villes. Rien n'est debout que pour tomber un jour. Toutes choses doivent prendre fin, soit que des vents souterrains viennent à faire crever les lieux qui les tenoient enfermez, soit que des torrens impetueux entraînent tout ce qui s'opposoit à leurs cours, soit que la violence des flammes s'ouvre un passage en rompant les liaisons de la terre ; soit que le temps à qui rien ne résiste, les mine insensiblement, ou que l'intemperie de l'air contraigne des peuples à quitter leurs demeures qui se consomment ensuite & perissent par la pourriture. Je me rendrois ennuyeux si je voulois raconter toutes les routes que tiennent les destinées. Une chose sçay je bien, c'est que les ouvrages des mortels ne sont point immortels, & que tout

ce que nous voyons doit perir un jour.

Voilà dequoy je console nostre amy Liberalis , qui sans mentir est merueilleusement entesté de l'amour de sa patrie. Possible est elle tombée pour se relever quelque jour plus belle que jamais. Vne disgrace assez souvent est la cause d'une grande fortune. Nous avons veu perir des choses que l'on a depuis restablies avec avantage. Timagene cet ennemy de la prosperité de Rome disoit qu'il estoit fâché des incendies qui y arriuoient , parce qu'il sçavoit bien que l'on construiroit quelque jour de plus beaux édifices que ceux qui avoient esté brûlez. Je m'assûre aussi qu'en cette ville là, chacun s'efforcera de rebâtir des maisons plus spacieuses & plus solides que celles qu'il avoit perduës. Dieu veuille que ce soit pour longtemps, & sous une destinée plus favorable ; car il n'y a que cent ans que cette colonie fut establie, qui n'est pas la plus longue durée de la vie d'un homme. La commodité de son assiette l'avoit rendue fort peuplée, quoy qu'elle eust souffert de rudes secousses.

en ce peu de temps. Formons donc nostre esprit à la connoissance de nostre condition, & disposons nous à la patience sachant qu'il n'y a rien que la fortune n'ose entreprendre. Elle n'a pas moins de pouvoir sur les Empires que sur les Empereurs, ny sur les Villes que sur les Habitans. Il ne s'en faut point tourmenter; ce sont les loix de ce monde dans lequel nous avons à vivre. Vous plaist il ? demeurez y. Ne vous plaist il pas ? sortez en par où vous voudrez. Vous pourriez vous fâcher s'il y avoit quelque ordonnance particuliere contre vous. Mais si c'est une necessité generale qui oblige tous les grands & les petits, reconciliez-vous avec le destin qui dispose absolument de toutes choses. Il n'y a pas sujet de vous distinguer par l'inegalité des tombeaux, puisque la cendre des uns est comme celle des autres. Si nostre naissance est differente, nostre mort est toujours semblable. J'en dis autant des Villes que des habitans. Rome a esté prise aussi bien qu'Ardée. Ce Legislatteur universel n'a distingué les noms & les familles que pour le temps de cette vie. Mais quand nous

ſommes arrivez à la fin , va t'en dit-il, ambition , il n'y a qu'une loy pour tous ceux qui ſont ſous la terre. La neceſſité de ſouffrir n'admet point de privilege. L'un n'y eſt pas plus ſujet que l'autre , ny plus aſſeuré de ce qu'il deviendra le lendemain. Le pauvre Alexandre de Macedoine commençoit à apprendre la Geometrie qui devoit luy faire connoiſtre combien la terre eſtoit petite; dont pourtant il n'avoit occupé qu'une petite portion. Je l'appelle pauvre; parce qu'il ſeut bien toſt apres que c'eſtoit à faux qu'on luy avoit donné le ſurnom de Grand : Car qui le peut eſtre dans un petit eſpace ? Ce qu'on luy mentroit eſtoit ſubtil & demandoit plus d'application que l'on n'en pouvoit attendre d'un furieux qui envoyoit toutes ſes penſées au delà des mers. Il dit à ſon maître; enſeignez moy des choſes qui ſoient plus ayſées. A quoy l'autre répondit : je ne les ſçaurois rendre plus ayſées pour vous que pour un autre. Imaginez - vous que la nature vous dit : Les choſes dont vous vous plaignez ſont égales pour tout le monde; je ne ſçaurois les rendre plus faci-

les, mais vous pouvez les adoucir si vous voulez. Comment ? par la patience. Il faut que vous souffriez la douleur, la faim, la soif, la vieillesse, & si vous restez plus long-temps sur terre, vous ne pouvez éviter d'estre malade, de perdre beaucoup de choses, & de perdre en fin la vie. Mais vous ne devez pas écouter ce qu'on viendra souffler à vos oreilles ; car dans tous les maux que je viens de dire, il n'y a rien qui soit mauvais, dur ou insupportable, & l'on ne craint que parce que l'on s'accorde au sentiment des autres. Vous apprehendez de mourir, de la maniere que vous apprehendez qu'on ne parle mal de vous. Mais n'est-ce pas estre fou que d'apprehender des paroles ? Demetrius disoit à ce propos qu'il faisoit aussi peu d'estat de ce qui sortoit de la bouche des ignorans, que de ce qui sortoit de leur ventre. Que m'importe, disoit-il, qu'ils fassent du bruit par une partie ou par une autre ? Quelle folie de craindre d'estre diffamé par des infames ! Comme vous n'avez pas raison de craindre des paroles, vous n'en avez pas aussi de craindre d'autres choses

que vous ne craindriez pas, si l'opinion commune ne vous y engageoit. Si un faux bruit ne peut faire préjudice à un honneste homme, il ne doit pas aussi mettre la mort en mauvais estime auprès de nous. Il y a long-temps qu'on luy veut du mal; mais pas un de tous ceux qui l'accusent, ne l'ont encore éprouvée, & l'on peut dire que c'est temerité de condamner ce qu'on ne connoist pas. Cependant vous scavez qu'elle est utile à bien de gens, qu'elle tire les uns des douleurs & de la disette, & qu'elle exempte les autres des soucis & des suplices. Car nous ne sommes sous le pouvoir de personne, tandis que la mort est en nostre pouvoir.





## EPISTRE XCII.

*Que la felicité de l'homme consiste dans la raison , quand celle-cy est parfaite..*

*Que le souverain bonheur est incapable d'accroissement & de dechet.*

**I**E croy qu'il demeure pour constant entre nous que l'on ne recherche les biens extérieurs que pour la commodité du corps, & que l'on ne prend soin du corps que pour la considération de l'ame, que l'ame a des parties inférieures qui servent au mouvement & à la nourriture, & qu'elle contient en soy le raisonnable & l'irraisonnable : celuy cy est dependant de l'autre, auquel tout se rapporte comme à son principe qui ne releve point d'ailleurs. La raison divine & éternelle est au dessus de toutes choses, & n'est sujette à quoy que ce soit. La nostre doit avoir le mesme avantage, puisqu'elle

en tire son origine. Si nous sommes d'accord de cela, il faut que nous convenions aussi que nostre félicité consiste en ce point de posséder une raison qui soit parfaite. C'est elle seule qui soutient le courage, qui tient bon contre la fortune, & qui maintient celuy qui la conserve en quelque estat que se trouvent ses affaires. Il n'est point de bien que celuy qui ne peut diminuer, ny d'homme heureux que celuy qui ne descend jamais, & qui se tient debout sur la teste des autres, sans autre appuy que de ses forces. Car lorsqu'on est soutenu par autruy, on peut facilement tomber. Si nous avons d'autres pensées nous commencerons à donner nostre estime à toutes les choses qui sont estrangeres : mais qui voudroit s'asseurer sur la fortune, & se priser de ce qui n'est pas à soy ? Qu'est-ce que la vie heureuse ? C'est une assiette assurée & une tranquillité perpetuelle. Nous l'obtiendrons par la magnanimité & par cette constance qui n'abandonne point les sentimens qu'elle a pris une fois. Mais comment acquérir ces vertus ? En connoissant nettement la verité, en gardant l'or-

dre & la bienséance en toutes sortes d'actions que l'on fera avec un esprit de douceur & d'équité, qui ne considérera que la raison, & qui fera naître par tout l'amour aussi bien que l'admiration. Et pour vous le dire en peu de paroles, l'ame du Sage doit estre telle que celle qui conviendrait à un Dieu. Que peut souhaiter un homme qui possède tout ce qui est honneste? Car si ce qui n'est point honneste peut contribuer quelque chose à la félicité, il est vray de dire qu'il fait partie de la félicité mesme, puisqu'elle ne seroit pas sans luy. Or, y a-t-il rien de plus honteux que de faire consister le bonheur de l'ame raisonnable en des choses qui n'ont point de raison? Il y en a pourtant qui tiennent que le souverain bien peut croître, comme n'estant pas entier & accompli lors que la fortune luy est contraire.

Antipater l'un des principaux Auteurs de cette opinion, dit que les biens exterieurs doivent estre de quelque considération, mais fort legere. Voyez si un homme seroit raisonnable de faire allumer de la chandelle n'estant pas

contant de la lumière du Soleil. Et de quoy peut servir une estincelle auprès d'une grande clarté ? Si vous n'êtes pas content de ce qui est honneste, vous voudrez infailliblement y joindre la tranquillité que les Grecs appelloient *ἡσυχία*, ou la volupté. La première de ces deux choses s'y rencontre en quelque façon ; car l'esprit estant exempt de chagrin, regarde librement l'Univers, & rien ne le peut détourner de la contemplation de la nature. Pour l'autre, c'est un bien infame & brutal, & ce seroit joindre l'irraisonnable au raisonnable, & le deshonneur à l'honnesteté. Est-ce que le chatouillement du corps peut hausser le mérite de la vie ? Direz-vous que l'esprit est content pourveu que l'appetit le soit ? Mettez vous au rang, je ne dis pas des grands personnages, mais seulement des hommes ordinaires, des gens qui établissent leur félicité dans les ragousts, dans la musique, & dans les parfums ? Il faut effacer du nombre de ces illustres animaux qui tiennent le second rang après les Dieux, & mettre parmi les brutes, ces bestes qui ne sont nées que

pour la pasture.

La partie irraisonnable de l'ame se divise en deux autres. La 1<sup>re</sup> est courageuse, ambitieuse, violente, & pleine de passions heroïques, l'autre est basse, languissante & attachée aux voluptez: On a delaisié cette emportée, qui toutesfois est meilleure & plus digne d'un homme de cœur, & l'on a crû que l'autre toute lasche & rampante qu'elle est, estoit plus necessaire à la vie heureuse. On luy a mesme assujetty la raison, & par ce moyen l'on a rendu la felicité du plus noble des animaux, vile & deshoneste. On en a fait ensuite un corps monstrueux à qui l'on a donné les membres de divers animaux, & comme dit nostre Virgile parlant de Scylle.

*Son visage est de femme; & iusqu'à la ceinture*

*Elle en a les beautez, & toute la figure.*

*Le reste plein d'écaïlle est d'un monstre marin:*

*Elle a ventre de loup, & finit en dauphin.*

*Vous voyez que l'on a joint à cette*

Scylle des animaux sauvages, horribles prompts & legers, mais de quels monstres n'a t'on point composé le sage? La principale partie de l'homme est la vertu, à qui l'on a joint une chair inutile & fragile, qui ne sert, comme dit Possidonius, qu'à recevoir les viandes. Cette vertu toute divine se termine en lubricité; car on a attaché un animal lasche & patesseux à ses parries superieures qui sont venerables & celestes. Ce repos à la verité dont l'ame jouissoit auparavant, ne luy apportoit rien, mais il eloignoit tous les empeschemens qui la pouvoient embarasser. La volupté au contraire amollit d'elle mesme & abat toutes les forces. Où peut-on trouver un assemblage de corps si differens? On joint le lasche au genereux, le ridicule au serieux, & le dissolu à ce qu'il y a de plus saint. Quoy (direz-vous) si la santé, le repos & l'indolence ne peuvent pas nuire à la vertu, ne les desirerez-vous pas? Pourquoi non? je les desireray, non comme des biens, mais comme des choses qui sont selon la nature, & que je prens pour ce qu'elles valent. Quel bien donc se

trouvera t'il en tout cela ? Celuy d'avoir d'avoir choisi à propos; car quand je prens un habit selon ma condition, quand je marche, & quand je mange comme je le dois, l'habit, le marcher, & le manger ne sont pas des biens; mais l'intention que j'ay de garder la bienfiance en toutes occasions, est un veritable bien. Je dis davantage, on doit desirer un habit honneste; car l'homme de sa nature est un animal net & poly. Ainsi le bien ne consiste pas dans l'habit, mais dans le choix de l'habit, parce que c'est l'action qui est honneste, & non la matiere. Ce que j'ay dit de l'habit, croyez que je le dis du corps, dont la nature a envelopé l'ame comme d'une robe. Qui s'est jamais avisé d'estimer l'habit par le coffre ? Le foureau ne rend l'espée ny bonne ny mauvaise, j'en diray autant du corps. S'il dépend de mon choix je prendray de la santé & des forces. Le bien qui en reussira, viendra de mon choix, & non des choses que j'auray choisies.

Ils avouënt que le Sage est heureux, mais ils pretendent qu'il ne peut parvenir au souverain bien s'il n'est

assisté des commoditez naturelles. Ainsi l'homme vertueux ne peut estre miserable, mais il ne peut estre parfaitement heureux s'il est destitué des biens de la nature comme de la santé & de la force du corps. Vous accordez ce qui paroist le moins croyable, qu'un homme ne soit pas malheureux, & mesme qu'il soit heureux dans les grandes & continuelles douleurs, & vous niez ce qui a le plus d'apparence qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu a le pouvoir d'empêcher qu'un homme ne soit miserable, elle aura bien celuy de le rendre parfaitement heureux, puisqu'il y a moins d'intervale entre l'heureux & le tres heureux qu'entre le miserable & l'heureux. Quoy ? ce qui aura tiré un homme de la misere pour le mettre au nombre des heureux, ne pourra-t-il pas ajoûter ce qui luy manque pour estre tres-heureux ? Perdra-t-il sa force lorsqu'il n'aura plus qu'un pas à faire ? Il y a dans la vie des commoditez & des incommoditez : elles sont l'une & l'autre hors de nous, puisqu'un homme de bien n'est point miserable, quoy qu'il soit accablé de toute sorte d'incommoditez : pourquoy donc ne sera-t-il

pas tres-heureux, encore qu'il soit privé de quelques commoditez? Comme le poids des incommoditez ne le réduit point à la condition des miserables, de mesme le manque de quelques commoditez ne le fera point deschoir d'un bon-heur entier & parfait: il se trouvera aussi parfaitement heureux sans aucunes commoditez, qu'il ne sera point miserable au milieu de toute les incommoditez. Son bien ne pourroit-il pas luy estre osté, s'il pouvoit estre diminué? Je disois auparavant qu'une chandelle ne pouvoit augmenter la clarté du Soleil, car sa splendeur offusque toute autre lumiere.

Mais ils répondent: il y a des choses qui font obstacle au Soleil, sa force & sa lumiere demeurent pourtant toutes entieres; & quoy qu'il y ait un corps interposé qui nous empesche de le voir, il ne laisse pas de travailler, & de continuer sa course. Quand il luit au travers d'un nuage, il n'a pas moins de lumiere ny de vitesse qu'au temps le plus serein, car ce sont choses bien differentes de s'opposer & d'empescher en effet. C'est de la sorte que ce qui s'oppose à la vertu, ne luy  
fait

fait point de préjudice. Elle n'en est pas moins claire, encore qu'elle brille moins. Nous ne la voyons pas peut estre dans toute son estenduë, ny dans son éclat ordinaire, toutesfois elle demeure la mesme en soy, & comme un Soleil obscurcy elle exerce en secret l'activité de sa puissance. Nous connoissons par là que les afflictions, les pertes, & les disgraces ne font pas plus d'impression sur la vertu que les nuages, en font sur le Soleil. Si quelqu'un dit que le Sage dont le corps n'est pas bien sain n'est heureux ny miserable, il se trompe en mettant en mesme rang les vertus & les choses fortuites, & donnant pareil avantage à ce qui est honneste & à ce qui ne l'est pas. Y-a-t-il rien de plus indigne & de plus honteux que de mettre en comparaison les choses qui meritent de la veneration avec celles dont on ne fait point d'estat ? La foy, la Justice, la pieté, la force, & la prudence, sont des vertus que l'on doit reverer. Au contraire la force du corps, & des bras, la bonté des dents sont des avantages fort peu considerables & qui se rencontrent plus complets dans

les personnes de moindre condition. De plus, si le Sage de qui le corps est mal sain n'est ny heureux, ny miserable, & qu'on le laisse dans un estat mitoyen, on ne doit ny fuir ny desirer la vie dont il jouit. Mais quelle absurdité de dire que la vie du Sage ne soit point à desirer ? Et, qui pourra croire qu'il y a une sorte de vie que l'on ne doit ny fuir ny desirer ? D'ailleurs puisque les incommoditez du corps ne rendent point un homme miserable, elles permettent donc qu'il soit heureux, car ce qui n'a pas assez de force pour nous jeter dans un plus mauvais estat, n'en a pas davantage pour nous exclure d'un meilleur. Ils répondent : nous sçavons qu'il y a du chaud & du froid, & que le tiede est entre-deux : de mesme l'un est heureux, l'autre miserable, & un autre ne sera ny heureux, ny miserable. Je veux ruiner cette comparaison que l'on nous objecte. Si dans ce qui est tiede, je viens à mettre plus de froid, il deviendra froid ; si je veux y verser plus de chaud : enfin il deviendra chaud : Mais à l'égard de cet homme qui n'est ny heureux ny miserable, on a beau ajouster des mi-

seres, il ne sera pas miserable comme vous en demeurez d'accord : Partant cette comparaison ne vaut rien. Enfin je vous présente un homme qui n'est ny heureux ny malheureux : ie veux qu'il devienne aveugle, il n'est point miserable ; qu'il devienne malade, il n'est point miserable ; qu'il soit tourmenté de douleurs fortes & continuelles, il n'est point miserable. Puisque tant de maux n'ont pû donc le jeter dans la misere, ils ne pourront pas le tirer hors de la felicité. Si le Sage estant heureux ne peut devenir miserable, comme vous l'avouez, il ne peut pas n'estre point heureux. Pourquoi voulez-vous qu'un homme qui a commencé à choir s'arreste en quelque en quelque endroit ? Ce qui l'empesche de rouler en bas le retient en haut. Quoy le cours d'une vie heureuse ne peut il pas être interrompu ? Il ne peut pas mesme estre retenu ny alteré ; Ce qui fait que la vertu suffit d'elle-mesme pour rendre la vie complete. Quoy dira-t-on, le Sage qui a vescu long-temps sans estre persecuté par ses douleurs, n'est il pas plus heureux qu'un autre qui s'est veu souventes-

fois aux prises avec la mauvaise fortune ? Répondez moy, en est-il meilleur & plus vertueux ? S'il ne l'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Il faudroit que la vie fut plus sainte pour être plus heureuse. Mais si elle ne peut estre plus sainte, elle ne scauroit aussi estre plus heureuse. La vertu ne recoit point d'accroissement, ny par consequent la vie heureuse qui procede de la vertu. Cette vertu est un si grand bien, qu'elle ne considere point ces petits accidens de la brieveté de la vie, de la douleur & des incommoditez du corps, car pour la volupté, elle ne merite pas seulement qu'elle la regarde. Quel est le principal avantage de la vertu ? C'est de n'avoir pas besoin de l'avenir, & de ne pas compter ses jours. L'usage de ces biens éternels qui l'accompagnent, se trouve complet en quelque espace de temps que ce soit. Cela semble incroyable & au dessus de la nature, par ce que nous mesurons sa puissance à nostre foiblesse, & que nous donnons à nos deffauts le nom des vertus.

N'est-il pas aussi peu croyable qu'un homme s'écrie dans le plus fort des

tourmens, je suis heureux ? Cette parole pourrant s'est fait entendre dans l'Echolle mesme de la volupté. Voicy le dernier & le plus heureux jour de ma vie, disoit Epicure, tourmenté qu'il estoit d'une retention d'urine, & d'un ulcere incurable qu'il avoit dans les intestins. Pourquoi les amateurs de la vertu ne croiront-ils pas des choses dont les Sectateurs de la volupté fournissent des exemples ? ces gens, quoy que delicats & sans cœur, tiennent que le Sage au milieu des afflictions & des douleurs, n'est ny miserable, ny heureux, ce qui est incroyable & a moins de vray semblance. Car si la vertu est une fois jettée hors de son trosne, pourquoy ne tombera t'elle pas jusques à terre ? Elle doit rendre un homme heureux, ou si elle est frustrée de son intention, elle n'empeschera point qu'il ne devienne miserable. Tant qu'elle garde son assiette, elle est invincible, mais il faut qu'elle demeure de bout, ou qu'elle tombe à bas. La vertu & la felicité, disent-ils, n'appartiennent qu'aux Dieux immortels, nous n'en n'avons que l'ombre & l'apparence. Nous pou-

vons bien en approcher , mais nous n'y arriverons jamais. Quant à la raison , elle est commune aux Dieux & aux hommes. Elle est parfaite chez les Dieux , & le pourroit estre chez les hommes. Mais la corruption de nos mœurs nous oste l'esperance d'un si grand avantage. Il est vray que l'homme qui n'est point affermy dans le bien , de qui les opinions & les voluptez sont incertaines & changeantes , qui cherche la satisfaction des yeux & des oreilles , & qui souhaite la santé & la disposition du corps toujours égales durant le cours d'une longue vie , Cet homme dis je , qui n'est que du second ordre , peut vivre honnestement & sans reproche ; Cependant comme il est imparfait il a toujours des foiblesses qui le font pencher vers le mal, or ce penchant est encore éloigné du bien , aussi n'est il pas encore bon , mais il tâche à le devenir , cependant on peut dire que celui auquel il manque quelque chose pour estre bon est encore mauvais ; mais celuy-là est égal aux Dieux.

*Qui dans le fonds du cœur à la vertu  
présente.*

Il aspire vers le Ciel, se souvenant de son origine, & que c'est un loüable effort de remonter au lieu duquel on est descendu. Pourquoi ne croirez-vous pas qu'il a quelque chose de divin puis qu'il est une portion de la divinité ? Ce grand tout qui nous environne est un, c'est Dieu, nous sommes ses compagnons & ses membres, nostre ame est capable de le recevoir, & de s'élever jusques à luy, si elle n'estoit retenüe par le vice. Comme la taille de nostre corps est droite & regarde vers le Ciel, nostre ame à les mesmes inclinations, & s'estend si loing qu'il luy plaist. La nature l'a formée pour avoir les mesmes sentimens qu'ont les Dieux, & pour user de ses forces dans toute l'estenduë de leur activité. Car elle auroit eu bien de la peine de monter au Ciel si le secours d'autruy luy avoit esté nécessaire. Elle y retourne quand elle marche hardiment par ce chemin que la nature luy a frayé, mesprisant les biens extérieurs, & regardant l'or & l'argent, comme des sujets dignes de la prison où ils estoient enfermez, sans estre touchée de leur éclat qui éblouit les igno-

rans, & qui les empesche de regarder le Ciel, depuis que l'avarice a exposé ces metaux sur la terre. Elle sçait, dis-je que les veritables richesses ne sont point aux lieux où l'on en fait amas, & qu'il vaut mieux remplir son ame que son coffre. Il faut la rendre maistresse de toutes choses, la mettre en possession de tout ce qui est dans la nature, enforte que l'Orient & l'Occident soient les seules bornes de son domaine, afin que jouissant de l'univers en la maniere que font les Dieux, elle regarde de haut en bas ces riches affamez, qui n'ont pas tant de joye pour les biens qu'ils possèdent, qu'ils ont de tristesse & de jalousie pour ceux qu'ils voyent entre les mains d'autruy. Quand elle est dans un estat si elevé, elle considere son corps comme une charge necessaire, & luy donne ses soins, non pas son amour; n'ayant garde de se soumettre à celuy qu'elle doit gouverner. Qui est sujet à son corps n'est jamais libre. Car sans parler des autres maistres que l'on s'attire en le servant, son empire de soy est bizarre & importun. Tantost elle le quitte librement, tantost elle en sort avec courage,

ne se mettant guiere en peine de ce qu'il deviendra apres. Comme nous ne faisons point de compte des poils qu'on nous a coupez, ainsi cette ame toute divine voulant sortir du corps ne se soucie pas où on le mette, qu'il soit couvert de terre, qu'il soit consumé par le feu; qu'il soit jetté à la voirie, que les bestes le devorent, ou que les oyseaux le déchirent.

*On qu'on donne ce corps en proie aux chiens de mer.*

Elle ne s'en soucie pas davantage que fait un enfant des peaux qu'il apporte en venant au monde. Est-il à croire que n'ayant point apprehendé la violence durant la vie, elle la puisse apprehender apres la mort? Elle dit: je ne crains point les dents des crochets, ny que mon corps soit ignominieusement trainé & déchiré: Tout cela ne paroistra horrible qu'à ceux qui le verront; pour moy je n'exige de personne les derniers devoirs, ny que l'on prenne soin de mes funeraillies. La nature a pourveu que personne ne demeurast sans se pulture.

Le temps ensevelit ceux que la cruauté jette au milieu des champs. Meccenas dit élégamment.

*Sans souci du tombeau, je sçais que la nature  
Aux corps abandonnez, donne la sepulture.*

Imaginez-vous que c'est un Soldat qui a dit ce beau mot, car il avoit l'ame grande & vigoureuse s'il ne l'eust amollie par les delices de la Cour.





## EPISTRE XCIII.

*Qu'on a toujours assez vescu quand  
on a acquis la Sagesse.*

**I**E n'ay pas trouvé assez de justice dans la Lettre que vous m'avez écrite touchant la mort de Métroacte le Philosophe, où vous vous plaignez qu'il n'a pas vescu le temps qu'il pouvoit & qu'il devoit vivre. Vous en avez de reste dans toutes les actions & les affaires que vous faites, & vous en manquez comme les autres en cette occasion. On en trouve assez qui sont équitables envers les hommes, mais peu qui le soient envers les Dieux. Nous déclamons tous les jours contre le destin. Pourquoi celuy-cy a-t-il esté moissonné dans sa fleur ? Pourquoi celuy-là ne meurt-il pas ? Pourquoi la vieilleſſe qui luy est à charge & à tous ceux qui le voyent dure-t-elle si long-temps ? Dites-moy je vous prie, lequel estimez-vous plus

raisonnable, ou que vous obeïssiez à la nature, ou que la nature vous obeïsse? Que vous importe de partir un peu plustot d'un lieu d'où vous devez partir un jour? Le soin que nous devons avoir n'est pas de vivre longuement, mais de vivre assez. Car l'un dépend du destin, & l'autre de nostre conduite. La vie est toujours longue quand elle est complete. Or, elle est complete quand l'ame s'est acquis le bien auquel elle estoit destinée, & s'est rendu maistresse de sa conduite. De quoy servent à cet homme les quatre-vingts ans qu'ils a passez dans la fainéantise? Il n'a pas vescu ce temps-là, il est demeuré seulement en vie; il n'est pas mort tard, mais il est mort longuement. Il a vescu quatre-vingts ans, mais il faut voir de quel jour vous contez le temps de sa mort; au contraire celly-cy est mort tout jeune, mais il a remply tous les devoirs de bon citoyen, de bon fils, & de bon amy, il s'est acquis de toutes obligations. Quoy que son aage ne soit pas avancé, sa vie est achevée. Le premier a vescu quatre-vingts ans: Dites plustost il a duré quatre-vingts ans, si ce n'est que

vous disiez qu'il a vescu comme on dit que les arbres vivent.

Faisons en sorte, mon cher Lucile, que nostre vie soit comme les choses precieuses qui ont plus de poids que d'estendue : Mesurons-la par nos actions, & non par le temps. Voulez vous sçavoir en quoy differe cet homme vigoureux qui est monté au souverain bien, apres avoir éprouvé toutes les disgraces de la condition humaine, de cet autre qui s'est chargé de quantité d'années ? L'un vit apres sa mort, & l'autre est mort avant qu'il mourust. Honorons donc & croyons heureux celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy a esté donné, car il a reconnu & suivi la lumiere de la verité. Il s'est distingué de la populace, il a témoigné sa force & sa vigueur durant sa vie. Quelquefois il a eu de beaux jours, quelque fois aussi il a veu éclater parmi le trouble les impressions d'une mauvaise Estoile. Pourquoi voulez-vous sçavoir combien il a vescu ? Il a assez vescu pour passer jusques à la posterité, & pour rendre sa memoire considerable. Ce n'est pas que je voulusse refuser une

longue vie , quoy que je tiens qu'elle ne seroit pas moins heureuse quand elle seroit plus courte. Car je ne conte pas sur le dernier jour que l'amour de la vie me peut promettre , sachant qu'il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Pourquoy me demandez-vous si je suis encore jeune , & combien d'années je puis avoir ? il n'importe pas , j'ay les miennes. Comme un homme peut estre bien fait dans une taille mediocre , la vie se peut aussi trouver pleine & entiere dans une mediocre durée. L'age doit estre mis au rang des choses estrangeres. Il ne depend pas de moy de vivre long-temps , mais il est en mon pouvoir d'estre homme de bien , autant de temps que je vivray. Demandez moy seulement que je ne passe point mes jours dans l'obscurité , & que j'occupe ma vie sans la laisser écouler inutilement.

Voulez-vous sçavoir quelle est la plus longue estenduë de la vie ? C'est de vivre jusques a ce que l'on ait acquis la sagesse. Qui a fait cette conqueste peut dire qu'il a bien fourny sa carrière, quoy qu'elle n'ait pas esté des

plus longues. Qu'il se glorifie hardiment. Qu'il remercie les Dieux, & qu'il se sache gré aussi bien qu'à la nature d'avoir esté dans le monde, il le peut avec raison, car il a rendu sa vie meilleure qu'il ne l'avoit reseuë, il a donné le modèle d'un homme de bien, il en a fait voir la dignité & la grandeur, si l'on eût prolongé le terme de sa vie, elle auroit esté sans doute uniforme & semblable à la précédente. combien peu de temps vivons nous? & cependant nous voulons avoir la connoissance de toutes choses. Nous sçavons quels sont les commencemens dont la nature s'éleve si hault, comme elle reigle le monde, comme elle rappelle les saisons & les années, comme elle a ramassé tout ce qui estoit espars, & s'est donné elle mesme pour l'objet de sa fin. Nous sçavons que les Astres roulent par l'impetuosité qui leur est naturelle, & que la terre exceptée, toutes choses sont emportées par la rapidité d'un mouvement continuel. Nous sçavons comme la Lune devance le Soleil, & pourquoy estant plus lente elle le laisse derriere elle, quoy qu'il soit beaucoup plus viste, comme

elle recoit & perd ensuite la lumiere, ce qui fait la nuit, & ce qui ramene le jour. Mais il faut monter aux Cieux, d'où l'on verra tout cela de plus pres. Cette esperance, dit le Sage, & la pensée que j'ay que le chemin m'est ouvert pour retourner en la compagnie des Dieux, ne me fera point partir avec plus de resolution; j'ay merité l'honneur d'y estre admis, je me suis déjà trouvé dans leur conversation, leur ayant souvent adressé mes pensées, & receu celles qu'ils m'ont envoyées; mais quand je serois emporté de ce monde sans qu'il restast rien de moy; quand il ne resteroit rien de l'homme apres sa mort, je n'en fortirois pas de ce lieu cy avec moins de résolution, quoy que je ne dusse passer en aucun autre. Quoy, mais il n'a pas vescu autant d'années qu'il pouvoit vivre. Ne sçavez vous pas qu'il y a de petits livres qui sont neantmoins utiles & fort estimez. Vous sçavez que l'on ne fait point de cas des Annales de Tamusius, & comment on les appelle. Il y a des gens dont la vie est longue à peu pres comme ces annales: croyez vous qu'un gladia-

teur soit plus heureux d'estre tué sur la fin qu'au milieu du spectacle ? Et qu'il s'en puisse trouver quelqu'un si passionné de la vie, qu'il aimât mieux estre égorgé au lieu où l'on enterre les morts que de mourir dans le champ du combat ? nous passons les uns devant les autres avec fort peu d'intervalle. La mort n'espargne personne, celuy qui tûe suit de bien pres celuy qu'il a tué. Ce n'est qu'un moment qui nous met si fort en peine. Qu'importe combien de temps nous évitions ce que nous ne pouvons absolument éviter.





maximes de la Philosophie estant les reigles infailibles du souverain bien, lesquels il suffit de sçavoir pour se prescrire ce que l'on doit faire en toute rencontre. Comme celuy qui apprend à tirer de l'Arc, vise droit au lieu qu'il se propose, & forme la main à bien décocher le trait; quand il a acquis cette adresse par la discipline & par l'exercice, il s'en sert apres en tout autre endroit qu'il luy plaist: De mesme quand on est instruit de tous les genres de vie, on n'a pas besoin de preceptes particuliers pour vivre comme l'on doit avec sa femme & avec ses enfans, puisque l'on sçait en general comment il faut vivre pour vivre bien, ce qui comprend la maniere de vivre avec sa femme & avec ses enfans. Cleante avouë que cette partie-là est utile, mais il dit qu'elle est sans force, si elle n'en tire de sa source, & si elle n'a connoissance des Axiomes & des principales veritez de la Philosophie. Delà, naissent deux questions, sçavoir si cette partie là est utile où inutile, & si elle suffit seule pour faire un homme de bien; c'est à dire si elle est superflüe, ou si elle rend toutes les autres super-

flues. Ceux qui tiennent que cette partie est superflue, raisonnent de cette sorte.

Quand il y a quelque incommodité qui empesche la veüe, il la faut oster, autrement ce seroit perdre son temps que de dire vous marcherez ainsi, é-tendant la main de ce costé là : De mesme quand il y a quelques tenebres dans l'esprit qui l'empeschent de con-noistre précisément son devoir & son obligation, ce n'est rien faire que de dire, vous vivrez de la sorte avec vôtre pere & avec vostre femme, car les preceptes ne serviront de rien tant que l'esprit sera offusqué de l'erreur, mais si on la dissipe, alors nous verrons clairement ce que nous devons à cha-cun. De proceder autrement, c'est enseigner à un malade ce qu'il doit faire quand il sera guery, & ne le pas-guerir, à un pauvre de faire les actions d'un riche, comment le pourra il, s'il demeure touñjours pauvre ? Et à un affamé ce qu'il doit faire quand il se-ra rassasié. Otez-luy plustost la faim qui le ronge jusques dans les os. Je vous diray la mesme chose de tous les vices, lesquels il faut exterminer avant

que de donner des preceptes dont leur  
presence rend l'exécution toûjours  
impossible, si vous ne chassez les fauf-  
ses opinions dont nous sommes pre-  
venus. L'Avare ne comprenda jamais  
comme il faut user de l'argent, ny le  
pôltron comme il faut mépriser les  
dangers; il est prealable de faire voir  
que l'argent n'est ny bon ny mauvais,  
& que tous les riches sont miserables;  
Que les choses que tout le monde  
craint, ne sont pas si fort à apprehen-  
der qu'on le dit, non plus que la dou-  
leur ny la mort; Que dans la mort  
qui de soy est inevitable, il y a cette  
consolation qu'elle ne revient jamais;  
Que dans la douleur on peut avoir  
la fermeté de l'esprit qui sçait adou-  
cir par raison ce qu'il souffre avec re-  
solution; Que la douleur a cela de bon,  
que si elle est grande elle ne dure  
pas, & si elle dure elle n'est pas  
grande; Qu'il faut supporter avec  
courage tout ce que la necessité nous  
ordonne. Quand par ces maximes  
vous avez fait connoistre à un homme  
quelle est sa condition, & que la feli-  
cité consiste à vivre selon la nature,  
& non selon la volupté; Quand vous

luy aurez insinué l'amour d'avertu comme le bien unique qu'il doit rechercher, & la haine du vice comme le seul mal qu'il doit éviter, tout le reste comme richesses, honneurs, santé, force, puissance, estant choses indifferentes qu'il ne faut compter parmi les biens, ny parmi les maux, il n'aura pas besoin d'un precepteur qui luy dise à tous propos, marchez, ou mangez de la sorte. Cecy convient à un homme, cela à une femme, telle chose à celuy qui est marié, & telle à celuy qui ne l'est pas.

Les gens qui donnent si soigneusement ces avis, ne sçauroient les pratiquer eux-mesmes. Le pedagogue les donne à son Disciple, la grand'mere à son petit fils, & vous verrez un Docteur sujet à la cholere dire hautement qu'il ne faut point se mettre en cholere. En effet, si vous entrez dans les Ecoles publiques vous trouverez que les questions dont les Philosophes disputent avec tant de gravité, sont des leçons que l'on fait aux petits enfans. Apres tout, vous voulez enseigner des choses évidentes ou doutenses; si elles sont éviden-

res, il n'est pas besoin de les enseigner; si elles sont douteuses, on ne vous en croira pas. Il est donc inutile de rien enseigner. Voicy comme il le faut entendre. Si vous enseignez une chose qui vous soit obscure & ambigue, il la faut appuyer par des preuves. Si vous donnez des preuves, elles valent mieux que ce que vous enseignez, & sont suffisantes d'elles mesmes. Vivez ainsi avec vostre amy, ainsi avec vostre compatriote, ainsi avec vostre compagnon: Pourquoi? parce qu'il est iuste. Je trouve tout cela dans le traité de la Justice. J'y apprens que l'équité est desirable d'elle mesme. Qu'on ne la doit point exercer par crainte, ny par interest, & que toute autre consideration que de cette vertu est injuste. Quand je suis imbu & bien persuadé de cela, qu'ay je affaire de preceptes qui instruisent un homme de ce qu'il sçait? Il ne sert de rien de donner des preceptes à celuy qui les sçait bien, & il sert de peu d'en donner à celuy qui ne les sçait pas: car il doit comprendre non seulement ce qu'on luy enseigne, mais la raison pourquoy on le luy enseigne. Je

vous demande si ces preceptes sont nécessaires à ceux qui sont bien persuadés de la nature des biens & des maux, ou à ceux qui en sont mal persuadés. Ceux-cy ne vous écouteront pas, ayant les oreilles batuës de l'opinion contraire. Les autres qui discernent exactement ce qui est à fuir ou à désirer sçavent ce qu'ils doivent faire, sans que vous leur disiez rien. Par consequent on peut retrancher cette partie de la Philosophie.

Il y a deux sources d'où procedent nos manquemens. Ou nostre ame à une malice contractée par les mauvaises opinions, ou elle a une pente à les embrasser qui la corrompt & & l'emporte à la premiere occasion. C'est pourquoy nous devons la guerir si elle est malade & engagée dans le vice, ou si elle est portée au mal, prevenir les effets de ses mauvaises inclinations. Or est-il que les reigles de la Philosophie font l'un & l'autre. Il s'ensuit donc que toutes ces sortes de preceptes particuliers ne servent de rien. D'ailleurs, s'il falloit donner des preceptes à chacun, ce ne seroit jamais fait ; car il en faudroit donner d'une façon à un marchand, d'un

d'une autre à un laboureur, d'une autre à un homme d'affaires, d'une autre à un homme de cour, d'une autre à celui qui veut faire amitié avec ses égaux, & d'une autre à celui qui veut s'unir avec ses inférieurs. Dans la condition du mariage il faudroit prescrire comment un homme doit vivre, soit avec une fille, soit avec une vefve qu'il aura épousée ; comment avec une femme qui luy aura apporté de grands biens, comment avec une autre qui ne luy aura rien apporté. Ne mettez vous point de difference entre une femme sterile & une feconde, entre une vieille & une jeune, entre une mere & une marastre ? Il est impossible de rapporter toutes les especes qui se peuvent presenter, & toutes fois elles demandent chacune leur conduite particuliere. Or les reigles de la Philosophie sont courtes, & comprennent toutes choses en general ; joint encore que les preceptes de la sagesse doivent estre certains & limitez ; ceux qui sont vagues & indefinis ne luy appartiennent point, par ce qu'elle connoist l'estenduë & les bornes de toutes choses. Il faut

donc encore supprimer cette partie qui consiste en preceptes, puisqu'elle ne peut donner à tous ce qu'elle ne promet qu'à peu de personnes ; mais la Sageſſe s'étend à tout le monde. Entre la folie du peuple & celle que traitent les medecins, il n'y a point d'autre difference, ſinon quel'une vient de fauſſes opinions, & l'autre d'humours corrompues. La premiere est une maladie de l'ame, & la derniere une maladie du corps. Si quelqu'un vouloit enseigner à un furieux comme il doit parler, comme il doit marcher, comme il se doit comporter en public & en particulier, il seroit plus fou que celui auquel il feroit des leçons. Il faut premierement corriger l'humour atrabilaire, & chasser la cause de la fureur. On doit faire la meſme chose pour la fureur de l'ame, il la faut amortir, autrement tous les bons avis ne seront que des paroles en l'air. Voilà tout ce que dit Ariston. A quoy nous reſpondrons par articles.

Premierement quand il allegue que que s'il y a quelque chose qui incommode l'œil, & qui l'empêche de

voir, il le faut ôter ; ie demeure d'accord que l'œil n'a pas besoin de preceptes pour voir, mais bien de remèdes pour nettoyer la veüe, & lever l'obstacle qui retarde les fonctions: par ce moyen on restablit aysement la faculté de voir, qui procede de la nature ; mais la nature n'enseigne pas ce que chacun doit faire dans sa condition. De plus, celuy a qui on a osté la cataracte, ne peut aussi tost rendre à un autre la veüe qu'il a recouvrée. Mais celuy que l'on a retiré du vice, peut en mesme temps en retirer les autres. L'œil n'a pas besoin d'exhortation ny de conseil pour connoistre les couleurs ; il distingue le blanc du noir, sans que personne l'en avertisse. L'ame au contraire ne peut sans beaucoup de preceptes sçavoir ce qu'elle doit faire dans la vie. Outre que le medecin apres avoir gusy les yeux, donne encore des avis & des precautions : vous ne devez pas, dit-il, tout d'un coup vous exposer au grand jour, il faut commencer par les lieux sombres, puis passer en d'autres plus élairez, & s'accoutumer petit à petit à supporter la clarté toute

entiere. Il ne faut point estudier apres le repas, ny se servir des yeux quand ils sont humides & enflez, il faut éviter que le vent & le froid ne donne sur le visage, & quantité d'autres choses qui ne sont pas moins necessaires que les medicamens, car la medecine joint le conseil aux remedes.

Il dit en second lieu que l'erreur est la cause de tous les vices ; les preceptes ne l'ostent pas, puisqu'il ne combattent point les fausses opinions que nous avons touchant les biens & les maux. Je demeure d'accord que les preceptes d'eux mesmes n'ont pas assez de force pour destruire une fausse persuasion dont l'ame est prevenue, mais il nes'en suit pas qu'ils ne puissent servir estant joints avec d'autres remedes. Car premierement ils rafraichissent la memoire, puisqu'ils vous font considerer nettement & en detail ces choses que vous ne vovez que confusement quand vous les regardez en gros. Autrement l'on pourroit dire que toutes les consolations & les exhortations sont inutiles, mais elles ne le sont pas, ny par consequent les preceptes. Il dit ensuite que c'est

une sottise d'ordonner à un malade ce qu'il doit faire, comme s'il se portoit bien ; & qu'il faut le guerir auparavant sans quoy tous les avis ne servent de rien. Quoy, les sains & les malades n'ont ils pas quelque chose de commun sur quoy l'on puisse leur donner conseil ? Par exemple de ne manger pas trop avidement , & de ne se point lasser. Il y a aussi des preceptes qui sont communs aux pauvres & aux riches. Mais replique t-il, guérissez l'avarice , par ce moyen vous n'aurez plus d'avis à donner ny au pauvre ny au riche , la convoitise de l'un & de l'autre estant appaisée. Quoy ne sont ce pas choses différentes de ne point désirer de l'argent , & d'en sçavoir bien user ? Les avares le convoitent sans mesure , & ceux qui ne le sont pas, peuvent n'en pas connoistre le bon usage.

Il dit encore , ôtez les erreurs & les fausses opinions , les preceptes se trouveront inutiles : Cela est faux ; Car supposé que l'avarice se soit eslargie, que le luxe se soit retranché , que la temerité se soit arrestée, que la paresse se soit éveillée , si faut-il apprendre

ce que nous avons à faire ; & de quelle maniere nous devons agir , quand nous sommes affranchis du vice. Mais, dit-il, les conseils ne feront point d'impression sur les vices endurcis : Je réponds qu'encore que la medecine ne guerisse point les maux incurables, on ne laisse pas d'y avoir recours, les uns pour estre gueris, les autres pour estre soulagez. La Philosophie mesme avec toutes ses forces ne pourroit pas deraciner un ulcere inveteré dans le fond de l'ame ; mais si elle ne peut tout guerir, il ne s'en suit pas qu'elle ne guerisse rien. Il ajoute , que sert il de montrer ce qui est évident ? De beaucoup ; car quelque fois nous savons une chose, mais nous n'y faisons point de reflexion. En ces cas les preceptes avertissent & n'enseignent pas. Ils réveillent seulement la memoire, & l'empeschent qu'elle n'oublie. Nous passons souvent sans considerer des choses qui sont exposées à nos yeux ; Souvent aussi nostre esprit ne veut pas s'y arrester. Il est donc à propos de luy faire voir ce qu'il connoist fort bien, & cet avertissement est une espece d'exhortation. Je veux en cet endroit

rapporter ce que Calvus dit un jour à Vatinius : Vous sçavez qu'il s'est fait une forte brigue, & chacun sçait que vous le sçavez : Vous sçavez qu'il faut estre religieux dans l'observation de l'amitié, mais vous ne l'estes pas. Vous sçavez que c'est un vice d'exiger de la femme la chasteté, & de corrompre celle d'autrui. ; que comme elle ne doit point avoir de commerce avec un adúltere, vous n'en devez point avoir aussi avec une concubine, & toutes fois vous ne le faites pas. C'est pourquoy il faut de temps en temps remettre ces veritez dans la memoire: Ce n'est pas assez de les avoir en dépôt, il faut les avoir à la main, ce qui nous est salutaire doit estre souvent manié & retourné, afin qu'il nous soit familier & tout prest, joint que par ce moyen ce qui estoit manifeste devient encore plus évident.

Il objecte encore : si vos preceptes sont douteux, vous en devez apporter les preuves. Ainsi les preuves seront utiles & non les preceptes, mais souvent on s'en rapporte à la seule autorité sans preuve, comme l'on defere aux decisions des Jurisconsultes, quoy

qu'ils n'en rendent point de raison. De plus, ces preceptes d'eux-mêmes ont beaucoup de poids, particulièrement s'ils sont mis en vers, ou que l'on en forme des Sentences en prose, comme ces deux de Caton : *Achete le necessaire & non pas le superflu. Le superflu est cher encore qu'il ne couste qu'une maille.* Ces oracles de l'antiquité ou autres semblables : *Mesnage le temps. Connois toy toy mesme.* Et quand on vous alleguera ces vers cy en demanderez vous la raison ?

*Aux plus grands maux l'oubly sert de remede.*

*Soyez hardy, la fortune vous ayde.*

*Au pareseux sont fait de l'embarras.*

Ces Sentences n'ont pas besoin d'être persuadées ; Elles penetrent dans l'ame & produisent du fruit par la seule force de la nature : Car il y a des semences de vertu respanduës dans toutes les ames qui se reveillent par les avertissemens. Comme une estincelle s'enflame par un petit soufflé, La vertu se produit au même temps qu'on la touche. D'ailleurs nous avons dans

l'esprit certaines connoissances qui ne sont pas bien presentes , mais nous commençons de les avoir à commandement aussi-tost qu'on nous en parle. Il y a aussi des choses esparées en divers endroits qu'un homme faute d'exercice ne pourroit pas joindre & lier ensemble. Il faut donc les assembler , afin qu'elles ayent plus force , & que l'esprit en reçoive plus de soulagement. Ou bien si les preceptes ne profitent de rien, il ne faut plus parler d'instructions , & l'on doit se contenter de la seule nature.

Ceux qui raisonnent de l'autre sorte ne considerent pas que l'un a l'esprit agissant & sublime , l'autre l'a tardif & stupide , & que les preceptes entretenant la force de l'entendement luy donnent de nouvelles connoissances, par le moyen desquelles il corrige ses erreurs. Mais si quelqu'un, dit Ariston, ne sçait point les maximes generales dequoy luy serviront ces preceptes particuliers estant engagé dans le vice? Ils serviront à s'en desgager , car son bon naturel n'est pas destruit , il n'est qu'alteré; & encore tasche t-il , de se restablir en combatant contre le vice;

Mais s'il rencontre quelque appuy par le secours des preceptes, il se remet en estat pourveu que la corruption ne l'ait pas entierement gasté; car en ce cas tous les efforts de la Philosophie ne le restabliront pas. Quelle difference y a t il entre les preceptes & les Axiomes de la Philosophie, sinon que ceux-cy sont generaux, & que ceux-là sont particuliers? mais ils donnent tous deux des conseils & des avertissemens, les uns en gros & les autres en détail. Si quelqu'un, dit-il, a de bonnes & d'honnestes Maximes, il n'a pas besoin de preceptes. Je vous le nie, car quoy qu'il soit instruit de ce qu'il doit faire, il ne sçait pas encore comme il s'y doit prendre, parce que ce n'est pas tant la passion qui nous empesche de faire le bien, que la difficulté de trouver la maniere pour le bien faire que chaque chose demande. Nous avons quelquesfois l'ame fort bien disposée, mais elle est paresseuse & n'a pas assez d'experience pour sçavoir le procedé qu'il faut tenir; Et c'est ce que les preceptes nous enseignent. Ariston ajoute encore que si vous otez les fausses opinions qui se sont intro-

duites touchant les biens & les maux, & que vous establissiez celles qui sont véritables, les preceptes n'auront plus rien à faire. J'avoue que c'est un moyen de bien regler l'esprit, mais il ne suffit pas, car quoy que l'on ait prouvé par bons argumens quels sont les biens, & quels sont les maux, les preceptes ne laissent pas d'avoir leur employ particulier. La prudence & la justice ne consistent qu'en devoirs; & ces devoirs sont conduits & reiguez par les preceptes. De plus le discernement que nous faisons des biens & des maux se reconnoit par l'exercice des devoirs, à quoy les preceptes nous engagent; ils conspirent tous deux à mesme fin, & les uns ne peuvent aller devant que les autres ne les suivent. Cet ordre qu'ils se gardent entre eux fait bien voir que les Maximes vont toujours devant; mais il y a, dit-il, une infinité de preceptes: cela est faux, car pour ce qui concerne les choses importantes ou nécessaires, ils ne sont point infinis. Ils ont bien quelques legeres differences qui regardent le temps, le lieu & les personnes, encore leur donne t'on certaines reigles generales. On ne

peut dit-il guerir la folie par preceptes, ni par consequent le vice. Ce sont choses toutes dissemblables; car en chassant la folie vous guerissez entierement l'esprit, mais en bannissant les fausses opinions vous ne faites pas succeder en leur place le juste discernement des choses qu'il est bon de faire; & quand cela seroit les preceptes serviroient encore à fortifier en vostre ame les bons sentimens que vous auriez touchant le bien & le mal. Il est encore faux que les preceptes ne servent de rien aupres des insensez; car quoy que ces preceptes ne produisent aucun fruit separement, il est certain qu'ils contribuent à la guerison des foux; J'entens de ceux qui ont le sens égaré, & non entierement perdu, puisque les menaces & le chastiment sont capable de les retenir.

Les loix ( dit encore Ariston ) ne nous font pas faire ce que nous devons. Mais que sont elles autre chose que des preceptes menassans qui ne sçauroient persuader à cause qu'ils commandent ? Les preceptes au contraire ne forcent personne, & cependant ils gagnent la volonté. Les

loix vous détournent du crime, les preceptes vous exhortent à vostre devoir : joint que les loix sont utiles aux bonnes mœurs quand elles instruisent en mesme temps qu'elles commandent. Je ne suis pas du sentiment de Possidonius, & je n'approuve point les prologues qui sont à la teste des loix de Platon ; car la Loy doit estre courte, afin que le Peuple la puisse facilement retenir comme un oracle venu du Ciel. Qu'elle ordonne, & qu'elle ne conteste point. Il n'y a rien de plus sot ny de plus impertinent à mon avis qu'une loy qui fait un preambule. Commande, dis seulement ce que tu veux que je fasse, il n'est pas question d'apprendre, mais d'obeir ; elles sont utiles sãs doute, puis que vous verrez que les villes qui ont de mauvaises loix ont ordinairement de mauvaises mœurs. Ouy, mais elles ne sont pas utiles à tout le monde. La Philosophie ne l'est pas aussi, & toute fois elle n'est pas moins necessaire pour former l'esprit : car qu'est elle autre chose que la loy de la vie ? Mais quand les loix ne serviroient de rien, il ne s'en suivroit pas que les preceptes

fulsent inutiles, auttement vous pourriez mettre au mesme rang les consolations, les exhortations, les louanges & les reprehensions, qui toutes sont des especes de preceptes qui conduisent l'ame à la perfection. En verité, il n'y a rien qui inspire des sentimens d'honneur, ny qui redresse un esprit qui a de la pente au mal, cômela conversation des gens de bien. C'est une maniere de preceptes qui descend doucement dans l'ame que d'en estre souverte fois écouté ou regardé. La rencontre mesme d'un homme sage nous contente, & son silence nous peut instruire. Il n'est pas si aysé de dire comment cela profite que de connoistre qu'il a profité.

Il y a, dit Phædon, de petites bestes qui piquent sans qu'on le sente, tant leur action est delicate & subtile. On ne s'en apperçoit que par l'enflure de la partie, où mesme il ne paroist aucune piqueure. C'est ce qui arrive en la frequentation des personnes sages. On ne sçait comment ny quand elle profite, mais on s'apperçoit bien qu'elle a profité ; Vous me ditez : à quoy tend tout cela ? A vous faire connoî-

tre que les bons preceptes , quand on les rencontre souvent pour ainsi parler, sont aussi utiles que les bons exemples. Pythagore dit que ceux qui entrent dans les temples & qui regardent de pres les images des Dieux , ou qui attendent la réponse de quelque oracle , prennent une nouvelle disposition d'esprit. Peut-on douter que les ignorans mesmes ne soient touchez sensiblement de certains preceptes comme sont ces paroles courtes & efficaces.

*Rien de trop. L'avare ne gagne jamais assez. Attends toy à la pareille.* Cela frappe tellement , que personne n'oseroit en douter ny mesme demander pourquoy ; tant la verité a de force pour se faire recevoir , & mesme sans la raison. Si le respect peut retenir les Esprits , & arrester les vices, pourquoy les preceptes n'auront-ils pas le mesme pouvoir ? Si la reprimande cause de la honte , pourquoy un averissement donné comme un simple precepte , n'aura t-il pas le mesme effet ? Il devroit estre plus efficace & mieux receu , puisque la raison le soutient & qu'il fait voir ce qu'il est bon de faire avec le profit qui en peut reussir. Si le

commandement peut être utile, la remonstration le peut être aussi; mais le commandement est utile, la remonstration l'est donc aussi. On divise la vertu en deux parties, en la contemplation de la vérité, & en l'action. L'instruction nous dresse à la contemplation, la remonstration nous porte à l'action: Vne bonne action en exerçant la vertu, fait connoître en mesme temps son mérite: si celuy qui l'entreprend a besoin d'estre persuadé, il aura pareillement besoin d'estre admonesté. Partant si la bonne action est nécessaire à la vertu, & que la remonstration soit la cause de la bonne action, la remonstration sera aussi nécessaire à la vertu.

Il y a deux choses qui fortifient grandement nostre ame, la foy qu'on ajoûte à la vérité, & la confiance qu'on a en elle, par consequent les avertissemens produisent l'un & l'autre; car ils ont credit sur nous, & par ce moyen l'ame conçoit de beaux sentimens, & se remplit de confiance. Les avis ne sont donc pas inutiles. M. Agrippa, homme de grand cœur, & qui de tous ceux qui se rendirent fameux & puissans

dans les guerres civiles, fut le seul que le Peuple estima heureux, avoit coûtume de dire qu'il estoit bien obligé à cette Sentéce *La concorde aggrandit les petites choses, & la discorde abat les grandes;* Que cela l'avoit fait bon frere & bon amy. Si ces sortes de Sentences s'é- tant insinuées familièrement dans une ame, sont capables de l'instruire & de la former, pourquoy cette partie de la Philosophie qui ne consiste qu'en de pareilles Sentences n'aura t-elle pas le mesme pouvoir ? Toute la Philosophie cōsiste en discipline, ou en action, car il faut aprendre, puis pratiquer ce que l'on a appris. Cela estant ainsi, il est aysé de voir qu'outre les decrets de la sagesse, les preceptes sont encores utiles, servant comme de loy pour tenir nos passions en bride. La Philosophie, dit Ariston, se divise en science & en habitude, car pour l'avoir apprise, & sçavoir ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter, on n'est pas encore sage si l'ame ne se transforme en ce qu'elle a appris; or cette troisiéme maniere d'en- seigner, tient des maximes generales & de l'habitude, c'est pourquoy elle

est inutile à la vertu , les deux autres estant suffisantes. Ainsi la consolation se trouveroit superflüë , comme aussi l'exhortation , la persuasion & la dispute , parce qu'elles dépendent & font partie de l'une & de l'autre. Mais quoyque toutes ces choses proviennent de l'habitude de l'ame, si est-ce que la meilleure habitude de l'ame se forme des maximes & des preceptes. Davantage ce que vous alleguez n'appartient qu'à un homme parfait , & qui est déjà monté au comble de la felicité où l'on n'arrive que bien tard. Cependant, il est expedient de montrer le chemin à celuy qui commence à profiter & à reigler sa conduite. La Sageffe toute seule le peut bien faire, quand elle est venuë à ce point que l'ame ne peut plus estre ébranlée ny portée ailleurs qu'à la vertu ; mais pour les ames qui sont plus foibles , il est necessaire que quelqu'un marche devant elles , & qu'il leur dise , vous ferez cecy , vous éviterez cela. De plus , si un homme attend qu'il sache de luy-mesme ce qu'il pourra faire de meilleur , il demeurera cependant dans l'erreur , qui l'empeschera d'arriver à ce point de

félicité d'estre content de soy meſme. Il faut donc le conduire tandis qu'il commence à ſe pouvoir conduire. Les enfans apprennent par reigles, on leur tient les doigts & on les conduit ſur les traces des Lettres qu'on leur a figurées. On leur donne en ſuite un modele, afin de l'imiter & de reformer là deſſus le défaut de leur caractère. C'eſt ainſi que l'on ayde & ſoulage noſtre eſprit, quand on l'inſtruit par reigles. Voilà les raiſons que l'on apporte pour prouver que cette partie de la Philoſophie qui concerne les preceptes, n'eſt point ſuperflüë On demande enſuite ſi elle ſuffit pour rendre ſeule un homme ſage. ; C'eſt une queſtion que nous traiterons quelque jour.

Cependant laiſſant tous les argumens à part, ne voyez-vous pas que nous avons beſoin de quelqu'un qui nous donne des preceptes contraires aux inſtructions du Peuple. Le Peuple ne dit pas un mot qui ne nous porte prejudice ; ſes vœux & ſes imprecations nous ſont également nuisibles, car celles-cy nous engendrent de fauſſes craintes, & les autres en formant pour nous de bons ſouhairs nous

donnent de mauvaises leçons, puisqu'ils nous renvoient a des biens incertains & fort éloignez, quoy que nous puissions trouver la felicité chez nous. Il ne nous est pas libre, dis-je, d'aller le droit chemin ; nos parens nous entraînent dans le mal, nos serviteurs mesmes nous y poussent ; les fautes ne sont plus personnelles, on communique les erreurs, & l'on recoit celles d'autrui. Delà vient que les vices de tout un Peuple se rencontrent dans chaque particulier, parce que le Peuple les luy a inspirez. On apprend le mal, puis on l'enseigne, & en ramassant tout ce que chacun sçavoit de plus mauvais, on en a formé cette grande corruption que nous voyons aujourd'huy. Il est donc expedient d'avoir quelqu'un qui nous tire quelque fois l'oreille, qui chasse les opinions vulgaires, & qui s'oppose à ce que le peuple approuve. C'est une erreur de croire que les vices soiét nez avec nous ; ils sont venus depuis. on les a introduits chez nous. Corrigeons donc par de frequentes remonstrances ces opinions qui font tant de bruit à nos oreilles, & sachons que la nature ne nous a

donné aucune pente vers le vice, elle nous a fait naître innocens & libres, & n'a rien exposé à nos yeux qui pût irriter nostre avarice. Au contraire elle a mis l'or & l'argent sous nos pieds, afin que nous foulâssions ce qui fait souvent le sujet de l'oppression que nous souffrons; elle a dressé nostre visage vers le Ciel, afin que regardant en haut nous vissions ce qu'elle avoit fait de merveilleux & de magnifique; le lever le coucher des Estoilles; le mouvement rapide de l'Univers qui nous découvre durant le jour les beautés de la terre, & les brillants du Ciel durant la nuit; le cours des Astres qui semble tardif, si on le compare à celui du Globe, & tres rapide si on considère les grands espaces qu'ils traversent avec une diligence toujours égale; les Eclipses de Soleil & de Lune quand ils se trouvent opposez, & tant d'autres choses dignes d'admiration, soit qu'elles arrivent par un ordre réglé, ou par quelque cause fortuite; comme ces longues trainées de feu que l'on voit la nuit; les éclairs qui sortent du ciel entr'ouvert sans faire de bruit ny de degast; les colonnes; les poutres,

& diverses autres figures enflammées. La nature a placé tout cela au dessus de nous, mais elle a caché sous terre l'or & l'argent aussi bien que le fer, dont nous nous servons contre nous mêmes pour la consideration de ces deux metaux. La nature, dis-je, n'a pas jugé qu'ils fussent bien entre nos mains. Mais nous les avons mis au jour, pour être la matiere de nos differens & les instrumens de toutes nos disgraces, apres avoir tiré de dessus la masse de terre qui les couvroit. Nous nous sommes livrez au pouvoir de la fortune, & n'avons point de honte de mettre parmy nous au plus haut lieu ce qui occupoit le plus bas. Voulez-vous sçavoir que ce n'est qu'un faux éclat qui éblouit vos yeux ? Y a t-il rien de plus sale & de plus brut que ces metaux tant qu'ils demeurent enfoncez dans le limon ? Quand on les tire des mines obscures & profondes, & qu'on les separe de leurs excremens il ne se peut rien voir de plus difforme. Enfin, si vous considererez les ouvriers qui purgēt cette nature de terre sterile & vilaine, vous verrez comme ils sont barbouillez & crasseux, & toutefois l'ordure s'atache plus

a l'esprit qu'au corps, & ceux qui les possèdent, sont ordinairement plus vilains que ceux qui les preparent.

Il est donc nécessaire d'appeller auprès de nous une personne de bon sens qui nous instruisse, & qui parmy le tumulte du mensonge, fasse couler dans nos oreilles quelque parole de verité. Mais qu'elle sera cette parole ? Celle qui pourra estre salutaire à un homme estourdy du bruit importun que fait par tout l'ambition, & qui vous dira : vous n'avez pas sujet de porter envie à ces gens que le peuple qualifie du tiltre de grands & d'heureux. Il ne faut pas que la faveur du peuple vous mette hors de l'affiecte d'une ame ferme & bien reiglée. Il ne faut pas que ce Consul revestu de poupre, & precedé de satellites portans les faisceaux, vous donne du degoust de vostre tranquillité, ny que vous estimiez plus heureux celuy auquel on fait eslargir le passage, que celuy que l'on en fait retirer. Si vous voulez exercer une autorité qui vous soit utile & qui n'incommode personne, faites retirer les vices. Il se trouve assez de gens qui brûlent des Villes, qui abat-

tent des forteresses que le temps ne pouvoit destruire, & que l'on n'avoit pû prendre durant les siècles precedens, qui eslevent des terres à la hauteur des tours, & qui renversent les plus hautes murailles avec des beliers & d'autres machines. Il s'en trouve, dis-je, assez qui mettent en fuite & meinent battant des armées entieres, & qui fouillez du sang des peuples qu'ils ont subjuguez, passent jusques aux mers les plus reculées, mais ils sont esclaves de l'ambition avant que d'estre maistres de leurs ennemis. Personne ne leur resiste quand ils se presentent, comme ils n'ont point resisté à l'orgueil & à la cruauté quand ils les ont attaquez. Ils sont tourmentez dans le temps même qu'on les voit toutmenter les autres.

Ce mal'heureux Alexandre estoit possédé d'une manie enragée de ruiner les Peuples, & cette fureur le portoit en des pays estrangers & en des terres inconnuës. Croyez vous que ce Prince fust sage, lequel apres avoir saccagé la Grece, où il avoit appris le brigandage, ravit à chacun ce qu'il avoit de meilleur, força Lacedemone de se  
soumettre

soûmettre, & Athenes de se taire. Non  
contant de la ruine de tant de Villes  
que Philippe avoit prises ou achetées,  
il en alla destruire d'autres en d'autres  
pays, & porta ses armes par toute la  
terre, la cruauté ne se pouvant assou-  
vir, & faisant, comme une beste fa-  
rouche, plus de carnage qu'il n'en fa-  
loit pour contenter sa faim. Il avoit  
déjà uny plusieurs Royaumes ensem-  
ble. Les Grecs & les Perses n'avoient  
qu'un mesme maistre : les Sujets de  
Darius devenus libres par sa mort, s'é-  
roient soumis à son Empire, & toutes  
fois il veut forcer la nature & passer  
au delà des mers & du soleil levant ; fâ-  
ché de borner ses conquestes dans les  
traces qu'Hercule & que Bacchus a-  
voient laissées de leurs Victoires. Il  
veut courir parce qu'il ne peut s'arrê-  
ter non plus qu'une pierre qui jettée  
contre le bas ne cesse d'aller jusqu'à  
ce qu'elle soit au fond. Ce ne fut ny  
la vertu ny la raison qui fit entrepren-  
dre à Pompée des guerres estrangeres  
& domestiques ; mais l'amour d'une  
fausse grandeur le porta, tantost en Es-  
pagne pour combattre Sertorius, tan-  
ost sur la mer pour donner la chasse

aux Pirates. C'estoient là les prétextes qu'il prenoit pour se continuer le commandement. Que pensez-vous qui l'attira en Affrique, au Septentrion, contre Mithridate, en Armenie & dans tous les coins de l'Asie ? Une vaste ambition de s'eslever, ne s'estimant pas assez grand, lors que tout le monde s'étonnoit de sa grandeur. Qu'est-ce qui causa le malheur de Cajus Cesar, & en mesme temps celui de la Republique ? La gloire, l'ambition, & un desir effrené d'estre au dessus de tous les autres. Il ne pût souffrir une seule personne devant luy, quoy que Rome en souffrist deux au dessus d'elle. Que dites vous de C. Marius qui ne fut Consul qu'une fois, car il usurpa les autres Consulats : Vous imaginerez-vous que ce fût par des motifs de vertu qu'il s'engagea en tant de perils, lors qu'il combattoit contre les Teuthens & les Cimbres, ou qu'il poursuivoit Jugurtha dans les deserts de l'Affrique ? Marius conduisoit son armée, & l'ambition conduisoit Marius. Ces Conquerans troubloient tout le monde, & estoient eux mesmes troublez, comme ces

tourbillons qui font tourner tout ce qu'ils rencontrent , & tournent aussi eux-mêmes , courant avec d'autant plus d'impetuosit , qu'ils sont moins capables de se retenir. Delà vient, qu'apres avoir fait du mal   bien des gens, ils ressentent enfin la violence dont ils s'estoient servis contre les autres. Ne croyez pas qu'on puisse se rendre heureux par le mal-heur d'autrui. Enfin, il faut oublier tous ces exemples que l'on met devant nos yeux & dans nos oreilles, & vider nostre cœur des mauvais discours qu'on luy a insinuez. Il faut restablir la vertu dans ce lieu qu'on luy a usurpé, afin qu'elle destruisse le mensonge qui nous plaist davantage que la verité; qu'elle nous separe du peuple auquel nous d onons trop de creance; & qu'elle nous remette en possession des saines opinions. Car c'est le propre de la sagesse de retourner en son naturel, & de reprendre l'estat d'où l'erreur publique l'avoit chass e. C'est aussi un commencement de guerison d'avoir quit  les precepteurs de la folie, & de s'estre esloigné de tous ces gens qui se gastent les uns les autres.

Mais afin que vous sachiez que je dis  
vray, considerez un peu comme cha-  
cun vit autrement en particulier qu'il  
ne fait en public. Je croy bien que la  
solitude n'inspire point l'innocence,  
& que les champs n'enseignent point  
la frugalité, mais les vices cessent des  
qu'ils n'ont plus de Spectateurs, leur  
fin principale estant de paroistre &  
d'estre regardez. Qui est celuy qui  
met un habit d'écarlatte pour ne le  
montrer à personne ? qui se fait servir  
en vaiselle d'or quand il mange en  
secret ? & qui s'estant couché à l'om-  
bre de quelque arbre dans un champ,  
voudroit y estaler ses plus beaux meu-  
bles ? Personne n'est magnifique pour  
contenter ses yeux, ou ceux de quel-  
ques personnes familiares, mais on  
estend le luxe & l'appareil suivant le  
nombre & la qualité des gens qui le  
regardent. C'est pourquoy les témoins  
& les admirateurs de nos folles des-  
pensés sont les sujets qui nous provo-  
quent à les faire. Empeschez que nous  
ne les fassions voir vous empescherez  
que nous n'ayons envie de les faire:  
l'ambition, le luxe, & l'orgueil ne  
demandent que le theatre. Pour les

guerir, il les faut cacher. Ainſi ſi nous ſommes engagez dans le tumulte des villes, ayons aupres de nous quelque perſonne qui nous conſeillera, & qui rabaiſſera l'eſtime que l'on fait des grandes poſſeſſions par les louanges qu'il donnera à celuy qui eſt riche de peu, & qui meſure le bien par la neceſſité de l'usage; qui vantera le repos que l'on employe à l'eſtude, & le plaisir qu'il y a de ſe retirer des occupations étrangères pour s'atacher à ſon devoir, contre l'opinion de ceux qui eſlevent ſi haut, le pouvoir des grands & la faveur du Peuple: qui fera connoiſtre que ces hommes qui ſont heureux au jugement du peuple, tremblent ſur le faiſte de leur grandeur qui les eſtonne, & qu'ils ont des ſentimens de leur condition bien differens de ceux qu'en ont les autres. Car ce que l'on eſtime une elevation, leur paroïſt un precipice qui les trouble & les effraye autant de fois qu'ils regardent la profondeur du lieu qu'ils occupent. Côme ils cōſiderent les differens manieres dont ils peuvēt tōber d'un poſte ſi élevé, ce qu'ils avoient recherché avec tant de paſſion leur fait peur, &

leur félicité qui les rend incommodes à tout le monde leur devient insupportable. C'est alors qu'ils estiment le repos & la liberté, qu'ils hayssent l'éclat, & qu'ils meditent leur retraite tandis que leur prospérité dure encore. C'est alors qu'ils philosophent par crainte, & que dans une fortune chancelante, ils prennent des résolutions assurées. Car il est certain que l'adversité rétablit la raison que la prospérité nous avoit ostée, comme si la bonne fortune & le bon sens estoient des choses incompatibles.





## EPISTRE XCV.

*Que les preceptes seuls , sans les maximes generales de la Philosophie , ne peuvent rendre la vie heureuse.*

*La Medecine a multiplié les remedes , à mesure que l'intemperance a multiplié les maladies. •*

**V**OUS desirez que j'execute presentement ce que j'avois remis à un autre jour , & que je vous dise si cette partie de la Philosophie qui concerne les preceptes , laquelle les Grecs appellent *παρασκευαστική* suffit pour la perfection de la sagesse. Je sçay bien que vous ne seriez pas fâché quand je m'en excuserois ; Mais je vous confirme ma promesse encore plus efficacement , & je ne veux pas que la parole que je vous ay donnée , demeure sans effet. Souvenez vous de ne plus demander ce que vous ne

voudrez pas obtenir; car nous demandons quelque fois avec empressement des choses que nous refuserions si elles nous estoient offertes. Que ce soit legereté ou flaterie , c'est de quoy on nous doit punir en nous accordant nostre demande. Quelquesfois nous faisons semblant de vouloir ce que nous ne voulons pas. Un homme apportera une longue histoire écrite en lettre menuë , & pliée delicatement, lequel apres l'avoir lire presque entiere , dira : je cesseray si vous voulez. On répond aussi-tost , lisez lisez , & ce sont des gens qui voudroient déjà qu'il se teust. Nous demandons aussi quelque fois une chose & nous en disons une autre. Nous ne disons pas mesme la verité quand nous prions les Dieux , aussi ne nous exaucent ils pas , & ils ont pitié de nostre foiblesse. Pour moy je n'en auray point à vostre égard , & je me veux vanger de vous par une longue lettre , laquelle si vous lisez à regret , dites en vous mesme , je me suis attiré cet ennuy. Comparez-vous à ces marys , qui espousent apres une longue recherche des femmes qui les font enrager , à ces avarés qui

sont tourmentez par les richesses qu'ils ont amassées avec beaucoup de peine , à ces ambitieux que les honneurs acquis par leur industrie fatiguent par mille importunitéz , & à ceux enfin qui sont les auteurs de leurs propres disgraces.

Mais pour commencer sans faire d'autre preambule. La vie heureuse, disent-ils , consiste dans les actions vertueuses. Or les preceptes conduisent aux actions vertueuses. Ils suffisent donc pour rendre la vie heureuse. Toutefois les preceptes ne conduisent pas toujours aux actions vertueuses, mais seulement lorsque l'esprit est docile & qu'il n'est point prevenu de mauvaises opinions. De plus , quoy que l'on fasse bien , on ne sçait pas précisément que l'on fait bien. Car si l'on n'est de longue main instruit , & dressé par la raison , on ne sçauroit observer toutes les circonstances nécessaires , & connoistre en quel temps, avec qui , & comment on doit agir. C'est pourquoy l'on ne se porte pas aux choses honnestes d'une volonté absoluë & invariable, mais l'on regarde autour de soy , & l'on hesite.

Si les actions honnestes , disent-ils, viennent des preceptes , les preceptes suffisent pour la vie heureuse. Or l'un est vray , l'autre par consequent l'est aussi. Nous respondons que les actions honnestes procedent des maximes generales, aussi bien que des preceptes. Ils repliquent: Si les autres arts se contentent de leurs preceptes , la sagesse se doit aussi contenter des siens, car elle est l'art qui conduit la vie : Or est il que l'on fait un Pilote en luy disant , remuë ainsi le gouvernail, abaisse ainsi la voile , prens de cette façon le bon vent, évite de celle-cy le vent contraire, reçois le ainsi quand il n'est ny contraire ny favorable. Les preceptes forment de mesme les autres artisans. Pourquoi donc ceux qui enseignent l'art de bien vivre , ne feront-ils pas la mesme chose? Tous ces arts ne s'appliquent qu'à certains instrumens qui servent à la vie , & non pas à toute la vie en general. Delà vient que divers accidens les peuvent retarder, comme l'esperance, le desir, & la crainte ; mais l'art qui fait profession de conduire la vie ne peut estre divertie de son exercice pour quelque

chose qui arrive, puisqu'il sçait lever les difficultez & destourner tous les obstacles. Voulez-vous voir comme cet art est different de tous les autres ? Dans les autres on excuse plus aisement une faute qui se fait volontairement que si c'estoit par hazard, en celuy-cy c'est un grand crime que de faillir volontairement ; comme par exemple un Grammairien n'aura pas honte de faire un solecisme, s'il le fait de dessein formé, il en rougira s'il le fait par ignorance ; un medecin qui ne connoist pas que son malade s'en va mourir est plus en faute, quant à son art, que s'il faisoit semblant de n'en rien connoistre. Mais en cet art de bien vivre, les fautes volontaires sont les plus honteuses, joint que la plus part des arts, & sur tout des arts liberaux, ont non seulement leurs preceptes, mais encore leurs reigles generales. C'est pourquoy dans la medecine il y a une secte d'Hipocrate, une autre d'Asclepiade, & une autre encore de Themison. D'ailleurs il n'y a point de science contemplative sans Maximes generales, que les Grecs appellent *ἀξιώματα*, & nous axiomes, comme

l'on en trouve dans la Geometrie & dans l'Astronomie ; or la Philosophie est contéplative & active ; elle passe de la speculation à l'action, & vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne propose que des occupations vulgaires. Elle aspire bien plus haut. J'examine, dit-elle, tout le monde : je ne puis m'arrester dans la compagnie des hommes pour les persuader ou dissuader par mes conseils : Je suis appellée à des choses plus grandes & plus relevées. *J'examine d'abord les Dieux, les éléments :*

*Combien grands sont les Cieux, quels sont leurs mouvemens ;*

*D'où la nature fait & nourrit toutes choses ;*

*Leur fin, & leur retour, & leurs metamorfoses.*

Comme dit Lucrece, il s'ensuit donc que la Philosophie estant contemplative doit avoir ses Maximes generales. Mais quoy ? ne scait on pas que personne ne fera jamais bien les choses s'il n'est instruit par la raison à remplir parfaitement tous ses devoirs, ce qui n'arrivera pas à un homme qui n'a pour conduite que les preceptes

qu'il a receus : car ce qui se donne par parcelles est toujours foible, & pour ainsi dire ne scauroit prendre racine : Mais les Maximes establiſſent & conseruent nostre tranquillité ; elles embrassent toute la vie & la nature de toutes choses. Il y a la mesme difference entre les Maximes & les preceptes de la Philosophie, qu'entre les élemens & les corps. Les corps dependent des élemens ; & les élemens sont la cause effioiente des corps & de toute autre chose. La sagesse des Anciens ( dit-on ) enseignoit seulement ce qu'il falloit faire ou ne pas faire, & les hommes alors estoient beaucoup meilleurs, car depuis qu'ils sont deuenus scavans, ils ont cessé d'estre bons, leur vertu simple & ingenuë s'estant changée en une science obscure & subtile, qui apprend à disputer plustost qu'à bien vivre. J'avouë comme vous le dites que cette sagesse des Anciens fut au commencement rude & grossiere, ainsi que tous les autres arts qui se sont polis & subtilisez par succession de temps ; mais comme le vice n'estoit pas monté si haut, & ne s'estoit pas estendu si largement, il n'estoit pas encore besoin

de puissans remedes. Un petit remede pouvoit guerir de petits defauts, mais il faut maintenant que les preservatifs soient d'autant plus forts, que la contagion du mal est plus dangereuse. La medecine autresfois ne consistoit qu'en la connoissance de quelques herbes propres pour arrester le sang, ou pour consolider les playes; elle est venue ensuite à cette multiplicité de remedes que nous avons. Il ne faut pass'estonner si elle avoit moins d'occupation lors que les corps estoient encore fermes & robustes, & qu'ils estoient nourris de viandes communes sans artifices ny déguisemens; Mais depuis qu'on les est allé chercher, plustost pour irriter l'appetit que pour le contenter, on a inventé en mesme temps une infinité de saulces pour exciter la gourmandise, de sorte que ce qui servoit autresfois de nourriture à des gens affamez, n'est plus à present qu'une charge à des estomachs gorgez & remplis. Delà procede la paleur du visage, le tremblement des nerfs affoiblis par le vin, & la maigreur de tout le corps que les cruditez rendent plus difficile à restablis

que ne feroit la faim. De là vient aussi la debilité des pieds, un chancellement perpetuel qui reséble à la marche des yvrognes, des fluxions universelles, & des enflûres d'estomach pour l'avoir chargé de plus qu'il ne peut porter. Delà naissent encore les effusions de bile, la couleur jaunastre, la seicheresse des membres, l'endurcissement des jointures, le retirement des doigts, l'engourdissement & le tres-faillage des nerfs. Que diray-je, des estourdissemens & des vertiges; des incommoditez qui arrivent aux yeux & aux oreilles, & des ulceres qui se forment dans toutes les parties qui servent à la descharge du corps? Combien de fièvres de diverses sortes, les unes violentes, les autres languides, & les autres qui causent un frisson & un tremblement horrible de tous les membres. Enfin, il seroit difficile de rapporter toutes les maladies qui sont données pour supplice à la dissolution. Les premiers hommes s'en estoient affranchis, parce que ne s'estant point encore plongez dans les delices, ils sçavoient se commander & se servir eux mesmes; ils endurecissoient leur

corps par un honneste travail , & quand ils estoient las de courir , de chasser , ou de labourer la terre , ils venoient prendre leur repas , qui n'auroit pas contenté leur goust si la faim ne l'eust affaisonné. C'est pourquoy ils n'avoient pas besoin de tant de drogues , de ferremens , & de boëtes. Leurs maladies qui venoient de causes legeres ne pouvoient estre que legeres. Mais aujourd'huy la multitude des mets produit la multitude des maladies , & l'on ne peut concevoir combien des choses fait passer dans la bouche d'un seul homme cette insatiable gourmandise qui espuise les terres & les mers. Il faut par necessité que tant de choses si diverses se combattent entr'elles , & que leurs qualitez opposées rendent la digestion mauvaise. On ne doit donc pas s'estonner si des viandes différentes engendrent des maladies différentes , & si des matieres qui sont de eontraire nature se trouvant pressées dans un mesme lieu regorgent quelque fois au dehors. Ainsi l'on peut dire que nous avons autant de sortes de maladies que nous mangeons de sortes de viandes.

Le plus grand des Medecins & l'Auteur de cette science a dit que les femmes ne devenoient point chauves, & n'avoient jamais la goutte aux pieds, & toutes fois les cheveux leur tombent à present, & les pieds leur font mal. Ce n'est pas le temperament des femmes ; c'est leur façon de vivre qui est changée ; car en prenant la licence des hommes, elles ont pris aussi leurs incommoditez. Elles veillent & boivent comme eux ; elles leur font mesme des défis à l'huile & au vin ; elles poussent la crapule aussi loin qu'eux, & remesurent par le vomissement le vin qu'elles ont pris dans la desbauche. Elles mangent aussi de la neige pour appaiser le feu de leur estomach. Quant à l'impudicité, elles ne veulent pas mesme ceder l'action qui ne leur appartient pas. Que le Ciel les confonde d'avoir frayé le chemin à ce crime qui renverse l'ordre de la nature. N'est-il pas estonnant que le plus grand medecin du monde & le plus versé dans la connoissance de la nature, se trouve menteur, y ayant aujourd'huy tant de femmes gouteuses & chauves ? Elles ont perdu par

leur desbauche le privilege de leur sexe, & parce qu'elles ont quité la retenuë des femmes, elles sont devenuës sujettes aux maladies des hômes. Les medecins autresfois ne donnoient pas si souvent de la viande & du vin pour fortifier le poulx. Ils ne scavoient pas vuider le mauvais sang & guerir une longue maladie par les bains ou par les sueurs. Ils ne faisoient point de ligatures aux bras & aux jambes pour attirer aux extremitez la force du mal qui estoit enfermée au dedans. Il ne faloit pas se mettre en peine de tant de fortes de remedes, y ayant si peu de maladies. Mais aujourd'huy, combien de maux & d'indispositions : C'est l'interest que nous payons de tous les plaisirs que nous avons pris avec excés & sans raison. Vous estonnez-vous qu'il y ait tant de maladies? contez combien vous avez de cuisiniers : Toute sorte d'estude cesser. Les Professeurs des arts liberaux n'ont que fort peu d'Auditeurs : Les Echoles de Rhetorique & de Philosophie sont presque vuides; mais les cuisines de ces prodigues sont bien remplies. Combien y voyez-vous de jeunes gens oc-

cupez ? Je ne parle point de ces malheureux esclaves reservez pour la chambre à d'autres employs quand le festin est achevé. Je ne dis rien de ces troupeaux de jeunes garçons rangez suivant leur pays & leur teint, afin qu'on les trouve également frais, que leur premier poil soit tout pareil, que leur cheveux se ressemblent, & que les frisez ne se meslent point avec ceux qui ne le sont pas. Je passe sous silence tous ces boulangers & patissiers, & ces officiers qui servent sur table aussi tost que le signal en est donné. Bons Dieux ! combien de gens sont occupez pour le ventre d'un seul homme ! Ne croyez vous pas que ces champignons que j'appelle un poison delicieux, engendrent des incōmoditez secretes, quoy que leur malignité n'éclate point sur l'heure ? Ne croyez vous pas qu'en esté la neige dessèche & durcisse le foye ? Pensez vous que les huystres dont la chair est baveuse & nourie de fange, ne nous laissent pas quelque pesanteur ? Que cette saulse si rare appellée Garum, qui se fait du sang pourry de quelques meschants poissons ne blesse point les entrailles

par son acrimonie salée ? Estimez-vous que cette corruption que l'on avale toute brulante se puisse éteindre dans l'estomach sans luy faire mal ? quel degoust n'a t'on pas de soy mesme lors que les cruditez & les indigestions reviennent à la bouche ! Car il faut que vous sachiez que ces sortes d'alimens se pourrissent & ne se digerent point.

Cela me fait souvenir du plat si fameux d'Æsope, où ce prodigue qui couroit à sa ruine avoit mis tout ce que les plus dépensiers & les plus splendides avoient coustume de manger en un jour. Il y avoit des nacres, des surmulets desosseés, avec quantité d'huyfres entre coupées de cancrs marins. On se lassoit de manger chaque viande à part, on veut confondre tous les gousts ensemble, & faire sur la table ce qui se doit faire dans l'estomach ; nous verrons bien-tost que l'on servira les viandes toutes maschées ; N'est-ce pas déjà quelque chose qui en approche, qu'un cuisinier oste les escailles & les os, & qu'il ne laisse rien à faire aux dents ? Ce seroit trop de peine d'aller gouter de tous les plats, qu'on met

tout ensemble dans un bassin & à une mesme saulſe. Pourquoy porteray-je la main sur une ſeule choſe ? j'ayme mieux qu'il y en ait pluſieurs ensemble, & que ce que l'on pourroit diviſer en pluſieurs mets ſe trouve uny & ramassé en un ſeul. Ceux qui diſent que ces profuſions ſe font par vanité, & pour acquerir de la reputation doivent ſçavoir qu'on ſe ſoucie moins de la montre & de l'apparence, que de l'eſtime des connoiſſeurs qui ſçavent ce que les choſes valent. On met ensemble & à une mesme saulſe tout ce que l'on ſervoit autresfois ſeparement. On meſle & on cuit les huyltes avec les cancrs de mer, & les nacres avec les ſurmulets, & tout cela eſt confus & broüillé comme les matieres qui ſe rendent par le vomissement. De toutes ces viandes ainſi meſlangées, il naiſt une infinité de maladies differentes & compliquées, contre leſquelles la medecine a eſté obligée de s'armer par pluſieurs ſortes de remedes & de regimes. J'en dis de meſme au régard de la Philoſophie. Elle eſtoit autresfois plus ſimple, lors que les vices eſtoient plus

legers & plus faciles à guerir. Mais aujourd'huy il faut qu'elle employe toutes ses forces contre un renversement si general de toute la morale. Encore si l'on pouvoit chasser le mal par ce remede. Mais les crimes ne sont plus particuliers, ils sont devenus publics. L'on punit le meurtre qu'un homme fait; & que dira t-on des guerres & de ces massacres que nous appellons glorieux, parce qu'ils destruisent des Nations entieres? Il est vray que l'avarice & la cruauté n'ont point de bornes; mais elles sont moins pernicieuses & moins barbares quand elle s'exercent comme à la dérobee par les mains de quelques particuliers. On commet des crimes par Arrest du Senat & par Ordonnance du peuple, & l'on commande au public ce que l'on deffend aux particuliers. Ce qui seroit puny de mort estant fait en secret, reçoit des loüanges quand il est fait aux yeux de tout le monde. N'est il pas honteux que les hommes, dont le naturel a esté créé si doux, se plaisent à verser le sang les uns des autres, qu'ils entreprennent des guerres, & les transmettent à leurs successeurs,

veu que les animaux vivent en paix, quoy que sauvages & destituez de raison ? Ces debordemens si puissans & si estendus ont rendu la Philosophie plus longue & plus difficile, & l'ont obligée de ramasser autant de force qu'il en estoit venu à ses ennemis. Il estoit aisé de reprendre ceux qui buvoient un peu trop, ou qui cherchoient les viandes delicates ; Il n'y avoit pas grand' peine à remettre dans la sobriété des gens qui ne s'en estoient guieres escartez.

*Maintenant, pour chasser le mal qui nous oppresse,  
Il nous faut employer la force avec l'adresse.*

On cherche la volupté de toutes parts, il n'y a point de vice qui se contienne dans ses bornes ; la profusion se convertit en avarice ; on a oublié l'honnesteté naturelle ; on ne trouve rien de honteux pourveu qu'il soit utile ; l'homme qui porte le caractere de la divinité, l'homme, dis-je, est maintenant égorgé par le plaisir & par le divertissement : autresfois on

faisoit scrupule de l'instruire à attaquer & à se deffendre, mais aujourd'huy on le produit devant le peuple sans armes & tout nud, parce que c'est un assez beau spectacle de le voir deschirer. Dans cette corruption de mœurs on a besoin de quelque remede plus fort que l'ordinaire pour guerir un mal inveteré ; il se faut donc servir des Maximes generales, afin d'arracher entierement la creance des fausses opinions. Si nous y joignons les preceptes, les consolations, & les exhortations, nous les rendrons efficaces, autrement elles ne serviront de rien. Si nous voulons delivrer les captifs, & retirer du vice ceux qui y sont engagez, il faut leur apprendre ce que c'est de bien & de mal. Ils sçauront que toutes choses, hormis la vertu, changent de nom, & qu'elles deviennent tantost bonnes & tantost mauvaises. Comme dans la guerre le premier engagement du soldat est le serment qu'il preste de suivre son drapeau & de ne point deserter, apres quoy il obeyt aysement à tout ce qu'on luy commande, de mesme il faut d'abord insinuer la vertu dans le

cœur

cœur de ceux que l'on veut conduire à la vie bien-heureuse, afin qu'ils l'ayment & la reverent avec quelque sorte de superstition, qu'ils se plaisent avec elle, & ne veuillent point vivre sans elle. Quoy, n'en a-t-on pas vu qui sont devenus gens de bien sans ces instructions si subtiles, & qui ont fait de grands progrès dans la vertu par la seule observation des preceptes? J'en demeure d'accord, mais il faut attribuer cela à leur bon naturel, qui n'a pas laissé eschaper les avis salutaires qu'on leur donnoit. Comme les Dieux n'ont jamais appris la vertu, parce qu'elle leur est essentielle, & que c'est une partie de leur nature d'estre bons; de mesme il y a des hommes si bien nez qu'ils apprennent en peu de temps les choses que l'on enseigne d'ordinaire, & embrassent le bien aussi-tost qu'ils en entendent parler. Ce sont des ames avides de vertu & fécondes d'elles-mesmes: mais pour ces esprits stupides & hebetés, ou qui sont engourdis par de mauvaises habitudes, il faut avoir soin de leur oster la rouille.

Au reste comme par les Maximes de la

Philosophie l'on conduit plustost à la perfection ceux qui sont portez au bien, on ayde aussi ceux qui sont foibles en les retirant des fausses opinions. Je veux vous faire voir combien ces Maximes sont necessaires. Nous sommes tous prevenus de certaines persuasions qui nous rendent paresseux en certaines choses, & impetueux en d'autres. Comment retenir cette impetuositè, comment reveiller cette paresse à moins que de destruire les causes qui les engendrent, qui sont la fausse admiration & la fausse crainte ? Tandis que ces passions nous possèdent vous avez beau dire; vous devez assister vostre Pere, vos enfans, vos amis, & vos hostes; l'avarice vous retiendra quand vous le voudrez faire. Sachez tant qu'il vous plaira qu'il faut combattre pour la patrie, la crainte vous en destournera. Sachez qu'il faut s'employer & suer jusques à la derniere goutte pour le service de vos amis, les delices vous empescheront de le faire. Sachez que l'on ne scauroit faire une plus grande injure à une femme mariée que d'entretenir une concubine, l'inconti-

nence vous poussera à commettre ce desordre. Il est donc inutile de donner des preceptes, si l'on ne leve auparavant ces obstacles qui en peuvent arrester l'exécution, aussi bien que de presenter ou mettre des armes auprès d'une personne qui ne voudroit pas y porter les mains pour s'en servir. Il faut donc mettre l'ame en liberté avant que de luy donner des preceptes. Suposons qu'un homme fasse ce qu'il doit, il ne le fera pas toujours, il ne le fera pas également, parce qu'il ne scait pas pourquoy il le fait, il pourra faire quelque chose de bien par hazard, ou par routine, mais il n'aura pas la reigle en main pour dresser son action, & pour sçavoir si elle est droite. Celuy qui n'est bon que par hazard, ne peut pas répondre qu'il le fera toujours. De plus, les preceptes vous apprendront peut-estre à faire ce que vous devez, mais non pas à le faire comme vous le devez, sans quoy ils ne scauroient vous conduire à la vertu. Vous direz, je fais ce que je dois. Je l'accorde; mais c'est peu de chose, parce que le merite n'est pas tant en l'action qu'en la maniere de la faire.

Qu'y a t'il de plus criminel , que de manger en un repas le reuenu d'une année d'un Chevalier Romain ? Qu'y à t'il qui merite davantage la reprehension du censeur , que ces folles dépenses que l'on donne , comme parlent ces débauchez, à son inclination & à son plaisir ? Cependant il y a de bons mesnagers qui ont mis cinquante mil écus en un festin fait à l'honneur des Dieux. Ainsi l'on voit qu'une mesme despense est condamnée quand elle est faite pour le plaisir, & n'est point blasmée quand elle est faite par raison. Car en ces occasions on considere plus un legitime sujet de dépense que le plaisir de la bonnechere. On avoit envoyé à Tibere un surmulet d'une prodigieuse grandeur ( pourquoy ne diray-je pas combien il pesoit , afin d'en donner envie aux gourmands ? ) on dit qu'il pesoit cinquante livres : il commanda qu'on le portast vendre au marché. Mes amis, dit-il , je suis le plus trompé du monde si Apicius ou Octavius n'achetent ce poisson. La chose reussit au delà de ce qu'il en avoit esperé ; ils le marchandèrent , & encherirent l'un sur

l'autre. Octavius l'emporta, & fut loué parmy les compagnons pour avoir acheté quatre cens livres un poisson que Cæsar avoit fait vendre, & qu'Apicius n'avoit osé acheter. Cette despense estoit honteuse en la personne d'Octavius; elle ne l'estoit pas au regard de celuy qui avoit premierement acheté le poisson pour l'envoyer à Cæsar. Je ne voudrois pas pourtant le disculper; mais enfin il l'avoit trouvé si beau, qu'il l'avoit jugé digne d'estre présenté à l'Empereur. Si quelqu'un demeure auprès de son amy malade, je le louë; mais s'il fait cela pour l'esperance de quelque legs, c'est un vautour qui attend la charogne. Une mesme action est tantost honteuse & tantost honneste; il faut voir pourquoy & comment elle a esté faite. Or, toutes choses se feront avec approbation si nous nous attachons à l'honnesteté, & que nous croyons qu'il n'y a point d'autre bien dans le monde. Tout le reste n'est bien que pour un jour; il faut donc embrasser une opinion ou un sentiment qui regarde toute la vie: & c'est ce que j'appelle Maxime. Tel que sera ce senti-

ment, telles seront aussi les pensées & les actions, & par conséquent toute la vie. Quand on veut régler le tout, on ne s'arreste guiere aux parties.

*A. M.* Brutus dans le livre qu'il a intitulé des devoirs, donne quantité de preceptes aux peres, aux enfans, & aux freres; mais personne ne les scauroit bien accomplir s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut donc nous proposer le souverain bien pour nostre fin, & tourner de ce costé là toutes nos actions & nos paroles, comme ceux qui sont en mer dressent leur navigation sur quelque estoile. La vie est incertaine & vague si elle n'a point de but arresté. Mais pour s'en proposer quelqu'un, les *Maximes* sont absolument necessaires. Vous m'avouerez (comme je pense) qu'il n'y a rien de plus vilain qu'un homme, lequel toujours craintif, chancelant & douteux, avance tantost le pied & le retire tantost. Cela nous arriuera en toutes rencontres, si l'on ne nous arrache ce qui nous retient & nous empesche d'agir de toutes nos forces. On enseigne communement comme il faut adorer les Dieux. Mais

deffendons d'alumer des lampes aux jours de festes, parce que les Dieux n'ont pas besoin d'estre élairez, & que les hommes n'ayment pas à sentir la fumée. Abolissons cete coûtume d'aller saluer les images des Dieux au matin, & de s'asseoir aux portes de leurs Temples, ces sortes d'honneurs ne plaisent qu'à l'ambition des hōmes; on honore Dieu en le connoissant. Deffendōs de porter des linges & des vases à Jupiter, & de tenir le miroir devant Junon. Dieu n'a que faire de personne pour le servir. N'est-ce pas luy qui fert tout le genre humain, & qui preste son assistance en tous lieux & à tout le monde? On a beau sçavoir comme on se doit comporter dans les sacrifices, comme il faut s'éloigner de toutes superstitions, jamais on n'en fera suffisamment instruit, si l'on ne comprend, comme l'on doit, la grandeur de Dieu, qu'il possède tout, qu'il donne tout, & que ses liberalitez sont gratuites. Qu'est-ce qui porte les Dieux à nous faire du bien? c'est leur nature. Si quelqu'un pense qu'ils ayent volonté de nous nuire, il se trompe. Ils n'en sont point capa-

bles : car ils ne scauroient faire ny recevoir aucune injure , puis qu'offenser & estre offensé sont deux choses reciproques. Cette excelléte & supreme nature n'a point rendu dangereux ces esprits divins qu'elle a affranchis de tout danger. En un mot le premier culte des Dieux c'est de croire qu'il y a des Dieux. Il faut ensuite reconnoistre leur majesté, & leur bonté sans laquelle il n'y a point de majesté , il faut sçavoir que ce sont eux qui gouvernent le monde , qui conduisent toutes choses , comme estant de leur domaine , qui prennent soing du genre humain , & quelquefois des particuliers. Ils ne font point de mal , & n'en recoivent point aussi. Cependant ils reprennent , chastient , & ordonnent quelquefois des peines qui portent l'apparence du mal ; mais voulez-vous avoir les Dieux propices ? Soyez homme de bien. C'est les honorer que les imiter.

Voicy une autre question, comment il faut vivre avec les hommes. Que faisons nous ? Quels preceptes donnons nous ? de ne point verser le sang humain ? C'est peu de chose. De ne

point nuire à celuy que nous devrions ayder ? O la belle loüange à un homme d'estre doux envers un autre homme ! Luy enseignerons nous à tendre la main à celuy qui a fait naufrage , à montrer le chemin à celuy qui est égaré , & à partager son pain avec un homme qui meurt de faim ? Pourquoi m'amuseray-je à déduire tout ce qu'il faut faire ou éviter , puisqu'en peu de mots je puis enseigner tous les devoirs de l'homme en cette forme. Ce monde que tu vois qui enferme les choses divines & les choses humaines n'est qu'un , nous sommes les membres de ce grand corps. La nature nous a rendu tous parens en nous engendrant d'une mesme matiere & pour une mesme fin. Elle nous a inspiré un amour mutuel & nous a tous rendus sociables. C'est elle qui a établi la justice & l'équité. Selon ses constitutions , c'est un plus grand mal de faire une injure que d'en recevoir ; c'est par son ordre que les mains doivent estre toujours prestes à donner secours. Ayons ce vers dans la bouche & dans le cœur.

*Je suis homme, & ne tiens rien d'humain hors de moy.*

Nous sommes nez pour vivre en commun, nostre societé est comme une voute de pierres liées ensemble, qui tomberoient si l'une ne soustenoit l'autre.

Après avoir parlé de nos devoirs envers les Dieux & envers les hommes, voyons comment il faut user des choses. C'est en vain que nous avons parlé des preceptes, si premierement nous ne sçavons quels sentimens nous devons avoir de chaque chose, comme de la pauvreté, des richesses, de la gloire, de l'infamie, de la patrie, de l'exil. Jugeons de tout cela en particulier, sans nous arrester à l'opinion commune, voyons ce que c'est sans demander comme il s'appelle. Mais passons aux vertus. On nous dira que nous devons faire estat de la prudence, embrasser la constance, aymer la temperance, & nous rendre s'il est possible la justice plus familiere que les autres vertus: mais ce n'est rien faire si nous ne sçavons ce que c'est

que vertu, s'il n'y en a qu'une seule ou plusieurs, si elles sont séparées ou jointes ensemble, si lors que l'on en possède une, on possède aussi les autres; quelle différence elles ont entre-elles. Il n'est pas nécessaire qu'un artisan s'informe de tout ce qui regarde son art, qu'il sache quand il a commencé, non plus qu'un baladin connoisse l'origine de la danse. Tous ces arts savent assez ce qu'ils sont, il ne leur manque rien parce qu'ils ne s'estendent pas à toute la vie. Mais la vertu est obligée, à la connoissance d'elle mesme, & de toute autre chose. Il faut l'apprendre premierement, pour apprendre en suite quelle volonté nous devons avoir. Car l'action ne fera pas juste si la volonté ne l'est aussi, puisque c'est elle qui produit l'action, & cette volonté ne sera pas juste si l'habitude de l'ame, d'où elle procede, n'est pas juste; enfin l'habitude de l'ame ne sera point parfaite, si elle ne connoist bien toutes les reigles de la vie, si elle ne juge sainement de toutes choses, & si elle ne les réduit à leur juste valeur.

La tranquillité n'est que pour ceux

qui se sont affermis en des sentimens certains & immuables, les autres quittent puis se remettent, flotans toujours entre l'appetit & le degoust, parce qu'ils se conduisent par l'opinion du peuple, qui est un guide fort incertain. Pour vouloir toujours une mesme chose, il faut vouloir ce qui est veritable. Mais pour le connoistre, on a besoin des Maximes generales de la Philosophie, qui contiennent tout ce qui regarde la vie, les choses bonnes & les mauvaises, les honnestes, les deshonestes, les justes, & les injustes, la pieté, l'impieté, les vertus, & l'usage des vertus, les commoditez, la reputation, les charges, la santé, les forces, la beauté, & la subtilité des sens. Tout cela veut estre estimé selon sa valeur pour sçavoir le compte que l'on en doit faire. Mais on estime certaines choses plus qu'elles ne valent, & l'on s'y trompe si fort que celles que l'on prise davantage, comme les richesses, la faveur, & l'autorité ne meritent pas d'estre estimées une obole. Vous n'en scauriez connoistre la valeur si vous ne regardez la reigle qui les compare & les estime.

entr'elles. Comme les feuilles ne peuvent demeurer vertes si elles ne sont attachées à une branche d'où elles tirent leur nourriture, de même les preceptes estans seuls perdent leur force, car ils veulent estre soutenus. Davantage, ceux qui rejettent les Maximes generales, ne prennent pas garde qu'ils les establisent en les voulant ruiner. Car que disent-ils en effet ? Que les preceptes instruisent assez de quelle maniere on doit vivre, & que partant les Maximes, c'est à dire les dogmes de la sagesse sont superflus. Mais ce discours mesme est un dogme, comme si je disois maintenant qu'il faut quitter les preceptes, & s'attacher seulement aux Maximes generales, je donneroies un precepte en disant qu'il faut quitter les preceptes. Il y a des choses qui ont besoin des avis de la Philosophie, d'autres de ses preuves, & d'autres encore qui sont tellement embarrassées, qu'à peine les peut on éclaircir avec beaucoup de travail & de subtilité. Si les preuves sont necessaires, les Maximes le sont aussi, parce qu'elles establisent la verité par la force des preuves. Il se trouve des choses

qui sont évidentes, d'autres qui sont obscures. Les évidentes tombent sous les sens, les obscures sont hors de leur portée. Comme la raison n'est pas occupée aux choses évidentes, & que son principal employ est en celles qui sont obscures, il faut apporter des preuves pour esclaircir ces obscuritez, ce qu'il est impossible de faire sans les Maximes. Ces Maximes sont nécessaires. Ce qui fait en nous le sens commun, fait aussi le sens parfait, sçavoir la connoissance des choses qui sont certaines, sans laquelle nostre esprit est toujours flottant. Par consequent les reigles generales sont nécessaires, puisqu'elles arrestent & fixent nos opinions. Enfin, quand nous avertissons quelqu'un de considerer son amy comme soy. mesme, & de penser que son ennemy peut devenir son amy, afin d'exciter son amour & de moderer sa haine, nous ajoûtons ordinairement que cela est juste & honnesté. Or est-il que la raison sur laquelle nos Maximes sont establies comprend tout ce qui est juste & honnesté; partant la raison est nécessaire, sans laquelle rien ne peut estre juste ny honnesté. Mais il

faut joindre l'un & l'autre ensemble, car les branches ne peuvent vivre sans la racine, & la racine se conserve par ce qu'elle a produit au dehors. Chacun sçait combien les mains sont nécessaires : on voit manifestement le service qu'elles nous rendent ; le cœur toutesfois dont les mains recoivent la vie, la force & le mouvement, est caché. J'en puis dire autant des preceptes ; ils sont évidens, mais les Maximes de la sagesse sont cachées. Comme il n'y a que ceux qui sont initiez dans les misteres qui en sachent les secrets, de même l'on ne communique les veritez sacrées qu'aux personnes qui ont entrée dans le sanctuaire de la Philosophie : Mais toute sorte de gens ont connoissance des preceptes & de semblables instructions.

Possidonius estime non seulement que les preceptes sont nécessaires, mais que la persuasion, la consolation, & l'exhortation le sont aussi. Il y a ajouté encore la recherche des causes que nous pouvons appeller *Ætiologie*, puisque les Grammairiens qui sont les maîtres de la langue Latine, auctorisent par leur exemple l'usage

de ce mot. Il dit que la description de chaque vertu en particulier seroit fort utile. C'est l'Ætiologie de Posidonius, d'autres l'appellent caractere, c'est à dire la marque essentielle d'une vertu ou d'un vice qui fait connoître la difference qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela a le mesme effet que les preceptes; car en donnant des preceptes l'on dit, vous ferez cela si vous voulez estre temperant; en faisant une description, l'on dit le temperant fait cecy, il s'abstient de cela. Sçavez vous en quoy ils different? L'un donne des preceptes de vertu, l'autre en presente le modele. Ces descriptions à mon avis ou ces representations sont fort utiles, car si nous proposons des choses dignes de louange, il se trouvera des gens pour les imiter. Vous croyez qu'il vous sera utile d'apprendre toutes les marques auxquelles on connoist un bon cheval, afin que vous ne soyez pas trompé quand vous en voudrez acheter un, ou que vous ne perdiez pas vostre peine en faisant un mauvais choix: Combien est-il plus avantageux de connoître les marques d'une

belle ame, lesquelles on peut prendre  
sur autruy & puis se les appliquer.

*Vn courfier genereux, bien fait, d'il-  
lustre race,*

*Des fleuves menaçans tente l'onde, &  
la passe :*

*Il craint peu les dangers, & moins en-  
cor le bruit ;*

*Ayme à faire un passage à quiconque  
le suit ;*

*Va par tout le premier, encourage la  
troupe :*

*Il a teste de cerf, larges flancs, large  
croupe,*

*Crins longs, corps en bon point : la  
trampette luy plaist :*

*Impatient du frein, inquiet, sans Ar-  
rest,*

*L'oreille luy roidit, il bat du pied la  
terre,*

*Ronfle, & ne semble plus respirer que  
la guerre.*

Virgile sans y penser fait la peinture  
d'un homme de cœur. Pour moy je  
ne ferois pas un autre portrait d'un  
grand personnage. Si j'avois à repre-  
senter Caton, qui parmy le tumulte

des guerres civiles ne s'effraya jamais, & qui pour les prevenir alla le premier attaquer les armées qui s'estoient avancées jusques aux Alpes, je ne luy donneroïis pas un autre visage, ny une autre contenance. On ne pouvoit pousser une affaire plus avant que fit ce grand homme, lequel s'esleva en mesme temps contre Cæsar & contre Pompée, & tandis que tout le monde se partageoit en faveur de l'un ou de l'autre, il les deffia tous d'eux, & fit voir que le parti de la Republique n'estoit pas entierement abandonné. Ce seroit peu de chose pour Caton de dite de luy il ne craint point les faux bruits; car il ne s'en estonna point encore qu'ils fussent veritables, & tout proches: il osa bien dire en presence de dix legions & des troupes auxiliaires des gaulois & des barbares, que la Republique ne devoit point perdre cœur, & qu'il falloit tenter toutes choses pour éviter la servitude, laquelle en tout cas seroit plus honneste estant un ouvrage de la fortune, que si elle estoit volontaire. Combien de vigueur & de courage! Combien de fermeté dans ce grand homme tandis que tout le

monde tremble de peur ! il scait qu'il est le seul de qui la condition ne court point de risque. Que l'on ne demande pas si Caton est libre , mais s'il est avec des personnes libres ; de là vient qu'il ne craint ny le peril ny les armes.

Après que j'ay admiré la constance d'un si grand personnage , qui ne s'ébranla jamais dans les ruines publiques , je prens plaisir de dire.

*On voit dans ses regards une brillante ardeur ,  
Et dans ses mouvemens la fierté de son cœur.*

Certainement il seroit de grande utilité de raconter quelquefois quels ont esté les hommes vertueux, mesmes de représenter les traits de leur visages. Il faudroit parler de cette genereuse playe de Caton , qui luy osta la vie en luy conservant la liberté, de la sagesse de Lelie, & de l'amitié qui fut entre luy & Scipion , des beaux faits de l'autre Caton, tant dans la ville que dehors , des tables que Tuberon fit couvrir de peaux de bouc au lieu tapis , & de la vaisselle de terre qu'il fit servir au

festin qui fut célébré devant le temple de Jupiter ; n'estoit-ce pas consacrer la pauvreté dans le capitolé ? Quand je n'aurois que cette action pour le mettre au rang des Catons, ne seroit ce pas assez ? Ce fut une censure publique qu'il fit & non un festin. Que les ambitieux connoissent peu en quoy consiste la gloire, & par quels moyens on la peut acquérir ! Rome vit ce jour là les meubles de plusieurs Citoyens, & n'admira que ceux de Tuberon. Leurs vases d'or & d'argent ont esté brisez & refondus mille fois depuis, mais sa vaisselle de terre durera dans tous les siècles.





## EPISTRE XCVI.

*Il ne faut pas seulement obeir ,  
mais encore consentir à la volonté  
de Dieu.*

*La vie de l'homme est une guerre  
continuelle.*

**V**ous vous fâchez, vous vous plaignez d'une chose, sans prendre garde que tout le mal qu'il y a n'est qu'à cause que vous vous fâchez & que vous vous plaignez. Si vous en demandez mon sentiment, je ne pense pas qu'il y ait rien de fâcheux pour un homme de courage, si ce n'est qu'il croye qu'il y a dans le monde quelque chose de fâcheux. Car qui ne peut supporter le moindre inconvenient, deviét bien-tost insupportable à soy-mesme. Suis-je malade ? C'est une ordonnance du destin. Mes esclaves sont-ils morts ? Mes creanciers me tourmentent-ils ? Ma maison est-elle tombée ? M'arrive-t il des pertes, des blessures, des

traverfes, & des apprehenſions, cela eſt  
aſſez frequent dans le monde, ce n'eſt  
pas grand cas, cela me devoit arriver,  
c'eſt le ciel qui en ordonne ainſi, &  
non pas le hazard. Si vous me croyez  
quand je vous decouvre mon cœur,  
voicy comme je me comporte dans  
toutes les rencontres falcheuſes. Je  
conſens pluſtoſt que je n'obeys à la  
volonté de Dieu. Je le ſuis de bon  
cœur & non point par force. Il ne  
m'arivera jamais rien que je reçoive  
avec un viſage triſte & refrogné Il n'y  
aura point de tribut que je ne paye  
volontiers, car toutes nos afflictions  
& nos craintes ſont les tributs de nô-  
tre vie. C'eſt de quoy, mon cher Lu-  
cile, il ne faut pretendre ny demander  
aucun privilege. Vous ſentez des dou-  
leurs dans la veſſie, vous ne prenez  
plus de plaisir à manger, vous vous  
voyez diminuer tous les jours : ie paſ-  
ſeray plus avant, vous avez peur de  
perdre la vie : Quoy ne ſçaviez vous  
pas que vous ſouhaitiez tout cela quand  
vous ſouhaitiez de vieillir. Tous ces  
inconveniens ſe rencontrent dans le  
cours d'une longue vie, comme la  
poudre, la pluye, & la bouë dans un

long voyage. Ouy, mais je fouhaiterois de vivre sans aucune de ces incommoditez. Une parole si lasche est indigne d'un homme de courage; voyez comme vous recevrez le souhait que je fais pour vous du plus tendre & du plus ferme de mon cœur. Que les Dieux vous preservent des caresses de la fortune. Demandez-vous un peu si si vous aimeriez mieux vivre au cabaret qu'à l'armée si vous en aviez le choix. Car nostre vie, mon cher Lucile, est une guerre continuelle, d'où vient que les hommes qui se tourmentent, qui courent ça & là au travers de mille difficultez, & qui conduisent des entreprises militaires avec beaucoup de dangers, sont estimez gens de cœur, & portent le tiltre de Colonels & de Generaux d'armées; mais ceux qui vivent mollement dans le sein de la paix, tandis que les autres travaillent, ne passent que pour de vils animaux qui trouvent leur sûreté dans le mespris que tout le monde fait d'eux.



## EPISTRE XCVII.

*Que les Siecles passez n'estoient pas moins vitieux que ceux qui leur ont succedé.*

*Le crime peut bien estre hors de peril, mais non pas hors d'aprehension.*

**V**OUS vous trompez mon cher Lucile, si vous croyez que la dissolution, le mespris de la vertu, & les autres defauts que chacun reproche à son siecle, soient le vice de celuy cy. Ces defauts viennent des hommes, & non pas des temps, car vous n'en trouverez point qui n'ayent esté noircis de crimes. Et si vous venez à les examiner en particulier, ( j'ay honte de le dire ) vous verrez que la licence ne fut jamais plus grande qu'au temps de Caton. Pourroit on croire que l'on agist par argent dans ce procez ou Clodius estoit accusé d'un adultere commis avec la femme de  
César

Cæsar durant le Sacrifice qui se faisoit pour le salut du peuple, dont l'entrée estoit tellement interdite aux hommes, que l'on couvroit mesme les representations des animaux du sexe masculin ? On conta de l'argent aux Juges, & ce qui est encore plus vilain, on leur prostitua des Dames de la ville, & des jeunes hommes de bonne maison ; tellement que l'on peut dire que l'absolution fut plus noire que le crime. Clodius accusé d'adultere fit un partage d'adulteres entre les Senateurs, & ne fut assure de son salut, qu'apres avoir rendu ses Juges coupables comme luy. Voilà ce qui se passa dans cette affaire où Caton avoit deposé comme témoin. Je veux rapporter les paroles mesmes de Ciceron, parce que la chose est difficile à croire. Clodius les fit venir, il leur fit force promesses, il leur garentit sa parole, il les paya. Mais ô Dieux ! le crime detestable ! il y a des Juges à qui l'on fit passer des nuits entieres avec de certaines Dames, & à qui l'on produisit des garçons de bonne famille pour surcroist de recompense. Je ne m'arreste point à l'argent qui fut donné,

ce que l'on y ajouta est bien plus considerable. Voulez-vous la femme de ce jaloux ? Je vous la donneray : voulez-vous celle de ce riche ? je vous feray coucher avec elle , condamnez apres cela l'adultere lorsque vous l'aurez commis , je vous feray venir cette belle que vous aimez. Je vous promets une nuit de cette autre ; devant qu'il soit peu vous verrez l'effet de ma parole , dans trois jours.

Certainement il y a plus de mal à distribuer des adulteres qu'à les commettre en effet. L'un témoigne la passion , & l'autre le peu d'estime que l'on a pour une femme. Ces bons Juges avoient demandé des gardes , que le Senat leur avoit accordez. Mais cela n'estoit point nécessaire s'ils n'avoient pas intention de condamner ; c'est pourquoy Catulus voyant que Clodius estoit absous , leur dit fort à propos , pourquoy nous demandiez-vous des gardes ? Estoit ce de peur qu'on n'enlevast vostre argent ? Cependant on vit eschaper Clodius qui fut adultere devant l'accusation , & prostitu-teur durant le procès , ayant commis plus de crimes pour se faire absoudre .

qu'il n'en avoit fait pour meriter d'être condamné. A t'on jamais veu des mœurs plus depravées que celles de ce temps-là , où l'impureté s'estoit desbordée jusques dans les Sacrifices & dans les Tribunaux , Ou durant la procedure extraordinaire qui se faisoit par Arrest du Senat, l'on commettoit des crimes plus énormes que celui dont-il s'agissoit ? La question estoit si un homme pouvoit estre en seureté apres un adulkere, & l'on trouva que sans adulkere, il ne pouvoit estre en seureté. Tout cela se passa à la veüe de Pompée & de Cæsar, de Ciceron, & de Caton ; de ce Caton, dis-je, durant le Magistrat duquel le peuple n'osa demander la permission decelebrer les jeux de Flore où les Filles desbauchées paroissoient toutes nuës. Pensez-vous qu'en ce temps là les regards des hommes fussent plus severes que leurs jugemens ? Tout cela s'est fait, & se fera encore ; car la licence des villes peut bien estre arrêtée pour quelque temps par la discipline & par la crainte, mais elle ne cessera jamais d'elle mesme. Il ne faut donc pas vous imaginer que l'impu-

dicité ait à present plus de licence, & les loix moins d'autorité. Car la jeunesse d'aujourd'huy est plus sage que celle de ce temps-là, auquel le coupable nioit l'adultere devant ses Juges, & les Juges le confessoient devant le coupable ; auquel on jouissoit d'une femme pour juger une cause ; auquel Clodius ayant gagné la faveur des Juges par les mesmes crimes dont il estoit accusé, pratiquoit des marchés de cette nature tandis qu'on luy faisoit son procès. Le croira t'on ? Il fut absous d'un adultere par le moyen de plusieurs adulteres.

Il y aura des Clodius en tout temps ; mais il ne se trouvera pas toujours des Catons. Nous nous portons facilement au mal, parce que nous ne manquons jamais de guide, ny de compagnon, & que d'ailleurs le mal mesme se produit assez sans guide & sans compagnon. Le chemin du vice ne va pas seulement en pente, il tombe en precipice. Et ce qui fait que la plupart des hommes ne se corrigent point, c'est qu'au lieu que les fautes qui se commettent dans tous les mestiers font deshonneur & preiudice aux artisans,

celles qui se font dans le reglemēt de la vie leur apportēt quelque plaisir. Le Pilote ne prend pas plaisir de voir perir son vaisseau, le medecin de voir porter son malade en terre, ny l'Avocat de perdre la cause de sa partie par sa faute; mais au contraire tout le monde se plaist dans son erreur & dans son vice. L'un se plaist dans l'adultere, & s'eschauffe davantage par les difficultez qu'il y rencontre; l'autre dans la fourberie ou dans le larcin, sans trouver dans ces crimes rien qui luy desplaie que le mauvais succès. Tout cela vient d'une mauvaise habitude. Mais afin que vous sachiez que les ames les plus depravées ont quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent pas tant ce qui est deshonnesté, qu'elles negligent de l'éviter, considerez que tout le monde cache ses crimes, & bien qu'on profite de leur succès, on a soing de les tenir couverts; au contraire une bonne conscience se produit au dehors, & cherche la lumiere tandis que le vice se cache, & craint mesme les tenebres. C'est pourquoy Epicure dit, à mon avis fort à propos, que le meschant

peut bien se cacher ; mais qu'il ne se croit jamais bien caché : Où si vous l'aymez mieux de cette maniete, il est inutile au meschant qu'il se cache, puisque cela ne le peut assurer. Il faut donc dire que les scelerats peuvent estre hors de peril, mais non pas hors d'apprehension. Je ne croy pas que cela soit contraire à l'opinion de nôtre secte estant expliqué de la sorte. Pourquoy ? parce que la premiere & la plus grande peine d'un crime c'est de l'avoir commis ; car quoy que la fortune le favorise & le protege, il ne demeure jamais impuni, le chastiment du peché se rencontrant dans le peché mesme. Il est encore suivi d'un second suplice, qui est une crainte continuelle & une defiance de sa propre seureté ; pourquoy aussi voudrions nous l'exempter de cette punition, & ne le pas laisser en suspens ? Il ne faut pas estre du sentiment d'Epicure, qui n'admet point dans la nature d'idée de lustice, & qui dit qu'il faut éviter le crime, parce qu'autrement on ne peut éviter la crainte qui en est la suite, mais il faut le croire quand il dit que les mauvaises actions sont pu-

nies par la conscience, qui tourmentée d'une perpetuelle inquietude, ne scauroit prendre creance en ceux qui luy respondent de sa seureté. C'est l'argument dont se sert Epicure pour montrer que nous abhorrons naturellement le crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne craigne, lors mesme qu'il est en seureté. La fortune peut bien le garentir du mal, mais non pas de la peur. Pourquoi? parce que nous portons en nous mesmes une averfion des choses que la nature a condamnées. Delà vient que ceux qui sont cachez ne se croyent jamais bien cachez, parce que leur conscience les accuse, & leur fait voir ce qu'ils sont, ioint que le propre des meschans, c'est de trembler touïours. Enverité, comme il y a quantité de crimes qui eschapent à la connoissance des luges, & qui évitent les peines qui leur sont ordonnées par les loix, ce seroit un grand malheur si les scelerats ne sentoient pas aussi-tost ce supplice naturel & pressant, & si la crainte ne prenoit pas dans leurs ames la place du repentir.



## EPISTRE XCVIII.

*L'Ame est plus puissante que la fortune, & se fait une vie heureuse où miserable.*

*On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'on en a receüe.*

**N**E vous imaginez pas qu'un homme puisse estre heureux tandis que sa felicité le tient en suspens. C'est s'apuyer sur un roseau que de se réjouir d'un bien fortuit. La joye qui vient de dehors, sortira comme elle est entrée ; mais celle qui se forme au dedans est solide & fidele ; elle croist & se soutient jusques à la fin de la vie. Tout ce que le peuple admire, sont des biens de peu de durée. Quoy ? ne peut on pas en user avec plaisir ? qui vous le nie ? Pourveu qu'ils dependent de nous, & que nous ne dependions point d'eux. Les choses que

donne la fortune ne sont bônes qu'entant que l'on se possède en les possédant, & que l'on n'est pas incommodé par ses commoditez. Ceux-là se trompent, ( mon cher Lucile ) qui croyent que la fortune nous donne quelque chose de bon ou de mauvais. Elle nous donne seulement la matiere dont nous pouvons faire quelque chose de bon ou de mauvais. L'ame est plus puissante que la fortune, elle conduit les affaires comme il luy plaist, & se fait une vie heureuse ou miserable. Si elle est mauvaise, elle tourne tout en mal, mesmes les choses qui estoient bonnes en apparence; si elle est bonne & innocente, elle corrige la malignité de la fortune, elle adoucit par la patience les evenemens fâcheux, & reçoit agreablement ceux qui sont favorables. Mais quoy qu'elle soit prudente, qu'elle fasse toutes choses avec jugement, & qu'elle n'entreprenne rien au delà de ses forces, elle ne jouira iamais de ce bien parfait & consommé, qui est au dessus des menaces de la fortune, si elle ne demeure ferme contre la varieté des accidens.

Examinez-vous sans vous flatter, ou bien examinez les autres, car on juge plus librement des affaires d'autrui, vous sentirez & vous avouerez qu'il n'y a rien qui soit utile en toutes ces choses que l'on desire si fort, si vous ne vous preparez contre le caprice du hazard & la legereté de la fortune, si vous ne dites sans murmurer, quand il vous arrivera quelque perte. *Les Dieux en ont autrement ordonné.* Où plustot, dites ce mot qui ne semble plus fort & plus propre pour r'assurer vostre esprit. *Que les Dieux m'envoyent quelque chose de meilleur.* Quand on est ainsi disposé, on ne peut estre surpris, & l'on se met en cette disposition, quand on considere tout ce que peut la vicissitude, avant que d'en sentir les effets, quand on jouit de son bien, de sa femme, & de ses enfans comme si on les devoit perdre un iour, & n'estre pas plus mal-heureux pour les avoir perdus. Un esprit qui s'inquiete de l'avenir est miserable, & celuy qui se met en peine s'il iouïra de ses satisfactions iusques à la fin de ses iours, est mal-heureux avant son mal-heur, Il n'aura iamais de repos, & la crainte

d'un mal à venir, luy fera perdre la iouissance d'un bien present. Or, il est égal de regretter une chose que l'on a perduë, ou de craindre de la perdre. Ce n'est pas que ie vous conseille d'estre negligent. Au contraire, évitez ce qui est à craindre, & donnez ordre à tout ce qui peut estre prevenu par bon conseil. Prevoyés de loin, & destournez si vous pouvez ce qui vous peut nuire avant qu'il arrive. Ce vous fera un grand avantage en telles occasions de demeurer ferme & resolu à tout souffrir : Car pour éluder la fortune, il la faut supporter doucement, elle n'excite point de trouble dans un ame qui est tranquille.

Il n'est rien de plus impertinent ny de plus miserable que d'apprehender toujours. Quelle folie d'anticiper son mal-heur! Enfin pour dire en un mot ce qui me semble de ces personnes actives qui se tourmentent sans cesse, elles sont aussi impatientes devant le mal que dans le mal. Celuy-là s'afflige plus qu'il ne doit, lequel s'afflige plustot qu'il ne doit, car la même foiblesse qui fait qu'il ne scauroit attendre le mal, empesche

qu'il ne le puisse bien connoistre ; son impatience luy fait imaginer un bonheur perpetuel, il se promet que les bons succès luy dureront toujours, mesme qu'ils coïstront avec le temps, & sans se souvenir de la revolution fatale des choses humaines, il pretend pouvoir fixer la legereté de la fortune. C'est pourquoy j'estime que Metrodore a bien rencontré dans une lettre de consolation qu'il escrit à sa sœur, sur la mort d'un fils, dont on attendoit beaucoup. Tous les biens, dit-il, sont mortels, qui appartiennent à des creatures mortelles (il parle de ces biens apres lesquels tout le monde court) ; car le bien veritable ne meurt iamais, la sagesse & la vertu sont un bien certain & éternel, c'est le seul avantage immortel qui arrive aux humains. Au reste, ils sont si aveugles & songent si peu où ils vont chaque iour qu'ils s'estonnent quand ils perdent quelque chose, quoy qu'ils sachent qu'ils perdront tout en un iour. Tous les biens dont on vous dit le maistre, sont chez vous, mais ils ne sont pas à vous ; Car il ny a rien de stable pour celuy qui est infirme, ny rien d'éternel pour

celuy qui est fragile. Il est nécessaire ou que les choses perissent, ou que nous les perdions, & ce nous seroit une consolation ( si nous le sçavions bien prendre) de perdre sans aucun regret un bien qui est destiné à périr.

Quel remede trouverons nous donc à toutes ces pertes? c'est de se souvenir des biens que nous avons perdus, & de ne pas oublier le fruit & l'utilité que nous en avons receüe. On peut bien nous empescher d'avoir, non pas d'avoir eü. C'est estre ingrat que de n'avoir point de reconnoissance d'un bienfait quand on l'a perdu. La fortune à la verité nous oste la chose, mais elle nous en laisse le fruit, que nous perdons par l'iniustice de nos regrets. Dites en vous mesme : Entre toutes les choses qui paroissent si affreuses, il n'y en a point qui soient invincibles, elles ont esté déjà vaincuës plusieurs fois. Mutius a surmonté le feu, Regulus les tourmens, Socrate le poison, Rutilius l'exil, & Caton la mort. Surmontons aussi quelque chose à nostre tour. De plus, les biens qui par une apparence de felicité ad-

tirent les desirs du vulgaire, ont esté souvent mesprizez par de grands personages. Fabricius estant dictateur, refusa les richesses & les condâna étant censeur. Tuberon estimant que la pauvreté luy estoit honorable aussi bien qu'au Capitole, se servit de vaisselle de terre dans ce festin public, où il montra que l'homme devoit se contenter de ce qui servoit mesme à l'usage des Dieux. Sextius le pere refusa des honneurs, & quoy qu'il fust né pour gouverner un jour la Republique, il ne voulut point accepter la dignité de Sénateur que Jules César luy presentoit, sachant bien que ce qui se pouvoit donner, se pouvoit aussi ôter. Faisons à nostre égard quelque chose de pareil & de bonne grace, faisons qu'on nous cite parmy ces beaux exemples. Pourquoi manquons nous de cœur ? Pourquoi perdons nous l'esperance ? Tout ce qui s'est fait autrefois se peut encore faire aujourd'huy. Purifions nostre ame, & suivons ce que nous dicte la nature ; car celuy qui s'en escarte, devient esclave de la cupidité, de la crainte & de la fortune.

Le Sage dans les incommoditez de la vieillesse ne considère la vie que pour l'amour de ceux auxquels il peut estre encore utile, c'est une grace qu'il leur fait que de ne pas mourir plûtôt. Un autre que luy auroit déjà mis fin à toutes ses peines, mais il croit en cet estat qu'il n'est pas moins honteux de recourir à la mort que de la fuir. Quoy? si cela luy est conseillé, ne partira-t'il pas? Pourquoi non? s'il voit qu'il ne soit plus utile à personne, & qu'il n'ait plus rien à faire que de souffrir. Voilà, mon cher Lucile, ce qu'on appelle apprendre la Philosophie par la pratique, s'exercer à la connoissance de la verité, & mettre à l'épreuve la resolution que peut avoir un homme contre la mort & contre la douleur, quand l'une approche, & quand l'autre est venue. On ne scauroit mieux apprendre ce que l'on doit faire que quand on le fait, nous n'avons fait autre chose jusques icy que disputer si l'on peut résister à la douleur, & si la présence de la mort n'est point capable d'abatre les plus grands courages; qu'est-il besoin de tant de

paroles? Venons à l'expérience, vous trouverez que la mort ne fortifie point le Sage contre la douleur, & que la douleur ne l'assure point contre la mort. Il se fie sur ses forces contre ces deux ennemis, car ce n'est point l'esperance de la mort qui le fait souffrir doucement, ny l'ennuy de la douleur qui le fait mourir librement; il supporte l'un & attend l'autre.





## EPISTRE XCIX.

*Il reproche à un de ses amis le peu de constance qu'il a témoigné dans la mort de son Fils en bas aage ; Et monstre par de solides raisons que l'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions.*

**I**E vous ay. envoyé la Lettre que j'écrivis à Marulle, qui témoigna peu de constance à la mort de son Fils qu'il perdit encore au berceau, ie n'y ay pas usé du stile qui m'estoit nécessaire, ne croyant pas devoir flatter un homme qui meritoit plus d'estre repris que d'estre consolé. J'avouë qu'il faut avoir un peu d'indulgence pour un affligé qui est encore estourdi du coup qu'il a reçu, luy permettant de se descharger, du moins de pousser les premiers soupirs. Mais pour ceux qui se mettent en teste de verser des pleurs, il les faut arrester d'abord, & leur apprendre qu'il y a

quelquefois des larmes indecentes & ridicules. Vous attendez des consolations, vous ne recevrez que des reproches. Si vous supportez la mort d'un enfant avec tant d'impatience, que feriez vous si vous aviez perdu un amy? Il vous est mort un Fils si jeune que vous ne pouviez encore vous en rien promettre. Ce n'est qu'un petit espace de temps perdu. Certainement nous cherchons des raisons pour nous affliger, & nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouvoit pas nous donner matiere de nous plaindre avec iustice. Je vous croyois assez resolu pour supporter de veritables afflictions, à plus forte raison pour souffrir ces petites disgraces, dont les hommes ne témoignent du ressentiment que pour se conformer à la coûtume. Si vous aviez perdu un amy ( qui est la plus grande de toutes les pertes ) il faudroit vous mettre dans cette disposition d'estre plus satisfait de l'avoir eu, que fâché de l'avoir perdu. Mais la plupart content pour rien les avantages & les plaisirs passez. La douleur a ce deffaut qu'estant innu-

tile, elle est encore ingrate. Pensez-vous que vous ayez perdu vostre peine d'avoir iouy d'un tel amy ? tant d'années, tant de conversations familières, tant de communications secrètes n'ont elles de rien servi ? Vous mettez l'amitié au tombeau avec vostre amy. Pourquoy regrettez vous de l'avoir perdu s'il vous est inutile de l'avoir possédé.

Je vous assure qu'une bonne partie de ceux que nous avons aymez nous demeure apres que le destin les a retirez. Le temps qui est passé est à nous, & je ne voy rien dont nous soyons plus assurez que de ce qui a esté. L'esperance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons receus, comme si ce que nous attendons de favorable ne devoit pas estre bien-tost mis aulang des choses passées. C'est borner de bien pres la iouissance des biens de ne considerer que ceux qui sont présens. Les futurs & les passés peuvent satisfaire également, les uns par l'esperance, & les autres par le souvenir. Les premiers sont incertains & peuvent ne pas arriver, mais les derniers ne peuvent pas n'avoir point

esté. Quelle folie est-ce donc d'abandonner le certain ? Réjouissons nous des biens qui sont tombez en nos mains, pourveu que nous ayons sceu les retenir, & qu'ils ne se soient pas eschappez entre nos doigts. Il y a une infinité d'exemples de peres qui ont perdu des enfans en bas aage, sans jetter une seule larme, & qui sont rentrez au Senat, ou qui ont fait quelque autre fonction apres les avoir mis au tombeau. Cela n'est pas sans raison. Car en premier lieu, il est superflu de s'attrister quand la tristesse ne sert de rien. Et puis il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne, & qui pend encore sur la teste de tous les autres. De plus c'est une folie de se plaindre quand il y a si peu de distance entre celuy qui est mort & celuy qui le regrette. C'est pourquoy nous devons estre d'autant moins touchez que nous suivons de plus prés les personnes que nous avons perduës. Considerez la vitesse du temps, regardez aussi combien est courte la carriere où nous courons à toute bride. Prenez garde que tout le genre humain qui tend à une mesme

fin n'est séparé que par de petits intervalles, lors mêmes qu'ils paroissent bien grands. Celuy que vous pensez estre perdu, est allé seulement devant. Puisque nous avons un mesme chemin à faire, n'est il pas indigne à un sage de pleurer celuy qui est parti plutôt que nous ? On pleure d'une chose qui est faite, & que l'on sçavoit bien qui se feroit, que si l'on a crû que l'homme ne deust point mourir, on s'est trompé lourdement. On a regret qu'une chose soit terminée, quoy que l'on ait dit souvent qu'il estoit impossible de l'empescher ; car se plaindre que son amy soit mort, c'est se plaindre qu'il ait esté homme. Nous sommes tous liez à un mesme sort. Qui est venu au monde ne peut se dispenser d'en sortir, l'espace peut estre different, mais la fin est toujours égale. Le téps qui coule entre le premier iour & le dernier est incertain & variable ; car si vous considerez la misere de la vie, il est long & mesme pour un enfant ; si vous en regardez la durée, il est court & mesme pour un viellard. Il n'y a rien dans la nature qui ne s'écoule & qui ne change plus

viste que les saisons , toutes choses font agitées & transformées en leurs contraires par le pouvoir de la fortune , & dans une si generale revolution l'homme ne trouve rien de certain que la mort. On se plaint toutes-fois de cela seul qui ne trompe jamais personne.

Mais il est mort estant encore tout ieune. Je ne veux pas dire que l'on est plus heureux de mourir bien-tost. Voyons seulement le peu d'avantage qu'un vieillard a sur un enfant. Concevez bien la vaste estenduë du temps , & comparez à son immensité ce qu'on appelle l'age de l'homme , vous trouverez que ce que nous souhaitôs , & que nous taschons de prolonger est bien peu de chose. Combien en donne t'on aux soucis , aux douleurs , aux impatiences , aux maladies , à la crainte , & à l'imbecillité de l'enfance ? Le dormir en emporte la moitié. Ioignez y les travaux , les afflictions , & les dangers , vous verrez que l'on ne vit guieres , mesme quand on vit long-temps. Mais qui n'avoüera pas que ce ne soit une grace de pouvoir retourner bien-tost au lieu de son origine,

& d'avoir fourni sa carrière avant que d'estre las & fatigué. La vie de soy n'est ny bonne ny mauvaise, elle donne lieu seulement de faire le bien ou le mal. Cet enfant n'a donc perdu que cette liberté qui tourne le plus souvent à nostre dommage. Il pouvoit estre prudent & modeste, & vôtre éducation pouvoit le former dans les bonnes mœurs. Mais (ce qui étoit fort à craindre) il pouvoit estre semblable à beaucoup d'autres. Si vous considerez ces jeunes gens de bonne maison que la desbauche a réduits à servir aux spectacles, si vous regardez encore ces infames qui se prestent l'un à l'autre pour exercer leurs impudicitez, qui ne sçauroient passer un jour sans s'enyvrer, ou sans commettre quelque insigne meschancheté; vous avouerez qu'il y avoit plus à craindre qu'à esperer. Vous ne devez donc pas aller chercher des raisons pour vous affliger, ny vouloir augmenter une perte legere par un ressentiment affecté. Je ne demande point que vous fassiez un grand effort, & ie n'ay pas si mauvaise opinion de vous que de croire que vous ayez besoin de toute

vostre vertu pour cela. Ce n'est pas une douleur, ce n'est qu'une piqueure, & toutesfois vous en faites une douleur. Vous auriez fait sans doute un grand progrès dans la Philosophie, si vous regrettiez tout de bon un enfant que son pere connoissoit moins que sa nourrice ! Quoy, est-ce que ie veux vous rendre insensible & vous persuader de marcher teste levée dans la ceremonie des funerailles, sans permettre que vostre cœur en soit touché ? nullement. C'est inhumanité, non pas vertu, de voir porter ses parens au tombeau avec les mesmes yeux qu'on les voyoit en vie, & de n'estre pas ému, lorsque l'on vient à se separer de ses amis. Mais supposez que ie le deffende, il y a des choses qu'on ne sçauroit empêcher. Les larmes tombent quoy qu'on les retienne, & soulagent le cœur qui est oppressé. Que faire donc ? Permettons qu'elles tombent, mais ne l'exigeons pas. Qu'elles coulent tant qu'elles viendront de l'affection, & non pas de la coûtume. Il ne faut rien adjoûter à la tristesse, on ne doit point la reigler par l'exemple d'autrui. L'ostentation de la douleur est  
plus

plus incommode que la douleur mesme. Combien en trouverez vous qui soient tristes dans le cœur ? Ils crient plus haut quand on les entend. Ils sont tranquilles, & ne disent mot lorsqu'ils sont seuls; mais s'ils voyent venir quelqu'un, ils se remettent à pleurer. Ils se tirent les cheveux, ils souhaitent la mort. ils se jettent à bas du lit, ce qu'ils pouvoient faire plus librement lorsque personne ne les en empeschoit : Tant il est vray que la douleur ne peut durer, quand elle n'a point de témoins. D ailleurs, nous avons ce défaut de nous reigler en toutes rencontres sur la pluralité, & de regarder ce qu'on a coûtume de faire plûtoft que ce qu'il faut faire. Nous quittons la nature pour suivre le peuple qui est un mauvais guide, & aussi leger en cecy qu'en tout le reste. Voit-il un homme resolu dans son deüil ? Il dit que c'est un cruel & un barbare. En voit il un autre couché par terre, embrassant le corps du defunt, il dit que c'est un lasche & un effeminé. C'est pourquoy il faut mesurer toutes choses par la raison.

Au reste, il n'y a rien de plus im-

pertinent que de vouloir acquerir de la reputation par la tristesse, & de chercher de l'approbation à ses larmes. Pour moy j'estime qu'il y en a qui doivent estre permises à l'homme Sage, & d'autres qui ne dépendent pas de sa volonté. J'en feray voir la difference. Lorsque nous recevons la nouvelle d'une mort qui nous touche, ou que nous embrassons le corps d'un amy decedé que l'on va consumer par le feu, la nature nous force de verser des larmes, parce que les esprits esmus par la douleur remuent tout le corps, & pressant l'humeur dont les yeux sont environnez, ils la font sortir dehors & distiler en pleurs. Ces larmes tombent de force sans que nous les puissions retenir. Il y en a d'autres que nous laissons échapper lorsqu'on nous parle des personnes que nous avons perduës, ou quand il nous souvient de leur conversation, de leurs entretiens, & de leurs bons offices. Il y a quelque douceur dans cette tristesse qui relasche & humecte les yeux comme dans la joye. Nous donnons passage aux unes, les autres se le font malgré nous. On n'a

donc pas raison de répandre ny de retenir ses larmes par la consideration des personnes presentes, puisqu'en ces occasions il n'y a rien de plus honteux que de feindre. Il faut les laisser couler naturellement, ce qui se peut faire en demeurant paisible & tranquille. On a veu souvent pleurer le Sage sans rien perdre de son auctorité; & avec un temperament si juste que ses larmes avoient quelque chose d'humain & de grand. On peut, dis-je, obeir à la nature, en conservant sa dignité. J'ay veu des gens d'honneur aux funerailles de leurs parens, portant leur affliction empreinte sur le visage, qui sans affecter aucune tristesse estudiée ne témoignoyent au dehors que ce qu'ils sentoient au dedans. Il y a quelque bien-séance dans la tristesse que le Sage est obligé de garder, & la mediocrité est nécessaire dans les pleurs comme en toute autre chose. Les douleurs des ignorans sont excessives aussi bien que leurs joyes.

Il faut souffrir doucement ce que l'on ne peut éviter. Quand la pensée vous viendra que ce n'estoit encore

qu'un enfant, pensz aussi qu'il estoit né comme les autres hommes, de qui les jours sont incertains, & que la fortune ne conduit pas toujourns jusques à la vieillesse, les laissant souvent en chemin. Au reste, parlez souvent de luy, & vous le remettez en memoire autant qu'il vous sera possible. Vous le ferez frequemment si vous le faites sans chagrin, car si l'on fut la conversation d'un homme naturellement triste, on ne peut pas se plaire avec la tristesse effective. S'il vous a dit quelque chose de tendre, s'il a fait autresfois quelque gentillesse où vous ayez pris plaisir, re-petez ces choses, & assurez hardiment qu'il auroit respondu à tout ce que l'affection paternelle vous en avoit fait esperer. C'est une espece de cruauté d'oublier ses proches, d'ensevelir leur memoire avec leur corps, de pleurer beaucoup, & de ne s'en souvenir guieres. C'est ainsi que les Oyseaux ayment leurs petits, leur amour qui estoit violent & insensé s'esteint aussi tost qu'ils les ont perdus. Cela ne convient pas à un homme sage, de qui le souvenir doit durer

plus long temps que le deüil. Pour moy je ne sçauois approuver ce que dit Metrodore, qu'il y a certains plats qui ont de l'alliance avec la tristesse, & quec'est le temps de les pouuoir goûter. Je rapporte les mesmes paroles, & je voy déjà ce que vous en jugerez. Car, qu'y a-t'il, de moins honneste que de chercher le plaisir dans le deüil, mesme de se servir du deüil pour trouver le plaisir ? Ce sont ces gens là qui nous accusent de trop de rigueur, & qui descrient nos Maximes comme trop austeres, à cause que nous disons qu'il ne faut point recevoir la douleur, ou qu'il la faut chasser bien viste. Mais lequel des deux vous semble le plus incroyable ou le plus inhumain, de ne sentir point de douleur apres la perte d'un amy, ou de chercher du plaisir dans la douleur mesme : Ce que nous enseignons est honneste, qu'il ne faut point s'abandonner à la douleur lorsque l'affection fait sortir, & pour ainsi dire, esclore de nos yeux quelques larmes. Mais pourquoy dites-vous qu'il faut mesler le plaisir avec la douleur ? C'est ainsi que nous appai-

sons les jeunes garçons avec un morceau de tarte, & les petits enfans en leur donnant la mammelle. Vous ne voulez pas mesme suspendre l'usage du plaisir, tandis que vostre fils brûle sur le bucher, ou que vostre amy est aux abois de la mort, mais vous cherchez encore à chatoüiller vostre chagrin. Lequel est plus-honneste ou d'effloigner la douleur de vostre ame, ou de joindre le plaisir avec la douleur ? Je dis non seulement le joindre, mais le rechercher encore au fort de la douleur. Il y a dit-il, quelque plaisir qui ressemble à la tristesse. Il nous est permis de tenir cette opinion, & non pas à vous qui croyez qu'il n'y a point d'autre bien dans la vie que le plaisir, ny d'autre mal que la douleur. Quelle alliance y peut-il avoir entre le bien & le mal ? Mais suposez qu'il y en ait, c'est maintenant qu'il la faut decouyrir, & sçavoir si la douleur a quelque chose en soy d'agreable & de doux. Il y a des remedes qui sont salutaires à certaines parties du corps, lesquels il ne seroit pas honneste d'appliquer en d'autres, & la scituation de la playe rend quelque-

fois indecent ce qui seroit utile & ne seroit pas deshonneste en un autre endroit. N'avez vous pas de honte de vouloir chasser le deüil par le plaisir ? Il faut employer un remede plus austere. Dites plûtost que celui qui est mort ne sent point de mal, car s'il en sent, il n'est pas mort ; il n'y a rien, dis-je, qui puisse blesser un homme qui n'est plus, il seroit encore si quelque chose le pouvoit blesser.

Croyez vous qu'il est malheureux, parce qu'il n'est plus, ou parce qu'il est encore quelque part ? Il est certain que ce n'est pas à cause qu'il n'est plus, car quel sentiment peut avoir celui qui n'est plus ? ny à cause qu'il est encore quelque part, parce qu'il a évité ce qu'il y a de plus fascheux en la mort qui est de n'estre plus.

Difons donc à celui qui pleure & regrette un enfant mort en son bas âge : nous sommes tous égaux jeunes & vieux, quant au terme de nostre vie, si on la compare à la durée de l'Univers ; car nostre portion de cette immense durée est moindre que la plus petite partie qu'on se puisse imaginer, qui ne laisse pas de faire une

partie de son tout. En verité le temps que nous vivons n'est presque rien, & cependant nostre erreur l'accroist & luy donne une vaste estendue. Je vous escriis cecy, non pas que je croye que vous attendiez de moy un remede qui viendroit à tard ( car je sçay bien que vous ne verrez rien dans cette Lettre que je ne vous aye dit autresfois) mais pour vous faire reproche de vous estre oublié vous-mesme durant quelques jours. C'est aussi pour vous exhorter à tenir bon contre la fortune, & à regarder ses traits, non pas comme s'ils pouvoient tomber sur vous, mais encor comme s'ils devoient estre décochez contre vous.



## EPISTRE C.

*Il parle des Livres de Fabianus  
& des differentes manieres d'é-  
crire de son temps.*

**V**Ous me mandez que vous avez leu avec empressement les Livres que Fabianus Papirius a compo-

sez des Mœurs Civiles ; mais qu'ils ne respondent pas à l'opinion que vous en aviez conceüe. Vous blâmez en suite la façon d'écrire, ne vous souvenant pas que c'est un Philosophe qui en est l'Auteur. Je veux qu'il soit ainsi que vous le dites, & que ses paroles soient abondantes, mais vagues. Cela ne laisse pas d'avoir de la grâce ; & un discours qui coule doucement, a quelque beauté qui luy est particuliere. Car il est important à mon avis qu'il coule & qu'il ne saute pas.

Il y a mesme de la difference en ce que je vay dire. Je trouve dans Fabianus plûtoſt un flux qu'un débordement de paroles ; Elles sont fécondes, mais fans aucun desordre, quoy qu'avec quelque rapidité. Cela fait voir clairement qu'elles ne sont ny étudiées ny travaillées, & qu'elles sont entierement de luy. Aussi a t'il plus de ſoin des mœurs que des paroles, & ce qu'il a écrit est pour instruire les ames, & non pour chatouiller les oreilles.

D'ailleurs, vous n'aurez pas eu le loisir de faire toutes ces observa-

tiens lorsqu'il parloit , son discours en gros vous auroit ravy, mais ce qui plaist estant animé de l'action, d'ordinaire à moins de grace quand il est mis sur le papier : c'est toujours beaucoup d'avoir sceu plaire à la premiere veüe, quoy qu'à revoir les choses de plus près on y puisse trouver à redire. Enfin si vous demandez mon sentiment, j'estime plus celuy qui a emporté l'approbation que celuy qui l'a meritée. Je sçay bien que ce dernier est plus assuré du succez, & qu'il peut se promettre plus hardiment le suffrage de la posterité. Apres tout un discours trop recherché ne convient pas à un Philosophe. Comment se montrera-t'il constant & resolu ? Comment fera-t'il espreuve de ses forces, s'il craint de dire un mot impropre ? Le stile de Fabianus n'estoit pas negligé, mais il estoit ferme, & vous n'y trouverez rien de bas. Ses paroles sont choisies, & ne sont point affectées ; Elles sont nettes, & ne sont point placées contre leur ordre naturel à la maniere de ce temps. Encore qu'elles soient populaires & familiares, elles ne laissent pas d'estre relevées. Elles expriment

ment des sentimens honnestes & magnifiques qui ne sont point serrez comme une Sentence, & qui vont plus loing. Nous examinerons ce qui n'est pas assez racourcy, ce qui n'est pas d'une belle construction, & ce qui n'a pas la politesse d'aujourd'huy.

Quand vous aurez tout consideré, vous n'y verrez rien de vuide. Quoy qu'il n'y ait point de marbres de diverses couleurs, de canaux, de ces appartemens qu'on appelle la chambre du Pauvre, ny rien de ce que le luxe qui ne se contente pas des ornemens ordinaires y pourroit adjoûter : Toutefois, comme l'on dit communement, la maison est belle, joint que l'on n'est pas d'accord quel stile est le meilleur. Les uns veulent qu'il soit mâle, sans toutefois estre negligé. Les autres le demandent si austere, que s'il se rencontre quelque endroit qui soit plus doux que le reste, ils le changent tout exprés, & coupent les periodes de peur qu'elles ne finissent au lieu où on les attend. Lisez Ciceron, vous verrez que son stile est égal, mesuré, poly, doux & delicat sans estre lasche. Au contraire, celuy de Pollion a du

fel & de la pointe; il saute & vous laisse lors que vous y pensez le moins. En un mot. tout finit doucement chez Cicéron, & tout tombe brusquement chez Pollion; si vous en exceptez peu de choses qui sont dites d'une même maniere & dressées sur un même modele. Vous dites encôre que tout vous semble bas dans Fabianus, mais je n'y aperçois point ce deffaut. Ce qu'il dit n'est point rampant, il est naturel, & d'une suite douce & temperée, il est uni & non pas ravalé. Il n'a pas à la verité cette vehemence que vous demandez en l'Orateur, ny ces pointes & ces surprises agreables des Sentences. Mais voyez le corps du discours; il est beau, quoy qu'il ne soit point fardé. Vous me direz que son discours n'a rien de grand. Donnez m'en un que vous puissiez mettre au dessus de luy. Si vous me nommez Cicéron, qui a fait presque autant de Livres que Fabianus sur le sujet de la Philosophie, je vous l'accorderay; mais une chose n'est pas petite pour estre moindre que la plus grande. Si vous me proposez Asinius Pollio, j'en demeureray d'accord apres

Vous avoir respondu que c'est exceller dans un mestier si difficile que de n'en voir que deux devant soy. Amenez-moy encore Livius ( car il a composé des Dialogues qui sont autant pour la Philosophie que pour l'histoire. Il a mesme fait des Livres exprés de la Philosophie ) je luy donneray aussi la présceance. Mais considerez combien de personnes sont précédées celuy qui n'est precedé que de trois , & des trois plus eloquens hommes du monde.

Vous me direz, il ne remplit pas tous les caracteres , son discours n'est pas fort, quoy qu'il soit eslevé, il n'est ny impetueux ny rapide, quoy qu'il se respande librement ; il est pur & n'est pas assez clair. Vous voudriez dites-vous que l'on invektivât contre le vice , que l'on parlast hardiment contre les dangers , superbement contre la fortune , & aigrement contre l'ambition ; que l'on blamast la profusion, que l'on exterminast l'impudicité , & que l'on abbatist la tyrannie ; Que le langage de l'Orateur fust vehement, celuy du Tragique eslevé , & celuy du Comique vulgaire. Mais voulez-vous qu'un Philosophe s'arreste à si

peu de chose, j'entens à des paroles, luy qui s'attache seulement à la grandeur des choses, & que l'Eloquence accompagne par tout comme son ombre, sans qu'il y pense? Ce qu'il écrira sans doute ne sera pas toujours exact ny bien lié, chaque mot ne reveillera pas. Je l'avouë, il dira mesme beaucoup de choses qui ne porteront point coup, & quelquefois tout son discours passera, sans que personne en soit touché. Mais vous trouverez par tout beaucoup de lumiere & de grands espaces qui ne seront point ennuyeux. Enfin, il vous fera connoistre qu'il est persuadé de tout ce qu'il écrit. Vous verrez que son dessein n'est pas de vous plaire, mais de vous montrer ce qui luy plaist. Il ne cherche point de louanges, tout est pour le profit & pour les bons sentimens. Il me semble que ses écrits sont de cette nature-là, quoy que je ne m'en souviene pas bien, & qu'il ne m'en reste qu'une idée en gros telle qu'on la peut avoir d'une chose dont on a eu connoissance autrefois. Quand je l'allois entendre, j'en jugeois de cette sorte, & que ses discours quoy,

qu'ils ne fussent pas de cette extrême vigueur & solidité, avoient assez de force pour animer un jeune homme bien né à les suivre, sans luy oster l'esperance d'en venir à bout. Cette forte d'exhortation me paroist tres-efficace, car on rebute la jeunesse, quand apres luy avoir donné envie d'imiter un beau modèle, on luy en fait perdre l'esperance. Au reste il estoit abondant en paroles, & son discours en general sans loüer autrement chacune de ses parties estoit magnifique.





## EPISTRE CI.

*Qu'il est ridicule de faire de longs projets, veu l'incertitude & la brieveté de nostre vie.*

*Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, & considerer chaque jour, comme s'il estoit une vie entiere.*

**I**L n'est jour ny heure qui ne nous fasse connoistre nostre neant, & qui ne nous avertisse de nostre fragilité par quelque occasion qui nous oblige de songer à la mort lorsque nous faisons des projets pour une éternité. Vous me demanderez que veut dire ce commencement. Vous avez connu Senecion Corneille, Chevalier Romain, qui vivoit splendidement, & faisoit volontiers plaisir. Il s'estoit eslevé de la poussiere, & montoit déjà bien vite à la grandeur, car elle croist plus aysément qu'elle ne commence, & l'argent qui tire un

homme de la pauvreté est ordinairement long & difficile à gagner. Ce Senecion aymoit passionnement les richesses, à quoy il estoit porté par deux raisons, par l'adresse qu'il avoit à les acquerir, & par la science de les conserver, l'une desquelles toute seule estoit capable de le rendre puissant. Cet homme grand œconome, & qui n'avoit pas moins de soin de son bien que de sa personne, m'estant venu voir le matin selon la coûtume, demeura tout le jour auprès de son amy qui estoit malade & desesperé des Medecins; Et apres avoir soupé gayement fut surpris d'une forte Esquinancie qui luy ferra tellement la gorge, qu'à peine pût-il vivre jusques au point du jour. Il mourut en peu d'heures, apres avoir rendu à ceux qui le visitoient tous les devoirs & toutes les civilités qu'on auroit pû desirer d'un homme en bonne santé. Ainsi, celuy qui faisoit rouler l'argent sur mer & sur terre, & qui pour profiter de toutes les occasions, s'estoit interessé dans les fermes publiques, fut enlevé lorsque ses affaires estoient

en bon estat, & que l'argent luy venoit de toutes parts :

*Et puis allez planter la Vigne  
& l'Olivier.*

Quelle folie de vouloir disposer de tout le temps de nostre vie, puisq; nous ne sommes pas maistres du lendemain. O la sottise de tramer de longs desfeins ! J'acheteray, je bastiray, je prêteray, j'en tireray profit, j'exerceray des charges, & apres que je seray las de travailler, je me donneray du repos dans ma vieillesse. En verité tout est incertain, mesme aux plus heureux.

Personne ne se peut asseurer de l'avenir, cela mesme que nous tenons nous eschape des mains. Un coup de mer vient en un instant rompre la corde qui nous soustenoit, le temps court par un chemin qui est réglé, mais qui nous est inconnu. Que me sert qu'il soit certain au regard de la nature s'il est incertain pour moy ? Nous proposons des voyages de long cours sur les Mers Estrangeres ; d'al-

ler à la guerre, & d'obtenir des récompenses qui n'arriveront que bien-tard. Nous recherchons des emplois, & prétendons nous élever d'une charge à une autre, & cependant la mort est à nos trousses; mais parce que l'on n'y pense jamais que lorsqu'on la void chez autrui, la nature nous avertit assez souvent que nous sommes mortels, par des exemples funestes qui toutesfois ne nous touchent qu'autant de temps qu'ils nous estonnent. Quelle sottise de s'estonner qu'il arrive en un temps ce qui peut arriver en tout autre! Le terme de nostre vie est fixé par un Arrest immuable du destin, sans que personne sçache combien il est proche. Disposons donc nostre Ame comme si ce jour estoit le dernier. N'attendons point davantage, soyons prests tous les jours de rendre à la vie ce qu'elle nous a presté. Le plus grand deffaut que j'y trouve, c'est qu'elle est toujours imparfaite, & qu'il y a quelque partie qui n'est pas achevée. Qui a mis la dernière main à sa vie n'a plus besoin de temps. C'est de ce besoin que procede la crainte, de l'avenir qui nous ronge l'ame.

La misere est extrême d'estre toujours en doute de ce qui peut arriver, & l'on ne sçauroit concevoir le trouble dont un esprit irresolu se trouve agité. Comment donc se garantir de cette perplexité ? Par un seul moyen, qui est de ne point estendre, mais de bien ramasser le temps de sa vie, car celui qui ne profite point du present, demeure en suspens de l'avenir : Mais lorsque je me suis acquitté de ce que je me devois, mon esprit estant persuadé qu'un jour & un siecle ne diffèrent en rien, il regarde froidement la suite des jours & des affaires, & se rit de la vicissitude des temps. Comment seroit il troublé par des accidens variables & legers, s'il demeure ferme contre les choses qui n'ont point de stabilité ?

C'est pourquoy (mon cher Lucile) hâtez-vous de vivre, & faites estat qu'autant de jours vous sont autant de vies. Qui peut se mettre dans cette disposition d'esprit, & considerer chaque jour comme si c'estoit une vie entière, il est en parfaite assurance : Ceux au contraire, qui se promettent de longues années laissent échapper le pre-

sent, & tombent dans un amour passionné de la vie, & dans une crainte espouventable de la mort, qui est la source de toutes les misères. C'est ce qui a donné lieu au souhait infame de Mécenas qui se soumet à toutes les infirmités, à la mutilation de ses membres, & aux supplices les plus rigoureux, pourveu que la vie luy soit prolongée.

*Qu'on me rende manchot, cu-de-jatte,  
impotent,*

*Qu'on ne me laisse aucune dent,  
Je me consoleroi, c'est assez que de  
vivre.*

Il desire le plus grand mal qui luy pourroit arriver, & demande un long supplice comme il demanderoit une longue vie. Je l'estimerois le plus lasche de tous les hommes, s'il vouloit vivre jusques à ce qu'il fust mené au gibet. Et toutesfois il dit, estropiez-moy, j'en veux, pourveu que vous laissiez la vie à ce corps tout rompu & brisé. Attachez-le, déchirez-le, donnez luy la gésne. La vie est elle d'un si grand prix que l'on veuille bander

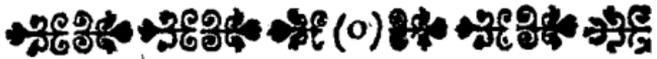
ses playes, demeurer suspendu & déchiré en un poteau pour retarder la fin de son supplice, qui est toutefois ce que le supplice a de meilleur ? Vaut-il mieux conserver sa vie pour la perdre plus d'une fois ? Que doit-on souhaiter à un homme si lasche ? Que les Dieux luy accordent ce qu'il demande. Que veulent dire ces vers si effeminez, cette crainte & ce pact si extravagant ? Faut-il mendier si honteusement quelques jours de vie ? Ne croyez-vous pas que c'est pour luy que Virgile a dit autrefois,

*Est-ce un si grand malheur que de perdre la vie ?*

Il souhaite les maux les plus extrêmes, & veut prolonger les souffrances. Que pretend-il gagner par là ? une plus longue vie. Mais quelle vie est-ce là ? c'est une mort étendue. Se peut-il trouver un homme qui ayme mieux seicher dans les tourmens, perdre ses membres l'un apres l'autre, & respendre son ame ( pour ainsi dire ) goutte à goutte que de la rendre tout d'un coup. S'en trouvera-t'il un seul,

qui se voyant attaché à ce bois malheureux, tout foible & froissé de coups, la poitrine & les espauls pleines de sales contusions, qui outre la gescne aura plusieurs raisons de souhaiter la mort, veüille prolonger sa vie, qui doit prolonger ses tourmens ? Apres cela, dites si vous voulez que la necessité de mourir n'est pas une grande faveur de la nature. Il y en a neanmoins qui sont tout prests de faire encore des pactions plus infames, de trahir leurs amis, & de prostituer leurs enfans, afin de jouir plus long-temps de la lumiere du jour tesmoin de leurs crimes. Il faut se despoüiller de ce fol amour de la vie, & sçavoir qu'il n'importe pas quand on souffrira ce que l'on doit souffrir un jour. Qu'il importe de bien vivre, non pas de vivre long-temps, & que souvent le bien vivre consiste à ne pas vivre long-temps.





## EPISTRE CII.

*Si la reputation qui nous suit apres  
la mort est un bien.*

*Quelques discours touchant l'im-  
mortalité de l'Ame.*

**V**Ostre Lettre m'a fait autant de  
déplaisir que si elle m'avoit re-  
veillé au milieu d'un songe agreable ;  
car bien que cene soit qu'une illusion,  
elle a toutesfois un plaisir eff. étif &  
reel J'estois attaché à une pensée dou-  
ce & serieuse que j'aurois pousé plus  
avant si je n'en avois esté empesché.  
Je voulois examiner, mais plustost  
me persuader l'immortalité de l'Ame:  
car je defere beaucoup à l'opinion de  
ces grands hommes qui nous pro-  
mettent mieux qu'ils ne nous prou-  
vent une chose si agreable. Je me lais-  
sois aller à une si grande esperance, je  
me dégoûtois déjà de moy-mesme. &  
je faisois peu d'estat du reste de mes  
vieux jours, ayant à passer dans cette  
immense

immense durée & dans la possession de tous les temps, lorsque vostre Lettre me fut apportée, m'éveilla, & me fit perdre un si beau songe. Je le reprendray, s'il vous plaît, apres que je vous auray satisfait, & que je me seray acquitté.

Vous dites que dans ma premiere Lettre je n'ay pas entierement expliqué la question; sçavoir si la gloire qui nous suit apres la mort est un bien, (comme le tiennent nos Stoiciens) & que je n'ay pas répondu à cet argument que l'on nous fait. Il ne se produit aucun bien des choses qui sont distantes & separées; or celuy-cy vient de choses distantes & separées. Ce que vous demandez, mon cher Lucile, appartient à la mesme question; mais il est d'un autre lieu, c'est pourquoy je l'avois remis à un autre temps, avec quelques autres choses de mesme nature. Car il y a, comme vous sçavez des matieres de Dialectique qui sont meslées avec celles de la Morale; ce qui m'a obligé de traiter separément ce qui regarde les mœurs, par exemple, si c'est folie d'estendre ses soins au delà de la mort, si nos biens peris-

sent avec nous, s'il n'en reste rien à celui qui n'est plus, & si nous pouvons ressentir quelque fruit de ce qui nous arrivera un jour, avant même que nous le puissions goûter. Mais comme toutes ces choses dépendent de la Morale, je les ay mises en leur lieu. J'ay mis aussi à part ce que les Dialecticiens disent contre cette opinion : Cependant puisque vous voulez le tout ensemble, je vous exposeray ce qu'ils disent en gros, puis j'y répondray en détail ; mais parce que l'on ne pourroit pas entendre ce que je veux refuter, il est besoin que j'avance quelques propositions.

Il y a des corps qui sont continus, comme l'homme ; d'autres qui sont composez, comme un navire, une maison, & généralement toutes les choses dont les parties sont jointes ensemble par quelque liaison ; d'autres qui sont formez de parties distantes & separées, comme une Armée, un peuple, un Senat : car ceux qui composent les corps sont unis ensemble par l'observance de mêmes loix, ou par l'exercice de mêmes fonctions ; mais ils sont distincts & separés par la sin-

gularité de leurs personnes. Je dis encore que nous ne croyons pas que ce qui consiste en choses distinctes & divisées, puisse estre appelé bien ; car un bien ne doit avoir qu'un esprit & une raison principale qui le regisse & qui le soutienne : si vous en desirez la preuve, elle est évidente d'elle-mesme. Cela presupposé, vous soutenez, disent ils, que le bien ne procede pas de choses qui sont distantes, mais la gloire ne procede que de l'estime des gens de bien : car de mesme qu'une seule bouche ne produit pas l'estime ny l'infamie, aussi l'approbation d'un seul homme de bien ne sçauroit establir la gloire ; cela demande le consentement de plusieurs grandes & illustres personnes qui sont distantes & separées ; par consequent la gloire n'est pas un bien. La gloire, disent-ils encore, est une louange que plusieurs gens de bien donnent à un homme vertueux, cette louange est un discours, ce discours est une voix qui signifie quelque chose, mais cette voix quoy-qu'elle procede de gens de bien, n'est pas pourtant un bien ; car tout ce que fait un homme de bien,

n'est pas toujours un bien ; il siffle, il frappe des mains, & ceux qui admirent toutes les actions ne diront pas que cela soit un bien, non plus que quand il touffe ou qu'il esternuë ; la gloire n'est donc pas un bien. Au fonds, dites-nous si ce bien appartient à celuy qui louë, ou à celuy qui est louié. Si vous dites qu'il appartient à celuy qui louë, cela est aussi ridicule que si vous disiez que la santé d'autruy fust la mienne. Mais c'est une honneste action de louer ceux qui le meritent. Ainsi cette action est un bien qui appartient à celuy qui louë, & non à celuy qui est louié, & c'est de quoy il estoit question. Maintenant, je veux répondre en passant à chacune de ces objections.

Premierement on demande encore aujourd'huy si le bien se peut former de choses distantes, & l'on est partagé sur ce differend. En second lieu, la bonne reputation n'a pas besoin de la multitude des suffrages, elle peut estre contente de l'estime d'un seul homme de bien, qui est capable de porter jugement de tous les autres. *Quoy* donc, me répondra-t'on, l'estime d'un

seul homme, ou le blasme d'un meschant esprit produira-t'il la bonne reputation ou l'infamie, c'est à dire, une gloire répanduë en divers lieux, qui ne se forme que par le sentiment unanime de plusieurs personnes ? Je dis que la consideration d'une seule personne est quelquefois bien differente de celle de plusieurs autres. Pourquoi ? parce que si un homme de bien a bonne opinion de moy, cela n'est autant que si tous les gens de bien avoient le mesme sentiment. Ils l'auroient en effet, s'ils me connoissoient, le jugement des personnes qui ne sçauroient disconvenir, se trouvant tousiours semblable. Ainsi, c'est autant que si tous y consentoient, puisqu'ils ne pourroient pas avoir une autre opinion. Ouy, mais pour la gloire & pour la reputation une seule voix ne suffit pas : je le dis encore parmy ces personnes-là, l'avis d'un seul vaut autant que celuy de tous les autres, parce qu'ils le suivroient infailiblement si on demandoit leur sentiment : Mais parmy le commun des hommes, les opinions ne sont pas moins differentes que sont les incli-

nations ; Tout y est incertain, leger & suspect. Pensez vous qu'ils puissent estre tous d'un mesme sentiment, s'il ne s'en trouve pas un qui en ait un fixé & arresté ? Ceux là ayment la verité, de qui la force est tousiours égale aussi bien que le visage ; ceux cy s'abandonnent à la fausseté qui n'a jamais de conformité ny de consistence.

Mais, disent ils, la loüange n'est autre chose qu'une voix: or la voix n'est pas un bien. En disant que la reputation est une loüange que les gens de bien rendent à la vertu, ils ne rapportent pas cette loüange à la voix, mais à l'opinion : Car quoy qu'un homme de bien juge un autre digne de loüange sans dire mot, il le louë assez. D'ailleurs, il y a difference entre loüange & loüer, celui cy a besoin de la voix ; D'où vient que l'on ne dit pas la loüange funebre, mais l'oraison funebre, qui ne consiste qu'en un discours ou en un eloge. Quand nous disons que quelqu'un est digne de loüange, nous ne luy promettons pas les paroles, mais plustost le jugement favorable des hommes. Par consequent la loüange peut proceder d'une

personne qui ne dit mot, & qui louë un homme de bien dans son cœur : Et puis comme j'ay dit, la louange se rapporte à l'opinion, & non aux paroles qui la manifestent. C'est louer un homme en effet, que de croire qu'il doit estre loüé. Quand le tragique dit que c'est une chose magnifique d'estre loüé luy-même par un homme qui est loüé, il entend par un homme qui est digne de louange. Quand le Poëte ancien dit aussi, la louange nourrit les Arts, il ne dit pas loüez les Arts ; car ce seroit les corrompre. Il est certain qu'il n'y a rien qui ait tant alteré l'éloquence, & les autres sciences qui sont destinées pour l'oreille, que les applaudissemens & les acclamations populaires. Il est bien vray que la renommée demande le secours de la voix, mais l'estime se peut acquerir sans ce secours, & n'a besoin que du jugement. Elle demeure en son entier, soit qu'on parle contre elle, soit que l'on n'en dise rien. Je vous veux dire en quoy l'estime differe de la gloire. La gloire vient du jugement de plusieurs personnes, & l'estime de l'opinion des gens de bien seulement.

A qui demandent-ils, appartiendra cette estime, c'est à dire, la louange que les bons donnent aux bons? Est-ce, à ceux qui sont louiez ou à ceux qui louient? Je répons, c'est aux uns & aux autres. A moy premierement qui suis louié, & qui ayant naturellement tous les hommes, me resioüis d'avoir fait du bien, & d'avoir trouvé des personnes reconnoissantes de mes bonnes actions. C'est le bien d'autruy d'estre reconnoissant, mais c'est aussi le mien, car je suis de cette humeur que j'estime le bien d'autruy, comme le mien propre, particulièrement celuy qu'on reçoit par mon moyen. Voilà le bien de ceux qui louient, car c'est une action de vertu, & toute action de vertu est un bien. Cela ne leur seroit pas arrivé, si je ne m'estois mis dans cet estat: Ainsi, c'est un bien de part & d'autre d'estre louié pour son merite, comme c'est un avantage de bien juger tant au regard de celuy qui juge, que de celuy qui profite du jugement. Doutez-vous que la Justice ne soit un bien tant pour celuy qui la rend, que pour celuy auquel elle est renduë? Or, il y a

de la justice à louer celui qui le mérite ; c'est donc un bien commun à l'un & à l'autre. Nous avons suffisamment répondu à ces chicaneurs, mais nôtre intention n'a pas esté de debiter des subtilitez, & de tirer la Philosophie de son thrône pour la jetter dans ces détroits. Il vaut bien mieux aller le droit chemin, que de s'engager dans ces labyrinthes, dont l'on a bien de la peine de se développer. Car en verité toutes ces disputes ne sont autre chose que des jeux de personnes qui se veulent adroitement surprendre. Montrez-nous plustost combien il est naturel à l'homme de porter ses pensées jusques à l'infiny. L'esprit de l'homme est quelque chose de grand & de genereux, qui ne souffre point d'autres bornes que celles qui luy sont communes avec Dieu ; il ne reconnoist pour sa patrie aucun endroit d'icy bas, soit Ephese, Alexandrie, ou quelque autre lieu plus spacieux ou plus habité. Sa véritable patrie est l'enceinte de tout cet Univers, & cette voute qui enferme les mers & les terres, où l'air unit sans le confondre, ce qui est mortel avec ce qui est divin,

ou tant d'intelligences sont rangées pour y exercer leurs fonctions. De plus, il ne veut pas qu'on luy donne un terme si court : tous les âges, dit-il, m'appartiennent. Il n'y a point de siècle fermé pour les grands genies, ny de temps impenetrable à la pensée. Le jour estant venu, qui doit separer ce qu'il y a chez moy de mortel & de divin, je laisseray ce corps où je l'ay trouvé, & ie m'en retourneray en la compagnie des Dieux. Je n'en suis pas à cette heure entierement privé, ie suis seulement retenu par la pesanteur de la matiere. Cesejour mortel est comme un prélude d'une meilleure & d'une plus longue vie, comme le sein de nostre mere nous retient neuf mois enfermez afin de nous preparer non pour luy, mais pour le lieu où il nous envoie lorsque nous sommes capables de respirer l'air, & de demeurer à découvert. Ainsi depuis le bas âge iusqu'à la vieillesse nous demeurons dans le sein de la nature pour estre enfantez à une autre vie & à un estat plus avantageux qui nous attend. Nous ne pouvons encore souffrir le Ciel, ny les brillans, qu'à une longue distance.

Regardez-donc sans peur cette heure fatale qui est la dernière du corps, & non point la dernière de l'Âme. Considérez tous les biens qui vous environnent, comme les meubles d'une hostellerie où vous passez; il faut déloger, & la nature fouille ceux qui sortent comme ceux qui y entrent. Il n'est pas permis d'en emporter davantage que l'on n'en a apporté. Il en faut même quitter une bonne partie. On vous otera cette peau dont vous êtes couvert; On vous otera cette chair & ce sang qui se répand dans tous vos membres. Enfin, l'on vous otera jusques aux os & aux nerfs qui soutiennent les parties, qui ont moins de consistance & de fermeté.

Ce jour que vous appréhendez comme le dernier de vostre vie, est celui de vostre naissance pour l'Eternité. Laissez cette charge, *Que tardez vousz* comme si vous n'estiez pas desia sorti d'un corps où vous avez demeuré caché. Vous hésitez, vous reculez; ce fut aussi avec de grands efforts que vostre mere vous poussa dehors. Vous soupirez, vous pleurez *Quand vous* naquistes vous pleuriez aussi, mais on

vous le devoit pardonner, car vous n'aviez encore nulle experience. Estant sorty des entrailles de vostre mere où vous estiez comme dans une Estuve, vous fustes exposé à un plus grand air; vous fustes manié & froissé par des mains dures & grossieres; Et tout tendre & ignorant que vous estiez vous demeurastes estonné parmy des choses que vous ne connoissiez pas. Maintenant vous ne devez pas trouver estrange d'estre separé de ce dont vous faisiez auparavant une partie. Laissez librement des membres qui ne vous servent plus de rien. Abandonnez ce corps où vous n'habitez que depuis peu de temps. Mais il sera deschiré, escrasé, aneanty: de quoy vous faschez vous? Il en arrive ainsi d'ordinaire, on jette les peaux qui enveloppent les enfans quand ils viennent au monde. Pourquoi les aymez vous comme si elles vous appartenoient? Parce, peut estre, que vous en estes couvert. Un jour viendra qui vous osterá cette couverture, & vous retirera de ce ventre vilain & infect où vous estes logé. Cependant eschappez autant que vous le pour-

rez ; defaites-vous de tout ce qui n'est point nécessaire , & commencez à prendre des pensées plus relevées. Les secrets de la nature vous seront un jour revelez, les tenebres seront dissipées, & la lumiere vous environnera de tous costez. Imaginez vous quelle clarté produiront tant d'Astres qui mesleront leurs lumieres ensemble. Il n'y aura point de nuage qui trouble la Serenité. Le Ciel sera par tout également lumineux , puisque le jour & la nuit ne sont faits que pour la terre. Vous direz alors, que vous avez vescu dans les tenebres, voyant la lumiere toute pleine que vous regardez maintenant & que vous admirez de loin par les fenestres obscures de vos yeux. Que direz-vous de cette clarté divine quand vous la penetrerez dans la source ?

Cette pensée doit éloigner de nôtre Ame tout ce qui est bas , sordide & criminel ; Elle nous dit que les Dieux sont témoins de toutes nos actions ; Que nous devons rechercher leur approbation, nous preparer pour le Ciel, & nous proposer une eternité. Quand on est bien persuadé , on void

les armées en bataille , on entend les alarmes & les menasses sans crainte & sans émotion. Pourquoy un homme qui espere de mourir ne seroit il pas exempt de toute apprehension ? veu mesme que celuy qui croit que l'Ame ne dure qu'autant de temps qu'elle est retenüe dans le corps , & qu'elle s'évanoüit aussitost qu'elle en est détachée , fait tout ce qu'il peut pour se rendre utile & considerable apres sa mort. Car quoy qu'on ne le voye plus, toutesfois,

*La vertu du Heros, sa naissance,  
& sa gloire,  
Se viennent presenter souvent à  
la memoire.*

Si vous considerez le profit qu'apportent les bons exemples , vous trouverez que le souvenir des grands hommes n'est pas moins utile que leur presence.





## EPISTRE CIII.

*Qu'un homme à tous momens a  
sujet de se défier d'un autre  
homme.*

*Qu'il ne faut point se prevaloir  
du nom la Philosophe, ny s'é-  
loigner des coûtumes qui sont re-  
ceues.*

**P**ourquoy prenez-vous garde de si  
prés à ce qui peut vous arriver,  
& qui peut aussi ne vous arriver pas,  
comme l'incendie ou la cheute d'une  
maison, & d'autres accidens qui vien-  
nent purement du hazard ? Deffiez-  
vous plustost & taschez de vous pre-  
server de ceux qui taschent de vous  
surprendre. Ces malheurs sont assez  
rars quoy que tres-fâcheux, de fai-  
re naufrage, où d'estre renversé dans  
quelque choc : mais à tous momens un  
homme est en danger d'estre surpris  
par un autre homme ; c'est ce que vous  
devez considerer attentivement, &

vous tenir tousiours sur vos gardes, n'y ayant point de mal dans le monde qui soit plus frequent, plus opiniâtre, ny qui se glisse plustost. L'orage gronde avant qu'il éclatte ; un bastiment menace de sa cheute avant qu'il tombe ; la fumée paroist avant le feu, mais le mal qui vient de l'homme est prompt & subit, plus il s'approche, plus on a soin de le cacher. Vous vous trompez, si vous prenez confiance en l'exterieur de tous ceux qui se presentent à vous, ils ont le visage d'homme, & le cœur de bestes sauvages, si ce n'est que le premier effort de celles-cy est plus dangereux à ceux qu'elles rencontrent ; mais elles ne font jamais de mal que la faim ou la crainte ne les y oblige. Au contraire un homme prend plaisir à faire pe-  
rir un autre homme. Toutesfois en considerant le danger qu'il ya du côté de l'homme, pensez aussi aux de-  
voirs & aux obligations de l'homme ; l'un pour n'estre pas offensé, & l'autre pour n'offenser personne. Ré-  
joüissez-vous du bien d'autruy, & soyez fasché de son malheur. Souve-  
nez-vous de ce que vous devez faire,

& dece que vous devez éviter. Que gagnerez-vous en vivant de la sorte ? que l'on ne vous trompera pas au moins, si vous ne pouvez empêcher que l'on ne vous fasse du mal. Mais, retirez-vous autant que vous le pourrez à l'abry de la Philosophie, elle vous conservera dans son sein. Vous serez en repos dans son sanctuaire & plus assuré qu'en tout autre lieu. On ne s'entrechoque que quand on passe dans un mesme endroit. Il ne faut pas pourtant tirer vanité de cette mesme Philosophie. Bien des gens pour s'en estre glorifiez avec insolence, sont tombez en de grands perils. Servez-vous en pour corriger vos defauts, & non pas pour blasmer ceux d'autrui. Ne vous éloignez point des coûtumes qui sont publiques, & vivez de sorte que l'on ne croye pas que vous voulez condamner tout ce que vous ne faites pas. On peut estre sage sans montrer du faste & sans attirer l'envie.



## EPISTRE CIV.

*Que c'est une marque de bonté,  
de vouloir bien conserver sa vie  
pour la consideration de ses  
amis.*

*Les voyages amusent les hommes,  
& ne les changent pas.*

*Pour se maintenir en liberté, il faut  
mépriser les voluptez & les ri-  
chesses.*

**I**E m'en suis fuy en ma maison de Nomentan, sçavez-vous pourquoy? C'estoit afin de quitter la Ville, ou plustost pour me deffaire de la fievre qui m'avoit attrapé. Je fis aussi-tost mettre les chevaux au carosse, & je voulus partir, quoy que Pauline ma femme fist effort pour me retenir, & que le Medecin jugeât par l'émotion de mon poulx, qui estoit plus frequent qu'à l'ordinaire, que c'estoit le commencement de l'accés. Il me vint à la

bouche ce que j'avois ouy dire autrefois à Gallion, lequel au premier assault d'une fièvre qui le surprit en Achaye, se remit en mer, criant tout haut, que c'estoit la maladie du lieu, & non pas la sienne. Je dis cela à Pauline qui avec empressement me recommandoit le soin de ma santé; car comme je sçay que son salut est attaché au mien, je commence à prendre soin de ma conservation, afin de procurer la sienne, perdant ainsi l'avantage de ma vieillesse qui m'a endurcy à beaucoup d'incommoditez. Je m'imagine que dans la peau de ce veillard il y a un jeune homme que l'on veut mesnager, c'est pourquoy comme je ne puis exiger qu'elle ait pour moy plus d'amour & de tendresse, elle exige que j'ay: pour moy mesme plus d'indulgence & de precaution. Certainement il faut cōsiderer les affections honnestes, & quelque raison qui nous presse de sortir de la vie, il y faut demeurer pour le service de nos amis; quand ce seroit avec une peine extreme, puisqu'il est du devoir d'un honneste homme de vivre, non pas autant qu'il luy sera agreable, mais autant qu'il est expedient. Celuy qui

n'estime point assez sa femme ou son amy, pour rester en vie, & quitter la resolution d'en sortir est à mon avis bien délicat. Il faut que l'homme ait ce pouvoir sur soy de ne point rechercher la mort pour son soulagement, & s'il a commencé, qu'il s'en deporte pour la consideration de ses amis; c'est une action de grand courage de vouloir retourner à la vie pour l'amour d'autrui, & l'on en trouve assez d'exemples en ces grands hommes de l'antiquité. C'est aussi une marque de bonté fort considerable de se conserver avec plus de soin dans sa vieillesse, voyant l'avantage qu'en recoivent les personnes qui nous aiment & que nous ayons, quoy que la plus grande commodité de cet aage soit d'user de la vie avec plus d'assurance & de liberté. D'ailleurs c'est un assez grand plaisir de se voir tellement chery de sa femme que l'on soit obligé de s'en aymer davantage. Ainsi l'on peut dire que Pauline ne craint qu'à cause de moy, & que ie ne crains pour moy qu'à cause de Pauline, mais vous voulez sçavoir quel a esté le succès de mon voyage.

Dés que je fus hors du mauvais air de la ville, & de la fumée des cuisines, qui lors qu'on les netoye, jettent avec la poussiere cette puante vapeur qu'elles tenoient enfermée, je sentis du changement en ma personne. Combien croyez-vous que mes forces augmentèrent, lorsque j'eus atteint le vignoble ? Quand je fus entré dans la plaine, je commençay à manger & je me trouvay remis. Cette langueur de mauvais augure qui paroissoit sur mon visage, cessa entierement, & je commence déjà à estudier à bon escient. Ce n'est pas que le lieu serve de beaucoup à cela, si l'esprit qui peut estre en secret parmy le tracas des affaires, n'a soin de se recueillir. Un homme qui fait choix des pays, & qui cherche curieusement son repos, trouvera par tout des occasions qui l'empescheront. On dit que Socrate respondit à celuy qui se plaignoit de ne s'estre point amandé dans ses voyages: ce n'est pas sans raison qu'il en est ainsi arrivé, parce que vous vous faisiez compagnie. O qu'il seroit avantageux à bien des gens de se pouvoir quitter quelquefois ; car ils ne font que s'in-

quieter, s'effrayer, & se corrompre eux-mêmes. A quoy sert de traverser les mers & de passer de ville en ville? Si vous voulez vous defaire des passions qui vous tourmentent, il faut changer de vie, & non pas de lieu. Allez-vous en à Athenes, allez à Rhodes, choisissez telle demeure que vous voudrez, il vous importe peu de quelle maniere on y vive si vous y vivez à la vostre, vous mettrés toujourns le souverain bien dans les richesses, & vous serez réellement affligé d'une pauvreté qui ne sera qu'imaginaire. Car encore que vous possédiez de grands biens, si vous voyez quelqu'un qui en possède davantage, vous croirez qu'il vous manque ce que l'autre aura de plus. Si vous mettez la felicité dans les honneurs, vous serez fasché que celuy cy soit consul pour la premiere fois, & que l'autre le soit pour la seconde; vous aurez du chagrin toutes les fois que vous verrez le nom de quelque personne écrit dans les fastes. Vous serez si ambitieux que vous ne penserez avoir personne apres vous si vous voyez quelqu'un qui vous precede; vous estimerez que la mort est un

grand mal , encore qu'il n'y en ait point d'autre que la peur que l'on en a avant qu'elle arrive: vous vous effrayerez non seulement du peril , mais encore du moindre soupçon; vous serez perpetuellement agité de vaines terreurs. Que vous servira

*D'avoir dans le combat écarté seul la  
presse,  
Et traversé toute la Grece ?*

La paix mesme vous fournira des sujets de crainte , & vostre esprit étant une fois consterné ne prendra plus de confiance aux choses les plus assurées ; car cette habitude de craindre sans aucun discernement , nous met hors d'estat de nous deffendre : on fuit le mal , on ne l'évite pas. Au contraire l'on est plus exposé aux coups, quand on leur tourne le dos. Vous estimerez encore que c'est un grand mal & inconsolable de perdre quelqu'un de vos amis , cependant c'est la mesme chose que si vous pleuriez en voyant tomber les feuilles des arbres qui servoient d'ornement à vostre maison. Tout ce qui vous plaît ressemble à une ver-

dure. La fortune en destachera quelque chose de jour à autre. Mais comme l'on se console aysement de la cheute des feuilles, parce qu'elles renaissent, on en doit user de mesme dans la perte des amis où l'on mettoit le plaisir de la vie, parce qu'ils se peuvent remplacer, quoy qu'ils ne puissent renaistre. Vous me direz, ce ne seront pas les mesmes. Vous ne serez pas aussi le mesme que vous estiez, car vous changez à toute heure, voire à tout moment; cela se fait secrettement, & l'on ne s'en apperçoit pas en soy-mesme, comme l'on fait en beaucoup d'autres qui sont enlevez tout d'un coup; mais pour nous c'est un destachement qui se fait insensiblement & comme à la dérobee. Ne ferez vous jamais de reflexion sur cela? Ne mettez vous point l'appareil sur le mal? Vous attirerez vous toujours des sujets d'inquietude en esperant tantost une chose, puis en desesperant d'une autre? Si vous estes sage vous meslerez l'un avec l'autre, l'esperance avec le desespoir, & le desespoir avec l'esperance. A qui trouvons nous que les voyages ayent encore profité? Voir-

on

on qu'ils moderent la convoitise & les voluptez , qu'ils repriment les fougues de la cholere , ou qu'ils arrestent la violence de l'amour ? Enfin, ils ne guerissent aucune des maladies de l'ame, ils ne chassent point l'erreur, ils ne dōnent pas le bon sens, mais ils amusent l'homme un peu de temps par la nouveauté des choses qu'ils luy presentent , comme un enfant qui admire tout ce qu'il n'a jamais veu. Au reste cette agitation rend l'inconstance naturelle de l'esprit humain plus inquiete & plus legere. Delà vient qu'ils ont souvent plus d'envie de quitter un lieu qu'ils n'en avoient eu de le voir, & que comme des oyseaux passagers ils s'en retournent plus viste qu'ils n'estoient venus. Les voyages peuvent bien vous donner la connoissance des nations, vous faire voir des montagnes d'une forme extraordinaire, des campagnes d'une estenduë prodigieuse, des valons arrosez d'eaux qui ne tarissent jamais , les propriétés naturelles de quelque fleuve, comme le Nil se dérobe en Eté, comme le Tigre se derobe à la veuë, cachant ses eaux sous la terre pour les reproduire plus

loing : Comme le Meandre ( qui donne del'exercice à tous les Poëtes ) fait une infinité de coudes , & venant quelquefois à se raprocher au lieu de rentrer dans son lit se destourne d'un autre costé. Mais au reste, tout cela ne vous rendra ny meilleur ny plus sage.

Il faut donc s'appliquer à l'estude, & converser avec les Auteurs de la sagesse , afin d'apprendre ce qu'ils ont trouvé , & de chercher ce qui n'est pas encore descouvert ; c'est par ce moyen que l'on peut tirer l'ame de servitude & la mettre en liberté. Tant que vous ne sçaurez pas ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut désirer , ce qui est nécessaire ou superflu , ce qui est juste & honneste, vos voyages ne seront que des égaremens qui ne vous apporteront aucun profit , car vous voyagez avec vos passions qui vous suivront par tout ; & pleust aux Dieux qu'elles vous suivissent seulement , car elles seroient plus loing de vous , mais vous les portez dans le cœur, c'est pourquoy elles vous tourmentent & vous incommodent en tous lieux. En verité ce sont les remedes & non pas les lieux qui guerissent les maladies. Un homme

s'est-il rompu la cuisse, ou disloqué quelque jointure, il ne se met point en carosse ou dans un vaisseau, mais il appelle un chirurgien pour réunir l'une & remettre l'autre dans la situation naturelle. Quoy ! pensez vous que le changement des lieux puisse restablir une ame qui est rompuë & disloquée en tant d'endroits ? Le mal est trop grand / pour estre guery en se faisant porter d'un lieu en un autre. Les voyages ne sçauroient faire un Medecin ny un Advocat, car les sciences ne s'apprennent point en courant. Quoy donc, la plus grande de toutes qui est la sagesse, se encontra t'elle sur les chemins ? Croyez-moy, il n'y a point de chemin qui conduise hors de la cholere, de la convoitise, & de la crainte, ou s'il y en avoit, tout le monde accourroit en foule : ces maladies vous tourmenteront allant par mer & par terre, tant que vous en porterez les causes au dedans de vous, ne vous estonnez pas si la fuite de vostre pays ne vous sert de rien ? Ce que vous fuyez est avec vous : corrigez vous donc, soulagez vostre fardeau, du moins donnez des bornes raison-

nables à vos desirs, & purgez vôtre ame de toute meschanceté. Si vous voulez voyager gayement, vous devez guerir le mal de vostre compagnon; l'avarice ne vous quittera jamais tandis que vous serez avec un avaricieux, ny la superbe tandis que vous converserez avec un orgueilleux, vous ne perdrez point l'esprit de cruauté en la compagnie d'un bourreau, la frequentation d'un adulateur ne fera qu'eschauffer vôtre convoitise. Enfin si vous voulez quitter le vice, il faut vous éloigner des mauvais exemples. L'avare, l'impudique, le cruel, & le fourbe qui seroient fort à apprehender s'ils estoient proche de vous, sont au dedans de vous. Allez donc chercher de plus honnestes gens. Approchez vous des Catons, des Lelies & des Tubérons. Si vous aimez encore la compagnie des Grecs, entretenez-vous avec Socrate & avec Zenon, le premier vous apprendra comme il faut mourir quand il est necessaire, & l'autre à mourir avant qu'il soit necessaire. Conversez avec Chrisippe & Possidonius, ils vous donneront la connoissance des choses divines & humaines, & non contents

que vous sachiez bien dire & charmer les auditeurs par vostre éloquence, ils vous obligeront de passer à l'action, de fortifier vostre ame, & de vous roidir contre les menaces. Car la vie qui est une mer toujours agitée n'a qu'un port, qui est de mespriser ce qui peut avenir, de se tenir ferme dans son assiette, de ne se point soustraire aux attaques de la fortune, mais de recevoir tous les traits avec un visage assuré. La nature nous a fait magnanimes, & comme elle a donné à certains animaux la ferocité, à d'autres la finesse, à d'autres la timidité, elle nous a donné un esprit glorieux & eslevé, qui se soucie plus de vivre avec honneur, qu'avec seureté. Semblable à l'univers, lequel il imite & suit autant que les forces humaines luy permettent, il se produit volontiers. Il est bien aise qu'on le louë, & qu'on le regarde, il est le maistre de toutes choses, il est au dessus de toutes choses. C'est pourquoy il ne scauroit se soumettre, & ne trouve rien de si dur & de si pesant que cela le fasse plier sous le faix.

*Le travail & la mort sont horribles à voir,*

Ils ne le sont pas si on les regarde de front & à descouvert. Il y a bien des choses qui nous avoient effrayé la nuit dont nous rions quand il est jour.

*Le travail & la mort sont horribles à voir.*

Nôtre Virgile a dit fort à propos qu'ils sont horribles à voir, c'est à dire qu'ils le sont en apparence, & non en effet. Sont-ils, dis-je, si affreux que les portraits qu'en fait la renommée ? Comment, mon cher Lucile, un homme qui est genereux peut-il craindre le travail, & sachant qu'il est mortel, peut-il apprehender la mort ? Cela me fait souvenir de ceux qui croient impossible tous ce qu'ils ne scauroient faire, & qui disent que nous avançons des choses qui surpassent les forces de la nature. J'ay bien meilleure opinion d'eux, car je croy qu'ils le peuvent faire, mais qu'ils ne le veulent pas. Enfin, qui est celui qui l'a jamais entrepris qui n'en soit venu à bout, & qui n'y ait trouvé de la facilité lorsqu'il s'est engagé dans l'action ? Ce n'est pas la difficulté qui

fait que l'on n'ose pas, mais c'est de n'oser pas que vient toute la difficulté. Si vous en voulez un exemple, considérez Socrate ce vieillard si patient qui esprouva toutes sortes de persécution ; invincible à la faim & à la pauvreté que sa famille luy rendoit plus onereuse, invincible aux travaux militaires, & aux peines domestiques, soit pour les mœurs de sa femme insolente & criarde, ou pour le libertinage de ses enfans qui estoient indociles & ressembloient davantage à leur mere, qu'à leur Pere. Il vesquit presque toujours dans la guerre ou sous la tyrannie, & la liberté luy fut plus cruelle que la guerre, & la tyrannie mesme. La guerre dura vingt-sept. ans, & la ville fut ensuite abandonnée à la licence de trente tirans, plusieurs desquels estoient ses ennemis. Sa condamnation fut enfin chargée de crimes atroces, car on l'accusoit d'avoir attaqué la Religion, & corrompu la jeunesse en la soulevant contre les Dieux, contre leurs parens, & contre leur patrie ; cela fut suivi de la prison, & du poison ; mais rien ne fut capable d'alterer

l'ame de Socrate, non pas mesme d'alterer la couleur de son visage. Il conserva jusqu'au dernier jour de sa vie cette gloire merveilleuse & singuliere d'égalité. Personne ne le vit jamais plus guay ny plus triste une fois que l'autre ; il fust toujourns égal ; dans les inegalitez de sa fortune. Voulez-vous encore une exemple ? Voyez le dernier Caton , contre lequel la fortune se montra plus cruelle & plus opiniastre. Elle s'opposa par tout à ses desseins , elle luy fust mesme contraire en sa mort , mais il fit voir qu'un homme de cœur peut vivre ou mourir independemment ; de la fortune. Il passa toute sa vie dans les guerres civiles , ou dans des temps dangereux , lors qu'elles commençoient à s'allumer. De sorte que l'on peut dire qu'il n'a pas moins vécu dans la servitude que Socrate , si ce n'est que vous pensiez que Pompée , Cæsar , & Crassus se fussent associez pour maintenir la liberté. Personne toutefois ne vit jamais changer Caton , quoy que la Republique changeast tant de fois : il se trouva le mesme en toute sorte d'estats , estant préteur , estant ex-

clus du consulat , dans les accusations , dans les gouvernemens , dans les assemblées , à l'armée , & en sa mort. Enfin durant la consternation de la République qui voyoit d'un costé Cæsar appuyé de six legions aguërries , & de l'autre Pompée qui avoit tant de troupes auxiliaires , il se trouva tout seul égal à ce nombre d'ennemis. Tout le monde s'estant engagé , les uns avec Cæsar , les autres avec Pompée , Caton forma un party de luy seul , & de la République. Si vous vous representez la disposition de ce temps-là , vous verrez d'un costé le peuple & la canaille portez au changement , & de l'autre , les Senateurs , les Chevaliers , & tous les honnestes gens de la Ville , n'estant resté au milieu que la République & Caton. Vous serez surpris lorsque vous verrez.

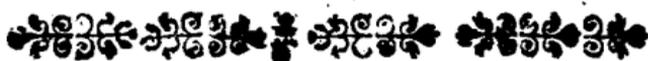
*Le fier Agamemnon , Priam le sourcil-*  
*leux ,*

*Et le vaillant Achile ennemy de tous*  
*deux.*

Caton blâme Cæsar & Pompée , & tache de les desarmer. Voicy le juge-

ment qu'il porte contre tous les deux. Il se résout à la mort si César demeure le maistre, & à l'exil si c'est Pompée. Qu'avoit à craindre je vous prie un homme lequel soit qu'il fust vainqueur ou qu'il fust vaincu s'étoit déjà condamné à tout ce que les ennemis les plus irrités eussent peu ordonner contre luy. Aussi mourut-il suivant l'Arrest qu'il en avoit prononcé, ne voyez-vous pas en cet exemple que les hommes peuvent supporter le travail ? Il conduisit une armée dans les deserts d'Affrique, marchant toujours à pied. Ne voyez-vous pas que l'on peut endurer la soif ? Il se retira sans bagage par des montagnes arides avec le debris de ses troupes, il souffrit la disette d'eau, sans quitter jamais sa cuirasse, & s'il se rencontroit quelque fontaine il beuvoit toujours le dernier ; ne voyez-vous pas que l'on peut tenir l'honneur au dessous de soy aussi bien que l'ignominie ? Il joüa au bâlon dans la place le mesme jour qu'on luy refusa le Consulat ; ne voyez-vous pas que l'on peut ne pas apprehender la puissance des grands ? Il choqua tout

d'un coup Cæsar & Pompée dans un temps auquel personne n'osoit desobliger l'un, que pour gagner la faveur de l'autre ; ne voyez vous pas enfin que l'on peut mépriser également la mort & l'exil? Il se resolut de quitter la vie ou son pays, & de faire cependant la guerre. Nous pouvons donc montrer autant de courage en de pareilles rencontres, pourveu que nous voulions nous soustraire à la servitude. Mais avant toutes choses il faut fuir les voluptez. Elles nous enervent, elles nous amolissent, elles exigent une infinité de choses que l'on ne doit attendre que de la fortune. Il faut ensuite mépriser les richesses qui sont le prix & le fruit de la servitude. Il faut encore quitter l'or & l'argent, & tout ce qui embarrasse les maisons opulentes. Apres tout vous ne pouvez avoir la liberté qu'elle ne vous couste quelque chose ; & si vous l'estimez beaucoup vous devez faire peu d'estat de tout le reste.



## EPISTRE CV.

*Pour vivre en seureté, il faut éviter l'éclat, & ne faire mal à Personne.*

**I**E vous veux dire ce qu'il faut faire pour vivre en assurance, mais à condition que vous le recevrez comme un regime que je vous donnerois pour conserver vostre santé dans le pays d'Ardée. Si vous prenez garde à ce qui pousse un homme à la ruine d'un autre, c'est l'esperance, l'envie, la haine, la crainte & le mespris. Mais ce dernier est si peu de chose qu'il tient quelque fois lieu de remede. Il est vray qu'on foule aux pieds celuy qu'on mesprise, mais ce n'est qu'en passant, & l'on ne s'amuse gueres à persecuter un homme dont on ne fait point d'estat. Dans un combat l'on s'attache à ce qui fait teste, & l'on passe ce qui est renversé. Le veritable moyen d'éluder l'esperance & les pretentions des mechans, c'est de ne posseder rien, qui

par son éclat puisse eschauffer leur cupidité, car tout ce qui brille se fait désirer, encore mesme qu'il ne soit pas bien connu. Pour se parer de l'envie, il faut se tenir couvert, ne point vanter ses richesses, mais s'en réjouir dans son cœur: quant à la haine qui procede de ressentiment, on l'évitera facilement si l'on n'offense personne sans sujet. C'est une conduite que le sens commun vous dictera, car bien des gens se sont mal trouvez d'avoir fait le contraire. Il se rencontre assez de personnes qui ont des haines & qui n'ont point d'ennemis, mais la douceur de vostre esprit & la mediocrité de vostre fortune empescheront que vous ne soyez hay, ny redouté, d'autant plus que l'on scaura qu'il n'est pas fort dangereux de vous choquer. Reconciliez-vous aisément & de bonne foy, car c'est une chose fascheuse d'estre craint au dedās & au dehors, de ses serviteurs, & des personnes libres. Il n'y a si petit qui ne puisse nuire, outre que celuy qui est craint a sujet de craindre, & que personne ne peut se rendre en mesme temps redoutable & assuré. Quant au mespris, celuy qui voudra

bien l'endurer, luy donnera de telles bornes qu'il luy plaira, ne pouvant estre méprisé, qu'à cause qu'il le voudra bien estre, non pas à cause qu'il l'aura mérité. Le mépris, dis je, a des incommoditez que l'on peut éviter par adresse, & par l'amitié de ceux qui ont du pouvoir auprès des Grands. Il est bon d'y avoir de l'accés, & non pas de l'engagement, de peur que le remede ne soit plus fascheux que le mal, ce n'est pas qu'il ne soit meilleur de vivre en repos, & de s'entretenir moins avec autrui, qu'avec soy-mesme. La conversation à je ne scay quelle douceur qui nous flatte & tire dehors nostre secret, à peu pres comme fait l'amour & le vin. Celuy qui l'a ouy ne s'en scauroit taire, ny se contenter de dire simplement ce qu'il a ouy. S'il ne cele point la chose, il ne celera point aussi l'Auteur, car il trouvera toujours quelqu'un à qui il confiera ce qu'on luy aura confié : & supposé qu'il retienne sa langue, & qu'il n'en parle qu'à un seul, c'est comme s'il le disoit à tout un peuple ; ainsi ce qui estoit un secret devient incontinent un bruit de Ville ;

croyez-moy une bonne partie de nôtre repos, & de nostre tranquillité consiste à ne point faire de mal. Les méchans meinent une vie pleine de trouble & de confusion, ils ont autant de peur qu'ils font de mal, & leur esprit n'est jamais en paix. Ils tremblent apres une mauvaise action, ils demeurent en suspens, leur conscience ne leur permettant point de faire autre chose, & les obligeant de se reflechir incessamment sur leur crime. Qui s'attend d'estre puny l'est déjà, & qui l'a meritè s'y attend toujourns. Un méchant homme peut bien estre en lieu de seureté, mais il n'est jamais en assurance, car quoy que l'on ne le voye pas il s' imagine qu'on le peut voir, il est agité dans le sommeil, & si l'on parle d'un crime, il jette aussi-tost la veuë sur le sien. Il luy semble que sa faute ne scauroit jamais trouver d'asile.



## EPISTRE CVI.

*Sy le bien est un Corps.*

*Nous avoûs pour les sciences , la  
mesme avidité que pour toutes  
les autres choses.*

**S**I je n'ay pas fait si tost response à vos Lettres , ce ne sont pas les affaires qui m'en ont empesché. N'attendez pas de moy ces sortes d'excuses, car je suis toûjours de loisir , & chacun l'est aussi s'il le vëut. Les affaires ne suivent point les hommes , mais les hommes vont au devant des affaires , s'imaginant que c'est un grand avantage d'estre occupé. Qui m'a donc empesché de satisfaire sur le champ à ce que vous me demandiez ? C'est que cela entroit dans le corps de mon ouvrage , car vous sçavez que j'ay dessein d'écrire la Philosophie morale, & d'éclaircir toutes les questions qui en dependent. Voila pourquoy je doutois si je devois attendre que cette ma-

tiere vinst en son ordre, ou si je devois la traiter par avance. Enfin j'ay crû qu'il n'estoit pas honneste de retenir davantage un homme qui venoit de si loing. Je destacheray donc de la suite de plusieurs discours ce que vous desirez de moy, & s'il se rencontre quelque chose de semblable, je vous l'envoyeray sans que vous me le demandiez.

Mais, sçavez-vous ce que c'est ? Ce sont des choses qui apportent plus de plaisir que de profit, comme la question que vous me proposez, sçavoir si le bien est un corps. C'est un corps, car il agit, estant vray que ce qui agit est un corps : Or le bien excite l'ame, la forme, & la soutient en quelque maniere : Partant comme ce qui est propre au corps, & le bien mesme du corps est corporel, celuy de l'esprit doit estre aussi corporel, car il est un corps. Ainsi il faut que le bien de l'homme soit un corps, puisqu'il est corporel. Je me tromperois si je disois que ce qui le nourrit & qui conserve ou rétablit sa santé n'est pas un corps ; par consequent son bien est un corps. Je ne croy pas que vous doutiez que les

passions, comme la cholere, l'amour, & la tristesse ne soient des corps, mais c'est remuet une difficulté dont il ne s'agit pas presentement. Si vous en doutcz, prenez garde si elles nous changent le visage, si elles nous rident le front, si elles esgayent l'exterieur, si elles font quelques fois rougir, quelques fois pâlir. Quoy donc ? Pensez-vous que des impressions si manifestes se puissent faire sur un corps, que par un autre corps : Or si les passions sont des corps, les maladies de l'ame, l'avarice, la cruauté, les vices endureis & incorrigibles, la malice & toutes ses especes, comme l'envie & la superbe, le sont aussi. Il en est de mesme des biens. Premièrement par la raison des contraires, & puis par les mêmes indices qu'ils vous donneront. Ne voyez vous pas le feu que la magnanimité fait éclater dans les yeux ; la contention d'esprit que cause la prudence, la modestie & la tranquillité qu'engendre la respect, l'air content ou reghigné que donne la joye ou la tristesse ? Il faut donc que ce qui change la couleur & la disposition du corps avec tant de pouvoir & d'em-

pire soit aussi un corps. Or, toutes ces vertus dont je viens de parler sont biens, partant ce qui vient d'elles l'est aussi. Peut-on douter qu'une chose qui peut estre touchée par une autre ne soit un corps? Car comme dit Lucrece.

*Le corps seul peut toucher, & peut estre touché.*

Toutes ces choses que j'ay rapportées, ne pourroient pas changer le corps si elles ne le touchoient, il s'en suit donc qu'elle sont corps, il faut aussi que ce qui a la force d'esmouvoir, de contraindre, de retenir, & de commander soit corps. Mais quoy dira-t'on que la crainte ne retient pas? Que la hardiesse n'esmeut pas? Que le courage ne pousse point; Que la moderation ne ralentit point; Que la joye n'esleve point le cœur? Que la tristesse ne l'abbatpoint? Car enfin, tout ce que nous faisons, c'est par l'instinct du vice, ou de la vertu. Or, ce qui commande ou qui fait violence au corps est corps, le bien du corps est corporel. Le bien de l'homme est le bien du corps; partant il est corporel,

Après vous avoir obey en ce que vous desiriez de moy, il est temps que ie me dise, comme je prevoiy que vous le direz, que c'est joüer aux eschets, & perdre le temps en vaines subtilitez. Cela fait l'homme docte & ne le sçauroit faire vertueux. La Sageffe asseurement est quelque chose de plus ouvert & de plus simple; il n'est pas besoin de tant de Lettres pour l'acquérir, mais nous prodiguons la Philosophie en choses superflües, de mesme que les autres biens. Et nous avons pour les sciences la mesme avidité que pour tout ce qui est dans la nature, nous estudions, mais c'est pour paroistre dans l'Eschole & non pour régler nostre vie.





## EPISTRE CVII.

*Les disgrâces prevenues sont moins sensibles.*

*Il faut suivre sans murmure les ordres de Dieu.*

**Q**U'EST devenuë vostre prudence? qu'avez-vous fait de ce juste discernement, & de cette grandeur d'ame que vous avez toujours montrée? Vous fâchez-vous pour si peu de chose? Vos esclaves ont pris le temps que vous estiez occupé pour s'enfuir; si ces amis familiers vous ont trompé, (car je ne veux pas leur ôster ce titre qu'Epicure leur a donné) croyez vous estre diminué en biens pour n'avoir plus auprès de vous des gens qui vous rongeoient & qui vous rendoient souvent de mauvaise humeur; En cela je ne voy rien d'extraordinaire, & qu'on ne doive attendre. Je trouve mesme qu'il seroit aussi ridicule de s'en mettre en cholere, que de se plaindre

pour de l'eau ou de la bouë qui seroit réjalie sur vous en passant dās la ruë; la vie ressemble au bain, au Peuple, & au chemin. Elle est sujette à des mutations & à de mauvaises rencontres. Il ne faut pas estre delicat pour vivre dans le monde. Vous estes entré dans une longue carriere, où par necessité vous choperez, vous heurterez, & vous tomberez : Vous y serez las & fatigué; vous vous escrierez ô mort. Enfin vous viendrez au bout, mais vous laisserez vostre compagnon en un endroit, & perdrez vostre amy en un autre. Vous ne sçautiez achever un chemin si raboteux sans faire de pareilles rencontres, il faut donc se preparer à tout cela, & se souvenir que l'on est venu.

*Où demeure le deuil, le soucy, la  
tristesse,*

*La mourante languueur, & la froide  
vieillesse.*

Voila ce qui accompagne ordinairement la vie, on le peut bien mépriser, mais on ne sçauroit l'éviter. Vous le mespriserez si vous y pensez souvent, & si vous prevoyez de loing ce qui

peut avenir. Car on se presente avec plus de courage quand on est disposé de longue main, & l'on resiste plus facilement au mal quand on l'a preveu. Au contraire lorsque nous sommes surpris, les moindres accidens nous espouventent & nous troublent. Nous devons donc faire ensorte que rien ne nous soit inopiné; & parce que la nouveauté rend les disgraces plus sensibles, ces continuelles reflexions empêcheront que vous ne soyez apprentif en aucune sorte de mal. Vos esclaves vous ont quitté; mais d'autres ont volé leurs Maistres, les ont accusez, les ont assassinez, les ont trahis, les ont empoisonnez. Vous ne sçauriez rien dire qui ne soit déjà arrivé, & qui ne puisse encore arriver. Nous sommes en proye à une infinité de maux; les uns sont enracinez au dedans de nous les autres nous viennent du dehors, & ceux mesmes qui sont destineez pour autruy nous donnent souvent des atteintes. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez: nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, puis qu'elles sont égales à tout le monde. Ouy, je dis qu'elles sont

égales, car celuy qui les évite montre bien en les évitant qu'il les pouvoit souffrir, Or la loy est egale quand elle est faite pour tous en general, quoy qu'elle ne soit pas exercée sur tous en particulier. Resolvons nous donc à la patience, & payons sans repugnance le tribut de nôtre mortalité. Quand l'hyver ameine le froid, il faut trembler. Quand l'Estré produit des chaleurs, il faut suer. Quand l'intemperie de l'air altere la santé, il faut estre malade. Nous rencontrons en chemin une beste sauvage, & quelque fois un homme qui est plus dangereux que toutes les bestes sauvages. Nous perdrons une chose par l'eau, une autre par le feu. Il n'est pas en nôtre pouvoir de rien changer, mais seulement de nous mettre dans une disposition d'esprit digne d'un homme d'honneur pour s'accommoder à la nature & supporter avec courage toute sorte d'evenemens. Cette nature gouverne le monde que nous voyons par des mutations continuelles. Après la pluye vient le beau temps, après le calme la mer se trouble, les vents regnent l'un après l'autre, le jour succede à la nuit.

Quand

quand une partie du ciel s'abaisse l'autre se leve, & l'on peut dire que la perpetuité des choses ne consiste qu'en leurs contrarietez: nostre esprit doit s'accoutumer & obeir à cette loy sans accuser la nature, croyant que tout ce qui arrive devoit ainsi arriver. Car il est bon de souffrir, ce que l'on ne sçauroit corriger, & de suivre sans murmure les ordres de Dieu, qui est auteur de tous les événemens. Ce seroit un mauvais soldat qui suivroit son capitaine en pleurant. Recevons donc ses commandemens avec promptitude & allegresse, suivons le cours de ce grand monde qui traine avec luy nôtre destinée, & parlons à Jupiter qui conduit la machine de la maniere que Cleanthe luy parle avec ces beaux vers que je tourneray en nostre langue à l'exemple de Ciceron personnage tres éloquent: s'il vous agreent, à la bonne-heure, sinon vous vous souviendrez que je marche sur les pas de Ciceron.

*Pere de l'Univers, dominateur des  
Cieux,  
Meine moy, je te suis, à toute heure,  
Tome II.* Q

*en tous lieux.*

*Rien ne peut arrester ta volonté fatale ;*

*Que l'on résiste ou non , ta puissance est égale ;*

*Tu te fais obeir ou de force ou de gré ;*

*Les ames des mutins te suivent enchainées ;*

*Que sert-il de luter contre les destinées ?*

*Le sage en est conduit , le rebelle entraîné.*

Parlons- & vivons de telle sorte , que le destin nous trouve toujours prests à le suivre. Une belle ame s'abandonne à la volonté de Dieu , au contraire un cœur lasche luy résiste , & censurant l'ordre de cet univers , il a plus de soin de corriger la nature que de reformer sa vie.





## ÉPISTRE CVIII.

*Que la Philosophie s'apprend aussi  
bien dans la conversation que  
dans les livres.*

*Qu'il faut rapporter toute nostre  
lecture à la vie heureuse.*

**L**A question que vous me demandez est touchant ces choses qu'il faut sçavoir seulement, afin de pouvoir dire qu'on les sçait; néanmoins puisque vous me pressez, & que vous ne voulez pas attendre les livres où je traite par ordre de tout ce qui appartient à la Philosophie morale, je vais vous satisfaire presentement; trouvez bon què je vous dise auparavant comme quoy vous devez reigler cette avidité d'apprendre que vous avez, de peur qu'elle ne s'embarasse d'elle-mesme. Il ne faut point en prendre çà & là, ny se jeter tout d'un coup sur toutes sortes de choses; par le moyen des parties on vient à la con-

noissance du tout. On doit mesurer la charge avec les forces, n'embrassant point davantage qu'on ne peut porter. Prenez en, non pas autant que vous en voudrez mais autant que vous en pourrez contenir. Or, vous en prendrez autant que vous voudrez si vous avez l'ame bien disposée, car plus elle recoit, plus elle estend sa capacité.

Je me souviens qu'Attalus nous en parloit ainsi lorsque nous estions en son Eschole avec tant d'assiduité que nous y venions les premiers, & n'en sortions que les derniers. Nous luy propositions mesme des questions durant la promenade, auxquelles il répondoit si volontiers, que souvent-fois il nous prevenoit. Il faut (disoit-il) que le maistre & le disciple n'ayent qu'une mesme intention, l'un de se rendre utile & l'autre d'en profiter. Celuy qui frequente les Escholes de Philosophie, doit remporter chaque jour quelque profit, & s'en retourner ou plus sain, ou mieux disposé à le devenir. Il ne faut pas douter que cela ne luy arrive, car la Philosophie à cet avantage qu'elle est utile dans la

converſation auſſi bien que dans l'étude. Celuy qui va au Soleil ſe haſte quoy qu'il n'y ſonge pas, & qui entre dans la boutique d'un parfumeur ſent le muſc pour peu qu'il ſ'y arreſte. Auſſi eſt-il impoſſible que ceux qui converſent avec un Philoſophe n'en remportent quelque fruit, fûtſent-ils dans la dernière negligence. Remarquez que je diſ negligence & non repugnance. Quoy! n'en avons nous pas connu qui ayans fréquenté la Philoſophie durant pluſieurs années, n'en ont pas pris la moindre teinture? Ouy, j'en ay connu, & ce ſont des gens que j'ayme mieux appeller domeſtiques que diſciples des Philoſophes. Les uns viennent pour écouter & non pour apprendre, comme nous allons à la comédie pour le plaifir d'entendre quelque beau diſcours, quelque charmante voix, ou quelque hiſtoire facétieufe. Vous trouverez que la pluſpart de tels Auditeurs ne ſe rendent à l'Eſchole d'un Philoſophe que comme en un lieu de divertiffement. Leur intention n'eſt pas d'y laiſſer quelques deffauts, & d'y prendre quelque beau modele pour reigler leur vie, mais

bien de se faire chatouiller les oreilles. Il y en a pourtant qui y apportent des tablettes ; non pour marquer la substance des choses , mais seulement pour recevoir des paroles & les débiter à d'autres qui n'en feront pas plus de profit. Les uns se laissent émouvoir par un discours magnifique & pompeux , & entrent dans les passions de celui qui leur parle , montrant sur le visage l'allégresse qu'ils ont dans le cœur , à peu près comme ces Prestres de Cybele qui se mettent en furie au son de la flutte. Les autres sont ravis par la beauté des choses & non par le son des paroles ; si l'on parle d'affronter la mort & de résister à la fortune , ils sont prêts de faire tout ce que vous leur dites. Ils sont touchés au dedans , & prennent telle forme que vous leur donnez , pourveu que cette impression demeure , & que le vice de la coutume qui rebute tout ce qui est honneste n'esteigne pas cette belle ardeur. Enfin vous en trouvez bien peu qui portent jusques au logis les sentimens & la résolution qu'ils avoient prise : il est bien aysé de porter son auditeur à l'amour de ce qui est

juste, car la nature a répandu dans toutes les ames des semences de vertu qui se réveillent lors qu'on vient à les remuer : Ne voyez vous pas comme on se récrie sur les theatres toutes les fois qu'il se dit quelque chose qui est approuvé & reconnu pour véritable par un consentement public.

*S'il manque à l'indigent, l'avare se plaint tout.*

Un mesquin applaudit toujours à ce vers & se réjouit du reproche que l'on fait à son vice, ne croyez vous pas que cela seroit plus fort s'il estoit dit par un Philosophe qui meslat des vers avec des preceptes salutaires pour les insinuer plus efficacement dans l'ame des ignorans ? Car comme disoit Cle-anthe, tout ainsi que nostre souffle rend un son plus clair passant par le col estroit d'une trompette, & sortant par une plus large ouverture, de mesme la mesure estroire d'un vers donne à nos pensées plus d'effet qu'elles n'en auroient eu sans cela, ce que l'on avoit écouté negligemment & sans aucune émotion estant dit en

prose, cela mesme entre dans l'ame; comme s'il y estoit poussé, aussi-tost qu'on luy a presté des nombres. On dit beaucoup de choses touchant le mépris de l'argent, & on fait de grands discours pour persuader aux hommes que leurs richesses consistent en la grandeur de leur ame, & non de leur patrimoine, qu'on peut appeler riche celuy lequel s'accommodant à sa pauvreté, se rend opulant avec peu de chose, mais cela fait plus d'impression sur les esprits, lorsqu'il est exprimé en langue poétique.

*Qui sçait vivre de peu, n'a disette de rien.*

Aussi-tost que nous entendons cela ou quelque chose de semblable, nous sommes obligez de reconnoistre la verité, & ceux mesmes qui n'ontjamai assez de bien; admirent ces sentimens, les approuvent, & declarent la guerre à l'argent. Quand vous les verrez dans cette disposition, pressez & poussez les avec vigueur, rebattez souvent les mesmes choses, sans vous amuser à des argumens captieux & à des sub-

utilitez inutiles. Parlez tout de bon contre l'avarice & contre le luxe. Si vous voyez que vous fassiez quelque profit, & que vous entriez dans le cœur de vos auditeurs, poursuivez avec plus d'effort. Vous ne scauriez croire le fruit que fait un discours qui s'attache au remede, & qui n'a pour but que le bien de ceux qui l'écoutent. Il est certain qu'il est plus aisé de porter les ames qui sont encore tendres, à l'amour de ce qui est juste & honneste, car la verité s'empare incontinent d'un esprit qui est docile & legerement imbu des fausses opinions, pourveu qu'elle rencontre un ministre qui la sache insinuer adroitement. Pour moy, lorsque j'entendois discourir Atalys contre les desordres, les erreurs & les maux de la vie, j'avois quelque fois compassion du genre humain, & je croyois ce Philosophe au dessus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde. Il se donnoit le tiltre de Roy; mais c'estoit à mon avis, quelque chose de plus que regner, de pouvoir réprendre tous ceux qui regnoient. Quand il se mettoit à louer la pauvreté, & qu'il monroit que tout ce qui ne

servoit point à nostre usage, estoit un poids inutile & incommode à celuy qui le portoit, j'ay souvent desiré de sortir pauvre de son eschole. Mais quand il entreprenoit de blasmer les voluptez, & de louer la continence, Il me prenoit envie de reigler ma bouche, & de retrancher tous les plaisirs illicites ou superflus.

De tous ces preceptes que j'avois embrassez avec ardeur, il m'en est demeuré quelque chose que j'ay observé encore depuis que je me suis retiré dans la Ville, (c'est, mon cher Lucile.) Ce qui m'a fait renoncer aux huïstes & aux champignons pour toute ma vie, car ce ne sont pas des viandes, mais plustot des delicatesses qui provoquent à manger des gens qui sont déjà rassiez & qui se chargent l'estomach de plus qu'il ne scauroit porter. Mais comme elles s'avalent facilement, on les rend aussi sans beaucoup de peine. C'est ce qui m'a fait abstenir des parfums pour toujours, parce que le corps ne sent jamais mieux que quand il ne sent rien. C'est encore ce qui ma fait quitter le vin & le bain pour le reste de mes jours, &

qui m'a persuadé que c'estoit une delicateſſe inutile de ſe deſſeicher le corps par des ſueurs artificielles. Quand aux autres habitudes que j'avois quittées, elles ſont revenuës. J'en uſe toutesfois avec une moderation qui approche fort de l'abſtinence, & que j'etrouve plus difficile, eſtant moins ayſé de ſe retrancher en certaines choſes que de s'en priver entierement. Puisque je vous ay déjà fait connoiſtre comme j'avois plus d'ardeur pour la Philoſophie lors que i'estois ieune, que je n'en ay preſentement que je ſuis vieux; ie veux bien vous dire comme Socion m'engagea dans l'affection que je pris pour Pythagore. Il m'enſeignoit pourquoy il ſ'abſtint de la chair des animaux, pourquoy Sextius le fit enſuite; l'un & l'autre en avoient de differentes raiſons, toutes fort belles. Celuy cy diſoit que les hommes avoient aſſez d'autres alimens ſans ſe nourrir de ſang, & que l'on ſ'accoutumoit à la cruauté en prenant plaisir à devorer des viandes. Il ajoutoit qu'on ne pouvoit trop retrancher la matiere du luxe, & que la diverſité des alimens eſtoit ennemie du corps &

contraire à la santé. Quant à Pythagore, il disoit que toutes les choses avoient de l'alliance entre elles, & que par une communication reciproque elles passoient en plusieurs & diverses formes. Si vous l'en croyez l'ame ne meurt point, & ne cesse de subsister que fort peu de temps, tandis qu'elle entre dans un autre corps. Nous verrons quelque jour, comme apres un long intervalle & plusieurs domiciles changez elle retourne dans l'homme. Cependant, il a imprimé l'horreur du crime & du paricide, car il se pourroit faire qu'un homme sans y penser persecuteroit l'ame de son Pere, & qu'il blesseroit ou deschireroit un corps où l'ame de quelqu'un de ses parens seroit logée.

Socion apres m'avoir exposé cette doctrine qu'il avoit appuyée de beaucoup d'argumens, ne croyez-vous pas (me dit il) que les ames sont distribuées successivement en plusieurs corps, & que ce qui s'appelle mort n'est qu'un passage à une autre demeure? Ne croyez vous pas que l'ame d'un homme qui fut autrefois, est maintenant logée dans ces animaux qui sont

sur terre ou sous les eaux ? Que rien ne perit en ce monde , & qu'il ne fait que changer de lieu ? Que les ames & les bestes roulent aussi bien que les corps celestes dans des cercles reiglez ? C'est ce que de Grands personnages ont crû. Cependant , suspendez vôtre jugement , & laissez les choses en leur entier. Car si cette opinion est veritable , c'est une chose innocente de s'estre abstenu de la chair des animaux ; si elle est fausse , c'est une action de sobrieté. Que perdez vous en croyant cela , puisqu'on ne vous oste que la nourriture des Lions & des Vautours ? Estant persuadé par ces raisons , je commençay de m'abstenir de la chair des bestes , & une seule année m'en rendit l'habitude aussi douce que facile : il me sembloit que j'en avois l'esprit plus éveillé , mais je ne voudrois pas asseurer aujourd'huy que cela fust vray. Voulez vous sçavoir come je cessay ? J'estois encore jeune sous l'Empire de Tibere Cæsar, lorsqu'on recherchoit les Religions Etrangères, & comme l'on prenoit pour une marque de superstition l'abstinence qu'aucuns faisoient de certaines

viandes, mon pere, non qu'il eût peur d'aucune recherche mais par une pure averfion qu'il avoit de la Philosophie, me fit reprendre ma premiere coustume, & n'eut pas beaucoup de peine à me persuader de faire meilleure chere qu'auparavant.

Attalus estimoit beaucoup un matelas qui n'enfonçoit point sous le corps. Le mien, tout vieux que je suis, est de cette sorte; il ne paroist point que j'aye couché dessus. Je vous ay fait ce recit pour vous faire voir avec quelle ardeur les jeunes gens se portent au bien quand quelqu'un les y excite. En quoy toutes fois il peut y avoir de la faute des maistres qui enseignent à disputer, & non pas à bien vivre, aussi bien que des Escholiers qui viennent plutôt à dessein de se polir que de s'amender. De sorte que la Philosophie est degenerée en Philologie, & l'amour de la sagesse en l'amour des sciences & des lettres, c'est pourquoy il importe beaucoup de dresser son intention quand on entreprend quelque chose. Par exemple celuy qui veut estre Grammairien ne lit pas ce beau vers de Virgile.

*Le temps fuit , & jamais ne se peut  
rapeller,*

Pour sçavoir qu'il faut estre vigilant , & que si nous n'ufons de diligence nous demeurerons derriere, que le temps passe & nous fait passer bien viste , que nous sommes emportez sans y prendre garde , que nous remettons toutes choses à l'avenir , & que nous nous endormons sur le bord d'un precipice ; mais il le lit pour apprendre que quand Virgile parle de la vitesse du temps , il use de ce mot, ( il fuit )

*La plus belle saison fuit toujours la  
premiere ;*

*Puis la foule des maux amene le  
chagrin,*

*Puis la triste vieillesse ; & puis l'heure  
derniere*

*Au malheur des mortels met la der-  
niere main.*

Celuy qui veut estre Philosophe raporte ces mesmes vers à la fin qu'il pretend , il voit que jamais Virgile

ne dit que le temps va , mais qu'il fuit , qui est la maniere d'aller la plus viste , & qu'il dit aussi que les plus heureux jours de nostre vie nous sont ravis les premiers. Pourquoy donc ne nous pressons nous pas , afin d'égalier par nostre diligence la rapidité d'une chose si legere ? Le meilleur passe devant , le pire demeure toujourns le dernier ; & comme dans un tonneau le plus pur fort le premier , & ce qui est trouble demeure au fond , ainsi la plus belle saison de nostre vie passe la premiere , nous donnons la meilleure à autrny , & ne nous reservons que la lie. Que cela demeure gravé dans nostre ame comme s'il ,avoit esté prononcé par l'oracle.

*La plus belle saison fuit toujours la premiere,*

Pourquoy la plus belle ? parce que ce qui reste est fort incertain. Pourquoy sont ce nos plus heureux jours ? Parce qu'estant jeunes nous pouvons apprendre , & tourner au bien nostre esprit qui est encore flexible & maniable ; parce que cet aage est pro-

pre à la fatigue , propre à cultiver l'esprit par l'estude , & à exercer le corps par le travail. Ce qui reste est languissant & plus proche de sa fin. Travaillons donc de bon cœur , & quittant tout ce qui nous peut détourner , tafchons d'éviter ce reproche de n'avoir connu la vitesse du temps que l'on ne peut arrester , qu'après nous estre veus demeurez derriere. Que chaque jour nous soit aussi agreable que s'il estoit le premier & le plus heureux de nostre vie , & faisons en nostre profit ; il faut se saisir d'une chose qui s'enfuit. Celuy qui lit ces vers avec les yeux d'un Grammairien ne songe pas que les plus heureux jours sont les premiers, à cause que les maladies viennent ensuite , que la vieillesse s'avance à grands pas , & se montre sur la teste de ceux qui pensent estre encore jeunes ; mais il dit que Virgile met toujours ensemble les maladies & la vieillesse. Certainement ce n'est pas sans raison , car la vieillesse est une maladie incurable. Il l'a encore , dit-il , appelée triste.

*Puis vient la maladie & la triste  
vieillesse.*

Il ne faut pas s'estonner si d'une mesme matiere chacun tire ce qui sert à l'Estude qu'il s'est proposée. Dans un mesme champ, le bœuf cherche l'herbe, le chien le lievre, & la cigogne le serpent.

Quand un Philosophe d'un costé, un Orateur & un Grammairien de l'autre, prennent en main les Livres de la Republique que Ciceron a composez, chacun fait ses remarques particulieres. Le Philosophe s'estonne quel'on ait pû dire tant de choses contre la Justice. L'Orateur observe qu'il y a eu deux Roys à Rome, dont l'un n'avoit point de pere, & l'autre n'avoit point de mere, car on est en doute de la mere de Servius, & on ne nomme point le Pere d'Ancus, on l'appelle ordinairement le petit Fils de Numa. De plus il remarque que celuy auquel nous donnons avec les Historiens le nom de Dictateur, estoit appellé anciennement Maistre du peuple, cela se void encore aujourd'huy dans les Livres des Augures, qui rendent tesmoignage que le nom de Maistre des Chevaliers vient de là. Il remarque encore que Romulus est

mort durant une Eclipsé de Soleil. Qu'il y avoit autres fois appel des Roys au Peuple. Fencstella croit aussi que cela se trouve verifié par les Livres des Pontifes. Quand le Grammairien entreprend d'expliquer ces Livres là, il met premierement dans ses observations, que Ciceron dit Reapse pour Reipsa, qu'il dit aussi Sepse pour Seipse. Ensuite, il passe aux mots que l'usage du temps a changez, comme en cet endroit ou Ciceron dit ce bout de la carriere, car ce que nous appellons aujourd'huy *Metam*, qui signifie borne, les Anciens l'appelloient *Calcem*, qui veut dite le talon ou le bout du pied. Apres il fait un recueil des vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il a escrits de Scipion l'Afriquain.

*A qui jamais l'amy ny l'ennemy  
N'a pû payer le bien fait qu'à demy.*

Par là il reconnoist que ce mot *opera*, qui veut dire labeur, signifioit au temps passé *auxilium*, qui veut dire secours, ou bien fait, car il dit que l'amy ny l'ennemy n'a pû rendre à Scipion

le bien-fait qu'il en avoit receu, il s'estime encore heureux d'avoir trouvé pourquoy Virgile s'est avisé de dire.

*Sur luy tonne du Ciel la grande & vaste porte.*

Il dit qu'Ennius l'a emprunté d'Homere, & Virgile d'Ennius. On voit encore cette Epigramme d'Ennius dans ces mêmes Livres que Cicéron a écrits de la Republique.

*Si quelqu'un peut entrer dans le séjour  
des Dieux,  
La vaste porte des cieux  
A moy seul s'ouvrira.*

Mais de peur que sans y penser je ne fasse moy-mesme l'Orateur & le Grammairien, je vous avertis que tout ce que nous entendons ou lisons chez les Philosophes, se doit rapporter au dessein que nous avons de parvenir à la vie heureuse. Ne nous attachons point à certains mots vieux, ny à des metaphores, & à des façons de parler qui sont mauvaises. Recevons

plûtost des avis salutaires, & des paroles pleines de force & de courage pour les convertir en des effets. Apprenons de maniere, que ce qui n'étoit qu'un discours devienne en suite une action. Certainement je ne connois point de gens qui fassent plus de tort à la société civile que ceux qui ont appris la Philosophie comme un mestier, & qui vivent autrement qu'ils n'enseignent qu'on doit vivre, car estant sujets à tous les vices qu'ils condamnent, ils portent par tout où ils se trouvent, l'exemple d'une discipline inutile. Un Precepteur de cette sorte ne me serviroit pas davantage qu'un Pilote sujet au vin, qui rendroit gorge durant la tempeste. C'est alors qu'il faut tenir ferme le gouvernail, malgré les secouffes des flots, qu'il faut lutter contre la mer, & abaisser les voiles que les vents s'efforcent d'enlever. En quoy me peut ayder un Capitaine de navire estonné & vomissant ? Or, il n'y a point de Navire si fort agité de la tempeste que nôtre vie. Il n'est donc pas question de bien parler, mais de bien conduire : tout ce que l'on dit &

ce que l'on estalle devant le peuple est emprunté d'autrui. Platon l'a dit, Zenon l'a dit, Chrysippe, Possidonius, & un nombre incroyable de pareilles gens. S'ils veulent montrer qu'il soit à eux, qu'ils fassent ce qu'ils disent. Apres m'estre expliqué de ce que j'avois à vous dire, je vous reserve une lettre toute entiere pour satisfaire à ce que vous desirez de moy, de peur que vostre esprit estant déjà fatigué, ne se rebute d'une matiere difficile qui demande des oreilles attentives & curieuses.





## EPISTRE CIX.

*Si le Sage est utile au Sage.*

*Qu'il faut negliger la subtilité des  
questions inutiles, pour s'attacher  
à l'estude de la vertu.*

**V**OUS voulez sçavoir si le Sage est utile au Sage, nous disons que le Sage est rempli de toute sorte de biens, & au comble de ses desirs. On demande donc si quelqu'un pourroit estre utile à un homme qui possede le souverain bien : il est certain que deux hommes de bien sont utiles l'un à l'autre, parce que yivans ensemble dans l'exercice continuel de leurs vertus, il se maintiennent dans l'estat de la Sagesse qu'ils ont acquise, ils desiroient tous d'eux d'avoir un compagnon avec qui ils puissent discourir & conferer. Ceux qui sçavent lutter, s'exercent entr'eux & se tiennent en haleine. Le Musicien s'excite en la com-

pagnie d'un autre autre musicien, & cōme le Sage s'excite de luy même, il sera aussi excité par un autre Sage, car il est nécessaire que la vertu soit d'asl'action. Mais encore qu'elle utilité le Sage apportera-t-il au Sage? Il luy donnera du cœur, & luy fera connoistre les occasions de faire quelque bonne action. De plus il luy communiquera ses pensées, & luy apprendra ce qu'il aura trouvé de nouveau, car il y aura toujours quelque descouverte à faire, & du champ pour exercer les Esprits. Le meschant nuit au meschant, il le rend encore plus mauvais en irritant sa colere & sa crainte, en flattant son chagrin & enl' approuvant ses plaisirs. Aussi les meschans sont ils perdus depuis que leurs vices se sont meslez ensemble, & que leur malice s'estant assemblée a formé comme un corps. Ainsi par la raison des contraires, un homme de bien doit estre utile à un homme de bien. De quelle maniere direz-vous? Il le réjouïra, il le confirmera dans son assurance, & leur satisfaction s'augmentera par la reflexion qu'ils feront sur leur tranquillité mutuelle.

mutuelle. De plus il luy donnera la connoissance de certaines choses, car le Sage ne sçait pas tout, & quand il le sçauroit, il y a des chemins plus courts qu'on luy pourroit montrer pour conduire ses desseins avec moins de peine. Le Sage se rendra utile au Sage, non seulement par ses forces, mais encore par celles de celuy mesme qu'il voudra ayder. Ce n'est pas que demeurant tout seul il n'agisse selon toute sa capacité, il ira son train, mais c'est ayder un homme que de l'animer durant la course. Partant vous voyez que le Sage est utile au Sage, & encore à soy-mesme.

Vous me direz, si vous ostez à l'un ses forces & ses bonnes qualitez, l'autre ne fera plus rien. Ainsi, vous pourriez dire que le miel n'a point de douceur, car celuy qui en mange doit avoir la langue & le palais disposé à ce goust pour le trouver bon, & n'en estre pas offensé, comme sont quelques malades qui le trouvent amer. Il faut en un mot qu'ils soient tous deux en tel estat que l'un puisse apporter de l'utilité, & que l'autre la puisse recevoir. Mais on replique, il est aussi peu

possible de profiter à un homme qui possède le souverain bien, que d'eschauffer une chose qui a atteint le dernier degré de chaleur. Quand un labourer estourny de toutes ses ustancilles, en va-t-il demander à un autre? Un Soldat bien armé cherche-t'il encore des armes quand il marche au combat? Le Sage ne le fait pas aussi, car il est suffisamment pourveu & muny contre tous les accidens de la vie. Quant à ce que vous dites que ce qui est au dernier degré de chaleur n'a pas besoin qu'on l'eschauffe davantage, par ce qu'il contient en soy toute la chaleur. A cela je répons qu'il y a grande différence entre ces choses que l'on compare ensemble. Premièrement la chaleur est toujours une, mais l'utilité est diverse. De plus la chaleur pour estre chaude n'a pas besoin qu'on y ajoute de la chaleur, mais le Sage ne se peut maintenir dans les bonnes habitudes qu'il s'est acquises, s'il ne communique avec quelques amis qui luy ressemblent. Joint que toutes les vertus ont de l'inclination à s'unir & à se lier ensemble, ce qui fait qu'une personne qui ayme les bon-

nes qualitez de son compagnon , & qui luy fait gouster les siennes est toujours utile. Les choses qui ont du rapport à nostre humeur nous plaisent, particulièrement lorsqu'elles sont honnestes , & capables de donner & de recevoir de l'aprobation. Car enfin, il n'y a que le Sage qui ait l'adresse de mouvoir l'esprit du Sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse mouvoir l'esprit de l'homme qui est raisonnable : mais parce qu'il faut avoir de la raison pour pouvoir donner du mouvement à la raison ordinaire , aussi pour mouvoir la raison parfaite , il faut avoir une raison qui soit parfaite.

On dit que ces choses là sont utiles qui nous fournissent les moyens nécessaires ou commodes à l'usage de la vie, comme l'argent , le credit & la protection. En quoy l'on peut dire qu'un fol est quelque fois utile a un honneste homme. Mais estre utile s'entend exciter une ame aux choses qui sont selon la nature , ou par sa propre force , ou par celle de la personne que l'on excite , ce que l'on ne peut faire sans y trouver de l'avantage , puisqu'en exer-

gant la vertu d'autruy , on exerce aussi la sienne supposé mesmes que l'on en veuille exclure le souverain bien ou ce qui le peut produire. Vous trouverez encore d'autres occasions ou les Sages sont utiles les uns les autres car il est bien doux à un Sage de rencontrer un autre Sage , estant certain qu'un homme de bien ayme naturellement ce qui est bon , & qu'il s'y attache comme à soy mesme. Mais pour appuyer cet argument , je suis obligé de passer de cette question à une autre.

On demande si le Sage voulant prendre quelque resolution, doit appeller du conseil , ce qu'il est contraint de faire par necessité dans les affaires civiles & domestiques que je pourrois appeller temporelles & passageres. En telles occasions il a besoin du conseil d'autruy , comme il auroit besoin d'un medecin , d'un Pilote , d'un Avocat , ou d'un Procureur. Il est donc vray que le Sage est quelque fois utile au Sage par le conseil qu'il luy donne , il le sera de mesme dans ces matieres grandes & sublimes , comme j'ay déjà dit , lors que

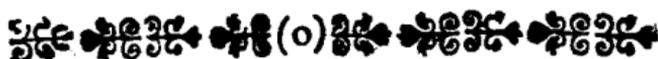
dans une conference particuliere il luy communiquera son esprit & ses pensées. D'ailleurs il est naturel de chérir ses amis & de se réjouir du succès de leur actions, comme si c'estoient les nostres : si nous en usions autrement, la vertu qui se perfectionne par l'exercice s'esteindroit bien-tôt dans nos ames; elle veut qu'on reigle bien le present, que l'on pourvoye à l'avenir, & que l'on delibere avec application d'esprit. Il est sans doute que celuy qui appellera du conseil, se demestlera plus facilement de toutes choses : il doit donc prendre un homme sage, ou qui soit fort avancé dans la sagesse, pour l'assister utilement de sa prudence dans les deliberations qu'ils formeront ensemble. Car on dit que les hommes voyent ordinairement plus clair dans les affaires d'autrui que dans les leur; ce qui arrive particulièrement à ceux qui se laissent aveugler de l'amour propre, & qui perdent le discernement de ce qui leur est utile, à la veüe du peril. Ils commencent à bien raisonner quand ils sont rassurez, & que rien ne les trouble plus. Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses que les

Sages remarquent mieux en autrui qu'en eux mesmes. Outre tous ces avātages, le Sage trouvera encore en la compagnie du Sage cette satisfaction qui est douce & fort honneste, d'avoir les mesmes inclinations & les mesmes antipathies en toutes choses. C'est pourquoy ils agiront toũjours de concert dans l'execution dans leurs bons desseins.

Je me suis acquitté, mon cher Lucile, de ce que vous m'aviez demandé, quoy que j'en aye traité dans la suite des livres que j'ay composez de la Philosophie morale, mais souvenez-vous de ce que je vous ay dit souvent, qu'en tout cela nous ne cherchons qu'à exercer la subtilité de nos esprits. Je reviens toũjours a ce point. De quoy me sert cela? Me rendra t'il plus constant, plus juste & plus moderé? Je ne suis pas en estat de prendre de l'exercice, j'ay encore besoin d'un medecin. Pourquoy m'enseignez vous une science qui est absolument inutile? Vous m'aviez promis de grandes choses & je n'en vois que de petites; vous m'aviez promis que je demeurerois intrepide quand je me verrois

environné d'épées & le poignard sous la gorge. Vous disiez que je ne m'étonnerois pas quand je verrois des feux allumez autour de moy, & mon vaisseau emporté bien loing par la violence d'une tempeste subite. Faites donc que je n'aye plus d'estime pour les plaisirs ny pour la gloire. Vous m'apprendrez à resoudre ce qui est difficile, à distinguer ce qui est ambigu, à éclaircir ce qui est obscur, après que vous m'aurez appris ce qui est nécessaire.





## EPISTRE CX.

*Que le plus grand malheur d'un  
homme est de n'avoir point la paix  
avec soy-mesme.*

*Que nous craignons, sans exami-  
ner ce que nous craignons.*

**I**E vous saluë de ma maison de No-  
mentan, & vous souhaite le repos  
d'une bonne conscience, c'est à dire  
que les Dieux vous soyent propices  
& favorables, comme ils le sont à  
qui s'est rendu propice à soy-mesme.  
Laissons à part l'opinion de quelques  
uns qui croient que chacun de nous a  
un Dieu pour pedagogue, mais un  
Dieu du dernier ordre & tiré du peu-  
ple des Dieux, comme parle Ovide.  
Souvenez vous pourtant que nos An-  
ciens, qui ont vescu dans cette persua-  
sion estoient de la secte Stoyque, car  
ils ont assigné à chacun de nous un  
genie ou une Junon. Nous verrons  
quelque jour si les Dieux ont assez de

loisir pour prendre soin des affaires des particuliers. Cependant soit qu'un Dieu, soit que le hazard nous gouverne, sachez que le plus grand malheur que vous puissiez souhaiter à un homme, c'est de n'avoir pas la paix avec soy mesme. Il n'est pas besoin d'implorer la cholere des Dieux contre un meschant homme qui merite d'estre chastié, ils luy sont contraires je vous assure, quoy qu'il semble quelque fois qu'ils prennent plaisir à l'eslever. Prenez y garde de bien prés & considérez ce que les choses sont en effet & non pas en apparence, vous trouverez qu'il nous arrive plus de mal par les bons que par les mauvais succès; combien de fois a t'on veu qu'une grande disgrâce a esté la cause & le commencement d'une grande fortune? Combien de fois une nouvelle eslevation receüe avec beaucoup de joye, a-t'elle ouvert un precipice, & fait tomber subitement de son poste celuy qui sembloit y estre fixé?

Au reste, cette cheute n'auroit rien de mauvais si vous consideriez le terme au delà duquel la nature ne poufse personne. Il est proche de ce terme où

toutes choses aboutissent, il est proche, tant à l'égard du riche qui est chassé de ce monde-cy, que du miserable qui en est délivré, mais nos craintes l'éloignent & nos esperances l'estendent, c'est pourquoy si vous estes sages vous mesurerez toutes choses par la condition des hommes, & vous retrancherez par ce moyen la matiere de vos joyes aussi bien que celle de vos craintes. Il est expedient de n'avoir pas de longues joyes pour n'avoir pas de longues craintes. Mais pourquoy veux-je restreindre ce mal, puisque persõne n'a sujet de rien craindre? Ce sont toutes choses vaines & fantastiques qui nous émeuvent & qui nous estonnent. Personne n'a encore examiné ce qu'il y avoit de veritable, & l'un fait passer sa crainte dans l'esprit de l'autre. Personne, dis-je, n'a encore osé s'approcher de ce qui le troubloit pour connoistre précisément la nature & la raison de sa crainte. Delà vient qu'on donne creance à un fantosme vain, parce que sa fausseté n'a point esté découverte. Arrestons seulement les yeux, & nous verrons bien tost que l'on craint des choses qui ne durent qu'un moment ou qui

sont incertaines & quelque fois hors d'aucun peril. Le desordre de nos esprits est tel que le represente Lucrece.

*L'Homme a peur en plein jour, comme un enfant la nuit.*

Quoy ! ne sommes nous pas plus fous que les petits enfans d'avoir peur en plein jour ? Mais vous vous trompez Lucrece, nous nous sommes fait par tout des tenebres. Nous ne voyons rien du tout, ny ce qui nous est nuisible, ny ce qui nous est profitable ; nous ne faisons que courir durant toute nostre vie, sans nous arrester jamais & sans prendre garde où nous mettons le pied. Jugez quelle folie c'est de courir quand on ne voit goutte ; ce qui fait qu'il nous faut revenir de plus loing, car ne sachant pas où nous allons nous ne laissons pas de nous avancer brusquement vers la fin que nous nous sommes proposée.

Mais, il y a moyen de recouvrer la clarté si nous voulons, c'est en acquerrant une connoissance parfaite des choses divines & humaines, en les repassant dans nostre esprit, en examinant ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui en porte le nom à faux,

& en recherchant toutes les choses qui concernent la vertu , le vice, & l'ordre de la providence. L'Esprit humain a trop de vivacité pour se renfermer dans ces bornes. Il veut encore voir au delà du monde , il veut en sçavoir l'origine , & le terme , il veut connoître à quelle fin les corps Superieurs roulent avec tant de vitesse. Mais nous l'avons destourné de ces hautes contemplations pour l'attacher à des objets ravalez & deshonestes, & pour le soumettre à l'avenir , afin que negligant le monde & les Dieux qui le gouvernent , il cherchast dans les veines de la terre les occasions de sa perte pour ne s'estre pas contenté de ce que la terre avoit exposé devant ses yeux. Car enfin Dieu qui est nôtre Pere commun , a mis proche de nous tout ce qui pouvoit servir pour nostre bien. Il l'a donné volontiers, sans attendre que nous le cherchassions. Mais ce qui nous pouvoit nuire , il l'a caché bien avant dans la terre. Nous ne pouvons nous plaindre que de nous-mesmes Nous avons tiré dehors ce qui devoit causer nostre perte malgré la nature qui l'avoit soigneusement

caché. Nous avons abandonné nôtre ame à la volupté, quoy que le moindre penchant qu'on puisse avoir pour elle soit un commencement de toutes sortes de maux. Nous l'avons en suite engagée dans l'ambition, dans le desir la gloire & d'autres semblables vanitez. Qu'est-ce donc que je vous conseille maintenant de faire ? Rien de nouveau, car ce ne sont point de nouvelles maladies où il faille inventer des remedes. Examinez seulement en vous mesme ce qui est necessaire, & ce qui est superflu, vous trouverez par tout ce qui est necessaire, mais il vous faudra chercher le superflu à tous momens & avec tous vos soins.

Au reste il ne faut pas que vous vous estimiez beaucoup pour mépriser les lits dorez, & les meubles enrichis de pierreries. Car, quelle vertu y a-t-il à mespriser ce qui est superflu ? Vous pourrez-vous admirer, lorsque vous ne ferez plus d'estat des choses necessaires. Ce n'est rien de grand en vostre personne que de pouvoir vivre sans un appareil Royal, & sans desirer des sangliers du poids de mil livres, des langues de phœni-

copteres & tant d'autres extravagances du luxe qui ne veut plus qu'on luy serve les animaux entiers, mais seulement ce qu'il en trouve de meilleur & de plus friand. Vous pourrez encore vous admirer, lorsque vous ne refuserez pas le pain bis, que vous croirez que l'herbe n'est pas faite seulement pour les bestes, & qu'elle sert encore à l'homme dans la necessité; quand vous scaurez que les extremités des arbres peuvent remplir un ventre affamé, au lieu que nous le garnissons de choses precieuses, comme s'il les pouvoit conserver longtemps. Il le faut remplir sans choix; car qu'importe quelle chose on luy donne, puisqu'aussi bien perdra-t'il ce qu'on luy donnera? Vous prenez plaisir à voir servir par ordre ce que l'on a pris avec beaucoup de peine sur la terre & dans la mer. L'un vous semble meilleur quand il est mangé tout frais, & l'autre quand il a esté nourry, & qu'il creve de graisse. Vous aimez l'odeur & la fumée que l'on donne aux viandes par artifice. Mais quoy qu'elles soyent bien apprestées & diversement assaisonnées, elles auront

toutes un même goût aussi tost qu'elles seront entrées dans vostre estomac.

Je me souviens qu'Attalus se faisoit admirer d'un chacun, quand il disoit que les richesses l'avoient long-temps abusé. J'estois, disoit il, surpris de leur éclat par tout où je les rencontrois, je m'imaginois que ce que je ne voyois pas n'estoit pas moindre que ce qui me paroissoit. Mais je vis en un jour de cérémonie toutes les richesses de Rome estalées, l'or & l'argent gravé, & ce qui est encore plus précieux, des peintures exquises, & des vestes qui venoient de pays fort éloignez. On voyoit d'un costé quantité de jeunes esclaves fort beaux & fort propres, d'autre un grand nombre de femmes, & tout ce que pouvoit la fortune d'un grand Empire qui faisoit comme une revue de ses richesses & de sa puissance. Mais à quoy sert tout cela, dis-je à part moy, sinon pour exciter la convoitise des hommes qui n'est que trop eschauffée d'elle-même ? Que veut dire cet argent que l'on fait voir avec tant de pompe ? Est ce, pour apprendre l'avarice que l'on s'assemble de la sorte ? Pour

moy , je puis assurer que je m'en retourne avec moins de convoitise que je n'en avois apporté. Je méprise les richesses, non parce qu'elles sont superflues, mais parce qu'elles sont peu de chose. Avez vous remarqué que la montre de cette magnificence, quoy qu'elle marchast lentement & dans un bel ordre, a passé en peu d'heures ? Faut il que ce qui n'a pû nous occuper un jour entier, nous tienne occuper tout le temps de nostre vie ? Puis il adjoutoit, tout cela me semble aussi peu necessaire aux propriétaires qui le possedoient, qu'aux spectateurs qui le voyoient passer. C'est pourquoy quand quelque chose de pareil vient me fraper la veüe, quand je voy une maison superbe ment meublée, une troupe d'esclaves bien vestus, & une litiere conduite par des porteurs bienfaits, je dis en moy-mesme: Qu'est-ce que tu admires ? De quoy t'estonnes-tu ? Ce n'est qu'une vaine pompe, ce sont des choses que l'on montre. & dont on ne jouit pas, elles passent tandis qu'elles plaisent. Cherche plustot les veritables richesses. Apprens à te contenter de peu, & pro-

nonce courageusement cette parole, pourveu que jaye du pain & de l'eau, je veux contester de la felicité contre Jupiter. Mais de grace, contestons la luy sans cela; car si c'est une chose honreufe de faire consister le souverain bien en l'or & en l'argent, il n'est guieres plus honnefte de le faire consister en du pain & de l'eau. Mais que feray-je si cela vient à manquer? Estes vous en peine d'un remede à vostre difette? Souvenez vous que la faim terminera bien-tost vostre faim en vous delivrant de la vie. Autrement que vous importe si c'est pour beaucoup ou pour peu de choses que vous soyez contraint de servir? Ou combien de choses la fortune vous denie, puisque le pain & l'eau mesme dont vous avez besoin, sont en la disposition d'autruy? Or celuy là n'est pas libre, contre qui la fortune peut quelque chose, mais celuy contre qui elle ne peut rien; ainsi vous ne devez rien desirer, si vous voulez porter le defy à Jupiter qui ne desire rien. Voilà ce qu'Aratus nous disoit, & que la nature dit à tout le monde. Si vous y faites souvent reflexion, cela est ca-

pable de vous rendre heureux, en effect & non point en apparence, à vostre jugement mesme & non pas à l'opinion d'autruy.



## EPISTRE CXI.

*De la difference qui se trouve entre un Sophiste, & un veritable Philosophe.*

**V**OUS me demanderez comment on appelleroit en latin un Sophiste. Plusieurs ont tasché de luy assigner un nom, mais il ne luy en est point demeure. Peut-estre que comme la chose n'estoit point en usage ny receuë parmy nous on en a aussi rejeté le nom. Celuy toute-fois que Cicéron luy a donné est assez juste. Il l'appelle *Cavillatio* ou chicane; un homme qui s'y attache pourra bien proposer de subtiles, & de folies questions, mais elles ne serviront de rien pour les mœurs, car on n'en devient ny plus constant, ny plus modéré, ny plus par-

fait. Au lieu que celuy qui s'applique à la Philosophie pour corriger ses defauts, releve son courage, se rend assuré, invincible, & paroist plus grand à tous ceux qui s'en approchent, ce qui arrive aux grandes montagnes, lesquelles on trouve moins hautes quand on les regarde de loing, & fort élevées quand on en est près: Il en arrive ainsi, mon cher Lucile, à un véritable Philosophe qui procedé par des raisons solides, & non par des argumens capcieux; il est debout sur un lieu eminent, toujours grand & admirable, mais d'une véritable grandeur. Il ne s'éleve point sur ses pieds & ne marche point sur le bout des doigts comme font ceux qui veulent paroistre plus grands qu'ils ne sont. Il est content de sa grandeur propre. Pourquoi ne le seroit-il pas, puisqu'il est crû jusques au point où la fortune ne scauroit plus atteindre? Il est donc au dessus des choses humaines, puisqu'il est égal & toujours le mesme en quelque estat qu'il se trouve, soit que sa vie coule doucement, ou qu'elle soit traversée de disgraces & de difficultez.

Ces subtilitez dont je viens de parler, ne sçauroient produire une telle constance que celle-là. L'Esprit s'en jouë, mais il n'en profite pas, elles decréditent & ravalent la Philosophie; ce n'est pas que je vous defende d'en user quelque fois, pourveu que ce soit lorsque vous aurez du temps à perdre. Elles ont toutefois cela de mauvais, que s'estant insinuées avec quelque douceur, elles engagent & arrestent l'esprit par le faux éclat d'une doctrine delicate. Cependant, il y a tant de choses importantes qui demandent nostre application, & tout le temps de la vie suffit à peine pour apprendre seulement à la mépriser. Quoy donc, pour la bien conduire me direz vous, c'est un second ouvrage qui vient en suite? il est vray, car jamais personne n'a bien conduit sa vie qu'il ne l'ait méprisée auparavant.





## EPISTRE CXII.

*Qu'il est mal aisé de redresser &  
de corriger les longues & les  
mauvaises habitudes.*

**I**E voudrois certainement que l'on pût dresser & former vostre ami comme vous le desirez. Mais il est de formais bien endurci, ou plustot (ce qui est encore plus fascheux) bien amoly & gasté par ses longues & mauvaises habitudes. Je veux vous donner un exemple tiré d'unexercice où je m'occupe quelque fois. Toutes les sortes de vignes ne sont pas bonnes à greffer, car celle qui sera vieille & affamée, celle qui sera foible & trop menuë ne recevra point la greffe, ou ne la pourra point nourrir; ainsi elle ne prendra point ses qualitez en sa nature. C'est pourquoy nous avons coutume de la couper hors de terre, afin que si elle ne reprend pas la premiere fois, on puisse tenter encore la fortune, & la greffer dans terre uue seconde. Celuy que vous me recommandez par

vostre lettre n'a plus de force ny de vigueur, il s'est abandonné aux vices qui l'ont tellement flestry & endurcy, qu'il ne peut plus recevoir la raison, la cultiver, ny la nourrir.

Ouy, mais c'est une chose qu'il souhaite. N'en croyez rien, je ne veux pas dire qu'il vous ment, il pense en avoir envie, il est dégousté du luxe, mais il le s'appellera bien tost. Il dit qu'il est rebuté de sa maniere de vivre, Je n'en doute pas, car, qui n'en seroit rebuté ? Voila comme quoy les hommes ont en mesme temps de l'amour & de l'aversion pour leur vie. Attendons donc à porter nostre jugement, qu'il nous ait fait voir que le luxe luy est en horreur, car pour le present, il n'y a entre eux qu'un peu de mes-intelligence.





## EPISTRE CXIII.

*Si les vertus sont des estres  
animex.*

*Il faut cultiver la vertu sans en  
esperer de recompense.*

**V**ous voulez que je vous mande mon sentiment touchant cette question qui est agitée parmy les Stoiciens, si la justice, la constance, la prudence & les autres vertus sont des animaux. Ces subtilitez, mon cher Lucile, font croire à tout le monde que nous exerçons nos esprits en choses vaines, & que nous employons nostre loisir en des questions qui n'apportent aucune utilité. Je feray toutes fois ce que vous desirez, & je vous exposeray ce qu'en pensent nos Philosophes, apres vous avoir dit que je suis de contraire avis. Vous scaurez donc que ce qui a meu les Anciens à faire cette question, est qu'il est certain que l'ame est animal, puis qu'elle

fait que nous sommes animaux, & que les animaux en ont tiré leur nom. Or, la vertu n'est autre chose qu'une ame disposée d'une certaine maniere. Elle est donc animal. De plus la vertu agit. Or, on ne peut agir sans mouvement, si la vertu a du mouvement, lequel ne compete qu'à l'animal, elle est donc animal, mais si la vertu est animal, elle contient en soy la vertu mesme. Pourquoi non, puisqu'elle se possède elle mesme? Comme le Sage fait toutes choses par la vertu, ainsi la vertu les fait par elle mesme. Par consequent, disent ils, tous les Arts, toutes nos connoissances & nos pensées sont animaux. Il s'ensuit encore que plusieurs milliers d'animaux sont logez dans la petite capacité de nostre cœur, & que nous sommes chacun plusieurs animaux, ou que nous contenôs plusieurs animaux.

Voulez vous sçavoir quelle responce on fait cela? Suposé que chacune des ces choses là soit animal, cene fero t point pourtant plusieurs animaux. Pourquoi? je vous le diray pourveu que vous m'écoutez avec toute la subtilité de vostre esprit & toute vôtte  
attention

attention. Tous les animaux doivent avoir chacun leur substance particulière. Mais toutes ces choses-là n'ont qu'une seule ame, c'est pourquoy elles peuvent bien estre des choses singulieres, & non pas plusieurs choses en mesme temps. Par exemple, je suis animal & homme, vous ne direz pas que je sois deux choses. Pourquoy? parce qu'elles ne sont pas separées, ainsi je dis que pour estre deux, l'un doit estre separé de l'autre. Tout ce qui est un, quoy que de diverses pieces tombe sur une mesme nature; & partant il est un. Mon ame est animal, & je suis un animal, nous ne sommes pas toutesfois deux animaux. Pourquoy? parce que mon ame est une partie de moy-mesme, & que l'on ne conte pour un que ce qui subsiste par soy. Mais lors qu'il est membre de quelque chose il ne peut estre une autre chose. Pourquoy? je vais vous le dire, c'est parce que pour estre quelque autre chose il faut estre à soy, propre à soy, tout à soy, parfait en soy. Je vous ay déjà déclaré que j'estois d'un autre sentiment, car si cela avoit lieu, non seulement les vertus seroient animaux, mais les

vices & les passions qui leur sont opposées, ( comme la cholere, la crainte, la tristesse & le soupçon ) le seroient aussi. Cela s'estendrait encore bien plus loing, toutes les opinions, toutes les pensées seroient animaux, ce qu'on ne doit nullement admettre, car tout ce que l'homme fait n'est pas l'homme. Qu'est ce dira t'on que la Justice ? C'est une qualité particuliere de l'ame. Partant si l'ame est animal, la Justice l'est aussi. Nullement, car ce n'est qu'une habitude & une certaine disposition de l'ame. Une mesme ame peut se changer en diverses figures, mais elle ne devient pas un different animal autant de fois qu'elle fait de differentes actions, & ce qu'elle fait n'est, point aussi animal.

Si la Justice, la constance, & les autres vertus sont animaux, cessent elles de l'estre quelques fois, pour recommencer de l'estre, où le sont elles toujours ? Il est certain que les vertus ne perdent point leur estre. Il faut donc qu'il y ait un grand nombre, voire une infinité d'animaux logez dans l'ame. Ils respondent qu'il n'y en a pas un grand nombre, parce qu'ils sont

tous liez & attachez ensemble comme membres & parties d'un tout. Ainsi, nous nous figurons l'ame comme une hydre qui a plusieurs testes, chacune desquelles combat à part & peut nuire d'elle-mesme. Et toutes fois il n'y a aucune de ces testes qui soit un animal, mais bien une teste de l'hydre qui ne fait qu'un seul animal. Personne en parlant de la Chimere ne dira que le lion ou le dragon soit cet animal, ils n'en sont que les parties, mais les parties ne sont point des animaux. Qui vous oblige donc de conclure que la Justice soit animal? Elle agit, disent-ils, & apporte du profit. Or, est-il, que tout ce qui agit & apporte du profit a du mouvement, & que tout ce qui a du mouvement est animal, cela seroit vray si ce mouvement venoit d'elle-mesme, mais il est emprunté & vient de l'ame. Tout animal demeure jusques à la mort ce qu'il estoit au commencement. L'homme ne cesse point d'estre homme qu'il ne soit mort, il en est de mesme du cheval & du chien, car ils ne se ueroient se transformer en autre chose. La Justice, c'est à dire l'ame qui est doiüée

d'une certaine qualité est animal. Je le veux croire. La constance encore, c'est à dire l'ame qui a cette qualité est animal, qu'elle ame entendez vous ? Celle qui estoit justice un peu auparavant arrestée dans ce premier animal, ne peut passer dans un autre animal, estant obligée de rester dans celui où elle s'est premierement logée. D'ailleurs une seule ame ne peut estre à deux animaux, moins écore à plusieurs. Mais si la Justice, la constance, la temperance, & les autres vertus sont des animaux, comment n'auront elles qu'une seule ame ? Il faut que chacune d'elles ait son ame, où elles ne sont point animaux. Car un seul corps ne peut appartenir à plusieurs animaux, comme ils en demeurent d'accord. Quel est donc le corps de la Justice ? C'est l'ame. Quel est le corps de la constance ? C'est encore l'ame. Mais un mesme corps ne peut pas estre à deux animaux. Un mesme ame, disent-ils, prend l'habitude de la Justice, de la constance & de la temperance, cela se pourroit faire si la Justice estoit dans une ame en un temps & la constance en un autre, ou si la temperance, ne se

rencontroit jamais avec la constance, mais les vertus sont ordinairement toutes ensemble. Comment donc seront elles autant d'animaux, n'y ayant qu'une seule ame qui ne peut faire qu'un seul animal ? Enfin, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Or, la Justice est une partie de l'ame, elle n'est donc pas un animal.

Mais c'est se tourmenter inutilement d'une chose dont personne ne doute ; & il y a plus de raison de se fâcher qu'on la mette en dispute que d'en vouloir disputer ; pour connoître qu'un animal n'est point partie d'un autre animal, regardez tous les corps qui sont dans le monde, ils ont chacun leur couleur, leur figure, & leur grandeur particuliere. Entre les raisons qui font admirer l'industrie de ce divin Architecte, celle-cy me paroist bien considerable, que de tant d'ouvrages qu'il fait, il n'y en a point qui se ressemblent, & que les choses qui nous paroissent semblables, se trouvent fort differentes, quand vous venez à les confronter ensemble. Il a fait tant de sorte de feuilles, & ce pen-

dant il n'y en a point qui n'ait sa marque particuliere. Il a fait tant d'animaux, & toutes-fois il ne se ressembloit point les uns aux autres. Il y a toujours quelque difference, il a voulu que les choses qui sont particulieres fussent aussi differentes & inegales. Or, vous dites que toutes les vertus sont égales, elles ne sont donc pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui n'agisse de soy-mesme. Or la vertu ne fait rien d'elle mesme, mais par le moyen de l'homme. Tous les animaux sont raisonnables comme les hommes, comme les Dieux; ou irraisonnables, comme les bestes. Il est certain que les vertus sont raisonnables, mais elles ne sont ny hommes, ny Dieux, elles ne sont donc point animaux. Il n'y a point d'animal raisonnable qui fasse rien qui ne soit premierement excité par quelque objet, il s'y porte en suite, puis le consentement qu'il y donne pousse plus avant cette premiere motion. Je vay vous dire en quoy consiste ce consentement.

Quand je voy qu'il faut que je marche, alors je me resous à marcher. Quand je me suis proposé, & que ie

trouve à propos de m'arrester, alors ie m'arreste, mais cette sorte de consentement ou d'approbation ne se rencontre point dans la vertu ; car imaginez-vous que la prudence soit animal, comment donnera t'elle son consentement ? Si vous dites, il faut que ie marche, c'est la nature qui fait cela, car la prudence qui donne le conseil, non pour soy, mais pour l'utilité de celuy qui la possède, ne peut ny marcher ny s'arrester. Elle ne peut donc donner aucun consentement. Or ce qui n'en est point capable n'est point animal raisonnable, & si la vertu estoit animal, elle seroit sans doute un animal raisonnable. Or elle n'est pas un animal raisonnable : Elle ne peut donc pas estre animal. Si la vertu estoit animal, le bien seroit animal, puisque le bien consiste dans la vertu comme nos Stoïciens en demeurent d'accord. On dit ; c'est bien fait deffendre son pere, c'est bien fait d'opiner sagement & de juger juridiquement. partant ces deux bonnes actions sont animaux. Enfin, l'on en viendra à un tel point d'extravagance que l'on ne pourra plus s'empescher

d'en rire. On dira encore, c'est bien fait de se taire à propos, & de faire un bon repas, par conséquent le silence & le manger sont animaux.

J'avouë que ie me laisse chatouiller, & que ie me fais un divertissement de ces subtilitez impertinentes. Disons encore; si la Iustice & la constance sont animaux, il est certain que ce sont animaux terrestres, mais tout animal terrestre est suiet au froid, à la faim, & à la soif, ils'ensuit donc que la Iustice peut estre morfonduë, la constance affamée, & la clemence alterée. Ne puis-je pas demâder à ces Philosophes quelle figure ont ces animaux? Si c'est d'un homme, d'un cheval, ou d'une beste sauvage? S'ils leur donnent une figure ronde comme celle que l'on donne à Dieu, i'auray droit de demander encore si l'avarice, si la folie, si la vanité, si l'ambition sont rondes, puisque ce sont animaux. S'ils les font rondes aussi bien que les autres, ie leur demanderay si une promenade faite avec raison est animal ou non. Il faut qu'ils en demeurent d'accord necessairement, & qu'ensuite ils disent que la promenade est un animal qui a

la figure ronde. Mais ne vous imaginez pas que ie sois le premier d'entre nos Stoïciens qui parle selon son sens & sans l'auctorité d'autrui. Cleanthe & Chryssippe ne conviennent pas ensemble dece que c'est que la promenade. Cleanthe dit que c'est un mouvement qui vient de l'ame, & qui s'estend iusqu'aux pieds. Chryssippe, est d'avis que c'est l'ame mesme qui se remüe. Pourquoi donc n'usera t'on pas de sa lumiere naturelle à l'exemple du mesme Chryssippe, pour se mocquer de tous ces animaux que le monde pourroit à peine contenir. Ils répondent; quoy que les vertus soient animaux, elles ne sont point toutesfois plusieurs animaux, & comme une seule personne peut estre Poëte & Orateur, de mesme les vertus sont animaux, & ne sont pas pourtant plusieurs animaux: On void encore qu'une mesme ame est iuste, & prudente, & courageuse pour avoir en soy des dispositions capables de toutes ces vertus. Ainsi il n'y a plus de question entre nous, nous voila d'accord, car i'avouë que l'ame est animal; ie verray apres quelles consequences i'en

dois tirer. Cependant ie desnie que les actions de l'ame soient animaux, autrement toutes les paroles & tous les vers seroient animaux, car s'il y a du bien dans un discours fait avec prudence, tout bien estant animal, on doit dire que la parole est animal. S'il y a du bien dans un vers, tout bien estant animal, il s'ensuit qu'un vers est animal. Ainsi ce vers

*Je chante un Heros & la guerre.*

Est un animal, & l'on ne peut pas dire qu'il soit rond, car il a six pieds.

En verité, tout cela n'est qu'un enchainement de sottises, & ie n'en puis plus de rire, lorsque ie me presente qu'il faille qu'un barbarisme, un solecisme, & un syllogisme soient des animaux, & que ie leur donne comme un peintre, un visage & des traits qui leur conviennent, & cependant nous disputons de ces bagatelles d'un air sourcilleux & d'une mine refrognée. Je ne scaurois m'écrier en cet endroit avec Cecilian; O les tristes impertinences; car elles sont risibles. Que ne traittons nous plutôt de quelque matiere qui nous soit utile & salutaire? Que ne cherchons nous la

vertu , & les moyens de la pouvoir acquérir ? Ne tafchezpoint à mepersuader que la constance soit animal ; mais faites moy concevoir que sans elle , nul animal ne peut estre heureux , que l'on ne peult s'affermir contre les événemens de la fortune qu'en les adoucissant par la pensée avant qu'ils se presentent. Qu'est-ce que la constance ? C'est un rempart à la foiblesse humaine qu'on ne sçauroit abatre , & celuy qui s'en pourra couvrir demeurera ferme contre les assauts de cette vie , car il se deffendra par ses forces & de ses propres armes.

Je veux icy vous rapporter ce qu'en dit Possidonius. Ne vous imaginez pas que vous puissiez jamais estre asseuré avec les armes de la fortune , il faut la combatre avec les vostres , tout ce qui est fortuit ne vous sçauroit armer contr'elle. Aussi voit-on , que nous sommes bien armez contre nos ennemis , & touïjours nus & desarmez contre la fortune. Alexandre ravageoit & faisoit fuir devant luy les Perses , les Hircaniens , les Indiens , & tous les autres peuples qui habitoient l'Orient , jusques à la mer O-

ceane , mais ayant tué l'un ses amis & perdu l'autre , il fuyoit la clarté du jour , pleurant tantost son crime , & tantost son mal-heur : De sorte que le vainqueur de tant de Roys & de tant de Nations se trouva vaincu par la cholere & par la tristesse, car il avoit pris plus de soin de se rendre maistre de toutes choses que de ses passions. O que la folie des hommes est grande de vouloir estendre leur domination au delà des Mers , & de se croire heureux pour avoir conquis a main armée une infinité de de Provinces ! Ils voudroient encore y en adjoûter d'autres , ne sachant pas que c'est un grand Empire , dont chacun peut faire la conquête , que de regner sur soy-mesme.

Qu'ils m'apprennent combien la Justice est une chose excellente & divine qui ne regarde que l'utilité d'autrui , & ne desire autre chose que de servir à tout le monde , qu'elle ne fait rien par ambition ny par vanité , mais pour se plaire à elle mesme. Sur tout que chacun se persuade & dise en soy-mesme , il faut que je sois iuste sans en esperer aucune recompense. Je veux

qu'on dise encore ; ie suis obligé de cultiver cette belle vertu , sans aucune consideration de mes interests particuliers , car en faisant une action de Justice on ne doit pretendre autre chose que d'estre iuste. Souvenez vous de ce que ie vous disois un peu auparavant , il ne sert de rien que beaucoup de personnes sachent que vous estes iuste. Qui fait publier sa vertu ne travaille pas pour la vertu , mais pour la gloire. Vous ne voulez estre iuste que pour en recevoir de l'honneur , cependant ie vous assure que souvent il faut estre iuste aux despens de sa reputation. Alors si vous le scavez bien prendre , le mauvais bruit qui procedera d'une bonne action vous donnera un plaisir secret.





## EPISTRE CXIV.

*Le langage des hommes a d'ordinaire du raport à leurs mœurs.*

*Le corps estant affoibly par les delices, devient incapable de l'usage des plaisirs.*

**V**OUS me demandez d'où vient qu'en de certains temps la maniere de parler s'est corrompue, & comment les esprits se sont portez à ces deffauts de s'expliquer tantost avec des paroles enflées, & tantost avec des paroles douces & languissantes, comme si l'on disoit une chanson; Pourquoi quelquesfois on a estimé les discours hardis, & qui n'avoient rien de vray semblable, & quelquesfois ceux qui estoient coupez & sententieux, qui donnoient plus à deviner qu'à entendre, pourquoy enfin il s'est veu un siecle où l'on usoit de metaphores indifferemment & sans aucune discretion. C'est ce que l'on dit souvent

& qui est passé en proverbe chez les Grecs. On a toujours parlé éome on a vécu. Mais côme les actions de chaque particulier suivent fes paroles, il arrive quelque fois que la façon de parler se rapporte à la façon de vivre, que le public a mise en usage. Lors qu'une Ville s'est relaschée de sa discipline & & s'est iettée dans les delices, vous le connoissez par la mollesse du langage, non de deux ou de trois particuliers, mais du general qui l'aura receuë & approuvée. L'esprit & l'ame ne prennent point de differentes teintures. Si l'ame est saine paisible & temperante, l'esprit sera serieux & retenu, si l'une est corrompuë, l'autre est incontinent infectée. Ne voyez-vous pas que quand l'ame est languissante ou traine le corps & on porte laschement les pieds? Quand elle est effeminée, la mollesse se reconnoist à la marche. Si elle est prompte, & vigoureuse, on haste le pas. Si elle est en fureur, où si elle entre en cholere, ( ce qui approche de la fureur ) le mouvement de corps se trouble, on s'emporte, on ne marche pas. Ne croyez-vous pas que ces choses arri-

vent à l'esprit , d'autant plus qu'il est tout penetré de l'ame qui le forme & qui luy donne la loy.

On sçait comme Mecenas a vescu sans qu'il soit besoin de le dire , on sçait quelles estoient ses delicatesses & ses promenades , comme il affectoit de se montrer & de faire éclater ses vices. Eh quoy ? son discours n'estoit il pas aussi mol que sa personne ? Ses paroles n'estoient elles pas aussi pompeuses que ses habits, sa suite sa maison & sa femme ? C'estoit en verité un grand genie, s'il eust suivi le droit chemin, & s'il n'eust pas évité de se faire entendre par une maniere de parler qui se ressentoit de sa mollesse, c'est pourquoy vous trouverez son langage embarrassé, licentieux, vague, comme d'un homme qui est yvre. Quand vous lirez les discours de Mecenas, ne vous souviendra t'il pas que c'est celuy qui avoit coustume de marcher par la Ville sans ceinture, & qui donnoit le mot du guet en cet estat quand il commandoit dans Rome en l'absence de César ? Que c'est celuy qui rendant la Justice & haranguant le peuple, avoit la teste enveloppée d'un man-

teau à l'exception des oreilles, en la maniere qu'on represente le riche fugitif dans la Comedie ? Celuy qui au fort des guerres civiles, lorsque toute la ville estoit en rumeur & en armes marchoit par la ruë, suivi de deux Eunuques, plus hommes toutesfois que luy ? Celuy qui épousa mille femmes, & n'en eut jamais qu'une ? La construction bizarre de ses paroles negligées & si contraires à l'usage faisoit assez voir la singularité & la depravation de ses mœurs. Il ne laissa pas de s'acquérir la reputation d'un esprit fort doux, n'ayant jamais répandu le sang ny commis la moindre violence; & l'on peut dire que la licence estoit la seule marque de son auctorité; mais il ternit cette gloire par la dissolution de son langage extravagant & monstrueux qui fit iuger que c'estoit mollesse & non pas douceur. A voir les ambages de son discours, le détour de ses paroles, & leur sens quelquefois sublime, mais le plus souvent énervé, il n'y a personne qui ne croye que l'excès de son bonheur luy avoit fait tourner la teste; ce qui arrive ordinairement par le vice du siecle, ou

par le defaut de la personne.

Nous voyons aussi que quand les richesses ont introduit le luxe en quelque endroit, on devient plus curieux en habits, on cherche de beaux ameublemens, puis on a soin de se loger au large; de revestir de marbre les appartemens, & de marbre d'outremer; de dorer leurs couvertures, & de faire correspondre la propreté du pavé à l'esclat du lambris. Delà, on vient à la magnificence de la table, & pour lors on cherche à se signaler par quelque nouveauté en renversant l'ordre accoustumé, en servant à l'entrée ce qu'on donnoit auparavant à l'issuë, & à l'issuë, ce qu'on donnoit à l'entrée. Quand l'esprit s'est degouté des choses qui sont ordinaires, il affecte en suite de parler d'une nouvelle façon, il rappelle de vieux mots & les met en usage. Il en invente de son caprice; il en prend de son autorité d'une langue inconnuë: il croit que tout ce qui est à la mode, donne de l'ornement, comme les metaphores hardies & frequentes. il y a mesme des gens qui entrecouperent le sens, & qui s'imaginent avoir bonne grace de ca,

cher leur pensée , & de tenir l'auditeur en suspens. D'autres la font durer & l'étendent trop au long. Il y en a qui ne tombent pas dans ces défauts que tout homme , qui se propose quelque chose de considerable , doit éviter , mais ils font voir qu'ils y ont beaucoup de pente. C'est pourquoy partout où vous verrez que l'on aimera ce langage corrompu , ne doutez pas que les mœurs n'y soient dépravées.

Comme le luxe des festins & des habits est une marque de la débauche d'une Ville , la licence du langage, quand elle est fréquente, l'est aussi du relâchement des esprits. Il ne faut pas vous estonner que cette corruption soit recüe parmy les gens du commun & qu'elle passe jusqu'aux personnes de qualité , car ils ont les mesmes sentimens , & ne sont differens qu'en leurs habits. Estonnez vous plustôt qu'on ait de l'estime pour les choses qui sont vicieuses & pour le vice mesme. Cela s'est fait de tout temps. L'on a toujours eu de l'indulgence pour les beaux esprits. Citez-moy lequel vous voudrez de ces grands hommes qui nous

ont precedez , je vous diray ce que son siecle leur a pardonné , & ce que l'on en a dissimulé à la posterité. Je vous en nommeray plusieurs à qui leurs deffauts n'ont point esté préjudiciables , & quelques uns encore à qui ils ont esté avantageux. Ouy , ie vous en nommeray des plus illustres qui estoient les merveilles de leurs temps , les escrits desquels il faudroit effacer entierement si l'on vouloit les corriger. C'est ainsi que le mauvais se mesle de telle sorte avec le bon , qu'il l'entraîne. Ioint que la façon de parler n'a jamais de reigle certaine , & que l'usage d'un pays qui ne demeure pas long-temps en mesme estat la change souvent. Bien des gens vont puiser des mots dans l'antiquité , ils parlent le langage des douze tables, Gracchus, Crassus & Curion leur semblent trop nouveaux & trop polis , ils remontent iusques à Appius & à Corruccanus. D'autres au contraire pour ne vouloir rien dire qui ne soit usité & receu tombent dans un stile bas & rampant. L'un & l'autre ne vaut rien , & ie blâmerois celuy qui ne voudroit user que de locutions poëtiques & pompeuses,

comme ccluy qui s'abstiendroit des termes necessaires & usitez, le premier pour estre trop orné, le dernier pour estre trop negligé, celuy-la pour s'estre fait raser iusques au poil des iaxers, & celuy-cy pour n'avoir pas mesme netoyé celuy des aisselles.

Venons maintenant à la composition. Combien de sortes s'en trouve t'il où ie puis dire que l'on fait des fautes? Les uns la veulent dure & austere, ils en ostent tout exprés ce qu'il y a de doux, afin que les liaisons soient plus rudes, s'imaginant qu'elle est forte & virile, quand elle frape l'oreille par son inegalité. Les autres la veulent si douce que ce n'est plus une composition, mais une chanson tant elle nous charouille. Que diray-je de celle-là où les paroles sont si estenduës qu'elles ont peine de se renfermer dans les bornes d'une periode? Que diray-je de cet autre qui est telle qu'estoit celle de Cicéron, lente en son commencement, douce en sa fin, qui garde toujours son pas & sa mesure? Au regard des Sentences on les mesestime non seulement quand elles sont basses pueriles ou trop hardies,

mais encore quand elles sont fleuries, molles ou vaines faisant plus de bruit que de fruit. C'est d'ordinaire celuy qui est maistre de l'eloquence de son temps, qui introduit ces deffauts, les autres les imitent & se les transmettent de main en main. De là vient qu'au temps que Salluste florissoit, les sentimens concis, les paroles qui tomboient tout court, & la brieveté quoy qu'obscure estoient en vogue. Aronce, grand ennemy du luxe, qui a composé l'Histoire de la guerre de Carthage, fut Secrateur de Saluste; & suivit sa maniere d'écrire Il y a dans Saluste: Il fit des troupes avec de l'argent, pour dire il leva des troupes avec de l'argét. Cette façon de parler a semblé si belle à Aronce qu'il la mise dans toutes les pages de son livre. Il dit en certain endroit, les nostres ont fait fuite, en un autre, la nouvelle en étant venuë fit rendre aux Romains les habitans de Panorme. En voilà un eschantillon, mais tout son livre en est plein. De sorte que cette phrase qui est rare chez Saluste se rencontre souvent & presque par tout dans Aronce; En voicy la raison, c'est que l'un la

prenoit quand elle se presentoit, & que l'autre l'alloit chercher quand il s'en vouloit servir.

Vous voyez par là ce qui arrive quand on se propose des deffauts pour exemple. Saluste a dit *Aquis hiemantibus* pour signifier que les eaux estoient bien froides, Aronce au premier livre de la guerre de Cartage, n'a pas manqué de dire *Repente hiemavit tempestas* pour exprimer que la tempeste estoit soudain devenuë bien grande. En un autre endroit *Totus hiemavit annus*, voulant dire qu'il avoit fait froid toute l'année. Puis en un autre lieu, *Inde sexaginta onerarias leves, præter militem & necessarios nautarum hiemante Aquilone misit*. Pour dire au fort du vent, il envoya soixante vaisseaux de charge, outre les soldats & la chiourme. Enfin, il ne cesse d'employer ce mot à tout propos. Saluste encore a dit en un certain lieu, *Inter arma civilia equi boni famas petit*. Il cherche dans la guerre civile des reputations d'un homme de bien, au lieu de la reputation, au singulier. Aronce ne s'est pu empescher de mettre aussi-tost dans son premier livre,

*Ingentes esse famas de Regulo.* Les reputations ( au lieu de la reputation ) de Regulus estoient grandes. Ainsi vous voyez que ces fortes de defauts qui viennent d'imitation , ne sont point des marques de relaschement ou de corruption , car vous ne scauriez connoistre l'inclination d'une personne que par les choses, qui luy sont propre & naturelles. Si un homme est cholere , son expression sera violente, s'il est émeu , elle sera plus pressée , s'il est voluptueux , elle sera molle & languissante ; le langage de Mecenas & de tous ceux qui s'écartent du chemin ordinaire par dessein & non par hazard ressemble à mon avis à ces gens qui se tirent des poils de la barbe ou qui se l'arrachent entierement, qui se rasent le dessus & le dessous des levres , & laissent croistre le reste , qui prennent des manteaux de couleur bizarre , & des habits delabrez , ne voulant rien faire qui puisse eschapper à la veuë des hommes. Ils les provoquent & les obligent de se tourner vers eux ; ils ne se soucient pas qu'on les blasme, pourveu qu'on les regarde. Cela vient d'une mauvaise source , car comme  
dans

danſle vin la langue ne begaye point que la raiſon ne ſoit premierement alterée , de meſme cette maniere de ſ'énoncer , que l'on peut appeller une yvreſſe d'eſprit , ne plaiſt jamais à perſonne que l'ame ne ſoit chancelante ou troublée. C'eſt pourquoy il faut avoir grand ſoin de cette ame , puis-que c'eſt d'elle que nous tenons le ſens, la parole , la contenance , & le marcher. Tant qu'elle fera ſaine & vigoureuſe, le langage ſera ferme & aſſuré, mais ſi elle ſe laiſſe une fois abattre, on verra auſſi tout le reſte tomber en ruine.

*Les Loix n'ont de pouvoir qu'autant  
que le Royoit.*

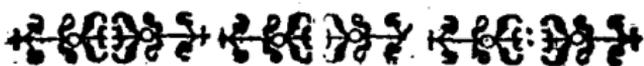
Noſtre eſprit eſt un Roy ; tandis qu'il demeure entier , tout obeit & fait ſon devoir, ſ'il vient à chanceler tant ſoit peu , en meſme temps tout va en decadence. Car auſſi-toſt qu'il ſ'eſt ſoumis à la volupté , ſes talens & ſes actions ſ'afſoibliffent ; tous ſes efforts ſont languiffans & ſans vigueur. Puisque je me ſuis ſervi de cette comparaison je la veuz continuer encore.

Nostre esprit est tantost un Roy, tantost un tyran. Il est un Roy, quand il considere ce qui est honneste, quand il préd soing du corps qui a esté mis en la garde, & qu'il ne luy commande rien qui soit bas & honteux ; mais s'il est violent, avare, voluptueux, il acquiert cet infame & cruel nom de tyran. Alors il est sollicité par les passions les plus fortes, avec quelque plaisir au commencement, comme celuy que recoit le peuple dans les festins publics, où s'estant gorgé de viandes, il s'amuse apres à manier ce qu'il ne scauroit plus avaler, aussi quand la débauche a ruiné les forces de ce voluptueux, & que les delices ont penetré dās ses nerfs & dās la moëlle de ses os, il se contente de voir les choses, de l'usage desquelles il s'est privé par sa trop grande avidité. Dans cet estat il se rend ministre & témoin des voluptez d'autruy, mais il n'est pas si satisfait d'avoir en abondance tout ce qui peut chatouiller les sens, qu'il est chagrin de ne pouvoir faire passer dans son ventre tous ces mets delicieux, ny se mesler parmi ce troupeau de garçons, & de femmes, & de voir que la foiblesse de son corps

fait cesser une grande partie de la félicité.

N'est ce pas une manie, mon cher Lucile, que personne ne songe qu'il est mortel, infirme, & qu'on n'est après tout qu'un seul homme. Voyez vous dans nos cuisines tous ces gens qui courent parmy tant de feux; Pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre qu'on aprête à manger avec tant de bruit? Regardez nos caves remplies des vendanges de plusieurs siècles, pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre que l'on ait resserré les vins de tant de Provinces & de tant de feuilles? Regardez combien de milliers d'hommes labourent la terre, & en combien d'endroits, pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre qu'il faille semer en Sicile, & en Afrique? Certainement nous aurions plus de santé & moins de cupidité si chacun se vouloit contenter de ce qu'il faut pour un seul, & mesurer son estomach qui ne peut pas contenir beaucoup ny le garder long temps. Mais rien ne vous inspirera mieux la tempérance & la sobriété, que de penser souvent à la briefveté & à l'incer-

titude de la vie. Enfin, quoy que vous fassiez, songez à la mort.



EPISTRE CXV.

*Que le discours est le miroir de l'ame.*

*Que l'ame d'un homme de bien a des beautez surprenantes.*

*Que l'on a donné trop de credit à l'or & à l'argent.*

**I**E n'approuve pas, mon cher Lucile, que vous soyez si scrupuleux touchant les paroles & la maniere d'écrire. J'ay dequoy mieux occuper vos soins. Avisez à ce que vous voudrez écrire & non comment vous le pouvez écrire. Taschez plutôt à le bien concevoir qu'à le bien débiter, afin que vous puissiez vous l'approprier & le mieux imprimer dans vôtre cœur. Quand vous verrez qu'un homme a le discours poly & affecté, sçachez que son esprit s'attache encore à d'autres bagatelles. Une grande ame s'expri-

prime avec moins de delicateſſe & plus de force. Tout ce qu'elle dit eſt plus ferme & moins eſtudié. Vous connoiſſez quantité de jeunes gens tout parfumez, qui ont la barbe & la peruque bien faites, mais n'en attendez rien de ferme & de genereux. On peut dire que le diſcours eſt le miroir de l'ame. Quand il eſt ajuſté, fardé, & travaillé, il fait voir que l'ame n'eſt pas ſincere & qu'elle a quelque choſe de foible. La trop grande politeſſe ne ſied pas à un homme. S'il nous eſtoit permis de penetrer dans l'ame d'un homme de bien, ô que nous y verrions de beauté, de pureté & de tranquillité ! Nous verrions éclater d'un côté la Juſtice, de l'autre la force, & dans un autre endroit la temperance & la prudence. Nous y verrions encore reluire la ſobrieté, la continence, la patience, la franchise, l'affabilité, & ( qui le pourroit croire ) l'humanité, qui eſt une qualité aſſez rare en l'homme. Dailleurs, ô bons Dieux, combien la prevoyance, la magnificence, & la grandeur de courage luy donneroient elles de credit & de gravité ! Combien verroit-on de grace &

de majesté jointes ensemble ! Personne ne croiroit cette ame digne d'amour qui ne la jugeât aussi digne d'adoration. Ouy si quelqu'un voyoit cette face qui est plus auguste & plus éclatante que tout ce qui paroist dans l'univers , ne s'arresteroit-il pas tout estonné comme à la rencontre d'une divinité , la priant de luy permettre de la regarder ; puis attiré par sa douceur , ne luy rendroit-il pas ses adorations , & après avoir long-temps contemplé sa grandeur extraordinaire , & ses yeux estincelans d'une douce & d'une vive clarté , ne luy diroit-il pas avec un profond respect ces paroles de nostre Virgile ?

*Comment t'appelleray-je en te rendant hommage,*

*Princesse ? Car ton port, ta voix, & ton visage*

*N'ont rien qui ne paroisse au dessus des humains ;*

*Mais quelle que tu sois soulage nos chagrins.*

Elle les chassera sans doute si vous la voulez honorer , mais pour luy

rendre honneur, il n'est pas besoin de sacrifier des bœufs engraissez, d'appendre à ses Autels des vases d'or & d'argent, ny de luy presenter des offrandes, il suffit d'avoir l'intention droite & bonne. En verité ( comme je disois ) tout le monde l'aymeroit passionnement s'il estoit permis de la voir. Car il y a maintenant beaucoup de choses qui nous en empeschent, soit en nous éblouissant par leur éclat, ou en nous aveuglant par leur obscurité. Mais comme l'on nettoye & l'on affine la veuë du corps par certains remedes, nous pouvons aussi soulager celle de l'esprit, afin qu'il puisse envisager & reconnoistre la vertu, quoy qu'enfoncée dans un corps & cachée sous la pauvreté, la bassesse & l'infamie. Nous verrions, dis-je, la beauté de cette ame au travers de ses hail-  
lons. Nous verrions aussi la malice & la lascheté d'une ame chagrine, non obstant le faux brillant des honneurs & des richesses qui éblouissent ceux qui les regardent. C'est alors que nous connoistrions que nous sommes admirateurs de bagatelles, ne plus ne moins que des enfans qui estiment

tout ce qui leur sert de jouet, car ils courront plustost apres de petits bijoux qu'apres leurs peres & leurs parens. Quelle difference y a t'il donc entre eux & nous, comme dit Ariston, sinon que nostre folie qui s'attache à des tableaux & à des statues est de plus grands frais que la leur, car ils se divertissent avec de petits cailloux bigarrez qu'ils amassent sur le rivage, & nous ne prenons plaisir qu'à de grandes colonnes marquetées que nous faisons venir d'Egipte, ou des deserts d'Affrique pour soutenir quelque portique, ou quelque salon capable de recevoir tout un peuple dans un festin public. Nous admirons des murs incrustez de marbre, quoy que nous sachions ce qui est dessous. Nous sommes bien aysez de tromper nos yeux. Mais quand nous dorons nos cabinets, que faisons nous autre chose que de prendre plaisir au mensonge ? Car nous sçavons qu'il n'y a que du bois là dessous.

Au reste ce ne sont pas seulement les murs & les lambris que l'on enrichit par dehors. La felicité mesme de ces grands que vous voyez marcher la

reste levée, n'est couverte que d'une feuille de clinquant. Levez-la, & vous verrez combien il y a de misere cachée sous une écorce si legere. La mesme chose qui a fait tant de Juges & de Magistrats, est celle aussi qui arreste tous les Juges & les Magistrats, je veux dire l'argent, car depuis qu'il est venu en credit, le veritable honneur a perdu ce qu'il avoit de credit. Nous nous sommes devenus Marchands, nous achetons, nous nous vendons, les uns aux autres; nous demandons, non quelle est la chose, mais quel en est le prix. Nous sommes tantôt bons & tantôt meschans. Nous tenons le bon party tant qu'il y a quelque chose à profiter, tout prests d'embrasser le mauvais si l'on fait nostre condition meilleure. En verité nos peres ont eu grand tort de mettre l'or & l'argent en si haute estime, le desir que nous en avons conceu dans le bas aage, s'est accru avec nous. D'ailleurs les peuples qui sont contraires en toutes autres choses se sont accordez en celle-cy, ils admirent l'or, ils le souhaitent à leurs enfans, ils le consacrent à leurs Dieux, comme une

marque signalée de leurs reconnoissance. Enfin, l'on en est venu à ce point que la pauvreté passe au jourd'huy pour un opprobre & une malediction mesprisée des riches & haye des pauvres mesmes. Et puis les poëtes ne manquent pas d'eschauffer tous les jours nostre convoitise par les éloges qu'ils donnent aux richesses, les appellant l'honneur & l'ornement de la vie. Ils croyent en effet que les Dieux n'ont rien de meilleur, & que c'est le plus beau present qu'ils puissent faire aux hommes.

*Le Palais du Soleil porté sur cent colonnes,  
Estoit tout brillant d'or.  
Voyez son char.*

*Il avoit l'aixieu d'or & le timon aussi:  
Les rays estoient d'argent.*

En un mot pour marquer le siecle le plus heureux, ils l'appellent le siecle d'or; il se trouve mesme dans les poëmes Tragiques assez de personnes, qui pour de l'argent abandonnent leur conscience, leur honneur, & leur vie.

Que je passe pour fourbe , homme  
injuste , & sans foy ,  
Je m'en soucieray peu, tant que j'auray  
dequoy.

Citoyens , c'est l'or seul qui met le prix  
aux hommes.

Accumulez sans fin , mettez sommes  
sur sommes ,

Vous serez honorez. On dit , a-t'il  
du bien ?

L'on ne demande pas d'où , ny par  
quel moyen.

Il n'est point d'infamie à l'indigence  
égale :

Arrivons , s'il se peut , à nostre heure  
fatale

Etendus sur la pourpre , & non dans  
un grabat :

Toute vie est cruelle en ce dernier  
état.

L'opulence adoucit la mort la plus  
terrible.

Qu'aux nœuds du parentage un autre  
soit sensible ,

Pour moy j'enferme tout au fonds  
de mon trésor.

Si les yeux de Venus , brillent autant  
que l'or ,

*Je ne m'étonne pas qu'on la dise si  
belle,*

*Que tout luy sacrifie, & soupire pour  
elle,*

*Quainsi que les mortels les Dieux  
soient ses amans, &c.*

Ces derniers vers ayant esté recitez dans la Tragedie d'Euripide, tout le peuple se leva pour chasser l'Acteur & le Poëte. Alors Euripide parut sur le Theatre qui supplia l'Assemblée de se donner patience, & d'attendre la fin que feroit cet admirateur passionné des richesses. En effet Bellerophon dans cette piece est puny du supplice que tous les avares souffrent durant leur vie, car il n'y a point d'avarice sans peine, estant elle mesme une peine assez grande. Combien demande t'elle de travaux & de larmes ! Combien de chagrins tandis qu'on desire du bien ! Combien de miseres apres l'avoir acquis ! Ajoutez à tout cela les soins continuels desquels on est travaillé à proportion de ce qu'on possède, étant certain qu'on a plus de peine à jouir des richesses que l'on n'en a pour les amasser. Combien s'afflige t'on

lorsque les pertes arrivent, on les estime toujours plus grandes qu'elles ne le sont; mais supposé que l'on ne perde rien, on croit toujours perdre ce que l'on ne gagne pas. Vous me direz on appelle cet homme heureux, & chacun voudroit bien en avoir autant, j'en demeure d'accord. Quoy donc? Croyez-vous qu'il y ait une pire condition que d'estre en mesme temps miserable & envié. Je voudrois que ceux qui ayment tant les richesses & les charges prissent conseil des riches & des ambitieux qui possèdent les premières dignitez; je suis assuré qu'ils en perdroient bien-tost l'envie. Cependant, ces gens là feront encore de nouveaux projets, après avoir condamné ceux qu'il ont fait autrefois, parce que l'on n'est jamais satisfait de son bonheur, quoy qu'il arrive sans se faire attendre. On blasme le conseil & le procédé que l'on a suivi, on préfere toujours ce qu'on a obmis à ce qu'on a fait. Mais la Philosophie vous donnera cet avantage que j'estime merveilleusement, c'est que jamais vous ne vous plaindrez de vous mesme. Après tout, des paroles bien

agencées, & un discours bien coulant ne vous conduiront pas à cette felicité solide, que nulles adversitez ne sçau-roient ébranler. Que l'on s'exprime comme l'on voudra pourveu que l'ame demeure ferme dans son affiete & dans ses bons sentimens, pourveu qu'elle se satisface des choses qui ne peuvent satisfaire les autres, pourveu qu'elle ne juge du progrès qu'elle aura fait que par l'amendement de sa vie, & qu'elle n'estime son sçavoir qu'autant que ses cupiditez & ses craintes se trouveront diminuées.





## EPISTRE CXVI.

*S'il vaut mieux avoir des passions  
foibles que de n'en avoir point  
du tout.*

**O**N a souvent demandé s'il est meilleur d'avoir des passions foibles & legeres, que de n'en avoir point du tout. Nos Stoïciens les bannissent absolument. Les Peripateticiens les admettent, pourveu qu'elles soient moderées. Pour moy je ne voy pas comment une maladie pour estre mediocre peut estre salutaire. Ne craignez point de perdre; je ne vous osteray rien de ce que vous ne voudriez pas avoir perdu. Au contraire je veux avoir de la complaisance pour tout ce que vous desirez, & que vous jugez estre utile, necessaire, ou commode à la vie; j'en osteray seulement les defauts dont vous voulez bien qu'elle soit accompagnée. Car en vous defendant de desirer, je vous permettray en mesme temps de vouloir, afin que

vous agissiez hardiment , avec plus de certitude , & avec plus de plaisir par consequent. Pourquoi non ? le dis que vous goûterez mieux le plaisir si vous en estes le maistre , que si vous en estiez l'esclave. Il est si naturel (me direz vous ) de s'affliger de la perte d'un amy , laissez couler des larmes qui sont si legitimes; il est naturel encore d'avoir soin de l'estime des hommes , & d'être fasché qu'elle noul soit desavantageuse, pourquoy m'osterez-vous cette crainte si honneste d'être en mauvaise reputation?

En verité il n'y eut jamais de vice sans excuse. Il n'y en a point qui ne soit au commencement timide & facile à vaincre , mais c'est par là qu'il se donne de l'estenduë. Si vous luy laissez prendre racine vous ne l'arracherez pas quand vous voudrez. Toute passion est foible dans sa naissance, elle s'eschauffe des sa sortie , & se fortifie dans son progrès , il est plus facile de la rebuter quand elle se presente, que de la chasser quand elle est entrée. Qui doute que routes les passions ne viennent d'une mesme source ? La nature nous a chargez du soin de nostre corps;

Si nous le traitons trop délicatement c'est un vice. La nature a mis du déplaisir dans toutes les choses qui nous sont nécessaires, non pour les faire rechercher, mais pour vous engager aux actions sans lesquelles nous ne pourrions vivre. Quand on goûte le plaisir pour la seule considération de la volupté, ce n'est plus que dissolution & desbauche. Arrêtons donc les passions quand elles veulent entrer. Car (comme j'ay dit) elles entrent plus aisément qu'elles ne sortent. Laissez aller (direz vous) ma douleur & mon apprehension jusques à certain point. Mais ce point s'estendra bien loin, & ne finira pas où vous voudrez. Un homme sage n'est pas obligé de veiller sur soy, car il arrête la tristesse & son plaisir quand bon luy semble. A nous qui ne pouvons pas nous retirer si facilement, il est bon de ne pas si fort avancer. Panetius à mon avis répondit bien à propos à un jeune homme qui luy demandoit si le Sage devoit aimer. *Nous parlerons du Sage une autre fois, dit-il. Cependant il nous faut garder vous & moy qui sommes bien estoignez de cet estat, de tomber*

*entre les mains d'une passion si inquiete & si furieuse qui ne tient compte de soy, & qui se donne entierement à autruy.* Car si l'objet que nous aymons nous regarde, nous sommes attirez par sa douceur; s'il nous méprise nous sommes eschauffez par son orgueil. Ainsi en amour & la facilité & la difficulté sont également prejudiciables. La facilité nous engage, la difficulté nous irrite. C'est pourquoy connoissant comme nous faisons nostre foiblesse, vivons en paix, ne nous commettons point avec les femmes, ny avec les flatteurs, avec le vin, ny avec les plaisirs.

Ce que Panetius a dit de l'amour je le dis de toutes les passions, évitons tant que nous pourrons un pas si glissant, nous ne sommes pas trop fermes sur le sec. Vous m'arresterez sans doute en cet endroit par ce reproche ordinaire que l'on fait aux Stoïciens. vous promettez de trop grandes choses, & vous en ordonnez de trop dures. Nous sommes de chetives creatures qui ne pouvons pas nous priver de tout. Nous pleurerons, mais fort peu, nous desirerons, mais modement, nous nous mettrons en cholere,

mais nous nous appaiserons aussi tost. Sçavez vous pourquoy, nous ne pouvons faire ce que vous nous demandez ; c'est parce que nous nous défions de nous, & que nous ne croyons pas le pouvoir faire. Mais il y a autre chose, c'est que nous défendons les vices que nous cherissons, ayant mieux les excuser que de les abandonner. La nature a donné à l'homme assez de forces si nous les voulions ramasser & les employer pour nostre bien, & non point pour nostre destruction, où nous nous imaginons qu'elle tendent : ce n'est que faute de vouloir, mais on s'excuse de ne pouvoir.





## EPISTRE CXVII.

*Si la Sagesse est un bien, & si ce  
n'est pas un bien d'estre Sage.*

*Que l'on a grand tort de perdre du  
temps en des questions inutiles,  
veu que la vie est si courte.*

**V**OUS m'attirez & à vous aussi beaucoup d'affaires, & vous me jettez sans y penser dans un grand embarras en me proposant des questions où je ne scaurois quitter le party de nos Stoïciens sans les offenser, ny suivre leurs opinions sans trahir ma conscience. Vous me demandez si cet axiome des Stoïciens est veritable: *Que la sagesse est un bien, mais que ce n'est pas un bien d'estre Sage.* Je vous exposeray premièrement le sentiment des Stoïciens, puis, je vous declareray le mien. Nos Stoïciens tiennent que ce qui est bien est corps, à cause que ce qui est bien agit, & que

ce qui agit est corps. Tout ce qui est bien apporte du profit, il faut faire quelque chose pour avoir du profit. Or ce qui fait quelque chose est corps. Et comme ils disent que la sagesse est un bien, il sont obligez de dire aussi qu'elle est un corps. Mais estre Sage, disent-ils, n'est pas de mesme, cela est incorporel & survient à une autre chose, c'est à dire à la sagesse, c'est pourquoy il ne fait rien & ne profite de rien, aussi quand ils disent c'est un bien d'estre Sage, ils rapportent cela à son principe qui est la Sagesse.

Ecoutez ce qu'on leur respond, avant que je me retire, & que je me range en un autre party. A vostre compte leur dit-on, ce ne seroit pas un bien de vivre heureux, il faut qu'ils respondent soit de gré ou de force, que la vie heureuse est un bien, & que vivre heureux n'est pas un bien. On fait encore cette objection à nos Stoïciens, vous voulez estre Sage ? C'est donc une chose qu'on doit desirer. Or ce que l'on doit desirer est un bien. Ils sont contrains d'alterer les paroles, & d'ajouter une syllable devant ce mot desirer, & quoy qu'elle ne s'ac-

commode pas à nostre langue, je l'ajou-  
teray pourtant si vous me le per-  
mettez. On doit, disent-ils desirer  
*expetere*, ce qui est bien, & *adexpetere*,  
ce qui survient au bien. Quand nous  
avons obtenu ce bien, nous ne desi-  
rons pas l'autre, comme bien, mais il  
survient à celuy que nous avions de-  
siré. Pour moy je ne suis point de ce  
sentiment, & je croy que nos Stoi-  
ciens l'ont embrassé inutilement, par-  
ce qu'ils demeurent encore engagez  
dans la premiere proposition, joint  
qu'il ne leur est pas loisible de changer  
les termes. Nous deférons ordinaire-  
ment beaucoup à la commune opinion  
des hommes, & c'est chez nous une  
grande presumption de verité que  
tout le monde croye une mesme cho-  
se. Par exemple, nous concluons  
qu'il y a des Dieux, parce qu'outre les  
autres preuves, cette creance est gravée  
dans le cœur de tous les hommes, &  
qu'il n'y a point de peuples si barbares  
ny si depravez qui ne soient persua-  
dez qu'il y a quelque Divinité. Quand  
nous raisonnons de l'éternité des  
ames, nous donnons beaucoup d'au-  
torité au consentement des hommes

qui craignent ou qui reverent les Dieux souterrains. Je me veux servir de cette croyance publique. Vous ne trouverez personne qui ne croye que la sagesse est un bien, & que ce ne soit aussi un bien d'estre sage. Je ne feray pas pourtant ce que les Gladiateurs abattus sous leurs ennemis ont accoutumé de faire, je n'imploreray point l'assistance du peuple, je veux me servir de mes armes. Ce qui survient à quelque chose est-il dehors ou dedans cette chose-là? S'il est dedans, il est corps comme la chose mesme où il survient, car rien ne peut survenir qui ne touche en quelque endroit. Or ce qui touche est corps. S'il est dehors, il s'en est éloigné depuis qu'il est arrivé, ce qui s'éloigne a mouvement, & ce qui a mouvement est corps. Vous croyez peut-estre que je vais dire que la course n'est autre chose que courir, la chaleur autre chose qu'avoir chaud, ny la lueur autre chose que reluire. Je demeure d'accord que ce sont choses différentes, mais non pas de condition différente. Si la santé est chose indifferente, il sera aussi indifferant d'estre sain. Si la beauté est chose in-

différente, il sera aussi indifférent d'être beau, si la Justice est un bien, ce sera aussi un bien d'être Juste, si la laideur est un mal, ce sera aussi un mal d'être laid; de même que si la chassie est un mal, c'est aussi un mal d'être chassieux. Sachez que l'un ne peut être sans l'autre. Ce qui a de la sagesse est sage, & ce qui est sage a de la sagesse. Il y a si peu de raison de douter que l'un soit de même nature que l'autre, qu'il semble à quelques uns, qu'ils sont une seule & même chose. Mais puisque tout est bien ou mal, ou chose indifférente, je vous demande, en quel rang mettra-t'on cet avantage d'être sage? Ils nient que ce soit un bien; mais ce n'est pas un mal, il s'en suit donc que c'est une chose indifférente. Or, nous appelons indifférent tout ce qui peut arriver aussi bien à un méchant qu'à un homme de bien, comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne peut arriver qu'à un homme de bien d'être sage, par conséquent ce n'est pas une chose indifférente, mais ce qui ne peut arriver à un méchant homme n'est pas mauvais; il s'en suit donc qu'il est bon.

Or, l'on ne peut estre sage sans estre homme de bien. C'est un accident, disent-ils, qui survient à la sagesse. Ce que vous appelez estre sage, fait-il la sagesse ou la reçoit-il? Qu'il la fasse ou qu'il la reçoive, il est toujours un corps, car ce qui fait & ce qui est fait est corps; s'il est corps, il est bien. Ainsi ce qui luy manquoit pour estre bien, est qu'il n'avoit point de corps.

Les Peripateticiens tiennent que la sagesse & estre sage ne different en rien, & que l'un se trouve dans l'autre. Car pensez-vous que quelqu'un puisse être sage, s'il n'a de la sagesse, ny qu'il puisse avoir de la sagesse s'il n'est sage? Les vieux Dialecticiens y ont apporté une distinction qui est passée jusqu'aux Stoïciens. Je vous diray ce que c'est. Autre chose est un champ, & autre chose d'avoir un champ. Pourquoi cela? Parce qu'avoir un champ regarde celui qui l'a, & non point le champ. Ainsi autre chose est la sagesse, & autre chose est estre sage. Je croy que vous m'accorderez bien que celui qui possède, & ce qui est possédé, sont deux choses differentes. La sagesse est possédée, celui qui est sage la possède.

La sagesse est, pour dire ainsi, l'ame mesme qui est montée au comble de la perfection, car c'est la science de bien vivre. Qu'est-ce qu'estre sage? Je ne puis pas dire que c'est une ame parfaite, mais plutôt ce qui survient à celuy qui a l'ame parfaite; ainsi l'un est l'ame mesme bien disposée, l'autre c'est l'avoir ainsi disposée. Les corps, disent-ils, ont premierement leurs natures, comme voila un homme, voila un cheval. Ces natures sont accompagnées du mouvement de leurs ames qui montrent qu'elles sont un corps. Ce mouvement-là a quelque chose qui lui est propre & separé du corps. Comme quand je voy Caton qui se promene, le sens me montre cela, & l'ame le croit, c'est le corps que je voy sur lequel j'ay jetté mes yeux & ma pensée, je dis apres, Caton se promene, ce n'est pas le corps dont je parle maintenant, mais c'est quelque chose que je dis du corps, que les uns appellent Enonciation, & les autres predicament. Ainsi quand nous disons la sagesse, nous entendons quelque chose qui n'a point de corps. Quand nous disons il est sage, nous parlons d'un

corps. Mais il y a grande difference de dire l'un & de parler de l'autre. Imaginons-nous que ces deux choses soient presentes, ( car je n'en veulx pas encore dire mon avis ) Qu'est-ce qui empesche que l'une ne soit autre chose que l'autre, & neanmoins qu'elle ne soit bonne? Vous disiez n'agueres qu'autre chose est un champ, & autre chose d'avoir un champ. Pourquoi ne seroit-il pas vray, puisque celuy qui possede est d'une nature, & ce qui est possedé est d'une autre; l'un est un homme, l'autre de la terre; mais en l'espece dont-il s'agit celuy qui possede la sagesse, & la sagesse qui est possedée, sont tous deux de mesme nature. De plus en cet autre exemple, ce qui est possedé est une chose, & celuy qui possede en est une autre. Mais en celuy cy, ce qui est possedé & celuy qui possede est une mesme chose. On possede un champ par tiltre, & la sagesse par nature; celuy-là se peut vendre ou donner, celle ne quite point son hôte. On ne doit donc pas comparer ensemble deux choses qui sont dissemblables. J'avois commencé a dire que ce pouvoit être deux choses; & nean-

moins l'une & l'autre bonne. Vous demeurez aussi d'accord que le sage & la sagesse sont deux choses, & que l'une & l'autre est bonne. Rien n'empêche donc que la sagesse & sa possession ne soient deux aussi, ayant l'une & l'autre le caractère de la bonté. Je desire la sagesse seulement, afin que je sois sage. Quoy donc ? Ce dernier n'est-il pas bon, sans lequel le premier ne seroit pas bon ? Vous dites qu'il ne faudroit point recevoir la sagesse, si on nous en deffendoit l'usage. Quel est l'usage de la sagesse, sinon d'estre sage ? C'est ce qu'elle a de plus précieux, sans quoy elle seroit absolument inutile. Si la gesne est mauvaise, il est mauvais d'être gesné ; cela est si vray qu'elle ne seroit pas mauvaise si vous ôtiez ce qui la suit. La sagesse est l'état d'une ame parfaite. Estre sage c'est l'usage d'une ame qui est parfaite. Comment voulez-vous que l'usage de la sagesse ne soit pas bon, puisque sans cet usage la sagesse ne seroit pas bõne ? Je vous demande si l'on doit desirer la sagesse, Vous en demeurez d'accord. Je vous demande si l'on doit desirer l'usage de la sagesse, Vous l'accordez aussi, car vous dites que

vous ne la recevriez pas si l'on vous en deffendoit l'usage. Ce qu'on doit desirer est bon ; Estre sage , c'est user de la sagesse , comme parler c'est user de l'éloquence , & voir est user de la veüe ; Par consequent être sage , c'est faire usage de la sagesse. Or , l'usage de la sagesse est à desirer. Il est donc à desirer d'être sage , mais s'il est à desirer c'est un bien.

Il y a long-temps que je me fais ce reproche, que j'imite ces Philosophes en les voulant accuser , & que j'employe inutilement des paroles pour verifier une chose si claire. Car , qui peut douter que si le chaud est mauvais , il ne soit mauvais aussi d'avoir chaud ? Si le froid est mauvais , qu'il ne soit mauvais aussi d'avoir froid ? Si la vie est un bien , c'est un bien aussi de vivre. Mais toutes ces questions n'occupent que le dehors de la sagesse , & n'entrent point dans son fort où nous devons nous refugier. Que si nous voulons quelque fois prendre le large, nous y trouverons de beaux & de grands promenoirs. Nous irons rechercher la nature des Dieux ; dequoy se nourrissent les Astres ; le cours dif-

ferent des Etoiles ; si nos corps suivent leurs mouvemens , & si leurs influences font naistre & agir nos inclinations ; si ce qu'on appelle hazard est attaché a certaine loy , & s'il n'y a rien dans le monde qui soit fortuit & téméraire. Je sçay bien que tout cela ne forme pas les mœurs , mais il recrée l'esprit & l'éleve à la grandeur des choses dont on l'entretient. Au contraire ces autres questions le ravalent & l'affoiblissent au lieu de l'affiner. Mais je vous prie , pourquoy se donner tant de peine apres une chose qui peut être fausse , & qui sans doute est inutile , veu qu'on la pourroit employer en des sujets plus utiles & plus considerables ? Dequoy me servira de sçavoir si la sagesse est une chose , & si être sage en est une autre , si celle-là elle est bonne , si celle-cy ne l'est pas ? je ne laisseray pas d'agir témérairement ; ayez la sagesse , & que je sois sage , nous serons tous deux égaux. Faites mieux , montrez-moy le chemin pour y parvenir. Dites-moy ce que je dois fuir , & ce que je dois desirer , par quel moyen je pourray guerir mes foibleesses , & rejeter bien loin

tous ces desirs impetueux qui m'emportent & me font aller de travers; comment je pourray soutenir tant de disgraces, & me deffaire des maux qui s'attachent sur moy, & de ceux auxquels je me suis volontairement attaché. Montrez-moy comme je dois supporter l'affliction sans verser des larmes, & la felicité sans faire pleurer de personne; comment je pourray sortir de la vie sans attendre l'heure necessaire & fatale.

Je ne trouve rien de plus sot que de souhaiter la mort. Car si vous voulez vivre, pourquoy souhaiter la mort? Si vous voulez mourir, pourquoy demander aux Dieux ce qu'ils vous ont donné en venant au monde? Car il vous a esté ordonné de mourir une fois, mais il vous est libre de mourir quand vous voudrez, l'un est de necessité, & l'autre de volonté. Je leûs ces jours passez un fort mauvais commencement d'un assez bon livre, & d'un homme qui assurement parle bien. Oüy, dit-il, puiffay-je mourir bien-tost! sot que tu es, tu desires une chose qui est entre tes mains. Peut-estre qu'en prononçant ces paroles, tu es devenu vieux.

Autrement qu'est-ce qui te retarde ?  
Personne ne te retient, fors par où tu  
voudras. Choisis dans la nature l'is-  
sue qui te plaira davantage. Ces éle-  
mens dont le monde est composé,  
l'eau, la terre, & l'air, sont des che-  
mins à la mort aussi bien que des cau-  
ses de la vie. Ouy, puiffay je mourir  
bien-tost. Ce bien-tost quand veux-tu  
qu'il arrive? Quel terme lui donnes-tu?  
Il peut arriver plutôt que tu ne vou-  
dras. En verité, ce sont paro les d'une  
ame foible, qui par ce serment deman-  
de grace. Celuy-là ne veut pas mou-  
rir qui souhaite de mourir. Demande  
aux Dieux la vie & la santé. Si tu  
veux mourir, c'est un des fruits de la  
mort, que de ne la pouvoir plus sou-  
haiter. C'est de cela, mon cher Lucile,  
qu'il faut traiter & s'instruire, non pas  
agiter de vaines questions, avec des  
subtilitez inutiles. Voilà ce qu'on ap-  
pelle sagesse, voila ce qu'on appelle  
estre sage. La fortune t'a proposé tant  
de questions & de difficultez, tu n'as  
pû encore les resoudre, & mainte-  
nant tu t'amuses à badiner. Cela n'est-  
il pas beau de te voir battre le vent de  
ton espée quand le signe du combat

est donné ? Laisse-là le fleuret , il faut icy de bonnes armes. Dis-moy le moyen de garentir mon ame de la tristesse & de la crainte , comme quoy je pourray la descharger du poids de ses convoitises sectettes. La sagesse est un bien je te le confesse, mais estre sage n'est plus un bien, & qu'ainsi ne soit, je veux nier qu'il soit bon d'estre sage, afin de tourner en ridicule toute cette estude qui n'est occupée qu'à des bagatelles.

Que dirois-tu si tu sçavois que l'on demande encore si la sagesse qui est à venir est un bien ? Mais quel doute y-a-t-il, ( je te prie ) que les greniers ne sentent point encore la moisson prochaine, & que l'enfance dans son imbecillité ne sente pas la force & la vigueur de l'adolescence où elle doit arriver ? Cependant la santé future soulage aussi peu le malade que le repos à venir delasse un homme tandis qu'il court ou qu'il combat. Qui ne sçait que ce qui est à venir n'est pas un bien, par cette seule raison qu'il est à venir ? Car ce qui est bien est en mesme téps profitable, n'y ayant que les choses presentes qui puissent profiter. Si le

bien ne profite, il n'est pas encore, s'il profite, il est déjà. Je seray sage quelque jour, ce sera un bien quand je le seray, cependant il n'est pas. Une chose doit estre premierement, puis on voit ce qu'elle est. Comment, je vous prie, ce qui n'est pas encore seroit il déjà bon? Puis-je mieux vous prouver qu'une chose n'est pas, qu'en vous disant qu'elle sera; car il paroist qu'elle n'est pas venuë, puis qu'elle est à venir. Le Printemps doit venir, je sçay donc que nous sommes en Hyver. L'Esté doit venir, je sçay donc que l'Esté n'est pas encore venu, & la meilleure preuve qu'une chose n'est pas presente, c'est qu'elle est à venir, je seray sage un jour, je l'espere, cependant je ne le suis pas. Si je possedois ce bien je serois exempt de ec défaut. Quand ie dis il aviendra que ie seray sage, ie vous fais entendre que ie ne le suis pas encore, car ie ne sçaurois estre en mesme temps dans la possession & dans la privation de ce bien. Ces deux extremitéz ne se peuvent ioindre, non plus que le bien & le mal ne se peuvent rencontrer ensemble dans une mesme personne.

Passons légèrement sur ces sornettes ingénieuses pour nous arrêter aux choses qui nous peuvent apporter quelque utilité. Celuy qui va querir une sage-femme pour délivrer sa fille qui est en travail, ne s'amuse pas à lire l'affiche qui marque l'ordre des jeux publics. Celuy qui court pour éteindre le feu de sa maison qui brûle, ne s'arrête pas à un échiquier pour voir comme il pourra sauver une piece qui est enfermée. Mais, ô Dieux! on vous annonce des malheurs de toutes parts, tantost l'incendie de vôtre maison, le peril qui menasse vos enfans, tantôt le siege de vôtre patrie & la depredation de vos biens, sans parler des naufrages, des tremblemens de terre, & de tout ce qui fait le suiet de nos craintes; Parmy cet embaras vous vous amusez à des choses qui ne servent qu'à recréer l'esprit! Vous demandez quelle difference il y a entre la sagesse & être sage! Vous faites des nœufs & les défaites tandis que vous voyez tant de disgraces prestes à tomber sur vôtre tête! La nature ne nous a pas été si liberale du temps, que nous en puissions perdre quelque partie. Et voyez je

vous prie combien en perdent les plus diligens. Nos maladies nous en dérobent aussi bien que celles de nos parens ; nos affaires particulieres ou celles du public nous tiennent occupez. Le sommeil emporte moitié de nôtre vie. Pourquoy donc employer en vain la plus grande partie d'un temps si court & si rapide ? Disons encore que l'esprit cherche plutôt à se recréer qu'à se guerir ; il se fait un divertissement de la Philosophie au lieu de la prendre comme un remede. Je ne sçay point la difference qui est entre la sagesse & être sage, mais je sçay bien qu'il ne m'importe pas de le sçavoir ou de ne le sçavoir pas. Car enfin, dites-moy quand j'auray appris cela, seray-ie sage ? Pourquoy donc m'arrêtez-vous plutôt sur les termes que sur les effets ? Rendez-moy plus genereux. Rendez-moy plus assuré. Faites que ie tienne tête à la fortune, faites que ie la surmonte. Mais ie la surmonteray si ie mets en pratique tout ce que j'auray appris.





## EPISTRE CXVIII.

*Qu'il est plus honneste & plus seur  
de ne rien demander à la Forrune.*

*La definition du bien, & en quoy  
il consiste.*

**V**ous voulez que je vous écrive plus souvent. Si nous venions à compte, je m'asseure que vous n'aurez pas dequoy payer. Nous estions convenus que vous écrieriez le premier, & que je vous ferois réponse. Mais je ne feray pas le difficile, & comme je sçay qu'il y a seureté à vous prester, je vous veux faire cette avance. Je ne feray pas toutesfois ce que Ciceron ce fameux Orateur ordonnoit à Atticus, voulant qu'il luy écrivît tout ce qui luy viendroit dans l'esprit s'il n'avoit rien à luy écrire. Pour moy, la matiere ne me manquera jamais, quand mesme je me voudrois abstenir de celle dont les lettres de Ciceron sont toutes pleines; sçavoir, qui sont ceuz

qui briguent les charges, soit par leur credit, ou par l'auctorité de leurs amis? Qui demande le Consulat ouvertement? Qui sous la faveur de Cæsar, qui sous celle de Pompée? Combien Cecilius est un cruel usurier, de qui les parens mesmes ne sçauroient tirer un denier qu'à douze pour cent? Il vaut mieux nous entretenir de nos deffauts que de ceux d'autrui, nous examiner, & considerer les brigues que nous faisons pour une infinité de choses, & ne donner nôtre suffrage à personne. En verité, mon cher Lucile, il est plus honnête, plus libre, & plus seur de ne rien demander, & de ne point paroistre quand la fortune tient ses estats. Quel plaisir y t'a-il, lorsque le peuple est assemblé, lorsque ceux qui briguent les charges caressent leurs amis, celuy-cy promettant de l'argent, celuy-là faisant parler ses cautions, un autre baisant les mains de gens auxquels il ne laisseroit pas toucher les siennes s'il avoit ce qu'il pretend, & que tout le monde est en suspens attendant ce que dira le crieur public, Quel plaisir, dis-je, y a-t'il d'estre debout à regarder cette foire où l'on

n'a rien à acheter n'y à vendre, ô qu'il est plus doux de voir sans aucune pretention, non pas seulement ces assemblées ou se font les Preteurs & les Consuls, mais cette multitude infinie dont les uns demandent des charges annuelles, les autres des dignitez perpetuelles, les uns la victoire & le triomphe, les autres des richesses; les uns des mariages avantageux, & une belle lignée, les autres de la protection pour eux & pour leurs enfans! Quelle grandeur d'ame d'estre seul, qui ne demande rien, qui ne prie personne, & qui puisse dire, Fortune, je n'ay rien à démêler avec toy! je ne veux point relever de ton pouvoir: je sçay que tu rejettes les Catons, & que tu favorises les Vatinienens: je ne te demande rien. Cela s'appelle braver la fortune, & la dépoüiller de son auctorité.

Voilà dequoy nous devons nous écrire, mon cher Lucile, & parler incessamment d'une matiere qu'on ne sçauroit épuiser, voyant tant de milliers d'hommes qui s'inquietent pour acquerir, de mauvaises choses par de mauvais moyens, & qui demandent ce qu'ils refuseront ou mespriseront in-

continent après. Car enfin qui s'est jamais contenté de ce qu'on luy a donné, & qui luy paroïssoit bien ample tandis qu'il le desiroit ? Les richesses n'excitent point l'avidité comme on se l'imagine, mais elles sont si peu de chose qu'elles ne scauroient rassasier personne. Vous les croyez bien élevées parce que vous en estes éloigné; mais elles sont basses aux yeux de ceux qui les possèdent. Je me trôpe fort s'ils ne voudroient encore môtter plus haut, car ce que tu crois être le sommet n'est pour eux qu'un degré. Certainement les hommes souffrent beaucoup faute de connoistre la verité. Ils recherchent les richesses comme le veritable bien, estans seduits par la commune opinion. Quand ils les ont acquises avec beaucoup de peine, ils connoissent enfin que ce sont de veritables maux, en tout cas des choses inutiles ou moindres qu'ils ne l'avoient esperé. La plupart des hommes admirent ce qui brille de loin; & les choses qui sont grandes passent ordinairement pour bonnes dans l'estime du vulgaire; mais de peur que cela ne nous arrive, voyons je vous prie qu'est-ce qu'on appelle bien.

On l'a interpreté diversement, les uns l'ont definy d'une façon, les autres d'une autre. Quelques-uns le definissent ainsi : C'est ce qui invite nos esprits, c'est ce qui nous appelle à soy. L'on objecte aussi-tost, mais s'il nous appelle pour nostre ruine ? car vous sçavez qu'il y a des maux qui sont flatteurs. Le vrai & le vray-semblable differēt en cecy que le bien est joint avec le vray, car il ne seroit pas bien s'il n'étoit vray. Mais ce qui nous attire & s'insinuë dans nostre cœur sous une belle apparence, il n'est que vray-semblable. D'autres ont definy le bien : C'est ce qui se fait desirer, c'est ce qui eschauffe l'esprit à sa poursuite. On fait encore la mesme objection. Il ya bien des choses qui eschauffent l'esprit, & qu'il recherche pour sa perte. Ceux-là ont mieux rencontré à mon avis qui ont dit que le bien est ce qui excite le desir de l'âme conformément à la nature. Et en effet le bien n'est à desirer que lors qu'il commence à estre desirable ; je veux dire lors qu'il est honneste, qui est ce que l'on doit parfaitement desirer.

Cét endroit me fait souvenir de vous.

marquer la difference qu'il y a entre le bien & l'honneste; il y a quelque chose de commun entr'eux qui n'en peut estre separé, car rien ne peut estre bon s'il n'a quelque chose d'honneste; Le bon aussi est toujours honneste; quelle est donc leur difference? l'honneste est la perfection du bien, qui rend la felicité accomplie, & change en bien tout ce qu'il touche; voicy comme je l'entens. Il y a des choses qui ne sont ny bonnes ny mauvaises, comme une Charge, soit dans la Guerre ou dans la Justice, une Ambassade, Ces choses estant honnestement administrées commencent à estre bonnes, & ne demeurent plus dans un estat indifferent: Le bien s'engendre en la compagnie de l'honneste, mais l'honneste est bien de sa nature. Le bien vient de l'honneste, mais l'honneste est tel de son chef. Ce qui est bon a pû estre mauvais, mais ce qui est honneste n'a pû estre autre que bon. D'autres enfin ont apporté cette definition. Le bien est tout ce qui est selon la nature, Escoutez bien ce que je dis. Ce qui est bien, est selon la nature, mais il ne s'ensuit pas que tout ce qui est selon la

nature soit bien ; car il y a beaucoup de choses conformes à la nature qui sont legeres , & de si petite consideration qu'elles ne meritent pas le nom de bien. Or il n'y a point de bien pour leger qu'il soit que l'on doive mépriser , car tant qu'il est petit & leger il n'est pas bien , & si tost qu'il acquiert la nature de bien , il perd la qualité de petit. A quoy donc reconnoist-on qu'une chose soit bonne ? si elle est parfaitement selon la nature. Vous avoüez donc ( direz-vous ) que ce qui est bon est selon la nature , & que c'est son véritable caractère. Vous avoüez encore qu'il y a des choses selon la nature , qui toutesfois ne sont pas des biens. Comment se peut-il faire que les premières soient des biens , & que les autres ne le soient pas ? Qui leur a donné une marque différente , puisqu'elles ont toutes cela de commun d'estre selon la nature ? c'est seulement la grandeur.

Il n'est pas nouveau que certaines choses se changent en croissant ; c'étoit un enfant , c'est maintenant un homme : La propriété de la nature est changée , il est devenu raisonnable , il

ne l'estoit pas auparavant. Il s'en void encore qui se font non seulement plus grandes en croissant, mais qui deviennent tout autres. On répond, quoy que l'on devienne plus grand, cela ne fait pas que l'on devienne autre; Il n'importe pas que vous emplissiez de vin une bouteille ou un tonneau, car la mesme propriété de vin demeure en l'un & en l'autre, une petite quantité de miel ou une grande n'a pas le goust different. Vous nous apportez des exemples bien éloignez de nôtre question, car ces choses-là ont une mesme qualité, qđi leur demeure toujours quoy qu'elles augmentent. Sachez qu'il y'a des choses qui subsistent toujours dans leur propriété naturelle, quoy qu'elles soient amplifiées dás leur genre, & d'autres qui reçoivent de grands accroissemens, & ne changent de nature que par ce dernier degré qu'on y ajoute, qui les fait passer dans une autre condition. Une seule pierre forme la voute; j'entens celle qui estant mise au milieu serre & lie les deux costez. Mais pourquoy ce qu'on ajoute le dernier, quoy que petit, a-t'il tant d'effect? Ce n'est pas à cause qu'il aug-

mente la chose, mais à cause qu'il la rend pleine & parfaite. Au contraire, il y a des choses qui dans leur progres perdent leur forme, & en prennent une nouvelle. Après que nostre esprit a donné de l'estendue à quelque chose, & qu'il s'est lassé en voulant suivre la grandeur, cela commence à s'appeler infiny, parce qu'il est tout autre qu'il n'estoit lors qu'il paroissoit grand, & neanmoins estoit finy. De mesme nous pensions qu'une matiere se pouvoit couper quoy que difficilement; enfin la difficulté croissant, on a trouvé qu'elle ne se pouvoit couper. De mesme encore, ce qui ne se pouvoit remüer qu'avec beaucoup de peine, il se trouve enfin qu'on ne le peut plus remüer. Par la mesme raison, une chose estant seulement selon la nature, indépendamment du bien & du mal, l'accroissement de grandeur luy a donné d'autres proprietéz, & l'a rendu bonne.





## EPISTRE CXIX.

*Pour devenir bien-tost riche , il faut  
emprunter de soy-mesme.*

*Le necessaire est toujourn prest , mais  
le superflu est difficile a recouvrer.*

**Q**Uand j'ay trouvé quelque chose , je n'attens pas que vous me disiez , j'y retiens part , je me le dis pour vous. Voulez-vous sçavoir ce que j'ay trouvé. Ouvrez la main , il n'y a qu'à prendre. Je vous montreray comme vous pouvez vous faire riche en peu de temps , je croy que cela ne vous desplaira pas. Vous aurez raison, car je vous conduiray à une haute fortune par un chemin bien court ; mais il vous faudra faire quelque emprunt pour establir vostre negoce; vous n'aurez pas besoin d'un courtier qui annonce vostre billet , car j'ay un creancier tout prest. C'est ce precepte de Caton , *Tu emprunteras de toy-mesme* , pour peu que ce soit , il suffira ; s'il y

manque quelque chose nous le prendrons sur nous-mêmes. Car il est indifférent, mon cher Lucile, de n'avoir point une chose, ou de ne la désirer pas, le point consiste à ne s'en pas mettre en peine. Je ne prétens pas vous obliger à rien refuser à la nature, elle est opiniâtre, elle est absolue, elle demande ce qui luy est dû, mais il faut vous faire voir que ce qu'on luy donne au delà est volontaire, & n'est point du tout nécessaire. Avez-vous faim, il faut manger; la nature ne se soucie pas si le pain est bis ou blanc; elle n'a soin que de remplir le ventre, non pas de le flatter. Avez-vous soif? il n'importe à la nature si c'est de l'eau puisée dans un estang, ou rafraichie dans la neige, si on la met dans une coupe d'Or, de Cristal, ou de Cassidoine, dans un verre de Tivoly, ou dans le creux de la main, pourveu qu'elle estanche la soif. Si vous considerez la fin principale de chaque chose, vous negligerez le superflu. Si vous avez envie de manger, prenez tout ce qui se rencontrera, il vous semblera excellent, car on trouve tout bon quand on a faim.

Voulez-vous donc sçavoir ce que j'ay trouvé qui m'a si fort plû , & qui me semble si bien dit ? Le voicy : le Sage est un grand Inquisiteur des richesses naturelles. Vous me repaissez ( direz-vous ) d'une viande creuë. Qu'est-ce que cela ? j'avois desja disposé mes affaires , je regardois dans quel party j'entrerois , sur quelle Mer je traffiquerois , & quelles marchandises j'en ferois venir ; c'est se moquer des gens de leur prescher la pauvreté après leur avoir promis des richesses. Quoy , estimez-vous pauvre celuy qui n'a faute de rien ? Il en est obligé ( respondrez-vous ) à sa patience , & non pas à la fortune. C'est donc que vous ne le croyez pas riche à cause qu'il ne peut cesser de l'estre. Aymeriez-vous mieux en avoir beaucoup , que d'en avoir assez ? Sçachez que quand on en a beaucoup , on en desire encore davantage , qui est une marque que l'on n'en a pas assez. Mais celuy qui en a assez , est venu au point où le riche n'arrive jamais. Ne sçauriez-vous croire que ce soient effectivement des richesses , à cause qu'elles ne font proscrire personne , à cause qu'elles

qu'elles ne provoquent point le fils à empoisonner son pere, & la femme son mary, à cause qu'elles sont en seureté durant la guerre, & en repos durant la paix? A cause qu'il ny a point de peril à les posseder, ny de difficulté à les gouverner? Est-ce avoir peu de bien que de n'avoir ny froid, ny faim, ny soif? Jupiter mesme n'en a pas d'avantage. En verité ce n'est pas peu que d'en avoir assez, car quand on n'en a point assez, on n'en a jamais beaucoup.

Alexandre après avoir vaincu Darius, & conquis les Indes, se trouve encore pauvre. Pour s'enrichir, il va chercher des Mers inconnuës, il jette de nouvelles flottes sur l'Ocean, & il force, pour ainsi dire, les barrieres du monde. Ce qui suffit à la nature, ne suffit-il pas à un particulier? Non, il s'est trouvé un homme, lequel après avoir tout envahy, desiroit encore quelque chose: Tant est grand l'aveuglement de nos ames, & l'oubly de nostre premiere condition, quand nous voyons nos affaires avancées. Un Prince qui n'agueres estoit à peine possesseur paisible d'un petit coin de

terre n'est pas content d'une conquête de si vaste estendue , à cause qu'il ne trouve plus de pays à son retour pour le subjuguier. Jamais l'argent ne fait un homme riche , au contraire il augmente d'autant plus son avidité. En voulez-vous sçavoir la raison ? C'est que plus on en a , plus on est en estat d'en avoir. Après tout , faites venir lequel vous voudrez de ces riches qui sont les Crassus & les Licinius de nôtre siecle ; qu'il apporte ses registres ; qu'il compte tout ce qu'il a , & tout ce qu'il espere , à mon jugement il est encore pauvre . au vostre mesme il le peut devenir : mais celui qui sçait s'accommoder aux necessitez de la nature, non seulement il ne sent plus , mais il n'apprehende pas mesme la pauvreté. Sachez pourtant qu'il n'est pas fort aisé de se reduire au pied de la nature ; car le pauvre dont ie vous viens de parler, peut avoir quelque chose de superflu. Les richesses attirent les yeux du peuple , & l'on est estonné , quand on void sortir d'une maison beaucoup d'argent contant ; quand le dehors & le dedans est bien doré , quand les domestiques sont propres & bien-faits.

Tout cela n'est qu'une felicité appa-  
rente & exterieure. Celle de l'homme  
que nous avons soustrait à la puissance  
du peuple & de la fortune, est solide  
& interieure ; car au regard de ces  
gens à qui l'embarras des affaires don-  
ne à faux titre le nom de riches, ils  
ont les richesses, comme l'on dit que  
nous avons la fièvre, quoy que ce soit  
elle qui nous tienne ; nous pouvons  
dire de mesme, les richesses les tien-  
nent. Enfin, je n'ay qu'un avis à vous  
donner, lequel ie ne sçaurois assez re-  
commander ; c'est de mesurer toutes  
choses aux desirs de la nature, laquelle  
on peut contenter sans qu'il en couste  
rien ou fort peu de chose. N'y meslez  
point de luxe, & ne vous souciez pas  
sur quelle table, dans quelle vaisselle,  
ni par combien d'Escuyers vostre vian-  
de sera servie, la nature ne desire que  
ce qu'il faut pour manger.

*Pour esteindre la soif quand elle est  
bien ardente*

*Demandons-nous à boire en un vase  
de prix ?*

*Et pour rassasier la faim qui nous  
tourmente*

*Faut-il n'avoir recours qu'aux mets  
les plus exquis?*

La faim n'a point d'ambition, elle ne cherche qu'à se remplir, & ne se soucie pas de quoy. Mais la gourmandise a cela d'incommode, qu'estant soule elle tasche de se remettre en appetit, & qu'estant desalterée elle rappelle encore la soif, cherchant plutôt à se farcir le ventre qu'à le remplir. C'est pourquoy Horace dit fort à propos que la soif ne regarde pas dans quel pot ou par quelle main on luy presente à boire, car si vous croyez qu'il soit de vostre honneur que ce soit un beau verre & un Eschanson bien frisé, vous n'avez pas soif. C'est une des plus grandes faveurs que la nature nous ait faites que d'avoir osté le dégoust à la necessité. On a la liberté du choix dans les choses superfluës. Cecy, dit-t'on, n'a point de grace, cela me semble grossier, cela choque la veüe. Mais ce grand Architecte du monde en réglant nostre maniere de vivre, a eu soin de nostre santé, & non pas de nos delices. Ce qui regarde nostre nourriture

est tout prest & facile à prendre, mais ce qui sert à nos delices ne se recouvre qu'avec peine & difficulté. Servons-nous donc d'un present si considerable que nous avons reçu de la nature, & soyons persuadez qu'elle n'a iamais plus obligé les hommes que d'avoir fait qu'ils prennent sans degoust tout ce qu'ils desirent par necessité.



## EPISTRE CXX.

*Comment nous est venuë la premiere  
connoissance du bien, & de ce qui  
est honneste.*

*Que l'homme n'est presque jamais  
égal, & pareil à soy-mesme.*

**V**Ostre Lettre s'est estenduë sur plusieurs questions, mais elle s'est arrestée à une seule dont vous me demandez la resolution; sçavoir, comment nous est venuë la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ce sont deux

choses différentes chez les autres ; mais chez nous , elles ne sont que séparées. Je vous vays dire ce que c'est. Quelques-uns prennent ce qui est bon pour ce qui est utile ; mais ils en font si peu de cas qu'ils le ravalent iusques aux choses les plus basses , & donnent le nom de bon à l'argent , au vin , à un cheval , à un soulier. Ils appellent honneste tout ce qui concerne les devoirs & les obligations legitimes , comme d'avoir soin de son pere dans la vieillesse , d'assister son amy dans la pauvreté , de bien conduire une armée , & de donner un bon avis. Il est vray que d'une seule chose nous en faisons deux : car rien n'est bon qui ne soit honneste , & ce qui est honneste est pareillement bon. Je croy qu'il est inutile de marquer en quoy ils different , parce que ie l'ay dit souvent. Je diray donc seulement que nous n'admettons point pour bon ce dequoy l'on peut mal user , vous sçavez comme plusieurs font un mauvais usage des richesses , des forces du corps , & de la noblesse. Mais ie reviens au sujet dont vous voulez que ie parle ; sçavoir comment nous est venuë la pre-

miere connoissance de ce qui est bon & de ce qui est honneste.

La nature ne nous l'a pas appris, car elle nous a bien donné quelque semence des sciences, mais non pas les sciences mesmes. Quelques-uns ont dit que cette connoissance nous est venuë fortuitement, mais il n'est pas à croire que l'image de la vertu se soit jamais présentée à personne par hazard ou par rencontre. Pour moy j'estime que cela vient plutôt de l'observation des choses qui sont souvent arrivées, lesquelles ayans esté recueillies & comparées entr'elles, nostre discernement naturel a iugé en suite ce qu'elles avoient de bon & d'honneste par analogie & par rapport. Je ne reiette point ce mot d'analogie, & ne le veux point renvoyer au lieu de son origine, puisqu'il a plû à nos Grammairiens Latins de le naturaliter. Je m'en serviray donc, non comme d'un terme toleré, mais comme d'un terme usité, & vous diray ce que c'est qu'Analogie. Nous avons connu qu'il y avoit une santé du corps, nous jugeâmes de là qu'il y avoit aussi une santé de l'ame. Nous avons connu qu'il y avoit une

force du corps , nous iugâmes ensuite qu'il y avoit aussi une force de l'ame. Certaines actions de bonté , d'humanité , & de generosité nous avoient estonné, nous commençâmes à les admirer comme choses excellentes & parfaites. Il y avoit pourtant plusieurs défauts cachez sous la splendeur de quelque belle action. On les dissimula par une inclination naturelle que nous avons d'estendre les choses qui méritent loüange ; car il n'y a personne qui ne porte une action glorieuse au delà de la verité. C'est de tout cela que nous avons tiré l'idée du souverain bien. Fabrice refusa les presens du Roy Pyrrhus , & crût que le mespris qu'il faisoit de son argent, valoit mieux que sa couronne. Le Medecin de Pyrrhus luy vint offrir d'empoisonner le Roy , il l'avertit aussi-tost de se donner de garde. Ce fut un mesme trait de generosité de ne se pas laisser vaincre à l'argent , & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous avons admiré ce grand homme que les offres du Roy, ny les offres faites contre le Roy ne pûrent corrompre , qui conserva les bonnes mœurs & l'innocence au milieu de

la guerre ( ce qui est assez difficile ) qui crût que tout n'estoit pas permis contre un ennemy déclaré , qui dans une extrême pauvreté dont il faisoit sa gloire , refusa d'un mesme visage les richesses & l'empoisonnement ; jôüys ( dit-il ) Pyrrhus de la vie que ie t'ay conservée , & ne t'offense plus de ce qu'on ne peut pas corrompre Fabrice. Horatius Cocles fit de son corps une barriere au Pont du Tibre , & voulut bien qu'on l'empeschast de rentrer dans Rome , pourvû que l'on coupât le passage aux ennemis. Il soustint leurs efforts jusques à ce que le Pont fut rompu , & qu'il en entendit tomber les ruïnes. Alors regardant derriere soy , & voyant sa patrie en seureté par le peril dont il s'estoit chargé , il se jetta dans l'eau , en criant : Vienne après moy qui me voudra poursuivre , & n'ayant pas moins de soin de sauver ses armes que sa personne au travers d'un fleuve si rapide , il en sortit tout armé , & retourna dans la ville avec autant d'assurance que s'il sût rentré par le Pont.

Des actions de cette nature nous fissent concevoir une idée de la vertu. Et

l'on sera possible surpris quand ie diray que ce qui estoit mauvais, fit connoistre ce qui estoit honneste, le bon se manifestant par son contraire ; car il ya (comme vous sçavez) des vices qui approchent des vertus, il se trouve mesme dans les plus infames quelque apparence de probité. C'est ainsi que le prodigue contrefait le liberal, quoy qu'il y ait grande difference entre un homme qui sçait donner, & un autre qui ne sçauroit rien garder. En effet, il y en a beaucoup, mon cher Lucile, qui jettent à l'aventure, & qui ne donnent pas, & je ne sçauois appeller liberal, un homme qui est ennemy de son argent. C'est ainsi encore que la negligence imite la facilité, & la temerité la hardieffe. Cette ressemblance nous obligea de faire des reflexions & de distinguer des choses qui se tenoient de si près, & qui toutesfois estoient fort éloignées. On considera la vie de ces grands hommes qui s'estoient rendus illustres par leurs belles actions, puis on observa ceux qui avoient fait quelque chose de genereux, mais une seule fois. On reconnut que l'un estoit hardy à la guerre, mais timide au barreau,

que l'autre supportoit courageusement la pauvreté, mais lâchement les injures; on loua l'action, mais on méprisa la personne. Enfin, l'on en vit un autre qui estoit bien faisant à ses amis, modéré à l'endroit de ses ennemis, qui conduisoit ses affaires & celles du public avec beaucoup de conscience & de probité. On vit qu'il ne manquoit pas de patience quand il falloit souffrir, ny de prudence quand il falloit agir; qu'il verfoit à pleine main s'il estoit besoin de donner, & qu'il se rendoit assidu avec une gayeté d'esprit qui diminueoit la peine du corps, s'il estoit besoin de travailler; de plus qu'il estoit toujours le mesme, toujours pareil en ses actions, homme de bien plutôt par habitude, que par dessein, estant si accoustumé à bien faire qu'il ne pouvoit plus mal faire. On reconnut que la vertu estoit en cét homme-là dans toute sa perfection. Alors, on la divisa en plusieurs parties. On dit qu'il falloit reprimer la convoitise, chasser la crainte, prévoir ce qu'on devoit faire, & distribuer ce qu'on devoit rendre à autrui. C'est ce qu'on appella Temperance, Force, Prudence

& Justice, & on leur assigna à chacune ses fonctions. A quoy donc, avons-nous connu la vertu? A l'ordre qu'elle tient, à sa beauté, à sa fermeté, à l'uniformité de ses actions, & à sa grandeur, qui s'éleve sur tout ce qu'il y a dans l'Univers; c'est par là que l'on a connu cette vie bien-heureuse qui coule & se passe agreablement, ne relevant du pouvoir de personne: & cela mesme, comment l'a-t'on connu? je vays vous le dire.

On a veu que cét homme vertueux & parfait ne murmuroit jamais contre la fortune; qu'il ne s'attristoit point des accidens fascheux, & que se reputant Citoyen & soldat de cét Univers, il supportoit toute sorte de travaux comme s'ils luy eussent esté commandez. Qu'il ne s'affligeoit point de ce qui luy arrivoit, comme d'un mal tombé sur luy par hazard, mais qu'il le recevoit comme une chose qui luy estoit envoyée, disant: cela tout amer & fascheux qu'il est, s'adresse à moy, faisons-en nostre devoir. Un tel homme parut grand par necessité; c'est à dire, qu'il luy estoit impossible de ne le pas estre, veu que le mal ne le faisoit point gemir, ny se plaindre de son sort. Il se

faisoit connoître à tout le monde cōme une lumiere qui esclaire dans l'obscurité, & gaignoit tous les cœurs par sa douceur, & par l'equité qu'il gardoit en toutes choses. Il avoit une ame enrichie de ces hautes perfections, au dessus dequelles il n'y a que l'entendement de Dieu, dont une partie s'est escoulée dans le cœur de l'homme, (l'homme ne paroist jamais plus divin que lors qu'il songe qu'il est né pour mourir, & que son corps n'est qu'une hôtellerie qu'il doit quitter aussi-tost qu'il reconnoist qu'il est à charge à son hôte.) Oüy, mon cher Lucile, c'est un tesmoignage que l'ame vient d'en haut, puisqu'elle estime petit & bas le lieu qu'elle habite, & ne craint point d'en sortir. On sçait bien où l'on doit retourner, quand on se souvient d'où l'on est venu. Ne voyons-nous pas combien d'incommoditez nous tourmentent, & comme ce corps s'accorde mal avec nous ? Nous nous plaignons tantost du ventre & de la teste, tantost de la gorge & de l'estomach. Quelquefois les nerfs & les pieds nous font douleur; d'autres fois c'est un flux de ventre ou un rhume,

En un temps nous avons trop de sang ;  
en un autre nous n'en avons pas assez.  
On nous presse d'un costé , puis d'un  
autre ; & enfin , on nous iette dehors.  
C'est ce qui arrive ordinairement à  
ceux qui demeurent dans un logis qui  
ne leur appartient pas. Neanmoins  
quoy que nous ayons un corps si ca-  
duc , nous ne laissons pas de nous  
proposer des choses eternelles , & pre-  
tendons durer aussi long temps que la  
vie de l'homme se peut estendre sans  
estre contens de quelque fortune ou  
de quelque puissance qui nous arrive.  
Qu'y a-t'il de plus déraisonnable &  
de plus impudent ? Rien ne suffit à des  
gens qui doivent mourir , & qui meur-  
rent en effet : car nous approchons  
tous les iours de nostre fin , & cha-  
que moment nous pousse au lieu où  
nous devons arriver. Voyez quel est nô-  
tre aveuglement. Ce que j'ay dit devoir  
avenir se fait incessamment , & la plus  
grande partie en est déjà consommée ;  
car le temps que nous avons vescu ,  
est déjà au mesme lieu où il estoit  
avant que nous vinssions au monde ,  
& nous avons tort de craindre le der-  
nier iour , puisque chacun des prece-

dens ne contribuë pas moins à la fin de nostre vie. Ce dernier pas où nous tombons, ne fait pas nostre lassitude, il la fait connoistre seulement. Le dernier iour arrive à la mort, tous les autres y vont; elle nous mine, elle ne nous enleve pas; c'est pourquoy une grande ame qui sçait qu'elle est réservée pour une meilleure vie, a soin de se comporter sagement dans ce poste où elle a esté placée, sans regarder ce qui est autour d'elle comme luy appartenant, mais comme des choses empruntées dont elle use ainsi que fait un voyageur qui veut gagner pays:

Si nous voyions un homme de cette force, ne iugerions-nous pas qu'il seroit d'une nature extraordinaire, principalement s'il faisoit paroistre comme j'ay dit une véritable grandeur? Les qualitez qui sont effectives subsistent, les fausses ne durent pas. Il y en a qui sont tantost des Vatinien's tantost des Catons. Un iour il leur semble que Curius n'est pas assez severe; que Fabrice n'est pas assez pauvre, ny Tuberon assez sobre & mesnager. Un autre iour ils encherissent sur les richesses de Licinius, sur les festins d'Apicius,

& sur les delices de Mecœnas. Tout cela fait le caractere le plus certain d'un meschant esprit qui flotte eternellement entre l'affectation de la vertu, & l'amour du vice.

*Tantost deux cens valets paroissent à  
sa suite,  
Puis à dix seulement on la trouve re-  
duite :*  
*Il ne parle tantost que de grands & de  
Roys ;*  
*En sermes relevez il conte leurs ex-  
ploits ;*  
*Puis changeant tout d'un coup de stile  
& de matiere,*  
*Le ne veut rien, dira-t'il, qu'une sim-  
ple saliere,*  
*Vne table à trois pieds, du bureau seu-  
lement,*  
*Pour me parer du froid sans aucun  
ornement.*  
*A ce bon ménager si modeste en paroles  
Donnez si vous vouletz un plein sac de  
pistoles,*  
*Vous serez estonné l'oyant ainsi pres-  
cher,*  
*Qu'il n'aura pas la maille avant que  
se coucher.*

Tous ces gens-là sont tels que celui-cy dont Horace fait le portrait, lequel n'estoit iamais égal ny pareil à soy-mesme, tant il avoit l'esprit vague & changeant. Ce que i'ay dit de ces gens-là, ie le puis dire presque de tout le monde. Il n'y en a point qui ne change de volonté & de resolution chaque iour. Tantost cét hōme d'Horace se resout de prendre une femme, tantost il veut avoir une concubine; tantost il tranche du grand Seigneur, tantost il fait tout ce que pourroit faire un valet le plus officieux; tantost il s'élève iusques à se faire hayr, tantost il s'abbaisse iusques à se faire mespriser; tantost il prodigue l'argent, tantost il pille le monde. Voicy à quoy l'on reconnoist principalement un esprit qui manque de conduite. Il paroist d'une façon, & incontinent après d'une autre, & (ce que i'estime plus vilain) il n'est iamais pareil à soy-mesme. Croyez que c'est une belle chose de ne jōier qu'un seul personnage, mais il n'y a que le Sage qui le puisse faire. Nous autres nous prenons diverses formes, Nous paroissions quelquefois sobres & serieux, quelque-

fois prodigues & pleins de vanité , nous changeons après de masque , & nous prenons un roolle tout contraire à celuy que nous avons quitté. Gagnez-donc cela sur vous , que tel que vous aurez resolu d'estre, vous le soyez insques à la fin de vos iours. Faites que si l'on ne peut vous appeller par vôtre nom , on puisse à tout le moins vous reconnoistre. Car de tel que vous vistes hier, on pourroit demander aujourd'huy , celuy-là , qui est-il, tant il est changé.



### EPISTRE CXXI.

*Si tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle.*

**V**ous gronderez , ie m'asseure , si ie vous rapporte une question qui nous a tenu assez longuement aujourd'huy , & vous vous escrierez. De quoy sert cela pour les mœurs ? mais ie vous ameneray Possidonius & Archidemus avec lesquels vous desméle-

rez ce differend ; vous en iugerez ce qu'il vous plaira , pourvû que vous me permettiez de vous dire , que tout ce qui appartient à la Morale, ne fait pas les bonnes mœurs. Une chose sert à la nourriture de l'homme , une autre à ses exercices , une autre à le vestir , une autre à l'instruire , & une autre à le divertir. Elles sont toutes à son usage , & cependant toutes ne le rendent pas meilleur : il y a diverses manieres de traiter des mœurs. Quelquefois on les corrige , & on les regle , quelquefois on recherche leur nature & leur origine. Quand on demande ~~pourquoy la nature a produit~~ l'homme , pourquoy ~~elle luy a donné~~ le commandement sur les animaux , si vous croyez que l'on ne songe plus aux mœurs , vous vous trompez bien fort. Comment sçavez-vous quelles mœurs l'homme doit avoir , & ce qui luy est le plus avantageux , si vous ne considerez la nature ? Vous sçavez ce qu'il faut faire , & ce qu'il faut éviter aussi-tost que vous aurez appris ce que la nature vous demande. Vous me direz , ie ne veux apprendre qu'à moderer mes desirs & mes craintes,

Ostez-moy la superstition ; faites-moy voir que la fortune est inconstante & legere , & qu'il ne faut qu'une syllabe pour la changer en infortune. Je vous donneray pleine satisfaction , j'exhorteray puissamment à la vertu , j'attaqueray ouvertement le vice ; l'on aura beau me reprocher l'excez de mon zele , ie ne cesseray point de persecuter la malice , d'arrester les passions violentes , de m'opposer aux mauvais desirs , & de retrancher les plaisirs qui doivent se terminer par la douleur. Pourquoi ne le ferois-je pas , puisqu'il est certain que les plus grands maux sont les enfans de nos desirs , & que ce qui nous fait murmurer aujour-d'huy , vient de ce que nous avons autresfois receu avec beaucoup de complaisance ?

Cependant , permettez-moy d'examiner des choses qui sont un peu éloignées de cette matiere. Nous demandions si tous les animaux avoient un sentiment de leur constitution naturelle. Il paroist qu'ils ont ce sentiment en ce qu'ils remuent leurs membres avec autant de promptitude & de iustesse que s'ils y avoient esté dressez.

En effet , on n'en voit point qui n'ayent cette facilité. Un ouvrier manie ses outils habilement. Un Pilote conduit sans peine le gouvernail. Un Peintre qui a beaucoup de couleurs devant soy pour tirer un portrait, voit bien-tost celles dont il a besoin ; il y jette en mesme temps les yeux & la main. C'est ainsi qu'un animal se sert de son corps cōme il veut. Nous sommes estonnez de voir des Comediens lesquels avec leurs mains representent toutes sortes d'actions, & de leurs gestes suivent la vifesse de leurs paroles. Ce que l'art fait en ceux-cy, la nature le fait dans les animaux. Il n'y en a point qui ayent de la peine à remuer leurs membres, ny à manier leurs corps. Ils font promptement ce à quoy ils sont destinez, ils viennent au monde avec cette science, ils naissent tout appris & dressez : Ob objectera ; les animaux remuent leurs membres avec cette adresse, parce qu'ils sentiroient de la douleur, s'ils les remuoient autrement ; ce qui fait voir qu'ils sont forcez, & que ce n'est pas leur volonté mais la crainte de la douleur qui les pousse à se mouvoir comme ils le doi-

vent ; cela est faux , car un mouvement forcé est toujours lent & tardif, celuy qui est volontaire toujours agile & deliberé. Aussi , bien loin de se mouvoir par la crainte de la douleur , ils se portent à leur mouvement naturel quoy que la douleur les retienne. C'est ainsi qu'un enfant qui veut demeurer debout, & se tenir sur ses pieds, commence à essayer ses forces ; il tombe , & se relève autant de fois en pleurant , iusques à ce qu'il ait appris avec douleur ce que la nature desire de luy. Il y a des bestes qui ont l'eschine dure, lesquelles estant couchées sur le dos se tournent , levent leurs pieds & les tordent en l'air iusques à ce qu'elles soient remises en leur assiette naturelle. Une Tortuë qui est renversée; ne sent point de douleur , elle est toutefois inquiete , & ne cesse point de se tourmenter qu'elle ne soit sur ses pieds. Il est donc vray que tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle , de laquelle procede ce maniment si libre qu'ils ont de tous leurs membres. Et le plus grand signe que nous ayons qu'ils viennent au monde avec cette con-

noissance, c'est que nous ne voyons point d'animal qui ne sache se servir de tous ses membres.

On m'objectera encore: Cette constitution naturelle (comme vous le dites vous autres Stoïciens) consiste en un certain rapport qu'il y a de l'ame avec le corps. Mais comment un enfant pourroit-il comprendre une chose si subtile & si embarrassée qu'à peine la pouvez-vous expliquer? il faudroit que les animaux naquissent tous Philosophes pour entendre une définition qu'une partie des plus sçavans ne sçauroit concevoir. L'objection seroit véritable, si ie disois que les animaux entendissent cette définition. Mais la nature la fait mieux concevoir que la parole. C'est pourquoy l'enfant dont ie parlois, ne sçait ce que c'est de constitution naturelle, mais il sçait ce que c'est de la sienne. Il ne sçait ce que c'est d'un animal, mais il sent bien qu'il est animal. De plus, il connoist sa constitution obscurément & en gros, comme nous connoissons que nous avons une ame. Mais ce que c'est de cette ame, où elle reside, & d'où elle est venue, nous n'en sça-

vons rien. Ainsi, l'on peut dire que tous les animaux sentent leur constitution comme nous sentons que nous avons une ame. Car il faut bien qu'ils sentent ce qui leur fait sentir les autres choses. Il faut bien qu'ils sentent ce qui les conduit, & ce qu'ils suivent. Il n'y a pas un de nous qui ne sçache qu'il y a quelque chose qui remuë les passions, & qui ne sente quelque effort au dedans de soy. Il ne sçait pourtant ce que c'est que cela ni d'où il vient. Les animaux ont à peu près comme les enfans, un sentiment de leur partie superieure, mais obscur & confus.

Vous dites (me respondrez-vous) que tout animal s'accommode d'abord à sa constitution, & que l'homme duquel la constitution consiste à être raisonnable, se veut du bien, non point comme animal, mais comme raisonnable, car il se doit aymer par l'ame qui est la partie qui le rend homme. Comment donc un enfant peut-il s'accommoder à une constitution raisonnable, luy qui n'est pas encore raisonnable? Tous les âges ont leur constitution particuliere; autre est celle d'un enfant; autre est celle d'un jeune homme;

me ; autre est celle d'un vieillard. Ils s'accommodent tous à la constitution où ils se trouvent. Un enfant n'a point de dents , il se fait à cet estat ; Les dents luy sont-elles venuës , il suit encore cet autre estat. L'herbe qui doit venir en espy & en grain , a une certaine constitution quand elle est tendre & qu'elle commence à sortir de terre. Elle en a une autre quand elle grandit , & qu'elle est devenuë un tuyau delicat , mais assez fort pour se soustenir : Elle en reçoit une autre, quand elle est montée en espy , quand elle jaunit , & quand elle durcit pour estre bien-tost portée dans la grange. En quelque estat qu'elle se trouve, elle s'y forme , elle s'y ajuste. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un garçon, & l'âge d'un ieune-homme autre que celui d'un vieillard. Je suis toutesfois le mesme que j'estois, enfant, garçon, & ieune-homme. Ce qui fait voir qu'encore que la constitution change, l'amour de la constitution telle qu'elle soit, est toujours pareil ; car la nature ne fait pas que ie m'ayme comme garçon, ieune-homme, ou vieillard, mais seulement comme moy-mesme. Par

consequent un enfant s'accommode à la constitution qu'il a estant enfant, non pas à celle qu'il aura lors qu'il sera ieune-homme. En effet, il ne faut pas s'imaginer qu'à cause qu'il doit passer dans un estat plus parfait, celuy où il se trouve, ne soit pas selon sa nature. En premier lieu, l'animal prend soin de soy-mesme, car il doit y avoir quelque chose à quoy tout le reste se rapporte. Je desire le plaisir; pour qui? pour moy; i'ay donc soin de moy. Je crains la douleur; Pour qui? pour moy; i'ay donc soin de moy. Si ie fais toutes choses pour l'amour de moy, il s'ensuit que ie m'ayme plus que toutes choses. Cét amour se rencontre dans tous les animaux, il ne leur est pas enseigné, il est né avec eux. La nature nourrit ses productions, elle ne les abandonne pas, & parce que la plus seure garde est ce'le qui se fait de plus près, elle a fait chacun gardien de soy-mesme. De là vient, comme i'ay déjà dit, que les animaux au sortir du ventre de leur mere, ou si-tost qu'ils sont esclos, connoissent ce qui leur est contraire, & se gardent de ce qui leur est nui-

fible. Ceux meſme qui ſont ſoumis aux oyſeaux de proye, craignent leur ombre, quand ils volent au deſſus d'eux. En un mot, il n'y a point d'animal qui ne craigne la mort quand il eſt entré dans la vie.

Vous me direz; comment un animal qui vient de naiſtre peut-il avoir connoiſſance d'une choſe qui luy eſt nuifible ou ſalutaire? Il faut ſçavoir premierement s'il connoiſt, & non comment il connoiſt. Or, il eſt evident qu'il connoiſt, parce qu'il ne feroit pas davantage s'il connoiſſoit. D'où vient que la Poule ne craint point l'Oye, ny le Paon, & fuit le Milan qui eſt plus petit, & qu'elle n'a jamais veu? Pourquoy les Pouſſins ont-ils peur du chat, & ne craignent-ils point le chien? Tout cela fait voir qu'ils ont une connoiſſance de ce qui leur eſt nuifible, laquelle ne vient point d'experience, car ils s'en donnent de garde avant que de l'avoir éprouvée. D'ailleurs, afin que vous ne penſiez pas que cela ſe faſſe par hazard; ils ne craignent que ce qu'ils doivent craindre, & ne l'oublient jamais, ayant toſjours un ſoin égal de ſe pre-

server de ce qui les peut endommager. Considérez encore qu'ils ne deviennent pas plus timides avec l'âge, ce qui montre qu'ils ne font rien par usage, mais par l'amour naturel de leur conservation. Tout ce que l'usage enseigne, est tardif & divers. Ce qui vient de la nature, est prompt & pareil en tous.

Si vous voulez pourtant, ie vous diray comment l'animal tasche de connoistre ce qui luy est nuisible. Il sent qu'il est fait de chair, c'est pourquoy il connoist ce qui peut couper, brûler, ou froisser cette chair; quels sont les animaux qui sont armez pour luy faire la guerre. Il en prend une idée pleine d'horreur & d'aversion, deux choses qui s'entresuivent toujours: Car dès lors que l'on a soin de sa conservation, on desire ce qui est salutaire, & l'on craint ce qui est nuisible. Nous abhorrons naturellement tout ce qui nous est contraire, & nous faisons sans y penser & sans dessein ce que la nature nous enseigne. Ne voyez-vous pas l'adresse des Abeilles à bâtir leurs ruches, & le bon ordre qu'elles gardent dans le partage du

travail ? Ne voyez-vous pas la toile de l'Araignée que personne ne sçauroit imiter ? La difficulté qu'il y a de ranger les filets les uns tout droit pour soutenir l'ouvrage , les autres en rond qui se courbent & vont en diminuant , afin d'attraper les petites bestes pour qui ces retz sont tendus ? Elles n'apprennent point cét art , elles le possèdent par droit de nature. De là vient qu'on ne voit point un animal plus sçavant qu'un autre. Vous voyez aussi que les toiles des Araignées sont toutes pareilles , & que les trous & les angles des rayons de miel sont tous égaux. Ce que l'art enseigne , est incertain & inégal , mais ce que la nature nous apprend , est toujours de mesme. Il n'y a rien que la nature ait inspiré plus fortement aux animaux que la deffense de leur vie , & la science de la conserver. C'est pourquoy ils commencent à apprendre , & à vivre en mesme temps. Il ne faut donc pas s'estonner s'ils naissent avec les adresses sans lesquelles ils seroient nez en vain ; c'est le premier moyen que la nature leur a donné pour entretenir l'amour

& le soin qu'ils ont de leur vie. Ils ne pourroient pas se cōserver, s'ils n'en avoient la volonté. Cela seul n'eust de rien servy, mais sans cela tout le reste eust esté inutile. Enfin, vous ne verrez point d'animal qui s'abandonne luy-mesme, ny qui se neglige tant soit peu. Les plus brutaux, & qui sont stupides en toute autre chose, paroissent ingenieux pour ce qui concerne leur vie. Vous verrez mesmes que ceux qui sont incapables de deffendre les autres, ne manquent pas à ce qu'ils doivent pour leur conservation.



## EPISTRE CXXII.

*Il raille de ces gens qui font du jour la nuit, & marque la cause d'où procede ce dérèglement.*

**L**Es jours commencent à diminuer, ils sont désja un peu plus courts, mais ils sont assez longs, quand on se leve (pour ainsi dire) en mesme temps que la lumiete pour se rendre plus

*de Senèque.*

homme de bien, & non pas quand on l'attend dans la seule pensée de sortir de bon matin. N'est-il pas honteux d'estre encore au lit quand le Soleil est déjà haut, & de ne s'esveiller qu'à midy ? Il y en a toutesfois beaucoup chez qui il n'est pas iour à cette heure là. Il y en a d'autres qui renversent l'usage du iour & de la nuit, & qui ne commencent à ouvrir leurs yeux chargez de crapule que quand le iour finit. Ils sont semblables à ces Antipodes dont parle nostre Virgile.

*Vesper leur aparoiſt, quand nous voyons  
l'aurore.*

Si leur demeure n'est opposée, du moins leur vie est-elle contraire à celle de tous les autres. Il se trouve encore des gens qui sont Antipodes aux autres dans une mesme ville, & qui, comme dit Caton, n'ont iamais veu l. ver ny coucher le Soleil. Croyez-vous qu'ils sçachent cōment il faut le voir, puisqu'ils ne sçavent pas en quel temps il faut le voir ? Ils craignent la mort & s'y plongent tout vivans ; Ils sont d'aussi mauvais augure que les

oiseaux de nuit. Quoy qu'ils passent les nuits entieres dans le vin, dans la bonne chere, & dans les parfums, on peut dire qu'ils ne font pas des festins, mais plustost le banquet de leurs funerailles. On ne rend pourtant que de jour les derniers honneurs aux defunts. En verité le iour n'est iamais long pour une personne qui est occupée. Prolongons donc nostre vie qui consiste principalement en l'action. Retranchons quelque chose de la nuit, & le donnons au iour. On tient dans un lieu obscur & sans se mouvoir les oyseaux que l'on veut engraisser. On void grossir le corps, & les membres se charger de graisse aux personnes qui ne font point d'exercice. Aussi n'y a-t'il rien de plus vilain que le corps de ces gens qui sont, si j'ose dire, consacrez à la nuit. Ils n'ont point d'autre couleur que celle des malades. Ils sont passés, languissans, & portent une chair morte sur un corps vivant. Ce n'est pas encore leur plus grand mal ; car ils ont l'esprit envelopé de tenebres, stupide, offusqué, & toutesfois amoureux de son aveuglement. Qui a iamais eu

des yeux pour ne s'en servir que de nuit ? Voulez-vous sçavoir d'où vient ce dereiglement de hayr la lumiere, & de ne vouloir vivre que dans les tenebres ? Je vous diray que tous les vices combattent la nature , & qu'ils sont ennemis de l'ordre & de la raison. La dissolution ne pretend pas seulement quitter le droit chemin ; mais s'en escarter bien loin. Ne vous semble-t'il pas que ces gens-là vivent contre nature , qui boivent à jeun , qui remplissent de vin leurs veines encore vuides , & qui ne veulent manger que lors qu'ils sont yvres. C'est le vice ordinaire des jeunes gens d'aujourd'huy qui veulent devenir forts. Quand ils sont prests d'entrer dans le bain , ils boivent ou plustost ils yvrongnent avec des gens tout nuds, afin de se faire oster ensuite la sueur qu'ils ont attirée par des breuvages chauds & frequens. De boire après le repas , cela est trop commun , c'est ce que font les gens de campagne qui n'entendent pas le plaisir. Le vin, disent-ils , est bien plus agreable quand il ne nage point sur la viande , & qu'il penetre librement dans

les nerfs ; l'ivresse est aussi bien plus douce, quand elle ne trouve rien dans l'estomach.

Ne vous semble-t'il pas que c'est vivre contre nature , de changer sa robe à celle d'une femme , & de vouloir paroistre jeune quand on ne l'est plus ? N'est-ce pas vivre contre nature de vouloir des roses en hyver , & de faire naistre dans le froid le Lys qui est une fleur de Printemps , en l'arrofant d'eau chaude , & luy donnant certains degrez de chaleur ? N'est-ce pas vivre contre nature de faire des jardins sur le haut des Tours , & d'avoir des forests qui couvrent le faiste des maisons , jettant leurs racines où à peine ils eussent pû élever leur teste ? N'est-ce pas vivre contre nature de bastir des estuves dans la Mer , & de croire que ce n'est pas se baigner delicieusement, si le bain n'est battu du flot & de la tempeste ? Après qu'ils se sont habituez à vouloir toutes choses contre l'ordre de la nature ; ils la quittent enfin entierement , test-il iour, allons dormir : Tout le monde repose ? allons nous exercer , montons en cavalle, ou disons : le jour approche.

ſ'il, voicy le temps de ſouper. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple; Cela eſt vilain de vivre de meſme que le commun. Laiſſons-là le iour public, faiſons-nous un matin en particulier.

Pour moy, ie mets ces gens-là au rang des morts, car eſt-ce eſtre loin du tombeau que de vivre à la lueur des torches & des flambeaux? Nous en avons veu pluſieurs qui menoient cette ſorte de vie dans un meſme temps; Entre autres Attilius Buta qui avoit eſté Preteur, lequel ayant diſſipé tout ſon bien, & declarant ſa pauvreté à Tibere: Vous vous eſtes, dit l'Empereur, eſveillé bien tard. Montanus Julius Poëte aſſez paſſable, & connu par l'amitié que Tibere luy teſmoignoit, mais qui ſe refroidit bien-toſt, recitoit des vers où il meſloit à tout propos le lever & le coucher du Soleil; un particulier ennuyé de la longueur de ſes recits dit qu'il n'y reviendroit plus. Natra Pinarius reſpondit, & moy, pour l'obliger autant qu'il m'eſt poſſible, je ſuis preſt de l'entendre depuis le lever juſques au coucher du Soleil: mais après qu'il eut recité ces

VERS.

*Le jour doroit dès-ja le sommet des  
montagnes,  
Dès-ja les premiers traits échauffoient  
les campagnes,  
L'hirondelle cherchant pasture à ses  
petits  
Sortoit rentroit au nid attentive à  
leurs cris.*

Varus Chevalier Romain, compa-  
gnon de L. Vinicius, qui suivoit les  
bonnes tables, où il estoit bien receu  
à cause de la liberté qu'il donnoit à sa  
langue, s'escria: Buta commence main-  
tenant à dormir. Puis quand le Poëte  
vint à dire,

*Les Bergers ont enfin renfermé leurs  
troupeaux,  
La nuit couvre la terre, & s'épand  
sur les eaux.*

Le mesme Varus demanda: Que dit-  
il, qu'il est nuit? je m'en vay donc don-  
ner le bon iour à Buta. Il n'y avoit rien  
dont on parlât plus que de la vie de  
cét homme, laquelle estoit tout extra-

ordinaire , & que plusieurs , comme j'ay dit , avoient embrassée. Quelques-uns se portent à cette maniere de vivre , non pas qu'ils estiment que la nuit ait quelque charme particulier , mais à cause que ce qui est facile ne plaist pas , & qu'une mauvaise conscience n'ayme pas le iour ; joint que ceux qui desirent ou mesprisent les choses par la consideration du prix qu'elles coustent , ne font point d'estat de la clarté qui ne couste rien. D'ailleurs ceux qui font de la despense , veulent qu'on parle d'eux durant leur vie , car si l'on n'en parle point , ils croyent avoir perdu leur argent. De là vient qu'ils sont faschez quand ce qu'ils font n'a point d'esclat & ne fait point de bruit. Il y a bien des gens qui mangent leur bien , & qui entretiennent des maistresses , mais pour se distinguer dans un si grand nombre , il faut faire quelque chose de magnifique & de considerable. Dans une ville qui a tant d'autres occupations , on ne parle point d'une profusion si elle n'est extraordinaire. *Pedo Albinovanus* esteit un homme qui faisoit fort bien un

conte, je luy ay ouï dire qu'il estoit logé joignant la maison de Sp. Anius, l'un de ces hiboux qui fuyent la clarté du iour. J'entendois, disoit il, environ les neuf heures du soir le son des coups de foüets. Je demandois, que fait-il ; on me disoit, c'est qu'il reçoit le compte de sa despense. J'entendois sur la minuit des cris élevez ; je demandois, qu'est-ce que cela ? on me disoit c'est qu'il exerce sa voix. Deux heures après ie demandois que signifie ce bruit de rouës que j'entends ; l'on me disoit, c'est qu'il va monter en carosse. Sur le point du iour on alloit & venoit, on appelloit les valets, les sommeliers & les cuisiniers faisoient grãd bruit. Je demandois ce que c'estoit : on me disoit qu'il ne faisoit que sortir du bain, & qu'il avoit demandé à manger. Mais croyez-vous qu'il demeurât tout le iour à table ? Non, ie vous assure, il vivoit trop mesquinement & ne perdoit rien que la nuit. C'est pourquoy Dedo respondit à ceux qui l'appelloient avare & vilain, vous pouvez dire encor qu'il ne vit qu'à la lueur d'une lampe. Ne vous estonnez pas si

vous trouvez tant de caracteres particuliers dans les vices ; ils sont divers , & ont une infinité de visages , & d'especes que l'on ne scauroit comprendre. La vertu n'a qu'une seule route. Le vice en a plusieurs & prend souvent de nouveaux détours. Il en est de mesme de ceux qui suivent la nature ; ils sont ouverts, libres, & presque semblables ; ceux qui s'en éloignent ne se peuvent accorder avec personne , ny mesme entre eux.

Je croy que la principale cause de cette maladie vient du dégoust qu'ils ont de la vie commune. Comme ils se distinguent des autres par les habits , par la sumptuosité des festins & par la propreté de l'equipage , ils s'en veulent aussi separer par la disposition des temps. Les vices ordinaires ne sont pas pour des gens à qui l'infamie tient lieu de recompense des crimes qu'ils commettent , c'est ce que recherchent tous ces malheureux , qui pour ainsi dire , vivent à rebours. Voila pourquoy , mon cher Lucile , il faut suivre la maniere de vivre que la nature nous a prescrite , & ne s'en point escarter. Ceux qui la suivent , trouvent toutes choses :

prestés & faciles, mais ceux qui vont au contraire, font comme ces gens qui rament contre le fil de l'eau.



### EPISTRE CXXIII.

*Qu'il n'y a rien de fascheux, quand on le sçait prendre avec patience.*

*Les discours des libertins sont plus dangereux que le chant des Syrenes.*

**I**E suis arrivé à ma maison d'Alban assez avant dans la nuit, tout fatigué du chemin qui est plus mauvais qu'il n'est long. Je n'y ay rien trouvé de prest que l'appetit que j'avois apporté; c'est pourquoy je me suis mis dans le lit pour me delasser, & prendre en patience la longueur de mon cuisinier & de mon sommelier. Je me représentois qu'il n'y a rien de fascheux quand on le reçoit doucement, ny rien qui nous puisse déplaire, si nous ne luy prestons nostre chagrin.

Mon sommelier n'a-t'il point de pain, mon receveur ou mon concierge en a. Mais c'est de mauvais pain. Un peu de patience, il deviendra bon, & la faim me le fera trouver tendre & blanc, pourveu que je ne mange pas avant qu'elle me l'ordonne. J'attendray donc, & par ce moyen je ne mangeray point que je n'aye de bon pain, ou que je n'aye plus de dégoût du mauvais. Il faut s'accoustumer à se passer de peu: les difficultez des lieux & des temps empeschent souvent les Roys & les grands Seigneurs, si bien pourveus qu'ils soient, de manger à l'heure ordinaire. Personne ne peut avoir tout ce qu'il desire; mais tout le monde peut ne point desirer ce qu'il n'a pas, & prendre gayement ce qui se presente.

En verité, ce n'est pas une petite commodité d'avoir un ventre obeissant, & qui s'accommode à la disette. Vous ne sçauriez croire combien j'ay esté aise que ma lassitude se soit passée sans m'estre servy d'onctions, du bain, ny d'autre remede que du temps. Ce qui est venu du travail, s'en estallé par le repos, & ce petit repas que j'ay

fait m'a semblé meilleur que le plus grand de ces festins publics , car enfin je me suis esprouvé par une occasion subite , c'est à dire , veritable & certaine. Quand on s'est préparé & résolu à la patience, on ne connoist pas si bien ce que l'on peut avoir de modération & de fermeté. Nous connoissons mieux , lors que nous sommes surpris , si nous ne nous sommes point eschauffez , ny mesme esmeus à la veüe de quelque chose de fascheux ; si nous n'avons point passé jusques à la cholere & aux plaintes ; Si nous avons suppléé au deffaut de ce qui devoit estre servy , en ne le desirant plus , ou en considerant que ce qui manquoit à nostre ordinaire ne manquoit pas à nostre besoin. On ne s'apperçoit de la superfluité de beaucoup de choses que lors qu'elles viennent à manquer. Nous nous en servions auparavant parce que nous les avions , & non parce que nous les devions avoir. Mais combien avons nous de choses , à cause seulement que d'autres les ont ; une partie de nos desordres vient de ce que nous vivons à l'exemple d'autrui. Ce n'est pas la raison qui nous

conduit, c'est la coustume qui nous entraîne. Ce que nous ne voudrions pas faire, si peu de personnes le faisoient, nous l'imitons, comme estant le plus honneste lors que plusieurs commencent de le faire, l'erreur nous tenant lieu de raison quand elle est devenuë publique.

On ne voyage point aujourd'huy si l'on n'est accompagné de barbes & de coureurs qui marchent devant; car il seroit honteux de n'avoir personne pour faire retirer les passans, & pour élever de la poussiere, afin que l'on sçache qu'il vient un homme de qualité. Tout le monde a desja des mulets pour porter ses Vases de Cristal & d'Agathe, avec de la vaisselle gravée de la main des meilleurs ouvriers; Il ne seroit pas honneste d'avoir des meubles, qu'il ne fust pas aisé de rompre en les remuant. On lave de liqueur le visage de ces garçons reservez pour le plaisir quand ils vont en campagne, de peur que le hassle ou le froid ne gaste leur teint delicat. On trouve mesme à redire quand les gens de vostre suite n'ont rien dans le visage qui merite ces preservatifs. Il ne faut point

prester l'oreille à tous ces gens-là, car ce sont eux qui insinuent le vice, & qui le portent d'un lieu en un autre. On avoit crû autresfois que les plus dangereux de tous les hommes estoient ceux qui rapportoient les paroles; mais en voicy qui portent les vices de tous costez. Leurs entretiens sont fort pernicious : car supposé qu'ils ne blessent pas à l'heure mesme, ils font couler d'as nôtre cœur un venin qui se fait sentir bien tost après. Comme ceux qui ont oüy un concert de Musique, emportent dans leurs oreilles l'harmonie dont ils ont esté charmez, qui chasse toute autre pensée, & ne leur permet pas de songer à rien de serieux, ainsi les discours des flateurs, & de ceux qui loüent des choses qui ne valent rien, pour peu qu'on les escoute, demeurent long-temps dans l'esprit. Il n'est pas aisé d'oublier un entretien qui nous a plû, il nous suit, il revient par intervalles dans nostre pensée.

C'est pourquoy il faut fermer les oreilles aux meschans dès le moment qu'ils commencent à parler, car quand ils ont commencé & qu'ils se voyent escoutez, ils deviennent plus hardis,

& se donnent enfin la liberté de dire, que la Vertu, la Justice, & la Philosophie sont des noms vains qui font du bruit dans le monde, mais que la seule félicité est de vivre doucement, de faire tout ce que l'on veut, & de jouir de son bien; C'est ce qu'on appelle vivre, & se souvenir que l'on doit mourir; Que les jours s'écoulent, & que la vie passe sans qu'on la puisse arrêter. Pourquoi doutons nous de nous satisfaire, & de donner à nos sens toutes sortes de plaisirs tandis qu'ils sont capables de les goûter, & que nostre âge les demande? Quelle raison de vouloir anticiper par la sobriété, la rigueur de la mort, & de nous priver presentement des choses qu'elle doit nous oster un iour? Vous n'avez pas le plaisir d'un maistresse, ny d'un garçon qui luy donne de la jalousie, vous sortez tous les matins à jeun, & vous mangez comme si vous aviez à rendre compte chaque iour de vostre despense; ce n'est pas vivre que cela, c'est voir vivre les autres. Quelle folie de se refuser toutes choses, & d'amasser du bien pour un heritier afin de s'en faire un ennemy par une succession opu-

lente ! Estant certain qu'il se resjoüira de vostre mort , d'autant plus qu'il en profitera. Pour ce qui est de ces gens tristes & sourcilleux qui sont censeurs de la vie d'autrui , & ennemis de la leur , que l'on peut appeller Pedagogues publics , n'en faites point de conte , & preferez touÿjours une bonne vie à une bonne reputation. Ces paroles ne sont pas moins à éviter que la voix des Syrenes prés desquelles Ulysse o.n sa passer sans avoir bouché ses oreilles. Elles n'ont pas moins de pouvoir , elles font oublier les parens , les amis , la vertu , & jettent les hommes dans nue vie honteuse & miserable , il vaut bien mieux suivre le droit chemin , & se mettre en estat de ne prendre plaisir qu'à ce qui est honneste.

Nous en viendrons à bout si nous considerons que toutes les choses qui nous attirent ou qui nous rebutent , sont de deux especes : celles qui nous attirent , sont les richesses , les plaisirs , la beauté , les honneurs , & tout ce qui flatte & charme nos sens ; celles qui nous rebutent , sont la mort , la douleur , l'ignominie , la disette. Il faut donc nous habituer à ne point desirer

les unes , & à ne point craindre les autres. Soyons leur toujours contraires , fuyons celles qui nous appelleront , & faisons teste à celles qui nous attaqueront. Ne voyez-vous pas que les postures de ceux qui montent , & de ceux qui descendent , sont bien differentes. Ceux qui descendent, renversent le corps en arriere , ceux qui montent le courbent en devant ; car de peser sur le devant en descendant , & de se pencher sur le derriere en montant , c'est faire, mon cher Lucile, ce que font tous les gens vitieux ; car on va en descendant aux voluptez , & l'on va en montant aux choses dures & difficiles. En l'un il faut pousser le corps , en l'autre il faut le retenir. Croyez-vous que ie veuille dire que nos oreilles n'ont à craindre que ces gens qui font des Panegyriques de la volupté , & qui impriment l'aversion de la douleur qui se fait assez apprehender d'elle-mesme. J'estime qu'il n'est pas moins dangereux d'escouter ces Philosophes , lesquels sous l'auctorité de la Secte Stoiique font des leçons & des exhortations au vice , car ils ont coûtume de dire qu'il n'y a que le Sage

qui sçache faire l'amour , & que luy seul sçait bien boire & faire bonne chere. Il faudroit donc leur demander jusques à quel âge on doit aymer les garçons : mais laissons cela aux Grecs, & prestons l'oreille à ceux qui nous diront que personne n'est homme de bien par hazard , & qu'il faut apprendre la vertu ; Que la volupté est une chose basse & méprisable , qui nous est commune avec les bestes ; que les dernieres & les plus chetives en sont le plus avides ; Que la gloire n'a rien de fixe & de solide ; qu'elle est un vent qui passe ; que la pauvreté n'est facheuse qu'à ceux qui ne la sçauroient supporter ; Que la mort mesme n'est point un mal ; car de quoy vous plaignez-vous , puisque c'est le droit des gens , & qu'elle égale la condition de tous les hommes ? Que la superstition est une folle erreur qui craint ce qu'elle doit aymer , & qui offense ce qu'elle revere ; Car quelle difference y a-t'il de nier qu'il y ait des Dieux , ou de les deshonorer ? Voila ce qu'il faut apprendre , mais le bien apprendre ; car enfin la Philosophie ne doit point fournir des excuses au vice , & le ma-  
lade

lade est hors d'esperance de guerir,  
quand le Medecin luy conseille de  
faire la desbauche.



## EPISTRE CXXIV.

*Si nous connoissons le bien par le sen-  
timent ou par l'entendement.*

*Le bien ne se rencontre que dans un  
sujet qui a de la raison.*

**I**E puiseray pour vous chez les vieux  
Ecrivains :  
Escoutez seulement leurs préceptes di-  
vins :  
Soyez leur attentif, mesme aux cho-  
ses legeres ; .  
Rien chez eux n'est leger.

Je sçay que vous le voulez bien, &  
que les questions, si subtiles qu'el-  
les soient, ne vous rebutent pas. Il ne  
conviendroit pas aussi à la beauté de  
vostre esprit de n'embrasser que des  
matieres importantes, mais comme

je louë vostre conduite qui veut tirer profit de tout , & ne peut souffrir les subtilitez qui ne produisent rien , je donneray ordre que cela n'arrive pas. On demande si nous connoissons le bien par le sentiment ou par l'entendement. De là il s'en suit , comme vous voyez , que les enfans & les bestes en sont incapables. Tous ceux qui mettent le souverain bien dans la volupté , estiment que le bien est une chose sensible : les Stoïciens au contraire qui le mettent dans l'entendement , disent que le bien est une chose intellectuelle. Si nos sens pouvoient juger du bien , nous ne refuserions iamais le plaisir , car il n'y en a point qui n'ayt des attraits & des charmes ; & par une raison contraire , nous ne voudrions iamais sentir la douleur , car il n'y en a point qui ne blesse les sens. De plus , on ne pourroit justement blasmer ceux qui aymeroient trop le plaisir , ou qui craindroient trop la douleur : Or nous condamnons les gourmans & les impudiques , comme nous mesprisons ceux qui n'osent rien entreprendre par la crainte qu'ils ont de la douleur. Et quel mal feroient-ils ) je vous

prie } d'obeir aux sens, puisqu'ils sont juges du bien & du mal, & que vous avez soumis à leur direction ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut désirer? Après tout, c'est la raison qui en est la maistresse, & comme elle determine ce qui concerne les mœurs, l'honneur, & la vertu; elle doit aussi déterminer ce qui est du bien & du mal. Les partisans de cette opinion-là, donnent à la partie inferieure l'autorité de juger de la superieure, quand ils permettent aux sens qui sont plus tardifs en l'homme qu'en aucun autre animal de définir ce que c'est du bien. Que seroit ce, si quelqu'un vouloit juger des choses les plus menues par l'attouchement & non par la veüe? C'est au moins le sens le plus subtil, & le plus capable de connoître le bien & le mal. Ainsi vous voyez combien celuy qui jugeroit du bien & du mal par l'attouchement, s'éloigneroit de la verité, & ravaleroit la dignité des choses sublimes & divines.

Ils respondent. Comme toute science doit avoir quelque chose qui soit evident & connu des sens d'où elle

tire son origine & son progres, de  
mesme la vie heureuse a pour fonde-  
ment & pour commencement les cho-  
ses qui sont manifestes & sensibles;  
& vous dites vous-mesmes que la vie  
heureuse tire son commencement des  
choses qui sont manifestes. Nous di-  
sons, je l'avouë, que ce qui est selon  
la nature, est heureux, se produit au-  
jour, & se manifeste incontinent; il  
s'agit de découvrir ce qui est selon la  
nature: C'est ce qui arrive à celuy qui  
ne fait que de naistre, ainsi ce ne sera  
pas le bien consommé, ce sera le com-  
mencement du bien. Mais vous au-  
tres vous donnez à l'enfance la volu-  
pté comme estant le souverain bien,  
& vous voulez qu'un enfant commen-  
ce au poinct où un homme parfait doit  
enfin arriver. En un mot vous met-  
tez le sommet de l'arbre ou doit estre  
la racine. Si quelqu'un s'avisoit de dire  
qu'un enfant qui est encore dans le  
ventre de sa mere, tout tendre, impar-  
fait & infortuné, sent desja quelque  
bien, il se tromperoit sans doute. Or,  
combien peu de difference y a-t il en-  
tre un enfant qui vient de naistre, &  
cét autre qui est encor un fardeau ca-

ché dans les entrailles de sa mere ?  
L'un & l'autre sont également incapables de l'intelligence du bien & du mal , car un enfant n'est pas plus susceptible du bien qu'un arbre , ou qu'une beste ; Mais pourquoy un arbre ny une beste ne sont-ils pas susceptibles du bien ? parce qu'ils n'ont point la raison. Il en est de mesme à l'esgard d'un enfant qui n'a point encore la raison ; quand elle luy sera venuë , le sentiment lui viendra en mesme temps. Il y a des animaux sans raison ; il y en a qui n'ont pas encore la raison. Il y en a d'autres qui ont la raison , mais elle est imparfaite. Ils sont tous incapables du bien , parce qu'il ne vient qu'avec la raison. Quelle difference y a-t'il donc entre eux ? c'est que le bien n'arrivera iamais à ce qui est sans raison ; ce qui n'est pas raisonnable ne peut pas l'avoir tant qu'il demeurera dans cet estat. Ce qui n'est qu'imparfaitement raisonnable , peut bien le pretendre , toutesfois il ne l'a pas. Oüy, mon cher Lucile , je dis que le bien ne se rencontre point dans tous les corps ny dans tous les âges : Il est aussi éloigné de l'enfance que le dernier

C'est du premier, & la fin du commen-  
 cement : Par consequent, il ne peut se  
 trouver dans le corps d'un enfant nou-  
 vellement formé, non plus, certes,  
 que dans la semence ; car supposé qu'il  
 y ait quelque bien dans un arbre ou  
 dans une plante, il n'est pas aux pre-  
 mières feüilles qui sortent dehors.  
 S'il y a quelque bien dans le froment,  
 il n'est pas dans l'herbe qui est encore  
 en lait, ny dans le brin qui s'est élevé  
 de terre avec une petite feüille, mais  
 dans le grain, lors qu'il est venu en sa  
 saison, & en sa maturité. Comme  
 tout ce qui est dans la nature, ne mon-  
 tre ce qu'il a de bon que lors qu'il  
 est en sa perfection ; Ainsi le bien  
 qui est en l'homme, ne paroist que  
 quand sa raison est parfaite. Je vous  
 veux dire quel est ce bien-là : C'est une  
 ame droite & libre qui s'assujettit tou-  
 tes choses, & ne s'assujettit à rien.  
 L'enfance est si fort éloignée d'un tel  
 bien que l'adolescence ne le pretend  
 pas, & que la jeunesse mesme le peut à  
 peine esperer. La vieillesse n'est pas  
 malheureuse si avec beaucoup de tra-  
 vail elle arrive au terme où ce bien se  
 manifeste, & se fait mieux compren-  
 dre.

Vous avez dit, m'objectera-t'on, qu'il y a quelque bien dans l'arbre & dans la plante, il peut donc y en avoir aussi en un enfant. Le véritable bien ne se rencontre ny dans les arbres ny dans les bestes, car ce bien qu'on leur attribüe, est impropre & métaphorique. Qu'est-ce donc, me direz-vous? c'est seulement ce qui est propre à la nature de chacun, mais le bien ne loge point dans le corps d'une beste, il appartient à une nature plus parfaite; en un mot il ne se trouve qu'ou est la raison. Voicy quatre sortes de natures, sçavoir l'arbre, l'animal, l'homme, & Dieu. Les deux premiers qui sont irraisonnables, sont d'une mesme nature, les deux autres sont de différente nature, l'un estant immortel, & l'autre mortel. Or le bien qui est en Dieu, est parfait de sa nature, & celuy qui est en l'homme se perfectionne par le travail. Les autres sont parfaits dans leur nature, mais ce n'est pas d'une véritable perfection puisqu'ils sont privez de raison, & que rien ne peut estre parfait, s'il ne l'est selon la nature universelle qui est raisonnable. Ce qui ne peut posseder la vie heureuse, ne

peut pas avoir aussi ce qui fait la vie heureuse. Or le bien rend la vie heureuse, & la beste n'a point ce qui rend la vie heureuse. Par conséquent le bien ne se rencontre point dans la beste. La beste comprend les choses qui luy sont presentes; elle se souvient des choses qui sont passées, quand il se rencontre quelque chose qui les represente à ses sens. Le cheval se souvient du chemin lors qu'on l'a mis dedans, mais dans l'escurie il ne s'en souvient nullement quoy qu'il y ait passé souventefois. Pour le futur, il est hors de la portée des bestes. Comment donc ce qui n'a pas la connoissance du temps parfait, aura-t'il une nature parfaite: Le temps est composé de trois parties, du passé, du present, & du futur. Le present qui est le plus court, & qui passe en un instant, a esté donné aux bestes. Quant au passé, ils ne s'en souviennent presque point, à moins que quelque objet present ne le ramene dans leur imagination. Partant le bien qui appartient à une nature parfaite, ne peut pas se trouver dans une nature imparfaite; ou s'il y est, c'est de la maniere qu'il est dans les plantes.

Ce n'est pas que je veuille nier que les bestes n'ayent de fortes inclinations pour tout ce qui est selon la nature, mais elles sont sans ordre & sans mesure. Or, le bien n'est iamais sans ordre & sans mesure. Quoy ( me répondez-vous ) ce qui fait mouvoir les bestes, est-il desreglé & confus ? Je dirois qu'il le seroit si leur nature estoit capable de quelque ordre. Mais il est certain qu'elles suivent le branle que leur nature leur donne, & qu'on ne peut appeller dereglé que ce qui peut estre quelquefois réglé, ny inquiet que ce qui peut estre tranquille, comme nul n'est vitieux qu'il ne puisse être vertueux. Tel est le mouvement qu'ont les bêtes de leur nature. Enfin pour ne vous pas tenir plus long-temps, il y peut avoir dans une beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection, mais sçavez-vous ce que c'est ? Ce n'est à vray dire, ny bien, ny vertu, ny perfection, car cela ne convient qu'aux hommes seuls qui sçavent pourquoy, jusques où, & comment ils doivent agir ; ainsi le bien ne se rencontre en aucun sujet que la raison n'y soit aussi.

Vous me demanderez maintenant à quoy sert tout cette dispute , & quel profit vous en pouvez tirer. Je vous le diray. Elle exerce & subtilise l'esprit, en fournissant à son activité une honneste occupation. D'ailleurs on fait plaisir à un homme de l'arrester quand il court après le vice. Mais puis-je vous rendre un meilleur office que de vous faire connoistre vostre bien , de vous separer des bestes , & de vous loger avec Dieu ? Pourquoy mettez-vous tant de peine à entretenir & à exercer les forces de vostre corps ? La nature en a donné de plus grandes à des animaux sauvages , aussi bien qu'à des domestiques. Pourquoy mettez-vous tant de soin à vous ajuster ? Après avoir appellé tout le secours de l'art, vous trouverez des animaux qui seront mieux parez que vous. Pourquoy peignez-vous vos cheveux avec tant de curiosité ? estendez-les si vous voulez à la maniere des Parthes , nouiez-les comme les Allemans , laissez-les aller au gré du vent comme les Scythes. Après tout il n'y a point de cheval qui n'ait le crin plus espais ; & la criniere d'un Lion , tout herissé qu'il est , sera

toujours plus belle que vostre chevelure. Quand vous aurez appris à courir, vous ne courrez jamais si viste qu'un lievre. Ne voulez-vous pas quitter le soin de toutes ces choses étrangères où vous n'excellerez jamais pour vous appliquer à la recherche de vostre bien particulier? Mais quel est-il? C'est une ame rectifiée pure & nette, qui s'éleve au dessus de la terre, qui veut imiter Dieu, & qui n'estime point à soy tout ce qui est hors de soy. Quel est donc le bien qui est en vous? une raison parfaite. Portez-la au plus haut point où elle puisse monter, & croyez-vous heureux, quand vous verrez vos plaisirs naistre du fond de vostre ame; Quand parmy toutes les choses que les hommes souhaitent avec tant d'avidité, qu'ils ravissent avec tant de violence, & qu'ils conservent avec tant d'inquietude, vous ne trouverez rien qui soit digne, je ne dis pas de vostre choix, mais seulement de vostre desir. Au reste, je vous veux donner une regle pour vous mesurer, & pour sçavoir quand vous

540 *Les Epistres de Senèque.*  
ferez arrivé à la perfection. Vous  
possederez tout vostre bien lors que  
vous connoistrez que ceux que l'on  
estime heureux, sont en effet tres-mi-  
serables.

**F I N.**

N. 1. vid Ekehus Bygghylla i Tornh. Pind. A. V. X. E. (A).

2 ..... 11. (†).

3 ..... 3 ..... 6 ..... 10.